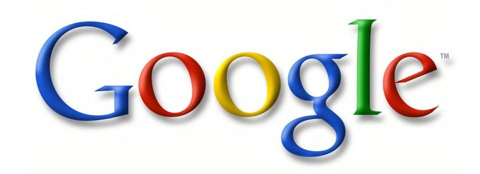
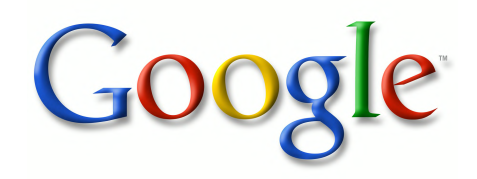
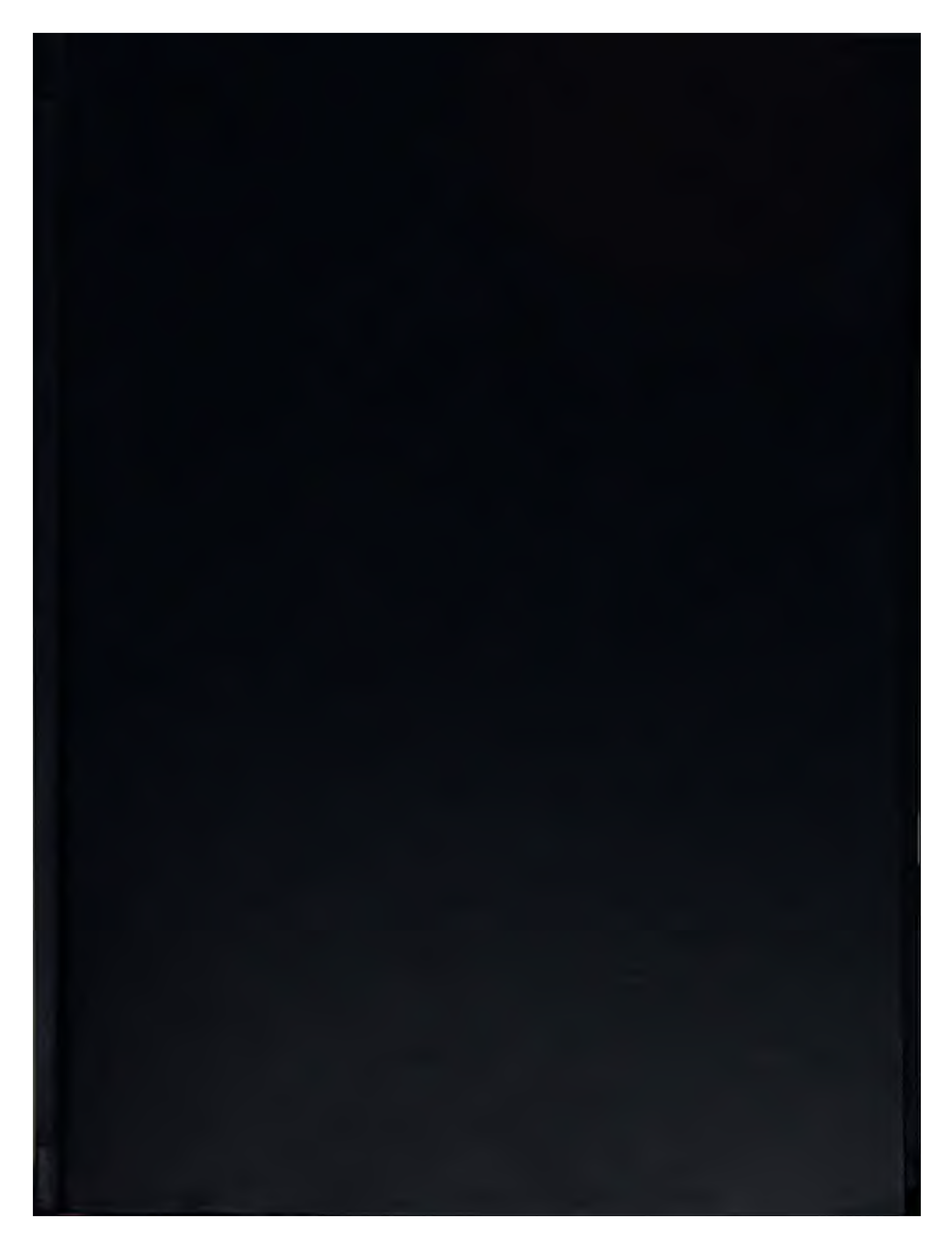
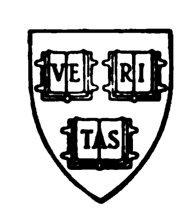







VE
RI
TAS





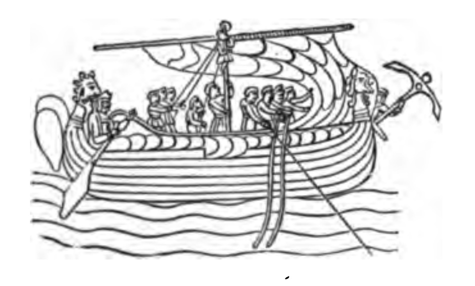


La Cartographie
de
Madagascar

par

Gabriel Gravier

Président honoraire et Secrétaire général de la Société normande
de Géographie, etc., etc.



ÉDITEURS

A ROUEN
IMPRIMERIE
E. CAGNIARD (LÉON GY, S^r^)
88, rue Jeanne-Darc, 88

A PARIS
LIBRAIRIE
AUGUSTIN CHALLAMEL
17, rue Jacob, 17

1896

A Monsieur Gaston BOULET, *président d'honneur de la Société normande de Géographie*

C'est grâce à vous, mon cher Président, que ce livre voit le jour.

Bien que je n'aie pas pour lui l'admiration du hibou pour ses petits, il ne m'en inspire pas moins une tendresse toute paternelle.

Pendant quatre ans il a été sur ma table de travail et je lui ai consacré tous les loisirs que me laissaient mes occupations diverses. Après des interruptions, parfois longues, je revenais à lui, avec plaisir, comme à un vieil ami. Aussi, malgré ses défauts, que je vois bien, je l'aime tout de même.

Les deux premières parties en étaient imprimées depuis longtemps quand M. Alfred Grandidier a envoyé, à la Société normande de Géographie, son Histoire de la

Géographie de Madagascar. *J'ai vu avec regret que j'étais en désaccord avec l'éminent géographe sur l'assimilation de la* Menuthias *de Ptolémée, la* Kanbalou *de l'arabe Maçoudi, la* Malichu *de l'anglais Richard de Haldingham et la* Madeigascar *du vénitien Marco Polo.*

Que faire ? Passer sous silence cette partie de l'œuvre de M. Grandidier ? Cela ne pouvait me convenir. J'ai résolu de reprendre mon travail ab ovo, *franchement, sans autre parti pris que celui d'arriver, si possible, à la vérité.*

Pour Menuthias, *je suis retombé sur mes premières conclusions, et j'en ai éprouvé un plaisir bien grand; mais pour* Kanbalou, Malichu *et* Madeigascar, *je suis arrivé aux mêmes conclusions que M. Grandidier.*

Les sujets des chapitres IV *de la* Ire *partie,* II, VI *et* VII *de la* IIe *reviennent ainsi aux chapitres* IX *et* X *de la* XIe *partie et, trois sur quatre, avec une solution nouvelle.*

A cette répétition, mon livre perd assurément ; mais moi j'y gagne, et beaucoup, parce que j'ai conscience d'avoir fait œuvre de bonne foi.

J'ai aussi à m'accuser d'erreurs dans la numérotation des parties et des chapitres. Il n'y a pas de VIIe *partie, et, dans la* Ve *partie, il n'y a pas de chapitres* III, IV *et* V.

Ce livre est déparé par bien des imperfections, comme vous le voyez; cependant, mon cher Président, j'ai l'honneur de vous le dédier comme un témoignage de ma reconnaissance et de ma respectueuse affection.

Je suis sûr que votre nom si sympathique lui portera bonheur.

Gabriel GRAVIER.

Rouen, le 28 août 1896.







PREMIÈRE PARTIE

MADAGASCAR ET LES GÉOGRAPHES DE L'ANTIQUITÉ

I

Les Flottes de Salomon et d'Hiram au pays d'Ophir



Au x[e] siècle de l'ère ancienne, Salomon, roi d'Israël, devenu très puissant, résolut d'affranchir le commerce de Jérusalem des intermédiaires des côtes de l'Arabie.

Mais les Israélites n'avaient pas de goût pour la navigation et le roi les jugeait incapables d'affronter seuls des mers lointaines, peu ou point connues. Il s'entendit avec Hiram ou Ahiram II, roi de Tyr, qui disposait de bons et aventureux marins, et construisit un port à Gasiôn Gaber ou Asión-Gaber, près d'Alath, sur le golfe Ælanitique.

Tous les trois ans, une flotte fit voile de ce port pour le pays d'Ophir.

La première rapporta cent talents d'or, environ 90 000 francs. Les autres revinrent avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois de santal, de l'ivoire, des singes, des paons. Israël s'enrichit. « L'argent devint à Jérusalem comme les pierres [1] ».

Josaphat, devenu roi, voulut faire revivre ces jours de grandes richesses et fit construire des « vaisseaux de Tharsis [2] » pour aller chercher de l'or au pays d'Ophir. Ils n'y allèrent pas : une tempête les détruisit dans le port d'Asiôn-Gaber.

Cette catastrophe remplit de joie le cœur du prophète Eliézer, fils de Dodia de Marisa. « Parce que tu as fait alliance avec Ochosia, dit-il, le Seigneur a brisé ton œuvre; tes navires sont anéantis : ils ne pourront pas aller en Tharsis [3] ».

1 *Regn.*, lib. III, cap. IX, v. 26-28; cap. X, v. 11, 22; cap. XXII, v. 49. Version des Septante, éd. greco-latine de Firmin Didot.

2 Tharsis était l'Espagne, l'un des pays extrêmes du commerce tyrien. Quand l'auteur sacré dit que Josaphat a fait construire des vaisseaux « in Tharsis ad eundum in Ophiræ », il donne à entendre que les Israélites appelaient du même nom les flottes de la mer Rouge et celles de la Méditerranée (*Regn.*, lib. III, cap. XXII, v. 49, version des Septante). — Ernest Renan, *Histoire du peuple d'Israël*; Paris, Calmann Levy, 1889, t. II, p. 120. — Marius Fontane, *Les Asiatiques*; Paris, Lemerre, 1883, p. 241.

3 « Et prophetavit Eliezer filius Dodia de Marisa super Josaphat, dicens : Sicut amicitiam junxisti Ochoziæ, quassavit Dominus opus uum, et contrita sunt navigia tua : et non potuerunt ire in Tharsis ». *Paralipomenon*, lib. II, cap. XX, v. 37).

Où chercher le pays d'Ophir ? En Arabie, en Afrique, en Perse, dans l'Inde, à Java, au Pérou ? Après des tonneaux d'encre répandue, la situation d'Ophir est encore incertaine.

Pour M. Ernest Renan, Ophir répond à l'Inde occidentale, au Guzurate ou à la côte de Malabar. « Le fait que la course durait trois ans prouve, dit-il, que la flotte faisait le tour de l'Inde, peut-être de l'Indo-Chine [1] ».

M. Maspero penche pour la côte orientale d'Afrique [2]. M. Paul Gaffarel, qui retrouve sur ces côtes tous les produits énumérés dans les *Livres des Rois*, prétend qu'Ophir répond au Mozambique ou au Sofala [3].

M. Jules Codine, auteur d'un important mémoire sur la mer des Indes, dit que les Arabes et les Phéniciens, profitant des moussons, allaient jusqu'au « Sofala, l'Ophir de l'Écriture Sainte [4] ».

Selon toute apparence, les flottes de Salomon et d'Ahiram ont fréquenté les côtes d'Afrique et trafiqué au Sofala. Ont-elles vu Madagascar ? Peut-être. Mais les Phéniciens, comme plus tard les Normands, ne livraient pas au public les secrets de leurs navigations. Les auteurs des livres sacrés d'Israël, pour une cause ou pour une autre, gardent

1 Ern. Renan, *Op. cit.*, t. II, p. 121.

2 Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient ;* Paris, Hachette, 1878, p. 324.

3 Paul Gaffarel, *Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité ;* Besançon, 1873, pp. 49-51.

4 J. Codine, *Mémoire géographique sur la mer des Indes ;* Paris, Challamel, 1868, p. 55.

aussi le secret, et les navigations israélites sont ainsi sans profit pour la science.

II

Le Périple de l'Afrique par les Phéniciens

Au VIIe siècle de l'ère ancienne, Neko II, pharaon de la XXVIe dynastie, ordonne aux marins phéniciens de sa flotte de partir de la mer Rouge, de longer les côtes d'Afrique et de revenir en Égypte par les colonnes d'Hercule.

Les Pharaons connaissaient, dès cette lointaine époque, la forme générale du continent africain.

Les Phéniciens s'embarquent à l'un des ports de l'*Heroopoliticus sinus*, ou golfe de Suez, et voguent au midi.

Leurs transports sont petits, et longue, inconnue sera la durée de la navigation. En marins prudents, ils choisissent à l'automne un bon abri pour les navires et sèment des céréales. La moisson faite et les vivres assurés pour longtemps, ils se remettent en route.

Trois ans après leur départ, ils franchissent les colonnes d'Hercule et entrent dans la Méditerranée : ils ont fait le tour de l'Afrique.

Ils disent avoir vu le soleil levant d'abord à leur gauche, puis à leur droite. Les prêtres de Saïs ont enregistré ce fait sans le comprendre ; ils l'ont raconté à Hérodote qui ne l'a pas compris davantage. Voir le soleil levant

à gauche, puis à droite, « d'autres le croiront peut-être », dit en riant le père de l'histoire ; « moi, non [1] ».

Ce fait est cependant la preuve que les marins de Neko ont fait le tour de l'Afrique. Il est évident qu'en naviguant du Nord au Sud, le long de la côte orientale, ils avaient à gauche le soleil levant, et qu'en remontant du Sud au Nord, le long de la côte occidentale, le soleil se levait à leur droite.

Malgré Hérodote, les géographes admirent dès lors la circumnavigation de l'Afrique.

Cette heureuse navigation, toujours faite en vue des côtes, n'a donné aucun renseignement sur la grande île de Madagascar.

III

Eudoxe de Cyzique

Cinq siècles plus tard, Eudoxe de Cyzique renouvela cette tentative du pharaon Neko.

Eudoxe, grand personnage dans son pays, fut envoyé en Égypte, en qualité de *théore* et de *spondofore* [2], pour assister aux jeux coréens [3].

[1] Hérodote, lib. IV, v. 42.

[2] Le *théore* était un député. Le *spondophore* était un héraut chargé de proposer à l'ennemi des conditions de paix ou de trève.

[3] Les jeux coréens étaient célébrés en l'honneur de Proserpine ou Perséphone, que les Grecs adoraient sous le nom de Coré ou Kori (la Vierge), symbole du printemps. Les Ptolémées, qui avaient im-

D'après une tradition grecque, il étudia les principes de la sagesse et des sciences à On, l'Héliopolis des Hellènes, l'une des capitales religieuses de l'Égypte, siège d'une école de théologie célèbre dans le monde connu.

Esprit curieux, il s'occupe beaucoup de géographie, surtout du mystère des sources du Nil.

Ptolémée VII Évergète II Phiscon, mort l'an 117 de l'ère ancienne, le charge d'un voyage aux Indes.

Ce n'est peut-être pas ce qu'il aurait voulu. Il accepte cependant, fait le voyage et rapporte de grandes richesses. Sa Majesté Ptoléméenne avait droit, équitablement, à une partie de la cargaison, mais, étant la plus forte, Elle se fit la part du lion, et Eudoxe en fut pour ses peines, ses dépenses et son temps perdu.

Ce souverain mort, sa veuve, Cléopâtre, propose à Eudoxe de retourner aux Indes. Il accepte encore, espérant bien, cette fois, s'en tirer avec honneur et profit.

A son retour, il est pris par les moussons, qui, du mois de novembre au mois d'avril, soufflent du nord-est. Il en ignorait la périodicité, qui ne fut reconnue que beaucoup plus tard, par le pilote Hippalus.

porté en Égypte les usages et les croyances des Grecs, instituèrent des mystères et des jeux en l'honneur de la déesse. Ils conviaient à ces solennités les représentants de toute la Grèce, comme le faisaient Delphes, Eleusis, Olympie et Corinthe. Cyzique, spécialement consacrée à Proserpine, envoyait en Égypte une députation religieuse. Eudoxe fit partie de l'une de ces députations. (Paul Gaffarel, *Op. cit.*, p. 11. — Mallarmé, *Les dieux antiques*; Paris, Rothschild, 1880, pp. 73 et seq.)

Ces vents le poussent sur la côte d'Afrique, fort loin au Sud. Il explore le pays avec soin. Sa douceur et ses libéralités lui concilient les indigènes, qui lui fournissent beaucoup de renseignements et même des pilotes.

Il réussit enfin à revenir en Égypte. Cléopâtre avait rejoint, dans les ténèbres d'une pyramide, son indélicat époux. Son fils et successeur, Ptolémée Soter II, surnommé Lathyros ou « Pois chiche », pénétré des bons principes et convaincu que la force prime le droit, dépouille à son tour Eudoxe du fruit de ses périlleux travaux [1].

Eudoxe a-t-il livré son journal de voyage au gouvernement qui reconnaissait si mal ses services ? Ce n'est pas probable. A-t-il vu Madagascar ? On l'ignore. Les sciences géographiques n'ont rien gagné à ses pérégrinations.

IV

Ptolémée et l'auteur du périple de la mer Érythrée

On a supposé que le grand géographe Ptolémée a connu Madagascar et que c'est cette terre qu'il a désignée sous le nom de *Menuthias*. Qu'en est-il ?

Les marins grecs ne perdaient pas de vue les côtes, sinon par accident. Pour aller à Madagascar, qu'ils

[1] STRABON, lib. II, cap. II, § 4. — PAUL GAFFAREL, *Op. cit.*, pp. 21 et seq.

vinssent de la mer Rouge ou de la mer d'Oman, ils longeaient l'Arabie, le Çomal et le Zanguebar. Ils rencontraient donc le groupe de Patta, Lamon et Manda, puis celui de Pemba, Zanzibar et Mafia.

Si Menuthias devait être identifiée avec Madagascar, le Pélusiote aurait omis le groupe de Zanzibar, ce qui paraît impossible.

L'auteur du périple de la mer Érythrée [1], antérieur d'un siècle à Ptolémée, dit que Menuthias est à quatre jours de navigation des Pyralaæ

Quatre jours de navigation [2] égalent à peu près 2° 30', juste la distance du groupe de Patta à celui de Zanzibar, tandis que de Zanzibar au cap Saint-André, le point de Madagascar le plus rapproché du continent, la distance est de 9 degrés ou onze jours et un tiers de navigation.

Il est évident que l'anonyme identifie les Pyralaæ avec l'archipel de Patta, et Menuthias avec celui de Zanzibar. Il dit aussi que Menuthias est ταπεινή, *humilis*, basse, description qui convient à Zanzibar, mais non à Madagascar qui est traversée, dans toute sa longueur, par des montagnes qui atteignent 2,400 et 3,500 mètres.

Dans les tables ptoléméennes, Menuthias est par 12° de latitude australe et 85° de longitude.

La latitude 12° passe par le cap d'Ambre, mais la lon-

1 *Geographi græci minores. — Anonymi (Arriani ut fertur) periplus maris Ærythræi*, § 15. — Édit. greco-lat. de Firmin Didot.

2 Hérodote évaluait à 700 stades la journée de navigation et, d'après Gosselin, le stade égale 1/1111e du degré.

gitude 85°, qui correspond au 69° 49' Est du méridien de Paris [1], passe par le golfe de Cambaye, sur la côte occidentale de l'Hindoustan. Menuthias est donc Zanzibar ou une *insula incognita*. Quant à la grande île de Madagascar, elle a été inconnue des Grecs.

Une autre particularité confirme cette appréciation.

A partir du cap Prasum, qu'il indiquait au 15° de latitude Sud, Ptolémée déviait à l'Est le continent africain, le réunissait par une « terre inconnue » à l'Indo-Chine et faisait de la mer des Indes une méditerranée. La côte septentrionale de cette terre inconnue passait par le milieu de Madagascar. S'il avait connu cette île, son continent conjectural passerait sûrement à quelques degrés plus au Sud.

V

Les Romains n'ont pas connu Madagascar

Les Romains, comme les Grecs, ont ignoré Madagascar.

« En face du golfe de Perse, dit Pline, est une île nommée Cerné, opposée à l'Éthiopie : on n'en connaît ni la grandeur, ni la distance au continent. On dit que

[1] D'après les tables de Ptolémée, le méridien initial est à 7° 30' de Calpa (Gibraltar). Gibraltar est à 7° 41' du méridien de Paris. Le méridien initial de Ptolémée passe ainsi à 15° 11 à l'ouest du méridien de Paris, à ou près de Lanzarote, l'île la plus orientale des *Fortunées* ou Canaries.

la population en est exclusivement éthiopienne. Ephore rapporte que les marins qui y cinglent de la mer Rouge ne peuvent s'avancer, à cause des chaleurs, au delà de certaines colonnes ou petites îles [1] ». Puis, sans transition, il parle de la Cerné de Hannon, située sur la côte occidentale.

Pomponius Mela n'en savait pas davantage. Il coupait l'Afrique en deux tronçons séparés par le « fleuve Océan », et plaçait au midi de ce fleuve, large comme une mer, l'*alter orbis* ou antichthone qui se prolongeait à l'Est jusqu'au méridien de la Chersonèse d'Or. Ce vaste continent était rendu inaccessible par les chaleurs de la zone intermédiaire.

Les zones habitables mêmes laissaient aux rêves un champ illimité. Mela raconte gravement, en invoquant l'autorité d'Eudoxe et de Nepos, qu'il y a des peuples muets qui s'entretiennent par signes; d'autres qui n'ont aucun langage; d'autres qui ont les lèvres adhérentes et prennent leur nourriture par les narines, au moyen de chalumeaux. Dans une île qu'il ne dénomme pas, peut-être la Cerné de Hannon, les femmes sont toutes velues et se fécondent elles-mêmes, spontanément [2].

Macrobe et les autres Latins ne sont pas plus avancés, et leurs rêves cosmographiques illustrent les cartes du moyen âge.

En un mot, l'antiquité n'a pas connu Madagascar.

[1] Pline, H. N., lib. VI, cap. xxxvi, § 1, 2.
[2] Pomponius Mela, *De situ orbis*, lib. III, cap. ix, §§ 35-55.





DEUXIÈME PARTIE

MADAGASCAR ET LES GÉOGRAPHES DU MOYEN AGE

I

Les connaissances géographiques, étouffées par les Barbares, ressuscitent avec les Arabes



'INVASION des Barbares étouffe la géographie, si florissante sous Strabon et la grande école d'Alexandrie.

La terre, muette d'épouvante, retombe dans le chaos des cosmogonies des premiers âges. Elle croit qu'elle est devenue la proie des sorciers nés de femmes et de démons dans les solitudes du Nord. A quoi bon s'occuper de géographie? à quoi bon s'occuper de l'homme, puisqu'il est voué, irrévocablement,

à toutes les misères, à toutes les humiliations, à toutes les terreurs ? Tout espoir est dans la Jérusalem céleste. L'homme perd le souvenir, l'espérance, et les connaissances, si péniblement acquises, tombent et disparaissent dans les ténèbres du moyen âge.

Quelques Pères de l'Église pensent encore à la cosmographie. Mais ils veulent qu'elle concorde avec les livres sacrés d'Israël ; que la terre soit carrée, plate, « comme un tapis étendu », immuable avec une mer contenue par des « battants et des verrous [1] » ; qu'elle ait son centre mathématique à Jérusalem ; qu'elle soit suspendue dans l'espace, miraculeusement, par la volonté de Dieu. Ces théories, aussi puériles qu'autoritaires, entravent et bâillonnent la science.

Arrivent Mahomet et les Khalifes, et l'étendard de l'Islam flotte triomphalement sur la plus grande partie de l'ancien monde. Les Musulmans ont besoin, pour leurs exercices religieux, de toujours connaître leur position par rapport à la Mecque. Par politique et par curiosité, ils désirent posséder la géographie de leur immense empire. Ils voyagent donc beaucoup, tracent de nombreux itinéraires, traduisent Ptolémée, mesurent un arc de méridien, écrivent des relations et des traités, envoient au prince des Croyants de longs rapports et rendent la vie aux études géographiques.

[1] Job, cap. xxxviii, 4-11. — Renan, *Le Livre de Job* ; pp. 166-167.

II

Maçoudi, voyageur du XIe siècle

Maçoudi, voyageur et géographe du XIe siècle, mentionne, lui premier, l'île de Madagascar et lui donne le nom de Kanbalou.

Il l'a traversée la première fois en l'an 304 de l'Hégire, 916 de l'ère vulgaire.

Il la place dans la mer de Zendj, sur le canal de Berberi, que les marins appellent « Mer de Berbera » et « Pays de Djafouna ». En face, débouche le Zambèze que Maçoudi prend pour un effluent du Nil.

Les grosses vagues de la mer de Berbera sont nommées par les marins « vagues aveugles » et « vagues folles ». Elles sont très redoutées, aussi, quand un navire en est délivré, les matelots chantent en cadence :

> Berbera et Djafouna, que vos vagues sont folles !
> Djafouna et Berbera, voilà leurs vagues.

Maçoudi, après plusieurs navigations dans la mer de Zendj, dit que l'île de Kanbalou est baignée par cette mer, bien cultivée et habitée par des Musulmans qui parlent la langue des Zendj. Ceux-ci prirent cette île en faisant captive toute la population zendjite. Ce fait eut lieu à l'époque de la conquête de l'île de Crète, au commencement de la dynastie des Abassides et vers la fin du

règne des Ommiades, c'est-à-dire vers l'an 750. Depuis lors, c'est dans la population musulmane que se transmet la royauté.

Les Arabes de l'Oman qui fréquentent la mer de Zendj ont pour terme de leurs courses Kanbalou [1].

Maçoudi a donc connu Madagascar, mais sommairement, sans la faire entrer dans le domaine de la cartographie.

III

Abu Rihan le Birounien. — XI[e] siècle

Abu Rihan était Arabe, géographe, astronome et quelque peu sorcier.

Après avoir beaucoup vu et déterminé astronomiquement la situation de beaucoup de points, il a dressé, en 1030, une mappemonde dont Joachim Lelewel a publié une réduction intitulée : *Quadrans habitabilis*.

Madagascar y figure dans le groupe des Komaïr, mais rien ne la distingue des autres îles. L'original en dit sans doute davantage. En tout cas, on se trouve en présence d'une carte dressée scientifiquement. Par malheur, le texte explicatif en est perdu.

[1] Maçoudi, *Les Prairies d'or*; texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille; Paris, Imp. Impér. 1861, t. I, pp. 205, 232, 233; t. III, p. 31.

IV

La Mappemonde du roi Roger et la Géographie d'Edrisi

De l'an 1101 à l'an 1154, Roger, baron normand, régna sur la Sicile, une partie de l'Italie et des côtes d'Afrique.

Il tenait sa cour à Palerme et y recevait, avec le même plaisir, les Musulmans, les Juifs et les Chrétiens. Il entretenait dans son palais des fabriques de tissus et des ateliers de broderie. Ses navires sillonnaient dans tous les sens là Méditerranée, tandis que ses marchands parcouraient tout le monde connu. La Sicile était alors en pleine prospérité; vers elle se tournaient tous les regards; à elle venaient, de tous les pays, les négociants, les pèlerins, les voyageurs, « gens, dit Lelewel, qui n'étaient pas dépourvus de la connaissance du monde ».

En 1138, Roger eut l'heureuse idée de tirer partie des observations faites par ses nombreux visiteurs.

Il ne connaissait pas les auteurs grecs et latins, mais il savait que les Arabes accomplissaient, dans les trois parties du monde, d'immenses travaux géographiques et qu'ils appliquaient la méthode de Ptolémée.

Il choisit des collaborateurs, réunit une énorme quantité de matériaux, questionne les voyageurs et contrôle leurs dires avec beaucoup d'intelligence. A mesure qu'un point paraît établi avec certitude, il le fait consigner sur une grande table en bois, puis sur une grande table ronde en argent.

Ce travail, qui dura quinze ans, était fait mathématiquement, sur des itinéraires bien contrôlés. Le moyen âge n'avait encore produit aucune œuvre aussi parfaite.

Parmi les savants de la Cour de Palerme, se trouvait le schérif Edrisi, plus connu sous le nom de « Noble Edrisite, habitant de la Sicile et ami de Roger ». Par l'ordre du baron normand, il écrivit sa célèbre géographie intitulée : « Récréation de celui qui désire parcourir le monde ».

Edrisi divise l'æcumène en sept climats et chaque climat en dix sections. Il décrit chaque section, l'une après l'autre, en allant de l'ouest à l'est, sans tenir compte des divisions politiques. Il donne des renseignements, souvent assez complets, sur le gouvernement, le commerce, l'industrie, les produits, les mœurs et les religions. Quand un fait lui paraît incertain, il en fait suivre le récit de cette formule, bien musulmane : « Dieu sait ce qu'il en est [1] ».

Il suit d'ailleurs pas à pas la mappe qu'il a pour mission d'expliquer.

Cette carte donne, dans la mer de Hind, en face des rivages de Zendj, les îles Zaledj qui correspondent aux Comores.

Edrisi décrit, parmi ces îles, celle de *Cherboua*, à la quelle il suppose 1 200 milles de circonférence, la moitié

1 *Géographie d'Edrisi*, édit. de la Soc. de Géographie de Paris. Préface de l'auteur. — Lelewel, *Géographie du moyen âge*; Bruxelles, 1852, t. I, pp. 92 et seq. — Eug. Beauvois, *Biographie générale* de Firmin Didot, verbo *Edrisi*.

du périmètre de Madagascar [1]. On y trouve, dit-il, des pêcheries de perles, diverses sortes d'aromates et de parfums, ce qui attire les marchands. Les habitants sont basanés ; tous les fruits sont noirs.

Il s'étend plus longuement sur l'île d'*el-Andjebeh*, dont la capitale est *el-Anfoudja*, mais il ne donne aux côtes qu'un développement de 400 milles, à peu près le périmètre de l'île de Zanzibar.

L'île de Cherboua, beaucoup plus grande, plus éloignée du continent, de forme plus allongée, répond mieux à Madagascar [2].

Cette partie de la carte rogérienne est d'ailleurs conjecturale et tracée sur des documents impossibles à contrôler.

Ses auteurs, admettant le continent austral de Ptolémée, ne pouvaient donner à l'île Malgache ni sa place exacte ni son étendue. Il faut leur savoir gré toutefois d'en avoir, eux premiers, tenté le tracé.

V

Ibn Saïd Magrebinus. — 1274

Les Arabes donnaient le nom de Comr ou Djezaïr el-Comr (îles de la Lune) aux archipels voisins de l'île de

[1] ELISÉE RECLUS, *Nouvelle géographie universelle*, t. XIV, p. 62, donne à la grande île 4 825 kilomètres de tour, sans tenir compte des indentations et des golfes.

[2] ALFRED GRANDIDIER, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*; Paris, Imp. nat. 1879, atlas. — J. LELEWEL, *Op. cit., Atlas.*

Madagascar, et cette île était la grand Comr. Dans l'Omên, parlant d'un homme qui habite Majunga, on dit encore : « un tel qui est à l'*île de la Lune*[1] ».

Vers 1274, Ibn Saïd Magrebinus fait une description de l'île de Comr. « Elle prend naissance, dit-il, à l'orient de la ville de Seyouna[2], en face de la montagne Battue. Le canal, formé par l'île et le continent, se dirige vers le sud-est et se termine à la montagne du Repentir[3] ; il y a en cet endroit une largeur d'environ 200 milles. Le vent, qui souffle du Nord, presse les navires contre la montagne Battue. C'est aux équipages à se tenir sur leurs gardes. S'ils sont entraînés dans le canal, ils tâchent de regagner le nord à l'aide du vent qui vient du sud. Une fois arrivés devant la montagne du Repentir (cap Corrientes), il ne leur reste qu'à déplorer leur imprudence et à s'abandonner au décret divin. Ils sont brisés contre la montagne, ou bien ils sont poussés dans la mer environnante, et l'on n'en a jamais plus de nouvelles. On dit qu'il y a en cet endroit des tournants qui engloutissent les navires. Les personnes qui naviguent dans les mers de l'Inde nomment ces parages mers de la Ruine; ils les appellent mer de

[1] Gabriel Ferrand, *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, 1re partie, *les Antaimorona;* Paris, E. Leroux, 1891, p. 45.

[2] *Mozambique*, sur la côte orientale d'Afrique. (Voir Jules Codine, *Mémoire géographique sur la mer des Indes;* Paris, Challamel, 1868, pp. 112-131).

[3] Cap Corrientes, en face du cap Sainte-Marie de l'île de Madagascar. (Voir J. Codine, *loco cit.*).

Sohayl, parce que l'on voit, de cet endroit, l'étoile de Sohayl (Canope) au-dessus de sa tête.

» L'île de Comr est longue et large. On lui attribue quatre mois de long et vingt journées de large, dans sa plus grande largeur. On cite parmi ses villes celle de Leirane [1]. Ibn Fathima, qui l'a visitée, dit qu'elle est avec Macdashou (Magadoxo) au pouvoir des Musulmans, mais que ses habitants sont un mélange d'hommes de tous les pays. C'est un port où l'on peut relâcher et mettre à la voile. Les scheikhs qui y exercent l'autorité tâchent de s'y maintenir dans de bons rapports avec le prince de la ville de Malay [2], qui est située à l'orient ».

M. Jules Codine démontre, par l'étude des textes et le calcul des positions, qu'Ibn Saïd donne à l'île de Madagascar, d'une manière très approximative, sa position, son orientation et ses dimensions. C'est plusieurs siècles après seulement que les géographes latins atteindront ce résultat.

VI

Marco Polo [3]. — 1298

Tandis que cette grande terre était si peu connue de l'occident, les sujets de Khoubilaï-Khân, le potentat asia-

[1] Ville arabe dans la baie de Matzamba. (V. J. Codine, *loco cit.*).

[2] Au cap de Saint-Sébastien.

[3] Les Chinois ont placé Marco Polo au nombre de leurs dieux. Le colonel Chaillé-Long et le lieutenant-colonel Boûinais, de passage à Canton, ont vu sa statue dans le temple des cinq cents génies.

tique, y faisaient un commerce considérable. « E sachiez, dit Marco Polo, que ceste ysle est des plus noble Ysle e des greignor qe soient en ceste monde ».

Marco Polo était de retour à Venise, sa patrie, en 1295, après une absence de vingt-six ans. En 1296, il combattit à Curzola ou Corcyre-la-Noire, sur un navire lui appartenant. Fait prisonnier, c'est dans les *carcere* de Gênes, en 1298, qu'il dicta ses mémoires à Rusta Pisan, qui les écrivit en français.

Marco Polo n'a pas vu Madagascar, mais il a navigué des embouchures de l'Indus au golfe Persique, et les marins de ces régions lui ont appris bien des choses sur la grande île africaine et la mer des Indes.

Il raconte que les Madécasses se nourrissent principalement de chair de chameau [1]; qu'il y a dans l'île : des éléphants, des léopards, des lonces (ours), et abondance de gros bétail, de gibier, d'oiseaux ; que les baleines « qui produisent l'ambre » sont nombreuses sur les côtes.

Il ne semble pas que Madagascar ait jamais eu des lions, tigres, panthères, antilopes, girafes, ours, éléphants : l'île est trop éloignée du continent pour que ces animaux aient pu y venir. Sur ce point, Marco Polo a été induit en erreur. Relativement au commerce des In-

(Chaillé-Long, *la Corée ou Chōson, la terre du Calme matinal*. — Bulletin de la Société normande de Géographie, janv.-fév. 1893, p. 17. — Bouinais, *de Hanoi à Pékin*, Paris, Berger-Levrault, 1892, p. 72).

1 Probablement de bœufs à bosse qu'on prenait encore, du temps de Flacourt, pour des chameaux.

diens avec les Madécasses, il paraît plus exactement renseigné. Les insulaires « ont, dit-il, maintes mercandies e y vienent maintes nés con maintes mercandies, e ce sunt dras dor e de soie de plosors maineres e de maintes autres couses qe noz ne voz conteron eci. E toutes les vendent e cangent à les mercandies de l'isle. Les mercans hi vienent con lor nés chargies e toutes les cargent e vendent, e puis les cargent de la mercandies de l'isle e cargies s'en vont. Car je vos di que il y font grand profit e grand gaagne le mercant ».

Il constate que les navires se rendent en vingt jours du Malabar à Zanzibar ou à Madagascar, mais que le retour leur demande trois mois « por ce qe la corent vait toz jorz ver midi, e ce avint toutes foies qe jamès ne cort en autre mainere qe ver midi ».

La force de ce courant, ajoute-t-il, ne permet pas aux navires d'aller au delà de Madagascar.

Marco Polo nous apprend ainsi que les Anciens doivent aux moussons de n'avoir pu découvrir la pointe méridionale de l'Afrique. Du même coup, il supprime le continent antarctique du pélusiote et les chaleurs de la zone torride qui barraient aux marins la route du sud. Sur ce point, comme sur tant d'autres, il est vrai, les cosmographes restèrent fidèles aux conjectures de l'antiquité.

Le noble vénitien ne pouvait parler de Madagascar sans dire un mot de l'oiseau Ruc, le Rokh des conteurs arabes.

Cet animal enlevait dans les airs un éléphant et le laissait tomber de très haut pour le tuer et le dévorer. On a bien ri de l'oiseau Rokh.

Ferdinand Denis a mis l'oiseau Rokh dans son *Monde enchanté*.

M. Alfred Grandidier a rapporté du sud de Madagascar des ossements et des œufs de l'*Æpyornix maximus*. Les œufs étaient d'une capacité de huit litres, gros comme huit œufs d'autruche ou cent quarante-huit œufs de poule [1]. Les Anglais, il n'y a pas encore bien longtemps, les payaient de 5 000 à 7 000 francs pièce. L'animal, reconstitué par MM. Alp. Milne-Edwards et Alfred Grandidier, portait sa région dorsale à $1^{m}45$ du sol et sa tête à 2^{m}. Un aigle de cette taille serait d'une force prodigieuse. Mais l'*Æpyornis maximus* était brévipène et herbivore ; il n'entrait ni dans ses moyens ni dans ses goûts d'enlever des éléphants et de les manger.

On a trouvé aussi des ossements de l'*Æpyornis ingens*. Cet oiseau, reconstitué, ne mesurait pas moins de 3 mètres de hauteur, mais il n'avait que des rudiments d'ailes. Comme tous les *Æpyornis*, il vivait au bord des lacs, se nourrissait d'herbe et de racines aquatiques. Il n'est donc pas possible de l'identifier [2] avec l'oiseau Rokh, et, jusqu'à présent, la science est d'accord avec le bon et savant Fer-

[1] M. Jules Desfontaines a vu dans la Nouvelle-Zélande le squelette et les œufs de *moa* ou *dinornis*, oiseau de la famille des autruches. Sa hauteur dépassait 3 mètres et ses œufs avaient 0 m. 25 de longueur. D'après la tradition, il avait un plumage éclatant. (Jules Desfontaines, *18 000 lieues à travers le monde* ; Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1892, p. 416).

[2] Alp. Milne-Edwards et Alf. Grandidier, *Annales des Sciences naturelles*, 1869. — E. Oustalet, *la Nature*, n° 1 100, 30 juin 1894.

dinand Denis pour laisser l'oiseau Rokh dans le domaine des mythes.

La version latine, souvent fautive, de la relation du voyageur vénitien, fait dire à celui-ci : *Illud quod ego Marcus Paulus vidi de istis avibus dicam vobis*, « moi, Marco Polo, je vous dirai ce que j'ai vu de ces oiseaux ». La vérité est qu'il n'a rien vu, ainsi qu'il le déclare dans le texte français : « E voz en diviserai de ce qe dient celz qe l'ont veu, e encore voz en dirai ce qe je en oï ». Or, d'après ce qu'il a entendu, Ruc ou Rokh n'était pas un griffon, mais un aigle ayant des ailes de trente pas d'envergure et des plumes longues de douze pieds.

C'est encore Marco Polo qui nous fait savoir que la grande île africaine portait le nom de Madagascar qui devient, selon les manuscrits, Madeisgascar, Madeigascar, Madeisgascat, Madagastar, Mandeschar, Mandesgascar, Magastar. Les intitulés des chapitres qui s'y rapportent ne laissent à cet égard aucun doute.

Ainsi, on lit dans la version française de Rusta Pisan : *Ci devise de l'isle de Madeigascar ;* dans la version latine : *De insula maxima Madagascar ;* dans la version italienne : *Della grand isola di Magastar, hora detta di San Lorenzo* [1].

[1] *Voyage de Marc Pol*, édit. française de la Société de géographie de Paris, ch. CXCXI, p. 232. — *Peregrinatio Marci Pauli*, édit. de la Soc. de géogr. de Paris. ch. XL, XLI, pp. 469, 470; variantes, pp. 550, 551. — *Dei viaggi di messer Marco Polo gentilhuomo venetiano (Delle navigationi et viaggi raccolte da M.* G. B. RAMUSIO ; in Venetia, 1606, cap. 35, f° 57, v. et 58 r.).

VII

Grande mappemonde de la cathédrale de Heretord. — 1314

En 1314, suivant M. d'Avezac [1], le clergé de la cathédrale de Hereford plaça dans l'une de ses chapelles, comme rétable d'autel, une grande mappemonde historiée due à l'un de ses dignitaires, le noble Richard de Haldingham.

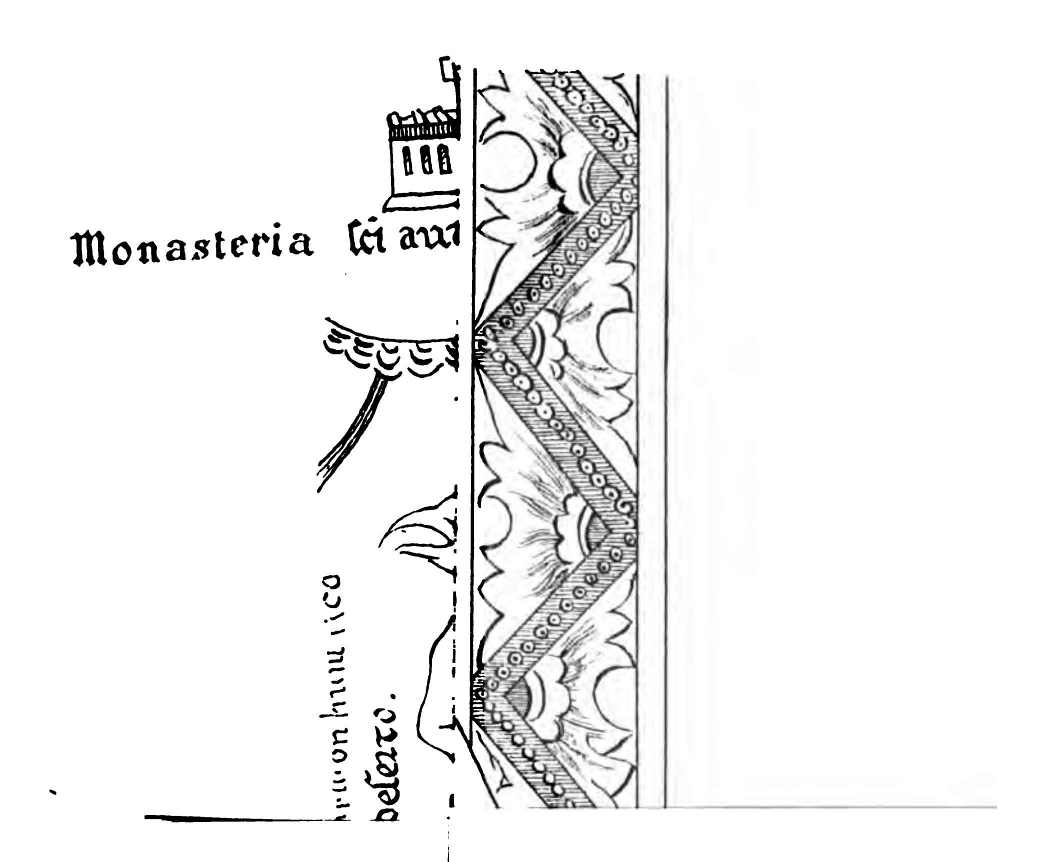
Haldingham possédait à fond ses auteurs latins, mais il ignorait les travaux des Arabes et le *Devisement dou monde* de Marco Polo. S'il avait connu ce livre, il aurait dessiné, sur l'une des îles de la mer des Indes, le nom de « Madagascar » et celui de « l'oiseau Rokh ». Les Arabes et Marco Polo étaient alors les seuls qui connussent la grande île africaine.

La mappe de Hereford est le plus beau monument de la cartographie systématique du moyen âge.

L'auteur veut Jérusalem centre de l'univers [2], et Rome

[1] D'Avezac, *Note sur la mappemonde historiée de la cathédrale de Hereford*; Paris, 1862.

[2] Il donne à Jérusalem la forme d'une roue d'engrenage. Le centre de cette roue est le centre du monde. Ce rêve cosmographique du moyen âge dure encore. Dans l'église grecque du Saint-Sépulcre de Jérusalem, il y a un cercle de marbre blanc et au milieu de ce cercle une petite colonne qui marque le « centre de la terre » ; et les dévôts la baisent avec vénération (Ad. Chauvet & E. Isambert, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* ; Paris, Hachette, 1886, t. III, p. 266 et plan de la planche 261. — Jean Revel, *Chez nos ancêtres* ; Paris, Charpentier, 1886, p. 6.).


Monasteria

« tête du monde[1] ». Il faut, bon gré mal gré, que toutes les terres connues ou supposées entrent dans un cercle dont le centre est dans la ville sainte des Juifs et des Chrétiens.

Tels pays, comme l'Angleterre, l'Irlande et l'Afrique, sont aplatis contre la bordure ; tels autres se dilatent démesurément, comme l'Asie et la mer Caspienne dont il fait un golfe de l'océan du Nord. Les océans se réduisent à un mince filet circulaire. Quoi qu'il en coûte à la vérité géographique et au bon sens, il faut que les îles figurent dans cet océan, à la file, sans égard à leur éloignement des côtes.

Plus les terres sont éloignées de nos pays, moins elles sont connues, plus leurs faunes et leurs humanités sont fabuleuses. L'auteur représente consciencieusement toutes les croyances religieuses, toute la fantasmagorie apeurée, superstitieuse, créées par la féconde et folle imagination du moyen âge et de l'antiquité.

Au sommet et en dehors du disque terrestre, Haldingham a représenté Jésus-Christ, la Vierge, des anges, des démons, le jugement dernier avec des légendes en anglo-normand[2]. Le mot *Mors* embrasse l'orbe des terres pour

1 « *Roma caput mundi tenet orbis frena rotundi* ». (Légende de la mappe de Haldingham).

2 En voici un exemple : La Vierge, à genoux devant Jésus qui trône sur un nuage, lui dit : *Vesci beufiz mon piz de deviz la quele char preistes. — Cest mame lettes dont leit de vingin quiestes — Eyez merci de tous si com vos mesmes deistes — R.. em.. ont servi kant sauveresse me feistes.*

bien montrer que notre monde, avec sa floraison humaine, animale et végétale, doit un jour retomber dans le néant.

Comme dans presque toutes les mappemondes du moyen âge, l'orient est en haut.

Parce que le Paradis terrestre est supposé dans l'Extrême-Orient, toute vie, toute lumière doit venir de cette partie du monde. Haldingham dessine donc à l'est, dans une île ronde, Adam, Ève, le Serpent, l'Arbre de la science, une porte et les quatre fleuves Phison, Géhon, Tigre et Euphrate.

Sur la terre ferme, au-dessous de l'Eden, on voit Adam et Ève chassés par l'ange. De là s'étend, de proche en proche, l'humanité, si l'on peut appeler humains des êtres fantastiques qui ne peuvent aucunement prétendre à la parenté d'Adam et d'Ève.

Dans la partie du fleuve Océan qui borde l'Afrique, Haldingham a dessiné une grande île avec cette légende : « Malichu, île éthiopienne, distante du promontoire de Drepanum de quinze cent mille pas. De là à l'île Scena, 440 mille pas. De cet endroit, tout le littoral a été reconnu navigable. C'est ce qui a pu en être vérifié [1] ».

Quel est ce cap Drepanum qui sert à déterminer la situation de Malichu ? Celui de Libye, de Nikaria ou du golfe de Corinthe ? Du premier, le plus méridional des

1 « Malichu insula Ethiopie, a drepano promunctorio quindecies c millia passuum distat. Hîc ad Scenam insulam CCCCXL millia passuum. Inde constat totum litus navigabile. hic esse quod ita potuit mensurari ». *(Légende de la mappe de Haldingham).*

trois, au cap d'Ambre, pointe nord de Madagascar, la distance à vol d'oiseau est d'environ 5 700 kilomètres. Le cosmographe de Hereford compte, de ce cap à Malichu, 1 500 000 pas ou 2,200 kilomètres [1]. Il plaçait donc Malichu dans la mer Rouge, un peu au sud de Souâkim. Ce n'est pas ce qu'il a voulu dire. Mais comme il croyait que la chaleur du soleil ne permettait pas la traversée de la zone torride, il ne semble pas non plus qu'il ait pensé à une terre que coupe le tropique du Capricorne.

Il représente, sur la côte africaine opposée à Malichu, des hommes sans oreilles qui ont la plante des pieds brûlée [2]; des hommes qui n'ont qu'un œil, une jambe, un pied. Ces monocoles-monopodes courent, dit-il, avec une vitesse étonnante et se servent de leur pied unique comme d'un parasol [3]. Près d'eux, au delà d'un Nil imaginaire, il a dessiné un homme à pied de bouc et à tête d'oiseau [4], et un autre qui se fait un parasol de sa lèvre supérieure [5].

Des humains qui, de leur lèvre supérieure, se peuvent faire un parasol ! Cela paraît un produit de l'imagination

1 Nous supposons qu'il faisait usage du mille romain, de 1 518 mètres.

2 « Gens sine auribus dicti quibus adusis plantis. » *(Lég. de la mappe de Haldingh.)*.

3 « Sanopodes qui unic k ri (unicruri) mire sceleres plantu obumbrantur. Idem sunt monoculi ». *(Lég. de la mappe de Haldingham)*.

4 La légende est en partie effacée. On lit seulement : *Satirii... in deserto.*

5 *Gens labro proeminenti unde sibi faciem obumbram ad solem.* Au-dessus, l'auteur a dessiné un soleil avec le mot : *Sol.*

vagabonde du moyen âge. Eh bien ! ce monde fantastique existe encore.

Le docteur Schweinfurt et le colonel Chaillé-Long ont vu, à la lisière du pays des Makraka Niam-Niams, les Mittoo qui, dès l'enfance, se tirent la lèvre supérieure de manière à l'allonger au-dessus de la bouche en forme d'auvent. Cet auvent a 15 centimètres et plus. Il est percé d'un trou pour recevoir un morceau d'ivoire de la grandeur d'une pièce d'argent de 5 francs.

C'est monstrueux, douloureux, gênant pour manger, mais..... c'est la mode ; c'est à ce signe caractéristique que se reconnaissent les Mittoouens [1].

Haldingham place en bordure du continent, dans l'Océan, quatorze îles [2], chacune près du point de la côte qu'il suppose lui faire face. C'est ainsi qu'il commence par Malichu, sur la bande orientale, pour finir sur la côte occidentale par les Fortunées et l'île fabuleuse de Saint-Brandan.

[1] Schweinfurt, *Au cœur de l'Afrique*, 1866-1871. — Col. Chaillé-Long, *l'Afrique centrale, Expéditions au lac Victoria-Nianza et au Makraka Niam-Niam*, 1874 et 1875 ; Paris, Plon, 1877, p. 284.

[2] En voici la liste : *Malichu, Sirtinice*, une île sur laquelle on lit seulement : *Hic st... ne habundant*. En face de cette île, l'auteur représente un homme sans tête ayant les yeux et la bouche dans la poitrine. — *Scena insula hic usque ad Adamum insulam ccc millia passuum*. En face se trouve un homme dont les yeux et la bouche sont dans les épaules. — *Adanum insula*. — *Gaulcena ubi serpentes nec vivunt neque nascuntur*. En face, un homme qui a quatre yeux.
Insule Hesperidum. — *Insula Canaria plena magnis canibus*.
Membriona, Vinaria, Capraria, Theode, Junonia.
Fortunate insule sex sunt insulæ. Brandani.

Après Malichu vient Sircinice, qui porte cette légende : « Mont Austronochus (il est représenté). Ile Sircinice où Ethicus trouva des bestioles très méchantes couvertes d'aiguillons comme le « Strix [1] ».

Ethicus, dont le cosmographe de Hereford invoque l'autorité, dit que *Sirtinice* est située au milieu de la zone torride, dans le grand Océan, *ad umbilicum solis in magnum Oceanum ;* que sa sylve est peu élevée, que ses approches sont dangereuses ; qu'on y trouve des animaux très méchants, de nom inconnu, couverts de dards comme le porc-épic ; qu'au sud s'élève le mont Nothius, aussi haut que le Caucase, creusé à son sommet d'un précipice vertigineux d'où s'échappent des bruits stridents semblables au grondement du tonnerre [2].

Haldingham et saint Jérôme, traducteur d'Ethicus, ne s'accôrdent pas sur le nom de l'animal trouvé dans l'île de Sirtinice.

Saint Jérôme a traduit *hystrix* et Haldingham *strix*. Faut-il lire ὕστριξ, porc-épic, ou στρίξ, chauve-souris ? La chauve-souris n'ayant pas de dards, il faut évidemment lire ὕστριξ, porc-épic.

Et maintenant, dans quelle île de la zone torride se rencontrent les particularités qu'Ethicus signale dans Sirtinice ?

[1] *Mons Austronochus. Insula Sircinice ubi esticus invenit bestiolas adibsistas aculeis plenas velut strix.*

[2] *Liber Æthici philosophico editus oraculo a Hieronymo presbytero delatus ex cosmographiâ id est mundi scriptura*, cap. I, § V, nos 1, 2, édit. de M. D'AVEZAC ; Paris, Imp. Nat., 1852.

Les îles volcaniques de cette région sont la Grande-Comore, Anjouan, Madagascar et la Réunion.

On peut éliminer de suite Anjouan, dont le volcan est au centre ; Madagascar dont les volcans sont au nord, à l'est et au centre ; la Réunion dont le volcan est à l'est. Reste la Grande-Comore.

Au sud de cette île se trouve le volcan Kartal, Karadalla ou Djoungou dja Dsaha, la « Marmite », haut de 2 598 mètres. « Cette montagne imposante, avec ses escarpements noirâtres dominant les flots bleus et sa guirlande étroite de cocotiers, présente un des tableaux les plus grandioses de l'Océan Indien ». Son cratère a 150 mètres de profondeur et 2 kilomètres de tour. Le 14 mai 1828, Leguével de Lacombe l'a vu couronné de flammes d'ailleurs peu actives ; en 1858, les laves s'épanchèrent en abondance et entourèrent, comme un îlot, un village perché sur une ancienne coulée [1].

Le Kartal de la Grande-Comore est bien le volcan décrit par Ethicus Ister.

La bordure de cocotiers répond à la sylve de petite hauteur.

Le canal de Mozambique, que les marins arabes considéraient comme si dangereux, et que les anciens appelaient « mer Périlleuse », s'accorde également avec le récit du cosmographe istriote.

Le porc-épic et le hérisson ne manquent pas dans cette

[1] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. XIV, p. 126. — Oscar Maccarthy, *Les Iles arabes*, dans l'*Univers*, art. *Les Iles de l'Afrique*.

île, non plus d'ailleurs que la hideuse chauve-souris, *pteroptus comorensis*.

Il semble donc que Sirtinice doit être identifiée avec la Grande-Comore et Malichu avec Zanzibar, la Menuthias de Ptolémée.

VIII

La Mappemonde de Marino Sanuto. — 1320

Richard de Haldingham s'est efforcé de fixer dans sa mappemonde les conceptions fantastiques qui troublèrent si profondément et faussèrent si complètement l'esprit du moyen âge.

Dans le même temps, Marino Sanuto observait la marche rapide de l'Islam ; il voyait les disciples du prophète menacer l'empire insulaire que Venise avait conquis dans la Méditerranée orientale et fermer une à une les routes des marchés de l'Asie.

Il considère la religion comme un levier tout puissant et croit que si l'Église veut répéter son cri : *Diex el volt !* les pays chrétiens se soulèveront en masses profondes et se jetteront encore, pour l'engloutir, sur le monde musulman.

Les hommes périront par centaines de mille sur la route de Jérusalem, l'Europe occidentale sera ruinée, la civilisation sera replongée dans les ténèbres de l'an mille : cela ne trouble pas Marino Sanuto. Qu'on délivre le tombeau de Jésus, qu'on sauve seulement le commerce

de Venise : il n'en demande pas davantage et le prix lui importe peu.

De la meilleure foi du monde, le patricien Marino se fait le Pierre l'Ermite d'une nouvelle croisade.

Dans ce but, il fait cinq fois le voyage de Terre-Sainte, il visite Chypre, l'Arménie, Alexandrie, Rhodes, la Romagne, beaucoup de pays d'Europe [1].

Il envoie son livre au roi de France, à divers souverains et, en 1321, dans la ville pontificale d'Avignon, il en remet un exemplaire au pape Jean XXII.

Postérieurement, une main inconnue a écrit sur le revers de l'une des cartes : « Quatre mappemondes de Marino Sanuto, dit Torsello, fils de Marco Sanudo, des confins de Saint-Sever, de la cité du Rialto, de Venise, présentées au souverain pontife N. S. le Pape, pour faciliter le passage à la récupération de la Terre-Sainte de Jérusalem [2] ».

[1] SANTAREM, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge* ; Paris, 1852, t. III, p. 175.

[2] Quatuor mappamundi a Marino Sanuto cognomento Torsello, qui D. Marci Sanudo de confinio S. Severi de civitate Rivoalti de Venetiis apresentati summo pontifici D. N. Papæ... pro facienda commode passagia ad recuperationem terræ sanctæ Jerusalem. (Cité par SANTAREM, *op. cit.*, t. III, p. 175).

Le palais de Sanuto était sur le Canal Grande, prospetto Lombardesco, n° 60, à l'endroit où se trouve maintenant le *fundaco dei Turchi*, dans le quartier voisin du Rialto. L'église Saint-Sever n'existe plus, tout au moins nous n'en trouvons aucune trace dans Venise ni dans les lagunes. (V. *Guida artistica e storica di Venezia*

Cherchant son point d'appui dans l'Église chrétienne, Marino Sanuto devait rester enlisé dans la cosmographie systématique du moyen âge et prendre Jérusalem pour centre du monde. Parlant de la Terre-Sainte, il disait donc : « elle est placée au milieu de la terre habitable et, pour ainsi dire, au centre de sa circonférence [1] ».

Le chronicon de 1320 de la Bibliothèque Nationale, son prototype, peut-être sa mappe originale, est construit dans les mêmes idées [2].

Selon ce système, le cap de Bonne-Espérance, le cap Nord, Cadiz et la mer de Chine sont à égale distance de Jérusalem.

Pour entrer dans ce lit de Procuste, l'Asie est déformée, la pointe sud de l'Afrique est inclinée vers l'Orient, jusqu'au méridien de l'Indus et du Gange.

e delle isole circonvicine; Venezia, Antonelli, 1881, pp. 15, 182, 313).

Le titre du livre de Marino Sanuto, publié par Bongars, dans les *Gesta Dei per Francos*, est exactement : *Liber secretorum fidelium Crucis super Terræ Sanctæ recuperatione et conservatione. Cujus auctor Marinus Sanutus dictus Torsellus patricius venetus;* Hanoviæ, 1611. C'est un traité complet de géographie commerciale des pays qu'il a visités. Il en a commencé la rédaction en 1306.

1 In terra enim habitabili medio posita est, et quasi punctus circumferentiæ.

2 « Codex 4 939. Chronicon a mundi creatione ad annum Christi 1320. Authore veneto quodam qui ad calcem voluminis a censore anonymo et amarulento adulationis arguitur. Is codex XIV sæculo exaratus videtur ». (Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Nationale cité par Santarem, *op. cit.*, t. III, p. 140).

Ces déformations monstrueuses devaient encore être exagérées par Andrea Bianco, en 1436.

Dès l'instant où le savant patricien limitait l'Afrique à l'équateur, il ne pouvait manquer d'entrevoir pour Venise un grave danger.

Depuis que les Génois avaient abandonné l'orient de la Méditerranée, ils se portaient en foule à Lisbonne, montaient les navires portugais et, parfois, les guidaient dans l'Atlantique. Tout était à craindre de la part de ces audacieux marins. Sanuto, qui faisait surtout de la politique et de la géographie commerciale, comprit parfaitement que la circumnavigation de l'Afrique serait aussi dangereuse, pour le commerce de Venise, que la marche à l'ouest des Musulmans.

Une barrière infranchissable lui paraît nécessaire et il admet avec empressement les théories des anciens sur les régions habitables et inhabitables. Il écrit donc sur ses mappemondes : au nord, *Regio inhabitabilis propter algorem* ; au sud des sources du Nil, *Regio inhabitabilis propter calorem*.

Le fleuve environnant d'Homère est forcément admis et reçoit le nom sinistre de *Mare Tenebrosum* [1].

Ces indications géographiques ne devaient pas empê-

[1] Le nom de « mer Ténébreuse » ne se trouve pas sur la mappe publiée par Bongars dans les *Gesta Dei per Francos*. Il existe dans la réduction d'une autre mappe publiée par Negri Cristoforo, dans l'*Esploratore di Milano*, cahier de juillet 1879, à la suite d'un article intitulé : *I globi di Marino Sanuto (Sanudo), de Andrea Biancho et di frà Mauro.*

cher les Portugais de doubler le cap de Bonne-Espérance, mais, répétées par tous les cosmographes, elles contribuèrent à les effrayer, à les retenir longtemps en-deçà du cap Bojador.

Le danger que Sanuto prévoyait et cherchait à éloigner était bien réel. En 1486, quand la nouvelle parvint à Lisbonne que Bartholomeu Diaz avait doublé le cap de Bonne-Espérance, Pasqualino, ambassadeur de la République auprès du roi de Portugal, écrivit au sénat de Venise une lettre qui est un cri de douleur. Les prévisions du vieux patricien commençaient à se réaliser quand, six ans plus tard, Christophe Colomb retrouva l'Amérique. La ruine de Venise fut alors consommée : tout le commerce des Indes passa de la Méditerranée aux ports de l'Atlantique. Ainsi que le remarque Cristoforo Negri, cette double découverte était pour Venise un coup terrible, mais elle devait être acclamée par le monde [1].

A la pointe sud de l'Afrique, qu'il enfonçait dans la « mer Ténébreuse », Sanuto place l'*Insula Peperis*, l'île du Poivre.

A-t-il voulu, sous ce nom, désigner Madagascar, où l'on trouve, en effet, le poivre à l'état sauvage ?

Au sud de Zanzibar, qu'il appelle Zinziber dans sa carte et Cinziber dans le *Liber Secretorum*, il place deux îles : Celtales et T'melit.

Sur la côte d'Asie, il indique *Nebile* [2], la « Nebula

[1] Negri Cristoforo, *op. cit.*, p. 3, col. 2.

[2] Edrisi, 1er climat, sections 8 et 10, pp. 68 et 92 de la version de Jaubert.

el-Sabah ou des Nuages » des Arabes, et Asuia ou Asiria, puis une grande île : *Insula lince dicitur Camar* [1]. Dans la carte de détail publiée par Bongars, cette grande île affecte sensiblement la forme de Madagascar. Elle est réunie à la côte d'Afrique par dix-sept îles qui pourraient figurer les Comores, les Glorieuses et les « Nosy » qui se détachent de la côte occidentale de Madagascar. Une île étroite et longue occupe juste la place de Sainte-Marie et complète la similitude. Et cependant, il est certain qu'il a confondu en une seule île Ceylan et Madagascar.

En tout cas, s'il a connu Madagascar, ce n'est que vaguement ; il l'a identifiée avec la petite « île du Poivre » et l'a plongée dans la zone des ténèbres.

IX

Madagascar dans la grande mappemonde du frà Mauro. — 1457

Cent trente-sept ans après Marino Sanuto, le frà Mauro, du couvent des Camaldules de Saint-Michel de Murano, terminait la mappemonde qui fait l'orgueil du musée archéologique de Venise.

De forme circulaire et magnifiquement illustrée, elle résume toutes les connaissances géographiques de l'époque.

[1] Nom qu'on peut rétablir ainsi : *Insula Selendib camar*. (J. Codine, *Mémoire géographique sur la mer des Indes*, p. 147).

Mauro adopta le système planétaire de Ptolémée, mais il repoussa ses tracés, ses mesures de latitude et de longitude, ainsi que sa géographie. Il faisait ce choix malheureux juste au moment où la Renaissance des lettres remettait en lumière l'œuvre géographique du grand Pélusiote.

Il connaissait les découvertes des frères Zeni, de Marco Polo, de Alvise da cá Da Mosto [1], des Portugais. Il avait étudié les relations de voyage, les portulans, les cartes, les mappemondes, les histoires ; il avait consulté les personnes dignes de foi, ayant vu de leurs yeux, dont les dires pouvaient supporter l'épreuve de la géométrie et du dessin [2]. C'est parfait, mais pourquoi ne cite-t-il aucun de ces hommes qui lui fournirent les meilleurs de ses renseignements ?

Il prétend, comme les autres cosmographes chrétiens, que Jérusalem est au centre du monde. Malheureusement, d'après sa mappe, ce centre tombe au nord de Babylone, à 10 degrés à l'est de Jérusalem. Comment concilier ce fait mathématique avec son système ? Il ne s'embarrasse pas pour si peu.

« Jérusalem, dit-il, est au centre de la terre habitable, tandis qu'elle est plus à l'occident suivant la longitude ; mais parce que la partie occidentale est plus peuplée, à cause de l'Europe, que la partie orientale, Jérusalem est

[1] C'est-à-dire *di casa Da Mosto*, de la moison *Da Mosto*.

[2] Zurla, *Il mappamondo di frà Mauro, camaldolese, descritto ed illustrato ;* Venezia, 1806, nº 7, p. 21.

encore dans le milieu selon la longitude, en ne considérant pas l'espace de la terre, mais la multitude des habitants [1] ».

Ce centre démotique n'est pas plus vrai que le centre cosmographique, puisque l'Asie a toujours été plus peuplée de beaucoup que l'Europe et l'Afrique réunies [2].

Depuis le frà Mauro, la géographie et la cosmographie ont fait quelque progrès : les dévôts, comme nous l'avons dit, n'en baisent pas moins, avec vénération, la petite colonne de l'église grecque du Saint-Sépulcre qui marque le « centre du monde ».

Mauro rejette plusieurs vieilles légendes, notamment celle de Gog et Magog, mais il admet le paradis terrestre. Suivant l'avis de saint Augustin, de Bède, de Cosmas Indicopleustès, d'Albert-le-Grand, il place ce jardin à l'orient, loin des terres accessibles à l'homme. Il le représente hors de l'*orbis*, dans un angle de son tableau, circulaire, entouré d'une muraille crénelée, coupée de quatre tours à un étage, avec deux rangs de créneaux. On y voit trois arbres, Jahvé, Adam, Ève, le serpent, un

1 « Hierusalem e in mezzo de la terra habitabile secondo la latitudine de la terra habitabile benche in ordine la longitudine la sia piu occidentale ma perche la parte piu occidental e piu habitada per l'Europa perho le in mezo anchora secondo la longitudine, non considerando el spatio de la terra ma la moltitudine di habitanti ». (Zurla, *op. cit.*, nº 25, p. 48).

2 L'Asie compte aujourd'hui 788 millions d'habitants, l'Europe 342 et l'Afrique 197. (*Annuaire pour l'an 1887, publié par le Bureau des Longitudes*, p. 365).

ange et la fontaine qui donne naissance aux quatre fleuves bibliques. Il ne dit pas toutefois comment ces quatre fleuves, qui ont une source commune hors de l'orbe terrestre, ont pu devenir le Phison, Rion ou Rioni qui arrose la Transcaucasie; le Géon ou Nil qui traverse et vivifie les Égyptes; le Tigre et l'Euphrate qui coulent en Mésopotamie.

Le dessin de l'Éden est traité avec un soin extrême.

En ce qui concerne le tracé de l'Europe occidentale et de la Méditerranée, Mauro réalise un sensible progrès. Pour l'Asie il la gonfle démesurément, place tout un peu au hasard et s'embrouille dans le dessin des côtes. Il n'est pas plus heureux pour le continent africain, dont il incline la pointe à l'est, pour les besoins de son système, jusqu'à la longitude des bouches de l'Indus.

Il prétend qu'à peu de distance de la pointe méridionale de l'Afrique « commence la mer Obscure [1] » et que, non loin des îles du cap Diab, « commencent à paraître les ténèbres qui, au delà de ce golfe, n'empêchent pas de naviguer [2] ».

Près de cette légende, à la partie extrême de l'Afrique, il dessine un navire qui vogue vers l'occident. C'est une jonque indienne qui, vers 1420, dit-il, traversa la mer des Indes, vit l'île des « Hommes » et celle des « Femmes », et navigua pendant quarante jours à l'ouest

[1] « Qui comenza el mar scuro ». (ZURLA, *op. cit.*, nº 39, p. 61).

[2] « Pocho lonzi (lungi) de queste isole foreane, comenza aparer le tenebre le qual qui oltre questo cavo non impazano i navigari ». (ZURLA, *op. cit.*, nº 39, p. 62).

entre les îles Vertes et la mer d'Obscurité. Cette jonque ayant, à son estime, parcouru 2,000 milles et ne voyant plus qu'air et eau, revint au cap Diab, où elle trouva un œuf de la grosseur d'une amphore. C'est celui du « Chrocho », dont les ailes déployées mesurent soixante pas; dont la force est telle qu'il enlève sans peine un éléphant ou tout autre gros animal. Il cause de grands dommages aux habitants; son vol est très rapide [1].

Il est à peine besoin de dire que le « Chrocho » de Mauro est le « Roc » de Marco Polo, le « Rokh » de Ferdinand Denis.

L'aventure de cette jonque est douteuse, mais le frà Mauro n'y regarde pas de si près.

Il admet qu'elle a doublé le cap Diab, aujourd'hui cap de Bonne-Espérance. D'autre part il a vu, dans la relation de ca Da Mosto, que les Portugais touchaient au golfe de Guinée. Il n'ignore pas non plus que les anciens ont fait le périple de l'Afrique. Il conclut de tout cela que la côte occidentale et la côte orientale du continent noir se réunissent au cap Diab, que l'Atlantique mêle ses flots à ceux de la mer des Indes, et qu'un navire peut aller de Lisbonne en Extrême-Orient.

A-t-il compris que la circumnavigation du cap devait causer la ruine de sa patrie? A-t-il mis l'intérêt de la science et de l'humanité au-dessus d'un intérêt national? En tout cas, il servit très bien le roi de Portugal, qui le payait, et fort mal Venise qui lui avait donné le jour.

1 Zurla, *op. cit.*, nº 39, p. 62. Légende de la mappe de Mauro.

Même sans son concours, Bartholomeu Diaz aurait atteint le cap de Bonne-Espérance ; mais était-ce à un Vénitien de lui en montrer le chemin ?

Les Portugais accueillirent avec empressement son hypothèse; elle répondait à leur plus vif désir, et le vaillant petit peuple, poursuivant avec plus d'ardeur que jamais ses heureuses tentatives, veut, coûte que coûte, rejoindre au plus tôt la jonque indienne que le vieux moine lui montre voguant vers l'Occident.

Mauro place sur la côte orientale, dont il montre la route aux Portugais, *Chancibar* (Zanzibar), en face de *Xengibar*, entre deux îles qui représentent Pemba et Mafia. Au sud de Chancibar, il indique trois autres îles qui ne peuvent être que les Comores. A la pointe de l'Afrique, en face du Sofala, il trace « Mahal, l'île la plus grande et la plus australe. Elle est habitée par des chrétiens et possède un archevêque. Il s'y trouve une grande quantité d'ambre ; les corsaires de ces parages y font leur repaire, s'y divertissent et y mettent en dépôt le produit de leurs vols. Le siège de l'évêché se nomme Schorian [1] ».

Mahal ne peut être identifiée qu'avec Madagascar. Mais pourquoi Mauro n'a-t-il pas pris le nom donné par Marco Polo ?

1 « La maggiore e più australe è Mahal isolo habita per christiani ne la qual e uno archivescovado. et in la dita se trova gran quantita de ambra. e i chorsari de questi mar hano suo reduto qui. e qui spazano e in deposito meteno le sue robarie. el luogo dove habita el Veschovo se chiama Schorian ». (Légende de Mauro, Zurla, *op. cit.*, nº 40, p. 63).

Près de Mahal sont les îles Nebila et Mangla. « Ces deux îles sont habitées par des chrétiens. Dans l'une d'elles, Nebila, habitent les femmes; dans l'autre, Mangla, habitent les hommes, qui passent avec les femmes trois mois de l'année [1] ».

Cette légende est tirée de Marco Polo ; mais, tandis que le célèbre voyageur semble identifier ses « Isle Masle et Femes » avec Abd el-Kuri et Sembah, voisines de Sokotra, Mauro les place aux environs de Mahal et paraît les confondre avec Maurice et la Réunion.

Marco Polo en parle un peu plus longuement que son compatriote. Elles ont, dit-il, pour seigneur un évêque qui est vassal de l'archevêque de Sokotra. Les habitants conservent la foi et les coutumes de l'Ancien Testament. Les femmes envoient aux hommes les garçons quand ils atteignent l'âge de quatorze ans [2].

Ainsi donc, le frà Mauro ne connaissait exactement ni le nom, ni la situation, ni la configuration, ni la topographie de Madagascar : sa mappe, si belle et si savante cependant, ne sera d'aucun secours pour la cartographie de la grande île africaine.

Elle est le dernier monument de la cosmographie systématique du moyen âge.

1 « Queste do Isole sono habitade per christiani, in una dele qual zoe Nebila habita el done in laltra dita Mangla habita li lor homeni i qual solamente tre mesi del ano stano con le done ». (Legende de Mauro ; ZURLA, *op. cit.*, nº 40, p. 63).

2 *Le voyage de Marco Polo*, ch. CLXXXIX, pp. 229-230 de l'édit. de la *Société de géographie de Paris*.

Laissant à l'état de curiosités scientifiques les élucubrations bizarres des pères de l'Église et des moines, nous allons maintenant suivre la longue et laborieuse construction de la carte de Madagascar.





TROISIÈME PARTIE

DÉCOUVERTE DE MADAGASCAR

I

Martin Behaim. — 1492



A la fin du xv[e] siècle, le monde étouffait dans ses anciennes limites et pressentait de grands évènements.

Il prêtait une oreille attentive aux théories de Toscanelli et de Christophe Colomb, qui réduisaient d'un tiers le volume de la terre et prétendaient que l'Extrême-Orient était à peu de distance de l'Europe occidentale.

Il pensait aussi à ce quatrième continent que des théoriciens supposaient entre l'Europe et l'Asie. Et puis, il y avait dans l'air des bruits étranges, le vague souvenir d'anciennes navigations. Cet état d'esprit était tel que des

armateurs de Dieppe et de Rouen ordonnèrent plus d'une fois à leurs capitaines « d'aller à la grâce de Dieu », c'est-à-dire à la recherche de pays inconnus.

Le prince Henri le Navigateur, visant un but plus prochain, recommandait à ses *capitaes* d'aller aux côtes d'Afrique et de pousser le plus loin possible. Son exemple fut suivi par les rois de Portugal, et l'académie nautique de Sagres s'ouvrit aux savants de toute l'Europe.

Au bruit des vagues qui fouettaient le promontoire, ces savants construisaient des portulans, des mappes et des sphères, perfectionnaient l'outillage nautique, étudiaient une route des Indes par l'est.

Et les flottes se suivaient, avançant toujours vers le sud.

Dans ces glorieuses explorations, la science était un moyen, non un but. Ce que voulait le roi de Portugal, c'était d'amener à Lisbonne, « sans qu'ils passent par douze mains et par douze gains », les produits du mystérieux Orient.

Martin Behaim subit l'attraction de la Cour portugaise et s'y rendit en 1481.

Il était de Nuremberg et de famille patricienne, marchand de toile, et, suivant son biographe Murr, grand mathématicien.

Il aurait contribué au perfectionnement de l'astrolabe. Sébastien Munster, qui lui survécut bien des années, fait cependant cet aveu : « Ni moi, ni ceux qui m'ont précédé, ne nous entendons à l'observation des longitudes [1] ».

1 Amerigo Vespucci, qui était autrement fort que Behaim, écrivait du cap Vert, le 4 juin 1501, à Médicis : « Quant à la longitude,

Les savants de Sagres recommandaient l'observation des latitudes et des longitudes, mais, si l'on en jugeait par l'œuvre cartographique de Behaim, sans grand succès.

Ce Nurembergeois passant à Lisbonne pour un savant, le roi João II le nomma cosmographe de l'expédition commandée par Affonso d'Aveiro.

Le savant et consciencieux Jules Codine a fait, sur cette expédition, deux études qui éclairent l'œuvre cartographique de Martin Behaim. En distinguant, ce qui n'avait pas encore été fait, l'expédition de Diogo Cam de celle d'Affonso d'Aveiro, surtout en précisant le nombre et l'emplacement des padrons ou colonnes commémoratives élevées par chacun d'eux, il donne un moyen de contrôle indiscutable [1].

c'est une chose bien autrement ardue (que la latitude) et qu'entendent peu de personnes, excepté celles qui savent s'abstenir du sommeil et observer la conjonction de la lune et des planètes. C'est pour ces déterminations de longitude que j'ai souvent sacrifié le sommeil et raccourci ma vie de dix ans, sacrifice que je ne regrette pas dans l'espoir d'obtenir un renom pour des siècles, si je reviens sain et sauf de ce voyage. Dieu n'imputera pas ces aveux à une présomptueuse arrogance, puisque tous mes travaux ne doivent aboutir qu'à le servir dignement ». (Cité par A. de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique dans les XVe et XVIe siècles*, t. V, p. 36.

[1] Ces colonnes datent du règne de João II. Elles étaient en pierre et surmontées d'une croix de pierre qu'on y scellait avec du plomb au moment de leur érection ; leurs côtés portaient un écusson aux armes du Portugal ou *quinas*, ainsi que des inscriptions en latin et en portugais d'après Barros, ou d'après Vasconcellos et Duarte Pacheco Pereira, en latin, en portugais et en arabe, désignant le roi

Aveiro a planté son premier padron par 15° 40' 30" de latitude sud, au cap Negro, dont la *face est ronde, abrupte, noire, ce qui lui a fait donner son nom* [1]. Ce padron a été reconnu, en 1845 et en 1846, par Cécille, Saisset et Rudsky.

Behaim écrit sur ce cap une légende dont voici la traduction : « Ici furent plantées des colonnes du roi de Portugal, le 18 janvier 1485 de Notre-Seigneur [2] ».

Ce grand cosmographe place le cap Negro à 21° 20' trop au sud, c'est-à-dire au delà du cap de Bonne-Espérance.

Affonso d'Aveiro continue de s'avancer au sud jusqu'aux environs du 18e parallèle, à la baie Frio, à quelques

au nom duquel se faisait la découverte, la date de la découverte et le nom du découvreur. (Jules Codine, *Padrons ou colonnes commémoratives des découvertes portugaises; Bulletin de la Société de Géographie*, déc. 1869, p. 3 du tirage à part). — Jules Codine, *Découverte de la côte d'Afrique depuis le cap Sainte-Catherine jusqu'à la rivière Great Fish (rio Infante) et padrons plantés sur cette côte par les Portugais pendant les années* 1484-1488. (*Bulletin de la Société de Géographie*, janvier, février et mars 1876). Tirage à part. Ce second mémoire rectifie le premier sur un point très important : Behaim a navigué avec Affonso d'Aveiro et non avec Diogo Cam.

[1] P. de Kerhallet et A. Legras, *Instructions nautiques sur la côte occidentale d'Afrique*; Paris, 1871, p. 181, cité par J. Codine.

[2] Théop. Murr, *Notice sur le chevalier de Behaim, célèbre navigateur portugais avec la description de son globe terrestre*, traduit par Jansen, à la suite du *Premier voyage autour du monde par le chevalier Pigafetta sur l'escadre de Magellan*; Paris, l'an IX.

milles au nord du cap Frio, l'ancien port de *San Bartholomeu Viego*.

Behaim, qui parlait de choses vues, observées par lui, cosmographe de l'expédition, découvre que le continent africain s'arrête au cap Negro, par 15° 40' 30" de latitude sud, c'est-à-dire à 20° 15' 53" au nord du cap de Bonne-Espérance ; qu'en cet endroit, la côte tourne droit à l'est; que la baie Frio est sur le même parallèle que le cap Negro et formée par la mer des Indes.

Pour que nul n'en doute, il illustre son globe des deux caravelles d'Aveiro, du pavillon portugais et de cette légende ainsi traduite par Jansen : « Jusqu'à ce lieu-ci sont venus les vaisseaux portugais, qui y ont élevé leur colonne, et, au bout de dix-neuf mois, ils sont arrivés de retour dans leur pays ».

Ainsi, Affonso d'Aveiro a mouillé dans la baie Frio le 24 août 1485, jour de la Saint-Barthélemy, et le retour à Lisbonne a eu lieu en mai 1486 [1].

De la baie Frio, Behaim prolonge la côte à l'est jusqu'à un cap, sans doute le cap Cross découvert par Diogo Cam, qu'il place près et en face de Madagascar, alors que ces deux points sont séparés par toute l'épaisseur du continent.

Plusieurs questions se posent. Les connaissances cosmographiques de cette époque permettaient-elles les erreurs monstrueuses commises par Martin Behaim ? Non.

[1] Th. Murr, *op. cit.* — Jules Codine, *op. cit.* — Lelewel, *Géographie du moyen âge*, t. II, pp. 131 et seq. ; Bruxelles, 1852.

Le cosmographe d'une flotte de découverte pouvait-il croire qu'il aurait navigué de l'ouest à l'est et de l'est à l'ouest, en vue d'une côte longue de 180 milles, alors qu'il voguait du nord au sud et du sud au nord ? Non.

N'est-il pas étrange qu'il ait omis, tant sur sa mappemonde que sur son globe, le nom du capitão mór de l'expédition ?

On voit bien qu'il a voulu figurer dans son œuvre les découvertes de 1486 à 1492, mais il ne cite pas plus les noms de Diogo Cam et de Bartholomeu Diaz que celui d'Affonso d'Aveiro.

Ses erreurs monstrueuses, rapprochées de ces omissions inexplicables, portent à croire qu'il a voulu insinuer aux Allemands que c'est à lui, Martin Behaim, de Nuremberg, que revient l'honneur d'avoir découvert le cap de Bonne-Espérance. Il ne l'a pas dit, mais on l'a cru, et après 1847, au moment où l'attention commençait à se porter sur les anciens monuments géographiques, de bons Allemands écrivirent pieusement sur ses mappemondes, au droit du cap Negro, suivant qu'ils entendaient plus ou moins la langue latine : *Caput bonæ spei* et *Caput bona spei*.

Pour le reste de son globe et de sa mappe, il s'est inspiré des œuvres de Pline, de Ptolémée, de Strabon, de Marco Polo et de Mandeville [1].

[1] A la demande et réquisition des sages et vénérables magistrats de la noble ville impériale de Nuremberg, qui la gouvernent actuellement, nommés Gabriel Nutzel, P. Volkamer et Nicolas Groland, ce globe a été inventé et exécuté, d'après les découvertes et les indications du chevalier Martin Behaim, très versé dans l'art de

Il dessine Madagascar exactement sous le tropique du Capricorne, mais il en place le grand axe perpendiculairement à la côte d'Afrique.

Il peint sur cette île le Bélier qui symbolise la ligne tropicale, Davona et Isaïr, deux villes à toits rouges et pointus; des lacs, des rivières, des montagnes; deux hommes, dont l'un en robe rouge, debout et bénissant, l'autre en tunique, à genoux et suppliant.

Il a voulu montrer par ce groupe que le christianisme était prêché à Madagascar. Il invoque l'autorité de Marco Polo, et Marco Polo dit que les habitants de cette île suivaient la loi de Mahomet [1].

Fernan Suarez, qui la vit en 1506 [2], rapporte que sa

la cosmographie et qui a navigué autour d'un tiers de la terre. Le tout pris avec beaucoup de soin dans les livres de Ptolémée, de Pline, de Strabon et de Marco Polo, et le tout rassemblé, tant terres que mers, suivant leur forme et leur situation, ainsi que cela a été ordonné par les susdits magistrats à George Holzschuer, qui a concouru à l'exécution de ce globe en 1492, lequel globe a été laissé, par le susdit seigneur Martin Behaim, à la ville de Nuremberg, comme un souvenir et un hommage de sa part, avant qu'il ne retournât chez sa femme qui était dans une île éloignée de 700 milles, où il a établi sa demeure et où il se propose de terminer ses jours. — (J. Lelewel, t. II, p. 135).

1 « Habitatores insulæ Sarraceni sunt, habentes legem abominalem Maohometi. *(Peregrinatio Marci Pauli*, lib. III, cap. XL). — Il sunt Saracinz, aorent Maomet ». *(Voyage de Marc Pol*, ch. CXCX). Édit. de la Soc. de Géographie.

2 « Fernan Suarez descubrio la gran isla de San Lorenço qui tendra docientas y setenta leguas de largo, y noventa de ancho, habitada de mucha gente, y muy domestica, mas nunca se a predicado

population était nombreuse, très hospitalière et qu'elle n'avait jamais ouï prêcher la foi de Jésus-Christ.

Près de ce groupe de fantaisie il écrit, en beaux caractères rouges : *Madagascar insula.*

A l'ouest, il dessine deux îles montagneuses qui représentent les Comores ; à l'est, deux autres îles qui figurent Maurice et la Réunion.

Marco Polo ayant décrit Zanzibar après Madagascar, Behaim place Zanzibar au sud de Madagascar et lui donne le nom de *Zanziber insula.* Les deux îles ont la même forme, sont presque de même grandeur et portent les mêmes ornements. Une grande caravelle battant pavillon portugais vogue entre elles de l'est à l'ouest.

Malgré la déformation et la rigidité du tracé, deux points très importants sont acquis : Madagascar figure à sa place et sous son nom moderne.

II

Le globe de Laon. — 1493.

Vers le même temps, un anonyme gravait un globe en cuivre doré de 0m85 de rayon, qui est devenu la propriété de M. Léonce Leroux, commis principal de l'Administration centrale de la marine. Il a été retrouvé en 1861,

en ella la Fe de Jesu Christo ». *(Compendio de las historias de los descubrimientos de la India oriental y sus Islas*, por Martinez de la Puente, p. 155. En Madrid, 1681, in-8°).

à Laon, dans un grenier, mais séparé de son armature qui paraît avoir été très compliquée et mue par un mouvement chronométrique.

M. Leroux l'a soumis à l'examen de M. d'Avezac qui l'a reproduit en projection synoptique cordiforme.

Il est construit sur le méridien de Ptolémée et donne l'état des connaissances géographiques à l'époque de la découverte de l'Amérique.

L'Afrique s'y termine au *Mons Niger*, par environ 27 degrés de latitude sud. Comme dans le globe de Martin Behaim, au *Mons Niger*, elle tourne à l'est et s'étend jusqu'au 92e degré de longitude, c'est-à-dire jusqu'au méridien de Ras-el-Had, à l'entrée du golfe d'Oman.

Par une simple inadvertance d'écriture, il donne à Zanzibar le nom de *Memitias* au lieu de celui de *Menuthias*. Il nomme Madagascar, comme certains manuscrits de Marco Polo, *Madagaschar*; il représente et oriente cette île comme l'a fait Martin Behaim.

Au sud de *Madagascar* il place *Zânzibar*, grande île orientée est-ouest, coupée en deux parties égales par le 120e méridien de Ptolémée. Ce même méridien passe sur la pointe orientale de *Madagaschar* et la bande occidentale de la *Taprobane* ou Ceylan. Plus loin, l'auteur donne ce nom de Ceylan, défiguré en *Seylam*, à une grande île de l'Insulinde, probablement Sumatra.

Madagascar est ainsi placée trop à l'est d'environ 30 degrés. Sa figuration est donc hypothétique, uniquement basée sur les récits de Marco Polo.

Sur la côte occidentale d'Afrique, en face du *Mons*

Niger, l'auteur place cette légende : ***Huc usque Portugalensis navigis pervenere : 1493.***

Ainsi que l'a remarqué M. d'Avezac, cette légende n'a aucun rapport avec le fait géographique qu'elle mentionne, puisque le *Mons Niger* ou cap Negro, comme nous l'appelons aujourd'hui, a été découvert par Diogo Cam, le 18 janvier 1485, et marqué d'un padron aux armes du Portugal.

Ce millésime de 1493, ne peut qu'indiquer la date de l'achèvement matériel de la sphère et la limite des connaissances que le sphérographe avait des navigations portugaises.

La sphère métallique de Laon n'est pas ornée de dessins et de légendes comme celle de Martin Behaim.

Elle n'apporte aucun progrès à la cartographie de Madagascar. Elle établit seulement que l'Europe connaissait de nom les îles de Madagascar et de Zanzibar [1].

III

Mappemonde de Juan de la Cosa. — 1500

Juan de la Cosa fit partie, comme pilote, de la seconde expédition de Christophe Colomb et de celle d'Alonzo de Hojeda, du 20 mai 1499 au 8 juin 1500. De 1500 à 1502,

1 M. D'AVEZAC : *Sur un globe terrestre trouvé à Laon, antérieur à la découverte de l'Amérique (Bulletin de la Société de Géographie*, nov.-déc. 1860. — Tirage à part de 1861).

il pénètre jusqu'au Darien avec Rodrigo Bastidas. Au mois de décembre 1509, il était encore à la Terre Ferme quand il fut tué dans un combat par les Indiens de Carthagène.

Il fut illustre comme pilote des grands *descubridores* de la pléïade colombienne et plus encore par sa mappemonde de l'an 1500. Dans cet admirable monument géographique, il donne l'état des connaissances acquises à cette date, tant dans le nouveau monde que dans le reste du globe.

En ce qui concerne le sud de l'Afrique, il tient compte des découvertes de Diaz et corrige les aberrations de Martin Behaim. Il dirige la côte au sud au lieu de la prolonger à l'est comme avaient fait les anciens et, après eux, le cosmographe de Nuremberg.

Il désigne Zanzibar sous le nom de *Y'S. Zancibar*, et la grande île malgache sous celui de *Y: Madagascar*. Contrairement à Behaim, Zanzibar est au nord et Madagascar au sud. Zanzibar, en forme de fuseau, coupe transversalement le méridien. Madagascar, de moitié moins grande, forme un carré long perpendiculaire à la côte d'Afrique.

Il commet une autre erreur, non moins grave, en plaçant Madagascar en plein océan Indien, presque sous le méridien de l'*Ysla Taprobana* (Ceylan). En cela, il est vrai, il restait fidèle aux idées de l'époque.

La grande île africaine n'a pas encore été vue, mais déjà les hypothèses se précisent.

IV

Découverte de Madagascar

Du 8 mai 1497 à la fin d'août, peut-être au commencement de septembre 1499, Vasco da Gama fit son premier voyage à Calicut. Il fut accompagné jusqu'au golfe de Guinée par Bartholomeu Diaz, le découvreur du cap de Bonne-Espérance.

Le 22 novembre 1497, il était au cap. Là, d'après l'auteur des Lusiades, Adamastor lui apparut. Adamastor était l'un des Titans qui tentèrent l'escalade du ciel. Vaincu et poursuivi de pays en pays par la colère des dieux, Adamastor s'était réfugié à la pointe redoutable qui marquait l'extrémité méridionale du monde.

Il fit aux Portugais, en très beaux vers, de sinistres prédictions, le récit de ses combats contre les Olympiens et de son amour malheureux pour Thétis, *das aguas a princeza* [1].

Gama n'en poursuit pas moins son voyage. Toujours serrant de près la côte africaine, il arrive au promontoire où s'élève Mélinde, ville qui comptera, au temps de sa splendeur commerciale, 200 000 habitants. Sans même soupçonner Madagascar, il se dirige de Mélinde sur Calicut, ville du royaume de Cochin.

Au retour, il touche la terre d'Afrique à Magadoxo, un

[1] Camões, *o Lusiadas*, canto V.

peu au nord de l'équateur, et descend au cap par le plus court chemin. Au retour, comme à l'aller, il n'a pas vu l'île de Madagascar. L'eût-il vue que les cartographes en auraient probablement tiré peu de profit, car le gouvernement portugais n'était pas pressé de révéler au public les résultats de cette glorieuse expédition. C'est seulement au bout d'un demi-siècle que Castanheda, Barros et Camões en firent connaître les détails et la rendirent populaire.

En 1500, Pedralvarez Cabral s'élance sur les traces de Vasco da Gama, mais une violente tempête le saisit, le porte à l'ouest et il découvre le Brésil. Reprenant ensuite sa route, il double le cap de Bonne-Espérance, refait jusqu'à Mélinde, Calicut, Cochin et Cananor, aller et retour, l'itinéraire de Gama. Il fait reconnaître Sofala et constate qu'il y a dans cette île de nombreuses mines d'or.

En 1501, João de Nova, en 1502, encore Vasco da Gama, refont le même voyage. Ils déclarent aux Maures une guerre d'extermination, parce qu'ils sont musulmans, surtout parce qu'ils font, par l'ancienne voie commerciale, le trafic de Venise avec l'Orient.

Ils pillent ainsi d'immenses richesses, brûlent un grand nombre de navires, égorgent des milliers d'hommes, « et croient gagner des pardons en cela ».

Ils étaient d'ailleurs bien extraordinaires. Gama, dans son dernier voyage aux Indes, se trouve un jour dans le champ d'un tremblement de terre sous-marin. La mer est épouvantable ; les équipages, consternés, croient leur dernière heure venue. « Pourquoi craindre, leur dit-il,

la mer tremble devant nous », parole qui peint admirablement l'étonnante bravoure et l'immense orgueil des Portugais.

En 1505, une flotte composée de deux escadres part de Cochin pour Lisbonne. L'une, commandée par Bastião da Souza, suit la voie ordinaire par le nord des Laquedives et arrive heureusement à destination. L'autre, sous les ordres de Fernan Suarez, est poussée par les vents contraires; elle traverse la mer des Indes à l'est de Madagascar et découvre, le 1er février 1506, le sud de cette « terre inconnue ». Elle rencontre dix petites embarcations chargées d'hommes nus, peints de diverses couleurs, les cheveux frisés, armés d'arcs et de flèches. Ces hommes s'adressent à Suarez et montent sur son navire. Le commandant les reçoit bien, leur donne de la nourriture et des vêtements. Ils se retirent fort contents en apparence, mais dès qu'ils sont à une certaine distance, ils font volte-face et envoient à leurs hôtes une volée de flèches. Ceux-ci leur répondent à coups de canon. D'autres barques s'étant approchées de l'escadre, Suarez s'empare de vingt-huit hommes.

Longeant ensuite les côtes, l'amiral découvre une rivière et tente de s'y approvisionner d'eau. Les indigènes accourent en nombre, décidés à chasser les Portugais; Suarez les disperse à coups de canon. Continuant sa course, il découvre plusieurs promontoires et reconnaît que cette terre est une île.

Martinez de la Puente, dans le passage cité plus haut, ne s'accorde pas avec ce récit. Il dit, au contraire, que la

population de l'île, découverte par Fernan Suarez, était *muy domestica*, c'est-à-dire très hospitalière.

Qui dit vrai ? probablement Martinez de la Puente.

Un peu après, Ruy Pereira, capitaine de l'un des navires de Tristan da Cunha, fut poussé, par fortune de mer, sur la côte est de l'île de Madagascar, dans une baie du pays de Matatane, qu'il nomma Beauport. C'était le 10 août 1506, jour de la fête de Saint-Laurent, ce qui fit donner à l'île le nom de Saint-Laurent. Ravi de la fertilité du pays, il rend compte à son chef de sa découverte. Celui-ci, gêné par le mauvais temps, aborde à la côte ouest, au lieu qu'il nomme *Dona Maria da Cunha*. Il parcourt toute cette côte et en dessine lui-même la carte.

L'honneur de la découverte de l'île fut attribué à Tristan da Cunha et le grand poète Camões contribua pour une bonne part à la popularisation de cette erreur.

Sur les rapports enthousiastes de ses officiers, le roi Emmanuel envoya, dès 1509, Diego Lopez de Sequeira pour étudier l'île, notamment pour rechercher les mines d'argent que l'on disait y être en abondance.

L'année suivante, João Serrano y est envoyé pour continuer les études et fonder des comptoirs de traite.

Ces comptoirs joignirent à leur trafic de marchandises celui des nègres. Les insulaires virent avec irritation ce trafic inhumain et craignirent peut-être pour leur propre liberté.

Ils remarquèrent, d'un autre côté, que les missionnaires semaient le trouble dans les familles et dans les tribus et s'incrustaient dans leurs chairs. Ils pensèrent qu'ils n'en

pouvaient avoir raison, comme des poux de bois, qu'en les écrasant, et, avec tout l'entrain diabolique que les Portugais mettaient à massacrer les Maures, ils massacrèrent, sans distinction, les marchands d'hommes et les missionnaires.

Les études faites par Fernan Suarez et Tristan da Cunha eurent pourtant, au point de vue cartographique, des résultats considérables.

V

Portulan de Ruich. — 1508

Dans sa table universelle de 1508, Jean Ruich représente Madagascar sous la forme d'un carré long, orienté nord-sud, et lui donne le nom bizarre de Camaeochor, nom qui se rapporte bien plus à la géographie arabe qu'à celle de Ptolémée ou des Portugais qu'il prétend suivre.

VI

Portulan de Pilestrina. — 1511

Le portulan de Pilestrina, de 1511, accuse au contraire un progrès considérable. Les côtes sont entièrement relevées. Le tracé est régulier dans ses grandes lignes, bien que la partie septentrionale penche trop à l'est. Les îles, les rivières et les ports sont nommés. Les Comores sont

trop au sud, mais le groupe de Zanzibar est à sa place. Les hauts fonds de l'est et de l'ouest sont marqués par un pointillé. En résumé, Pilestrina reproduit exactement l'état des connaissances portugaises en 1511.

VII

Carte de Bordone. — 1528

Avec la carte de Bordone, de 1528, on retombe dans le tracé conjectural et rigide de Martin Behaim. Sa « Maidegascar », tout auprès et à l'est de « Zanzibar », accuse une ignorance complète des découvertes portugaises.

VIII

Carte d'Andrea Vavassore. — XVIe siècle

Andrea Vavassore, du XVIe siècle, comprend comme Bordone cette partie du monde.

Il place Mélinde à l'ouest, à 10 degrés de la côte et au nord des grands lacs.

Il indique en pleine mer des Indes, à 20 degrés du continent, la Menuthias de Ptolémée. Puis, sur le parallèle du cap des Courants *(currentiani)* et le méridien de sa « *Menutia* », il donne les Comores *(Comoriana;* comme une seule île étroite et longue. A 20 degrés à l'est de *Çomoriana* se trouve Zanzibar; à 15 degrés de Zanzibar,

dans le champ de l'Australie, *Maidegascar*, et, à une quinzaine de degrés plus loin, une île *Mandar* qui représente peut-être les Mascareignes.

Vavassore, comme Bordone, ignorait les travaux cartographiques des Portugais. Les pays nouvellement découverts faisant grand bruit dans le monde, force fut aux cartographes et aux sphérographes de les indiquer; ils les indiquèrent donc, mais leurs indications conjecturales prouvaient seulement que les noms de ces pays étaient parvenus en Europe.

IX

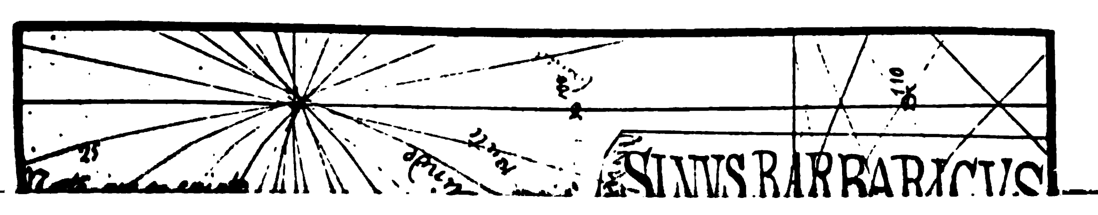
Globe de Francfort-sur-le-Mein, de la première moitié du XVIe siècle

Vers le même temps, un anonyme a construit le globe dit de Francfort-sur-le-Mein.

Il place Madagascar à 18 degrés trop à l'est, et la sépare du continent africain par une grande île nommée *Dauxety* et par un naufragé qui nage dans sa direction.

Comme dans la mappe de Martin Behaim, elle forme un angle droit. Sur la branche nord-sud elle porte une légende que nous expliquons ainsi : *Madagascar insula non habet reges. Sunt Sarraceni et Mahumenste.* Sur la branche ouest-est, il y a, au bord de la mer, *Sanda*, au-dessous, *locus silve.*

Au sud-ouest de Madagascar se trouvent deux îles dont nous n'osons pas tenter l'identification. La plus


SINVS BARBARICVS
110
25

occidentale est anonyme: l'autre porte le nom de *Cireobena*. Sur une troisième grande île, située au sud et près de Madagascar, on lit : *Zamzibar. Sunt idolatre.* C'est évidemment une réminiscence de Marco Polo venue par Martin Behaim.

La Réunion, Maurice, Rodriguez s'étendent à l'est jusqu'au méridien du delta du Gange et portent des noms tirés de la géographie arabe.

En ce qui concerne Madagascar, l'auteur a reproduit les erreurs de Martin Behaim. Pour les autres îles, son audace a été malheureuse. Par contre, le tracé du continent africain accuse l'influence portugaise et un grand progrès.

X

Carte de Diego Ribeiro. — 1529

En l'année 1529, paraît la carte universelle de Diego Ribeiro, qui se trouve maintenant à la bibliothèque publique de Weimar.

Le 10 juin 1523, Ribeiro était nommé *cosmografo de S. M. y maestre de hacer cartas, astrolabios y otros instrumentos*. Chargé en cette qualité d'étendre et de rectifier, d'année en année, le *Padron Real* ou recueil de positions « des terres fermes et des îles ultramarines », il avait à sa disposition une énorme quantité de matériaux et il les mettait en œuvre avec une remarquable exactitude. Si l'on est émerveillé des progrès qu'il a fait faire

à la cartographie de l'Amérique [1], on est surpris de son tracé des côtes de Madagascar. Il reproduit d'ailleurs celui du portulan de Pilestrina dont il espagnolise la nomenclature.

Près de l'île de Madagascar, dont il n'écrit pas le nom, il place cette légende : *Esta es la mayor esto q hasta aora sesabe ayen ella Reyes ay en elle mucho gegibre estaño çera y anbar :* elle est la plus grande qui soit maintenant au pouvoir des Rois ; il y a beaucoup de gingimbre, d'étain, de cire et d'ambre.

XI

Francesco Roselli. — 1532

En 1532, Francesco Roselli publia son globe. Son tracé est inférieur de beaucoup à celui des cartes du Portugal et de l'Espagne. En ce qui concerne la grande île africaine, il en est encore au tracé conjectural de Martin Behaim. Comme le cosmographe de Nuremberg, il place [illegible] au [illegible] de Madagascar, mais il change son nom en celui de [illegible].

Les Comores, confondues avec l'île Juan de Nova, probablement aussi avec les îlots de sable d'Aldabra et [illegible] sont placées à la hauteur du cap d'Ambre [illegible] au travers du canal de

1. [illegible]

Mozambique. Il paraît avoir connu les Mascareignes, dont il désigne la plus grande sous le nom de *Coulu*, mais il les place à plus de mille lieues trop à l'est.

XII

Antonio Salamanca. — 1532

La même année 1532, Antonio Salamanca donne la grande île sous le nom de *Madagascar Vel S. Laurenty*. Il en reproduit sommairement et grossièrement le tracé. Toutefois, il la place en longueur et dans le sens du méridien. Comme dans Roselli, Zanzibar est au sud-est de Madagascar, mais sous son vrai nom. Il double l'île Juan de Nova sans la nommer. Deux des Comores sont aussi indiquées, mais trop mal placées pour être identifiées.

XIII

Cartes et globes de Gérard Mercator

Vers le même temps, entrait en scène le rénovateur de la géographie, Gérard de Cremer, dit Mercator, de Rupelmonde, au pays de Waas, confins du comté de Flandre.

Selon Josse Hondius, Mercator, encore enfant, se livrait avec tant d'ardeur à l'étude de la géographie qu'il en oubliait parfois le dormir et le manger. Devenu vieux,

il avait encore la passion de mesurer terre et ciel; fréquemment, l'aurore le trouva sur un travail commencé la veille; fréquemment, la nuit le surprit dans des méditations qui duraient depuis le matin [1].

En 1569, arrivé à la renommée, Mercator écrivait de la géographie : « A ces études si belles, si utiles et à la fois si difficiles, je me consacre entièrement; rien au monde ne me plaît davantage, à tel point que d'autres occupations, même nécessaires, me sont presque à charge [2] ». Il disait ailleurs : « Les tables géographiques, témoins oculaires de tout empire et de tout pays, sont nécessaires au gouvernement des États. Sans elles les marchands ne pourraient atteindre aux contrées les plus nobles et les plus riches, contracter avec les peuples et faire amie des chrétiens toute la terre; les princes, forcés de se fier à des ministres peu fidèles, ne pourraient, sans grande peine, prendre des décisions sûres et stables [3] ».

En 1544, il avait trente-deux ans et jouissait déjà d'une grande renommée. Ses instruments de mathématiques, ses cartes, ses sphères étaient recherchés; il avait l'estime et l'admiration de ses rivaux; Charles-Quint lui avait fait, par deux fois, d'importantes commandes. Entre la

1 RAEMDONCK, *Les Sphères terrestre et céleste de Gérard Mercator*, 1541-1551, Saint-Nicolas, 1875, p. 14.

2 *Chronologia hoc est temporum demonstratio exactissima auctore* Gerardo MERCATORE; Coloniæ Agrippinæ, 1569. Præfacio ad Lectorem. Cité par Van Raemdonck.

3 GERARDUS MERCATOR, *De mundi creatione ac fabrica Liber*, cap. primum.

construction d'une sphère et la fabrication d'une astrolabe, il trouvait, hélas ! le temps de brûler quelques grains d'encens sur l'autel de la théologie. Ses idées n'étaient pas bien subversives, mais alors il y avait danger, surtout en pays d'inquisition, à toucher aux questions religieuses. Aussi, l'un des premiers jours de février 1544 (n. s.), un homme noir lui mit la main sur l'épaule et le jeta dans les cachots du Saint-Office. Il était accusé de partager les « erreurs » des Réformés. C'était un crime énorme, tellement énorme que la justice humaine le punissait du bûcher et la justice divine des flammes éternelles de l'enfer. Les dieux et les inquisiteurs paraissent aujourd'hui un peu plus humains.

La duchesse Marie, de Rupelmonde, prit à cœur l'affaire de Mercator. Elle demanda des renseignements au curé de Saint-Pierre, près Louvain, et à l'abbé de Sainte-Gertrude. Les renseignements étant favorables, elle réclama les lettres écrites par le géographe aux Minimes de Malines.

De quoi se mêlait-elle ?

Avait-elle la prétention de comprendre quelque chose aux questions théologiques ?

Ne prenait-elle pas pour des idées à elle celles que son directeur avait ordre de lui imprimer dans la cervelle ?

Était-elle pour ou contre Mercator ? Au XVI[e] siècle, les grandes dames alliaient parfois à la dévotion l'amour des lettres et des savants.

Que le doute lui profite et qu'elle dorme en paix !

Par elle ou malgré elle, Mercator fut relâché après quatre mois de captivité [1].

Il se remit à l'œuvre. Mais se sentant toujours menacé de la griffe aigüe, brûlante, du Saint-Office, le séjour de son pays lui devint insupportable. En 1552, après huit ans d'une existence troublée, inquiète, il transporta sur la rive droite du Rhin, à Duisbourg, dans la Prusse occidentale, sa famille, ses collections, ses cuivres et son atelier.

Les Allemands le revendiquent aujourd'hui comme leur. Ils dépassent la mesure. Mercator est né sur terre belge, de parents belges. En Belgique, il a fait toutes ses études, il s'est marié, il a eu ses six enfants, il a conquis ses premières palmes. Il a lui-même affirmé sa nationalité flamande, car, presque toujours il a signé ses œuvres : *Mercator Rupelmundanus;* ses fils, qui devaient être bien renseignés, ont écrit sur sa pierre tombale : *Natus Rupelmundanæ Flandrorum;* toutes ses œuvres, cartes et livres, sont écrits en latin ou en flamand, jamais en allemand [2].

Mais l'Allemagne lui a donné quarante-deux ans de sécurité, de tranquillité de conscience et d'esprit. Elle a favorisé ses méditations, abrité, fécondé son génie. Dire qu'il était Allemand, ce serait contraire à la vérité; dire

1 Joachim Lelewel, *Géographie du moyen âge;* Bruxelles, 1852, t. II, p. 182, note 367.

2 Raemdonck, *Gérard de Cremer ou Mercator, géographe flamand;* Saint-Nicolas, 1870, pp. 66-75.

qu'une partie notable de sa gloire ne revient pas à l'Allemagne, ce serait contraire à la justice.

En 1552, quand il prit le chemin de l'exil, son globe terrestre datait de onze ans et son globe céleste de un an.

Il commettait alors et il a toujours commis une grosse erreur.

Il évaluait la circonférence du globe à 6 480 milles communs, 7 200 milles espagnols, 7 200 milles français, 5 400 milles allemands, 21 600 mil. italiques, 21 600 000 pas, 180 000 stades. Il donnait ainsi au degré 20 milles de France, 15 milles d'Allemagne, 60 milles d'Italie. Le mille italique étant de 1 472^{m}50, il supposait le degré du grand cercle de 88 350 mètres et le grand cercle de 31 806 000 mètres. Comme Toscanelli et Christophe Colomb, il réduisait donc sensiblemont le volume de la terre.

Son globe terrestre de 1541 est : « Dédié à l'illustrissime seigneur Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, premier conseiller de Sa Sacrée Majesté césarienne [1] ». Dans un autre cartouche, il affirme sa nationalité flamande et signale le privilège qui lui est accordé par Charles-Quint [2].

Il divise en cinq parties le monde connu : Europe, Asie, Afrique, Amérique (*America a multis hodie Nova India dicta*) et la Terre Australe « récemment ajoutée à

[1] Illustriss. Dño Nicolao Perrenoto Domino à Granuella Sac. Cæsareæ Mati à consiliis primo dedicatū.

[2] Edebat Gerardus Mercator Rupelmundanus cum priuilegio Ces : Maiestatis ad an : sex. Louanij. an : 1541.

notre orbe[1] ». Il croit que Magalhaes a côtoyé cette Terre Australe dans sa traversée du détroit que nous appelons « Magellan », et que la Terre de Feu est un prolongement du continent conjectural de Ptolémée. Il indique sur son globe les limites supposées de ce continent qu'il nomme, d'après les Portugais, « Terre des Perroquets », parce qu'elle nourrit, dit-il, des perroquets longs de trois coudées[2].

Bien avant Mercator on avait construit des cartes et des globes, mais nul n'avait atteint la pureté de son dessin, la netteté de ses écritures, l'exactitude de son tracé; nul non plus n'avait eu l'idée ou la science de porter sur ces monuments les latitudes et les longitudes. C'est à Mercator que revient l'honneur de cette innovation dans la cartographie et la sphérographie.

Il méprisait les astrologues et l'astrologie. Il ne voulait pas croire que les étoiles eussent pour unique raison d'être d'indiquer, par leurs divers aspects, la destinée des grands de la terre. Il n'en a pas moins sur le sujet des idées bien étranges. « Dieu a voulu avec délectation et soing, dit-il, que le Ciel et tous les Astres en iceluy servissent par divers mouvements l'homme, et pour l'homme à toute créature ».

Selon lui, les astres sont de substance plus épaisse que le reste du ciel, toutefois également légère parce qu'elle

1 Quinta hæc nuper orbi nostro accessit.

2 « Psitacorum regio a Lusitanis anno 1500 ad millia bis mille prætervestis sic appellata quòd psitacos alat inaudite magnitudinis, ut qui ternos cubitos aquêt longitudine.

est ignée. Le soleil a pour mission de séparer le jour de la nuit, de marquer les saisons et les années. Les étoiles ne sont pas faites pour permettre de prophétiser l'avenir, mais pour que les hommes apprennent à connaître la toute puissance et la bonté de leur créateur. Le soleil et la lune sont en outre donnés pour marquer les changements des temps. Ils démontreront, par leur obscurcissement et leur dissolution, la fin des siècles. Ainsi, au jour de la passion du Christ, lorsque la loi devait être changée, Denis l'Aréopagite a vu l'admirable éclipse de soleil ; ainsi Josué a senti la main de Dieu dans l'arrêt momentané du soleil. Les étoiles, qui de nuit servent d'ornement au ciel, éclairent la terre et montrent le circuit annuel du soleil [1].

Donc, pour Mercator, les mondes, en nombre infini, qui peuplent les plaines infinies de l'espace, n'existaient que pour l'homme et devaient finir avec lui. C'était absurde, mais c'était biblique, et, de son temps, personne ne se serait permis d'en douter. Cependant, de cette conception qui nous parait aujourd'hui grotesque, il sut tirer bon parti. Il pense que la terre est le centre de l'univers, ce qui est vrai, puisque le centre de l'univers est partout et la circonférence nulle part ; que chacun des points de sa surface correspond à un point de la voûte céleste et que les étoiles doivent aussi avoir été faites pour guider les voyageurs à travers les déserts terrestres et les solitudes

[1] Gerardi Mercatoris *de mundi creatione ac fabrica liber*, cap. 14. Voir la traduction de Judocus Hondius dans l'atlas dit de Mercator, de 1619. *Livre de la création et fabrique du monde*, ch. viii.

océaniques. Il dessine donc sur sa sphère terrestre, à leurs points correspondants avec la voûte céleste, les étoiles qui servent le plus ordinairement de guides aux voyageurs. C'est ainsi que la route de Madagascar est indiquée par l'une des étoiles de la constellation d'Orion, par le Grand-Chien et par Canope qui sont marquées dans le golfe d'Aden, un peu au nord-est des Mascareignes et sur la lisière du continent austral, loin au sud de ces mêmes îles. On comprend, sans être un grand clerc, que ces indications devaient être, pour les marins, de la plus grande utilité.

Ayant particulièrement en vue l'intérêt des navigateurs, il dessine aussi sur son globe des rhumbs loxodromiques ou courbes que décrit un navire sous le même rhumb de vent. Il ajoute enfin, pour l'instruction du vulgaire, des figures d'animaux, des notes historiques et, dans des cartouches, un grand nombre de noms de lieux.

Il était tout naturel qu'il fît progresser la cartographie de Madagascar. Son globe de 1541 donne en effet le tracé de la mappe de Ribeiro (de 1529) qu'il avait certainement sous les yeux. Les gouvernements d'Espagne et de Portugal gardant secrets tous les travaux de leurs marins, comment Mercator eut-il en sa possession la mappe de Ribeiro? Par quel moyen réussit-il à connaître toujours les découvertes aussi exactement et presque aussi vite que les souverains eux-mêmes? C'est son secret.

Il donne à la grande île africaine le nom de *Madagascar insula vel S. Laurentij* et reproduit toutes les

imperfections de son modèle. Ainsi la côte nord-est sud-ouest est trop étendue. Celle de l'est décrit un arc-de-cercle rentrant entre la baie d'Anton-Gil et Fort-Dauphin. Le grand axe de l'île est incliné trop à l'est d'environ trois degrés. Par contre, il donne à l'île sa forme, sa position; il en indique les articulations et place, sur la côte orientale, une dizaine de noms empruntés à la nomenclature locale.

D'après Marco Polo, il dessine sommairement, au sud-est de Madagascar, l'île de Zanzibar, qu'il accompagne de cette légende : *Zamzibar visa insula sed nondum perlustrata,* île vue, mais non encore explorée.

Toujours d'après Marco Polo, il donne, au sud de Madagascar, deux grandes îles imaginaires. « Marco Polo, dit-il, affirme quelque part l'existence de ces îles et assure qu'à certains moments de l'année on y voit l'oiseau Rokh, oiseau tellement énorme qu'il peut enlever dans les airs un éléphant [1] ».

En 1551, il termine son globe céleste et le dédie à Georges d'Autriche, prince-archevêque de Liège. Ce monument est aussi d'une belle facture. Mercator y dessine 934 étoiles fixes réparties en 51 constellations représentées dans leurs figures symboliques. Il distingue les pôles du monde de ceux de l'écliptique.

Son horizon rationnel est formé de sept cercles concentriques qui donnent, en allant du centre à la circonfé-

[1] « Insulas hic vspiam esse testatur M : Paul Venetus in quibus certo anni tempore ruc avis apparet tam vaste magnitudinis vt elephantem in sublime attollat ».

rence : 1° les degrés; 2° les signes du zodiaque; 3° les jours; 4° les mois et les principales fêtes de l'Église; 5° les vents dominants de chaque saison. Les deux derniers, consacrés à des pronostics astrologiques, sont un sacrifice aux superstitions populaires. Il fallait compter avec les astrologues. Les astrologues étaient des charlatans, mais ils avaient bec et ongles, et l'on ne les bravait pas sans quelque danger.

Les sphères mercatoriennes acquirent vite une grande célébrité. En 1561, Girolamo Ruscelli, de Viterbe, après avoir parlé des difficultés que présentait la construction des sphères d'une certaine dimension, disait : « Cependant, j'en ai vu quelques-unes qui avaient trois palmes et demie de diamètre, comme une que m'envoya, il y a quelques années, pour examen, Aurelio Porcelaga, qui l'avait reçue en don de Monseigneur de Granvelle. Elle avait été imprimée en Allemagne et dédiée à son père ou à lui, je ne me rappelle pas bien cette particularité, mais je sais parfaitement que la boule était très belle, très bien ajustée, gravée de la main d'une personne très habile, autant qu'on en pouvait juger par la beauté du dessin et des lettres [1] ». Il s'agit sûrement des sphères de Mercator, et si Ruscelli écrit : *Stampata in Allemagna*, cela veut dire qu'elles venaient alors de Duisbourg et non que leur auteur était Allemand.

[1] « Espositioni e introduttioni universali, di Girolamo Ruscelli sopra tutta la geografia di Tolomeo »; In Venetia, 1561. — Raemdonck, *Les Sphères terrestre et céleste de Gérard Mercator*, p. 23.

Elles étaient si recherchées que Mercator ne pouvait suffire à toutes les demandes. Son meilleur client était Jean Camerarius, « tresdocte personnage », dit J. Hondius.

Les expéditions se faisaient, de Duisbourg à Cologne, par le Rhin, et de Cologne à Francfort, par le Main. Dans ce temps-là, il y avait à Francfort deux foires annuelles si célèbres que Henry Estienne les appela : « Nundinale Academie des Muses, Athenes Francofordiennes, les Foires des Muses Mercuriales et le retrait ou le racourcy marché de tous les lieux de Trafic de ce monde [1] ».

C'est à ces foires que se vendaient habituellement les sphères de Mercator, pour le compte de Camerarius, par l'intermédiaire du libraire André Wechel. Le prix de chaque sphère était de 10 florins carolus, de 20 sols. En 1577, par suite du renchérissement du cuivre et de la main-d'œuvre, ce prix fut porté à 12 florins, soit, au poids de l'argent, 42 fr. 20. Si l'on évalue à 5 seulement le pouvoir de l'argent, on trouve que le prix d'un globe correspond à 212 francs de notre monnaie [2].

Ces sphères, bien que vendues en grand nombre, ont disparu. On n'en connaît pas, dans toute l'Europe, un seul exemplaire. En 1868, on en mit en vente les dessins de revêtement. Le gouvernement belge s'empressa de les acheter pour la Bibliothèque royale de Bruxelles. Ils con-

[1] J. Hondius, *op. cit.*, p. 262.

[2] Raemdonck, *Les Sphères terrestre et céleste de Mercator*, pp. 21, 22 et 65, note 3.

sistent, pour chaque sphère, en 5 feuilles avec titre et 12 fuseaux.

Les savants s'émurent. Van Raemdonck et Joachim Lelewel firent auprès du gouvernement des démarches qui eurent un plein succès[1]. Les précieuses reliques furent confiées au colonel Émile Adan, directeur de l'Institut cartographique militaire de Belgique, qui en fit une reproduction fac simile. Nous devons à l'amitié de cet officier supérieur d'en posséder un exemplaire.

Grâce à cette reproduction, on n'a plus à craindre la disparition de ces perles géographiques du XVIe siècle.

En 1569, Mercator termina, de sa main, la gravure de son grand planisphère intitulé : ***Nova et aucta orbis terræ descriptio, ad usum navigantium accomodata***, et reproduit par Jomard, dans les ***Monuments de la Géographie***, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, qui paraît être unique.

Il imagina, pour cette carte, une projection nouvelle, dite à latitudes croissantes. Il ne pouvait donner l'explication mathématique de cette projection. Il savait bien toutefois que c'était le seul moyen de développer la sphère sur un plan et que cette invention servirait les navigateurs. Il ne se trompait pas. La « projection de Mercator » est encore et sera toujours en usage. Cependant elle ne fut pas tout d'abord appréciée des marins, qui se trouvaient déroutés par la déformation des côtes.

Chacun avait alors son méridien initial. Mercator

1 RAEMDONCK, *Les Sphères....*, avant-propos.

considéra comme plus logique de donner au premier méridien une base stable, tirée de la physique du globe, et choisit celui où l'aiguille aimantée se dirigeait exactement vers le pôle nord. François, de Dieppe, avait annoncé qu'en 1552 ce phénomène se produisait aux îles du cap Vert. Il semble bien que François disait vrai, mais il ignorait, et Mercator aussi, que la déclinaison de l'aiguille varie sans cesse, de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, suivant une loi encore inconnue. En faisant passer son méridien initial par les îles de Sal, Bonavista (Boavista) et Maye (Mayo), le géographe n'eut donc pas la base invariable qu'il désirait. Il fut néanmoins suivi dans cet errement par son fils Rumold, par ses petits-fils Gérard et Michel et par Ortelius[1].

Le grand géographe ne bornait pas son ambition à reproduire les anciennes cartes : il cherchait, par tous les moyens, la réforme de la cartographie. Jusqu'à 1570, époque de l'accomplissement de cette réforme, l'*Almageste* de Ptolémée et le *Divisement dou Monde* de Marco Polo furent les Évangiles des géographes. Mercator aussi les prenait pour guides; mais, loin de les suivre servilement, il les corrigeait et les augmentait, carte après carte, à mesure que se produisaient des découvertes en Amérique, au sud de l'Afrique et dans le Pacifique. Il était si bien au courant qu'il a pu dire : « Manifeste est

[1] Lelewel, *op. cit.*, t. II, p. 183. — Raemdonck, *Les Sphères...*, pp. 46-47. — Élisée Reclus, *La Terre;* Paris, Hachette, 1872, t. II, pp. 439-42.

l'erreur de ceux qui font la Nouvelle-Inde continent avec l'Asie[1] ».

Il conserve pourtant sur son planisphère de 1569, comme sur sa sphère de 1541, le continent austral de Ptolémée.

En ce qui concerne Madagascar, il la figure moins bien en 1569 qu'en 1541. La pointe du nord est trop massive. Le grand axe incline toujours beaucoup trop à l'est. La côte orientale subit la même dépression considérable que dans le globe de 1541. Les articulations sont moins indiquées que dans ce dernier monument.

La nomenclature, surtout malgache et portugaise, est enrichie de plusieurs noms français, ceux de *C. St André*, ilheos *de St Vincent*, *C. de St Roque*. Plusieurs autres noms sont déplacés. Celui de *C. del Ambar* paraît désigner, non le cap d'Ambre, mais la presqu'île du Nord.

Mercator admet cependant, mais sous forme dubitative,

[1] « Quare manifestum est errare eos qui Novam Indiam cum Asia continentem faciunt ». Cette légende est donnée par Raemdonck (*Sphères de Mercator*, p. 39, note 4), mais elle n'existe pas dans la reproduction de Jomard.

Avant Mercator, alors que l'on ne connaissait de l'Amérique du Nord que les terres découvertes par Verrazano, au nom de François Ier, en 1524, l'auteur du globe de l'Écuy, un Rouennais, a proclamé cette nouveauté hardie : *Hoc loco secuti sumus recentiores hanc partem verius a continenti separantes* : Notre monde est séparé par un continent des terres nouvellement découvertes. En même temps il écrivait sur la côte occidentale d'Amérique : *Hec littora nondum sunt cognita*. M. D'AVEZAC : *Sur un globe terrestre trouvé à Laon, antérieur à la découverte de l'Amérique.*

que l'île appelée par les indigènes Madagascar, par nous Saint-Laurent, est l'île de la Lune, la Cerné de Pline, la Menuthias de Ptolémée [1].

Le planisphère de 1569, comme le globe de 1541, est bien dessiné, bien écrit. C'est une œuvre de patience et de génie, une synthèse exacte des connaissances géographiques de l'époque.

En résumé, nous devons à l'illustre enfant de Rupelmonde : la réforme de la géographie, la graduation des cartes et des sphères, le tracé de rhumbs loxodromiques, le report sur la sphère des principales étoiles que consultent les pilotes, le perfectionnement des projections alors existantes, l'introduction de celle qui porte son nom, la localisation du pôle de l'aimant, la création de la théorie du magnétisme.

Corneille Jode aurait pu dire, à moins : *Vir in Cosmographia longè primus*, en cosmographie, il est de beaucoup le premier homme. Le vénérable Cristoforo Negri a pu dire aussi, au pied de la statue de Rupelmonde, avec sa *grandiloquenza italiana*, sur le ton d'un prédicateur qui prêche la Passion : « Les siècles se tourneront respectueusement vers la statue que le Belge t'a élevée dans le pays qui t'a vu naître et qui donna ton génie au monde [2] ».

[1] « Hec insula que ab incolis Madagascar, id est insula lune, a nostris S. Laurentij vocatur, Plinio, lib. 6, cap. 31; videtur esse Cerne, Ptol. est Menuthias ».

[2] « I secoli si curverranno riverenti, alla statua che il Belgio ti ha innalzato nel paese che ti ha dato la culla, ed a donato il tuo genio

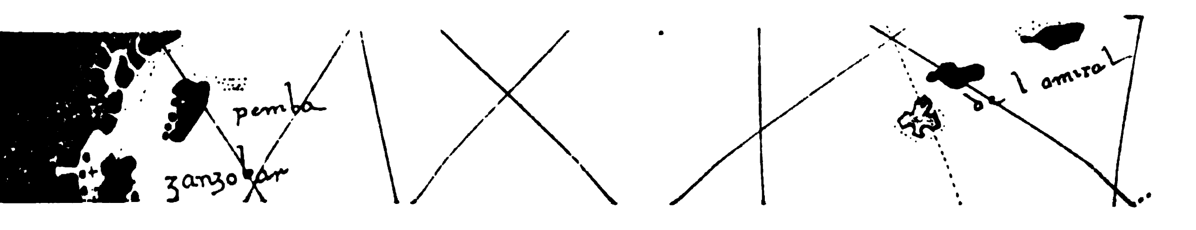
XIV

Mappemonde de Henri II. — 1542

La mappemonde, dite (à tort) de Henri II, datée de l'an 1542, donne de ***Madagascar ou St. Laurens*** un tracé remarquablement exact pour l'époque. Toutefois, la pointe méridionale incline encore trop à l'Orient. Le cap Est ou Ngontsy est déformé. La baie d'Anton-Gil et son ilot Manrose ou Nosy Mauyabé sont figurés, mais la baie est trop petite, l'îlot trop grand et le tracé défectueux. L'île Sainte-Marie est mal représentée. La nomenclature comprend plusieurs noms français : S. Sébastien, C. de St. André, G. de dame Marie da Cunha, Terre de S. Authome, P de St Vincent, port de St Jacques, C. S^e^ M^e^, C. de St Roman, Y^a^ Ste Claire, Y^a^ S^e^ Claire (qui paraît s'appliquer à l'île Sainte-Marie). Tous ces noms sont nouveaux, sauf ceux St-Sébastien, de dona da Cunha et de Santa-Maria. Il faut aussi remarquer que l'île Sainte-Marie, nommée Sainte-Claire, bien que mal représentée, figure sur une carte pour la première fois.

al mon lo ». (*Compte-rendu du Congrès des sciences géographiques, cosmographiques et commerciales*, tenu à Anvers du 14 au 22 août 1871, t. II, p. 312).




pemba
zanzobar
de l amiral



XV

Carte de Sébastien Munster. — 1544

Dans sa carte de 1544, Sébastien Munster représente grossièrement *Madigascar* entre le 90e et le 100e degré de longitude; *Zan : abor* (Zanzibar, au sud-est, entre le 100e et 110e degrés; les *Insulæ cintonû* (probablement les Mascareignes), entre le 160e et le 170e, plus à l'est que la Taprobane et plus au sud que Zanzibar.

Munster ne savait rien des découvertes portugaises et représentait conjecturalement cette partie du monde.

XVI

Mappemonde de Cabot. — 1544

La même année, 1544, Cabot donne sa magnifique mappemonde. On revient avec lui aux représentations scientifiques de Pilestrina, de Ribeiro et de l'auteur de la carte de Henri II.

Il enlève à l'île de Madagascar une forte tranche de la bande orientale, et le gonflement que forme la côte occidentale entre le cap Saint-André et la rivière Manambolo. L'île est ainsi sensiblement déformée.

Il désigne Madagascar sous le nom de *isla de S. laxenco*. Il n'y a pas erreur, car ses écritures sont très bien faites et la lettre *x* est reproduite avec sa signification habituelle, notamment dans *baxos da india*[1], nom que portent encore les *Bassas da India* qui gisent un peu au nord du parallèle du cap Saint-Vincent.

Il marque, sans les nommer, les sept îles de Jean Parmentier.

L'île Juan de Nova est trop au nord d'un degré et de même grandeur que l'îlot de Chesterfield, dont il la fait voisine.

Les Comores, déplacées, défigurées, confondues avec les Cosmo-ledo et l'Aldabra, sont dénommées d'après Pilestrina et Ribeiro.

La baie de Diego-Suarez, à peine indiquée, est appelée *p. de S : Sebastian*. Celle d'Anton-Gil devient *agualade antoglz*. L'île Sainte-Marie est à sa place et sous le nom de *Ya de S : maria*, mais elle est déformée, outre que la Pointe-à-Larrée, qui lui fait face, est représentée comme une île.

Les Mascareignes, trop près de Madagascar, sont nommées *Mascaregnas*. Ribeiro dit : *Ya de Mascarenai;* l'auteur de la carte de Henri II : *Mascarẽhas;* Tramezini dira : *Mascarenas*, et Homem : *Is de Malcu enhas*. Les allemands écrivent *Maskarenen*, les Anglais *Mascarenhas*, les Français *Mascareignes*. Si l'on prenait tout

[1] La netteté de l'écriture ne laisse aucun doute. L'orthographe de la carte ne permet pas non plus de donner à l'*x* une valeur autre que *x*.

simplement, dans sa forme portugaise, le nom du découvreur, *Pedro Mascarenhas,* cela ne vaudrait-il pas mieux ?

En résumé, le tracé de Cabot est inférieur à celui de Pilestrina, de Ribeiro et de la mappe de Henri II, mais ses écritures et ses illustrations sont parfaitement exécutées.

XVII

Globe du milieu du XVIe siècle

A peu près dans le même temps, un anonyme construisait un globe en cuivre que M. Alfred Grandidier reproduit en partie. Bien que l'île ait son grand axe dans une direction nord-sud, son tracé est de beaucoup inférieur à celui donné par Cabot.

Elle est appelée *Madagascar D. Laurentii* et porte seulement trois noms : *Terra S. Andre, C S Iago, P S Iusto,* qui désignent assez exactement les caps Saint-André, Saint-Vincent et Barrow.

Le reste de la nomenclature, empruntée à des époques diverses, est très incertaine. Il a une île *Zanziber* à la place de Zanzibar, et une île Zanzibar à la place des Mascareignes. Quantité d'îles sont indiquées le long de la côte d'Afrique et à l'est de Madagascar. Deux de ces dernières sont connues de l'auteur : Nazareth et João de Lisboa, qu'il nomme *Laboa.* Quant aux Comores, il ne les soupçonne pas.

Il ne dédaigne pas d'emprunter à Ptolémée et nous donne ainsi une nomenclature latino-lusitano-française. On lit, au-dessus de *Quilloa*, *Raptumprom ;* à côté d'*Angola*, *Prasũ promõ ;* au sud de *Melinde*, *Terra S D Raphael*.

Les caps Raptum et Prasum sont d'ailleurs placés à peu près bien, par 7° et 15° de latitude sud, à l'endroit où les a figurés Karl Müller [1].

Il faut rendre cette justice au vieux sphérographe, que s'il prend à Ptolémée des noms, il lui laisse son continent austral.

XVIII

Globe espagnol de 1530 à 1540

L'auteur ne connaissait que très sommairement Madagascar et ses environs. L'île grossièrement représentée affecte la forme d'un quadrilatère et ne porte que ces mots : *Madagas vel S Laurentii*. La presqu'île d'Ambre devient une île nommée *Merithias*. Une grande baie anonyme, probablement celle de Bombétoke, est ornée de six îles placées symétriquement sur deux rangées.

Les Comores, réduites à trois, deviennent les *Carados*. Les îles de Parmentier sont placées le long de la côte d'Afrique. Encore près de la côte d'Afrique et à 5° trop

1 Carolo Mullero, *Geographi Græci minores*. Tabule XII, Ora maritima sec. Ptolemæum.

au sud, l'auteur indique, sous le nom de S. Christophoro, trois petites îles qui figurent celle d'Europa. Sur le même parallèle que les îles Christophoro, il donne, au sud-est de Madagascar, deux îles, dont l'une, qui paraît être la Réunion, est nommée *Circoscn1*. Enfin, un navire, très bien dessiné, indique la route que les Espagnols prenaient pour revenir de *Sipilia*.

XIX

Pierre Desceliers, de Dieppe. — 1550 et 1553

Pierre Desceliers, né à Dieppe vers la fin du xve siècle, était curé d'Arques-la-Bataille.

Il donnait à l'étude des sciences tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions et devint ainsi le plus fort géographe et le meilleur astronome de son temps.

L'un des premiers en France, peut-être le premier, il admit la sphéricité de la terre et l'existence des antipodes. C'est même sur cette donnée qu'il fonda ses principes d'hydrographie.

Il a composé une sphère céleste et une sphère terrestre. Sur celle-ci, il a indiqué les côtes de l'Asie à peu près telles qu'on les a découvertes depuis.

Par pur dévoûment, sans en avoir jamais tiré profit, il a fait gratuitement un cours d'hydrographie aux jeunes gens qui se destinaient à la marine. Ses élèves continuaient son cours depuis longtemps, et le gouvernement ne se

doutait pas encore que la science donnait le moyen de reconnaître une position aussi bien sur mer que sur terre. C'est seulement sous le gouvernement de Louis XIV que la chaire d'hydrographie de Dieppe devint chaire royale et qu'une pension de 1 200 livres fut attribuée au professeur.

Tout en donnant ses leçons, peut-être pour en faciliter l'intelligence aux élèves, Desceliers dressa deux grands planisphères. Il devançait ainsi de vingt années la publication de la carte marine de Gérard Mercator.

Le premier, qui appartient au Musée Britannique, mesure 2m15 sur 1m35 et porte cette suscription :

FAICTE A ARQUES
PAR PIERRE DESCELIERS
P.BRE : L'AN 1550.

Le second, appartient à M. de Bubics, prêtre autrichien. Il a figuré à l'Exposition du Congrès international de Géographie de 1875, où il a été très admiré. Il est sur quatre feuilles de velin qui ne mesurent pas moins de deux mètres et demi carrés. Bien dessiné, bien peint, il donne exactement l'état des connaissances géographiques en 1553.

Dans le bas, à droite, il porte cette mention :

FAICTE A ARQUES PAR
PIERRES DESCELIERS
PRERSTRE : 1553.

Madagascar y est représentée sous le nom de *Mada-*

gascar ou Saint Laurent. Le tracé en est d'une correction que les cartographes n'atteindront pas de bien longtemps. Malheureusement la réduction photographique de M. Quinet est à si petite échelle qu'on ne peut se rendre compte des détails. Il y a des noms en assez grand nombre, mais il est impossible de les déchiffrer. On distingue seulement que l'auteur du portulan a tenté l'orographie de l'île, et même avec assez de bonheur.

Une indication qui paraît étrange, c'est celle du continent austral de Ptolémée [1].

XX

Carte de Tramezini. — 1554

En 1554, Tramezini donne à la grande île le nom de *Madagascar sive D Laurentii*. Son tracé est inférieur à celui de Desceliers, mais infiniment supérieur à ceux de Ruisch, Bordone, Roselli, Antonio Salamanca et Munster.

Il indique au sud-est, sous le nom de *Insul S. Claræ*, quatre îlots, dont un représente la presqu'île de Fort-Dauphin. Il donne la baie d'Anton-Gil et son îlot ainsi que l'île Sainte-Marie. Au nord de cette île, il dessine six îlots, mais

1 V.-A. Malte-Brun, *Un géographe français du XVIe siècle retrouvé, Pierre Desceliers et ses deux portulans (Bulletin de la Soc. de Géographie*, septemb. 1876). Dans cette consciencieuse étude, M. Malte-Brun a résumé tout ce que nous savons sur Pierre Desceliers.

il omet toutes les îles, beaucoup plus importantes, de la côte occidentale. Il paraît tracer, sous le nom de *P. Nouo*, la baie de Diego-Suarez. Il ne connaît pas les Comores; par contre, il place assez bien les Mascareignes, l'île de Nazareth et celle de Lisboa. Toutefois, il augmente arbitrairement de deux le nombre des Mascareignes et donne à ces îles imaginaires le nom de *Insul. S. Iustu.*

La caractéristique de son tracé de Madagascar est une inclinaison exagérée de l'axe de l'île vers l'orient.

XXI

Carte de Homem. — 1558

Les cartes de Tramezini et de Homem se suivent à une distance de quatre ans. Dans ce court espace de temps, des renseignements nouveaux parvinrent en Europe. Homem donne à l'île un nom nouveau, celui de *Is. Schlamè cj* et lui conserve, pour la partie septentrionale, l'orientation défectueuse de Tramezini. Mais, sur certains points, il apporte d'heureuses modifications.

Il indique expressément la baie de Diego-Suarez, mais il en accentue beaucoup trop les articulations.

La carte de Henri II réunit par un isthme la baie d'Anton-Gil à celle de Narendry. Homem exagère cette erreur et fait presque se toucher ces deux baies, qui sont distantes de 255 kilomètres.

L'île Manrose, de la baie d'Anton-Gil, est démesurément agrandie et le roc de Nosy-Hatafane prend les dimensions d'une île.

Homem donne, lui premier, le chapelet de lacs et de marais qui s'étend de Tamatave à Ambohipeno et caractérise cette partie de Madagascar.

Un pointillé indique les bancs de coraux de la bande orientale et les hauts fonds de la côte occidentale. Une chaîne de monts orne la partie médiane de l'île.

Il y aurait bien quelques observations à faire sur le placement et les dimensions respectives des Comores, de Juan de Nova et du banc de Chesterfield, des Mascareignes et de Juan de Lisboa : mieux vaut constater franchement le progrès réalisé sur les précédentes mappes, tout en reconnaissant que le tracé de Homem est de beaucoup inférieur à celui de Desceliers.

XXII

Carte de Fernando Berteli. — 1567

Fernando Bertelli s'efforce de donner à Madagascar, qu'il nomme *Isola de San Lorenzo*, son aspect orographique, son orientation et le tracé des cartes portugaises.

Un enchevêtrement de petits cônes représente le massif montagneux du nord. De ce massif se détache une chaîne de monts qui se prolonge jusqu'au cap Sainte-Marie et

projette vers la côte occidentale deux bras dont les cartes modernes ne figurent qu'un tronçon. La grande chaîne longitudinale est beaucoup trop à l'ouest. Berteli n'en a pas moins l'honneur d'avoir représenté, pour la première fois, l'orographie complète de l'île.

Berteli donne aux rivières une largeur exagérée, une direction presque parallèle et un cours rigide purement conjectural. L'île a ainsi l'apparence étrange de deux rangées de plates-bandes séparées par une allée centrale. Ce procédé, pratiqué depuis longtemps déjà, devait paraître absurde : c'est peut-être pour cela qu'il a joui fort longtemps du respect des cartographes.

Berteli redresse la partie septentrionale de Madagascar, mais il place sur une ligne parallèle au cercle équatorial le cap Saint-Sébastien, la baie William Pitt et le cap d'Ambre. L'île se termine ainsi par un trapèze dont les bases sont sensiblement égales. Vienne Flacourt, ce trapèze deviendra carré, et cette monstruosité géographique se maintiendra pendant deux cents ans.

La baie de Diego-Suarez est sommairement indiquée; celle d'Anton-Gil est plus correctement tracée, mais son orientation est défectueuse et ses quatre îles sont trop grandes de beaucoup.

Le cap Massouala, qui regarde au sud, est appelé *Capo de S. Maria*, défiguré et tourné vers l'est.

L'île Sainte-Marie est à peu près à sa place, mais il lui donne en largeur ce qu'elle devrait avoir en longueur, il la sépare de la Pointe-à-Larrée par un îlot imaginaire et

la fait suivre de trois îlots alors que les cartes modernes n'en signalent qu'un, celui des Nattes.

La pointe méridionale, d'une courbe gracieuse et peu accidentée, est défigurée par le prolongement excessif des caps *Sa Maria* et *San Roman* (Caps Sainte-Marie et Andranomhõ des cartes contemporaines). La péninsule de Taolanara dont il fait une île et une ville du bord de la baie portent le nom d'Itapera, nom qui se retrouve dans celui d'Itapéré conservé à la baie de Fort-Dauphin et à la pointe qui marque le nord de cette baie. La pointe d'Itapéré et une ville voisine de la rive gauche de la Manghiro sont nommées par Berteli *Turunbaia*.

L'île aux Chèvres, flanquée de cinq îlots, devient dans Berteli *Ya de Sa Clara*.

En somme, le tracé de toute la partie méridionale est défiguré. Par contre, la côte est, de la pointe d'Itapéré à la baie d'Anton-Gil, et la côte ouest, de la pointe Barrow au cap Saint-André (*Porta S. Antonio* de Berteli), sont représentées avec une exactitude remarquable pour l'époque.

La nomenclature est assez étendue. Il faut constater pourtant que l'auteur en a élagué tous les noms français qu'on lit sur la mappe de Henri II.

Berteli a dessiné sur l'île, des forêts, des villes, un éléphant et sur la mer, des animaux fantastiques, de grosseur énorme, capables de briser d'un coup de queue ou d'un coup de dent les embarcations à rames qui sillonnent la mer des Indes.

XXIII

Ortelius. — 1570

Abraham Ortel ou Ortelius, né à Anvers en 1527, était compatriote, ami, peut-être protégé de Gérard Mercator. Il a fait, comme numismate et antiquaire, des voyages en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Il a trouvé occasion, en même temps, de réunir un grand nombre de cartes. De l'étude de ces vénérables documents lui est venu le goût de la géographie ancienne et ensuite de la géographie comparée. Il entreprit alors la publication des documents qu'il avait recueillis. D'abord il y mit peu du sien ; puis, le succès aidant, il s'éprit de ce genre d'étude et finit par s'y donner tout entier. Moins scrupuleux que Mercator, il produisit vite et eut un immense succès.

En 1570, il publia une carte d'Afrique. Son tracé de Madagascar était celui de Mercator de 1569, mais sur projection stéréographique, tandis que celui de son modèle était sur projection à latitudes croissantes ; il accentue ainsi la défiguration de la grande île malgache.

Il reproduit mot pour mot, presque lettre pour lettre, la nomenclature mercatorienne. Son action sur cette partie de la cartographie a donc été absolument nulle.

XXIV

Forlani. — 1570

L'*isola di S. Lorenzo* de Forlani est simplement de l'à peu près. Il convient pourtant de remarquer que, s'il défigure le cap Sainte-Marie (C. S. Maria), l'un des premiers il le met à sa place, juste à l'endroit où Tramezini l'indiquait le C. S. Romano.

XXV

Carte de Livio Sanuto. — 1588

Livio Sanuto, fils du sénateur vénitien Francesco Sanuto, est mort avant 1588. Il descend probablement de Marino Sanuto, le fameux historien-géographe du XIV[e] siècle.

Il a dessiné pour son beau livre, *Geografia di Livio Sanuto* [1], douze cartes qui furent gravées par son frère Giulio.

Il donne à Madagascar le nom de *Sanctus Laurentius*,

[1] Imprimé à Venise en 1588.

et ces deux mots sont si étrangement disposés qu'il faut en chercher les lettres une à une.

Son tracé se rapproche beaucoup de ceux de Berteli, de 1567, et d'Ortélius, de 1570.

Il donne au cap d'Ambre le nom de *Caput sancti sebastiani ;* à la baie de Diego-Suarez, celui de *Portus sancti sebastiani;* tandis que Port Louquez devient *Nerci portus* et la baie d'Anton-Gil *SanctiAntonij sinus.* L'île Marosse, très exagérée, est baptisée du nom de *S. Antonius* et placée au beau milieu de cette baie.

L'île *Sancta Maria* est trop au sud. Il en fait un triangle alors que, sur son îlot des Nattes, elle forme un grand point d'exclamation. Il transforme en îlot la Pointe-à-Larrée.

Les Comores, les Aldabra, les Cosmoledo, les Amirantes, les Seychelles, les Mascareignes sont traitées avec la même inexactitude.

De la baie d'Anton-Gil à Fort-Dauphin, il fait décrire à la côte un arc de cercle rentrant; les rivières, démesurément larges, presque rectilignes, partagent l'île en triangles et en carrés, comme dans la carte de Berteli. Les articulations des rivages sont trop accentuées : des embouchures de rivières et de légères inflexions des côtes sont transformées en vastes baies.

Des caravelles voguent au nord et au sud. Une baleine prend ses ébats près de la côte pour nous rappeler l'origine que l'on attribuait à l'ambre recueilli dans ces parages.

Toute la nomenclature de la côte occidentale est déplacée. Le *caput Sancti iuste* est sur la pointe Barrow;

le *sinus Sancti iacobi* sur la baie Saint-Augustin. Le cap Saint-André est anonyme et son nom de *Caput Sancti Andree* est appliqué à la pointe sud de la baie de Narendry, qui est appelée *Sinus Marie*. La baie de Radama devient *Johannes de Cunha*, celle de Passandava ou Ampasindava est sous le vocable de saint André. Enfin, ne pouvant plus mal faire, il nomme *Rotundus portus* la baie William Pitt, et, pour justifier son appellation, il l'augmente d'un arrière-port circulaire.

Comme Berteli, il indique par une succession de petits cônes, portés beaucoup trop à l'ouest, l'arête dorsale de l'île.

Malgré tous ses défauts, la carte de Livio Sanuto apporte quelque progrès dans les détails de la configuration des côtes.

XXVI

Portulan de Gysbert. — 1599

Gysbert nous repousse loin des belles écritures et des beaux tracés des cartes mercatoriennes : il revient aux formes rigides et aux écritures cursives des portulans du xve siècle. Néanmoins, dans l'ensemble, il déforme moins les côtes que le géographe flamand.

Depuis quarante ans, l'île, qu'il nomme *S. Laurens*, a été vue, quelques renseignements nouveaux ont dû parvenir en Europe. Il les a ignorés, sans doute, car il paraît

chercher une moyenne entre Mercator et Berteli. Comme Mercator, il fait décrire à la côte orientale un grand arc de cercle rentrant; comme Berteli, il accentue le cap Saint André, mais il le place trop au sud et donne ainsi à la bande sud-ouest une étendue trop grande.

Les baies de Bombétoke, Mazemba ou Mahajemba, Narendry, qu'il a voulu représenter, sont méconnaissables et mal placées.

La partie septentrionale de l'ile se redresse et forme un carré moins lourd que celui de Berteli pourtant. Il nomme la pointe ouest *C. de S. Sebastiam* : c'est le *Capo* [illegible] de Berteli, probablement notre presqu'ile Saint-Sébastien qui se trouve par environ 12° 25′ de latitude sud. La pointe est reçoit, comme dans Berteli, le nom de *C. Do natal :* c'est le *p. de S. Sebastian* de Cabot, la *pte de S. bastiam* de Homem, notre cap d'Ambre.

La magnifique baie de Diego-Suarez, indiquée par un petit demi-cercle, est anonyme, tandis que les îles Suarez, Diego et de la Lune, voisines de son entrée, sont groupées sous le nom de *Diego Saares.*

La baie d'Anton-Gil est aussi anonyme, mais la pointe qui la termine au sud est appelée *C. deantongil.* L'ile Marosse est ramenée à ses dimensions et bien placée.

Gysbert oriente la baie est-ouest alors qu'elle est nord-sud; par contre, il donne à la pointe de Masouala sa véritable direction.

Il représente comme ronde l'*I : de S : Maria* et supprime la Pointe-à-Larree. Au sud de cette ile, il indique, sans les nommer, l'ilot des Nattes et celui des Sorciers.

Sur la bande orientale, un pointillé semble indiquer les bancs de coraux qui bordent la grande île.

Gysbert marque au sud un *C. de S. Roman* et un *C. de S. Sebastiano.*

De la baie de Saint-Augustin, qu'il nomme *S. Augustino,* au cap Saint-Vincent, P : de *S* : *Vincento de S thiago,* il tente, comme Mercator, de rendre le gonflement du rivage. Par contre, il représente, comme droite, la côte du cap Saint-Vincent au cap Saint-André (*Terra de S andre*), tandis que cette côte, par une double courbe très gracieuse, s'avance vers le continent africain et réduit à sa moindre largeur le canal de Mozambique.

Il ne touche ni à l'orographie ni à l'hydrographie, mais il marque avec soin les hauts-fonds des mers voisines.

XXVII

Cartes de Hondius de 1607 et 1619

Dans ses atlas mercatoriens de 1607 et 1619, Hondius revient au tracé de la mappe de Henri II, toutefois sans en atteindre l'exactitude. L'île est nommée : *Madagascar I. al. S. Laurentii.* La représentation de 1619 est exactement celle de 1607.

Le cap d'Ambre y devient le *C. de Natal* et le nom de *P. de S. Sebastiano* est donné à une petite flexion de la côte septentrionale. La baie de Diego-Suarez n'est pas indiquée, mais le nom de *Diego Sores* est donné à une île.

La baie d'Anton-Gil est ornée de deux îles et mal tracée. L'île Sainte-Marie est toute petite et ronde. La bande orientale, arbitrairement découpée en arc de cercle, n'est pas, à beaucoup près, aussi bien représentée que dans la mappe de Henri II. Il en est de même pour la bande méridionale, si bien tracée dans cette dernière carte. Sur la bande ouest, Hondius a marqué le ***P de S. Augustino***, le ***P de S. Vincente***, la ***Terra de S. Andre*** qu'il rétablit à sa place; il a tracé les baies de Bombétoke, Mazemba, Narendry, mais si capricieusement que l'on ne peut dire laquelle de Mazemba ou de Narendry fait face à celle d'Anton-Gil. En déplaçant leur axe, il prolonge ces deux baies l'une à l'ouest, l'autre à l'est, de manière à ne les séparer que par une étroite langue de terre. Son île a ainsi la figure d'une gigantesque tortue.

Cette erreur ne peut provenir que d'une fausse interprétation des renseignements fournis par les marins. Il y a, en effet, un isthme très étroit entre les côtes est et ouest, mais il est à environ 3° 45′ ou 225 milles géographiques au nord de la position qu'il indique, entre les baies William Pitt et Diego-Suarez.

La partie septentrionale de l'île est cependant moins défigurée dans les cartes de Hondius que dans celles de Berteli et de Gysbert.

Quant aux îles, elles sont encore mal connues, parfois groupées arbitrairement, toujours mal représentées.



QUATRIÈME PARTIE

LES NORMANDS A MADAGASCAR

I

Voyage de Jean Parmentier, de Dieppe à Sumatra. — 1529-1530



N 1529, au moment où Ribeiro dressait sa carte, il y avait longtemps déjà que les Français allaient aux Indes en passant par Madagascar. Les annales de la Chine en fournissent la preuve.

Au moyen âge, un Français vint au grand khan des Tartares. L'empereur lui demande quels cadeaux il apporte. « Sire, je ne vous ai rien apporté, car j'ignorais votre grande puissance. — Comment, réplique Sa Majesté, les oiseaux qui volent par les

pays ne te dirent-ils rien quand tu entras dans cet empire? — Sire, il peut bien être qu'ils me le dirent, mais je n'ai pas compris leur langage »[1].

L'empereur de Chine était plus difficile à contenter.

Ayant remarqué la supériorité de l'artillerie française sur celle du Céleste Empire, il demanda aux marins français des *p' d o* ou canons. Li-Ping et Siu, géographes chinois, disent qu'en 1517 le Fils du Ciel se fit ainsi donner des canons français. Les Français fréquentaient donc, depuis un certain temps, la Chine et Madagascar.

Barros, le grand historien portugais, signale la présence, en 1527, dans la mer des Indes, de trois navires français qui venaient de Madagascar. Barros ne parle que des navires vus par ses compatriotes[2]. Beaucoup d'autres ont fait le même voyage, mais les Portugais ne les ont pas vus et nous n'en avons, hélas ! conservé aucun souvenir.

Le premier voyage dont il nous reste une relation authentique est celui de Jean Parmentier, capitaine au service de Jean Ango.

Malgré les défenses rigoureuses du gouvernement de Lisbonne, il avait à son bord des cartes portugaises et même un Portugais capable de les interpréter. Il avait aussi un truchement de langue Malaye nommé Jean

1 Abel de Remusat, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. VI, p. 421, cité par M. P. Margry.

2 Pierre Margry, *Les Navigations françaises et la Révolution maritime du XIVe au XVIe siècle*; Paris, Tross, 1867, pp. 184 et seq.

Masson, « ce qui donne lieu de penser, dit M. Margry, que ce dernier avait dû faire plus d'un voyage dans les mers de l'est ».

Parmentier mit à la voile, de Dieppe, le 28 mars 1529. Il longea la côte occidentale d'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où il se trouvait le 23 juin. Le 21 juillet, il voit de grandes troupes d'oiseaux qui viennent probablement de l'île de l'Europe, que les anciennes cartes confondent avec les *baxos de la India* ou *baxos da India*. Cela lui fait supposer qu'il n'est pas loin de « l'isle Saint-Laurent, dite Madagascar », et, en effet, trois jours après, il voit cette île à une distance de quatre ou cinq lieues.

Il s'en approche et envoie à terre des canots du *Sacre* et de la *Pensée*.

Quatre insulaires, montés dans un bateau fait d'une seule pièce de bois, long de quinze à dix-huit pieds, large de deux, en forme de navette, viennent près des navires, les examinent et se sauvent. Poursuivis par les matelots mis à terre, ils se jettent à l'eau et s'échappent. Une autre barque indigène ayant paru, nos marins courent sur elle et lui enlèvent deux hommes qu'ils conduisent aux navires. Le capitaine leur donne des bonnets, des patenôtres, du bougran et les fait reconduire à terre. Deux marins s'aventurent avec eux dans le pays et sont assez bien traités. Ils reviennent avec des insulaires qui offrent en vente des fruits.

D'autres insulaires apportent aux navires un chevreau

et des fruits et reçoivent en échange des bonnets, des patenôtres et du bougran.

Le même jour, 27 juin, les deux navires dieppois remontent au nord-nord-est, le long de la côte, pour trouver une aiguade et du bois. Ils s'arrêtent au sud du 19e degré, entre la Monambolo et la Tsiribihina, en un lieu que Parmentier nommera le cap de la *Traison* (Trahison).

Le lendemain, le capitaine envoie des canots avec ordre de reconnaître le pays, de faire des présents et de revenir sans rien entreprendre. Tant de prudence ne fait pas l'affaire des marins. Tandis que les uns remplissent d'eau des barils, les autres, au nombre de quatre, quittent leurs armes et vont dans les bois avec les insulaires. Ceux-ci leur promettent beaucoup de gingimbre et la révélation de mines d'or et d'argent. Au lieu de tenir ces belles promesses, ils les assassinent, les dépouillent et les laissent sur place.

Ceux qui sont restés aux bateaux rapportent du sable qui leur paraît contenir des parcelles d'or et d'argent. Parmentier reconnait, après épreuves, que l'argent contenu dans ce sable est en quantité insignifiante.

Il renvoie à terre quatre bateaux pour faire aiguade, voir s'il y a des mines d'or ou d'argent et rechercher les matelots partis la veille avec les sauvages.

Ils ne trouvent ni mines d'or ni mines d'argent, mais ils découvrent les cadavres de leurs pauvres camarades et leur rendent les derniers honneurs.

Les insulaires les poursuivent à coups de flèches.

Ceux-ci répondent par des coups d'arquebuse et de passe-volant. L'ennemi n'a cure du bruit des armes à feu; c'est seulement quand il voit tomber un, puis deux des siens, qu'il soupçonne les effets de ces armes bruyantes et prend la fuite.

Ne pouvant faire œuvre utile sur cette côte inhospitalière, Parmentier se dirige à l'ouest-nord-ouest, dans le canal de Mozambique. Il rencontre les hauts fonds qui bordent le rivage, puis les sept îles Barren ou Stériles qu'il nomme *isles de Crainte,* à cause des craintes que lui causèrent les hauts fonds qui les entourent. Comme premier découvreur, il impose à ces îles les noms de *Maïeure, l'Enchaisnée, Boquillone, Lintille, Saint-Pierre, l'Andouille* et *l'Aventurée.* La mer, qui était grosse et « fascheuse », est nommée *Sans Raison.*

Le 8 août, il voit l'une des îles « d'entre *Madagascar* et Mosamby » (le Mozambique). C'est Mohélie, la plus méridionale des Comores. Le lendemain, il approche d'une autre île assez grande où se trouve une ville de 500 hommes vêtus et de haute taille, qui leur font des signaux avec un pavillon noir et blanc. Ne pouvant trouver près d'eux un ancrage, il double une pointe et monte jusqu'au 12e degré de latitude sud. Retenu encore au large par des remous, il envoie à terre quelques hommes qui échangent des chemises et des bonnets contre des coques de palme. Cette île, qu'il compare à Madère, ne peut être que celle d'Anjouan.

Dans la relation conservée par Ramusio, Parmentier décrit ainsi Madagascar : « Du cap de Bonne-Espérance,

vers le sud-quart-sud, et à cinq cents lieues se trouve l'île de Saint-Laurent, autrement nommée Madagascar. Cette île est longue de trois cent soixante-dix lieues et large de quatre-vingts. Elle est située sous le tropique du Capricorne. Les habitants en sont belliqueux et cruels. Les Portugais l'ont fréquentée, mais ils l'ont abandonnée à cause de la méchanceté de l'un et de l'autre parti. Les indigènes ont pour armes des dards à pointe en fer en forme de pertuisane; habituellement, chacun en porte deux ».

De l'île d'Anjouan, Parmentier se dirige droit sur l'île de Sumatra, en ayant soin toutefois d'éviter les points occupés par les Portugais. Malheureusement, les maladies déciment ses équipages. Pour les stimuler, il compose à bord et leur chante un beau poème sur les *Merveilles de Dieu* et la *Dignité de l'Homme;* il y raille les professions sédentaires et glorifie la vie large, périlleuse et désintéressée du marin. La mort n'en continue pas moins ses ravages. Lui-même succombe le 3 décembre devant Ticou, dans le royaume de Pédir. Ses obsèques ont lieu, « au mieux que nous sceusmes faire », disent ses compagnons, dans l'un des trois ilots situés devant Ticou.

Le 22 janvier 1530, les deux navires, veufs de leurs capitaines, mais assez richement chargés, mettent à la voile pour revenir à Dieppe [1].

[1] L. Estancelin, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands (Journal du voyage* de Jean Parmentier, de Dieppe, à l'île de Sumatra, en l'année 1529); Paris, Delaunay, pp. 240 et seq. — Pierre Margry, *Journal d'une navigation des*

II

Augustin Beaulieu. — 1620-1629

Augustin Beaulieu est né à Rouen en 1589. Navigateur hardi, fin diplomate, habile marchand, avisé, prudent, bon surtout, il fut le digne continuateur des grands marins qui firent la gloire des ports de Normandie.

En 1612, à l'âge de 23 ans, il commanda une patache de la flottille que Guillaume de Briqueville, chevalier normand, conduisit à la rivière de Gambie.

Cette expédition, qui avait pour but la fondation d'une colonie, se termina par un désastre.

En 1616, la Compagnie des Indes Orientales, composée de parisiens et de rouennais, adjoint Beaulieu au sieur de Nets, capitaine dans la marine royale, pour un voyage à Java. Malgré la mauvaise volonté des Hollandais, qui prétendaient à la domination dans ces parages, les navires français reviennent avec un plein chargement.

Dieppois dans les Mers Orientales, sous François Ier, 1529-1530 (*Bulletin de la Société normande de Géographie*, t. V, pp. 168, 233 et 311). — Ramusio, *Delle navigationi et viaggi*. — « Discorso d'un grand capitano di mare francesi del luogo di Dieppa sopra le navigationi fatte alla terra nuova dell' Indie occidentali, chiamata la nuova Francia, da gradi 40, fino a gradi 47, sotto il polo artico, et sopra la terra del Brasil, Guinea, Isola di San Lorenzo, et quella di Summatra, fino alle quali hanno navigato le Caravelle, et navi Francese » ; Venetia, M. D. CVI, fo 358 E.

En 1619, la Compagnie nomme Beaulieu, général de sa flotte et l'envoie, avec trois navires, aux côtes de Java, de Sumatra et de Malacca.

Ces navires sont : *le Montmorency*, de 450 tonneaux, 126 hommes et 22 canons; *l'Espérance*, de 400 tonneaux, 117 hommes et 26 canons ; *l'Hermitage*, de 75 tonneaux et 30 hommes.

Il met à la voile, de Honfleur, le 2 octobre 1619. Le 17, il passe à Madère, le 23 novembre, à Sierra-Leone ; le 15 février 1620 il jette l'ancre dans la baie de la Table.

Il a l'ordre d'aller à Bantam, alors capitale de Java et grand marché de poivre, mais cette ville vient d'être prise par les Hollandais, qui sûrement ne reculeront devant aucun moyen pour l'en éloigner. Il décide donc de vendre ses marchandises sur la côte de Coromandel pour en acheter d'autres dans les îles de Sumatra et de Java. Il envoie en avant son navire *l'Espérance* et se rend à la baie de Saint-Augustin, sur la côte occidentale de Madagascar, pour réparer *le Montmorency*.

Beaulieu reste quinze jours dans cette baie. Il s'entretient fréquemment avec les indigènes, beaux hommes, gais, intelligents, point brutes, et fait avec eux quelques échanges, non sans beaucoup marchander. Il se loue de leur franchise, de leur fidélité aux engagements pris ; il assure qu'ils ne lui ont rien dérobé, qu'ils n'ont fait de mal à personne, bien qu'ils en aient eu plusieurs fois le moyen. Et cependant ce peuple ne pratique aucune religion, ce que Beaulieu ne peut comprendre.

Il fait une excursion dans le pays et le trouve beau,

riche en pâturages, arrosé par une rivière (l'Onilahy), aussi large que la Seine en aval de Rouen.

Les indigènes ont leurs habitations loin du rivage et, quand ils viennent aux navires, ils laissent leurs femmes dans les bois. Mais ces dames, comme toutes les filles d'Eve, sont curieuses, et les matelots en ont vu quatre qu'ils dirent fort belles.

Beaulieu signale cette baie comme très convenable pour se ravitailler et se reposer des fatigues de la mer.

Il monte aux Comores. Il y trouve un bon pilote, dont il a grand besoin, mais, hélas! ce pilote est musulman, et Beaulieu ne pourrait le prendre à son bord sans offenser gravement le Dieu des chrétiens. Mieux vaut donc aller au petit bonheur, risquer de sombrer dans un courant ou de se briser sur un haut-fond.

Les Comorois étaient zélés musulmans et vendaient aux Portugais leurs prisonniers. Bonnes gens d'ailleurs, et poltrons, ils passent pour grands sorciers.

Aujourd'hui encore, les Comorois sont doux, affables, honnêtes, hospitaliers, quelque peu poètes, beaucoup plus civilisés que leurs voisins de l'Afrique et de Madagascar. Les Arabes sont franchement musulmans, mais les nègres greffent sur le culte d'Allah celui des fétiches.

Beaulieu continue son voyage, touche à la côte de Malabar, au cap Comorin, à Ticou et s'arrête devant Atché. Le roi et les seigneurs d'Atché lui font très bon accueil. Passés maîtres dans l'art de la friponnerie, ils trompent leur hôte tant qu'ils peuvent. Les Anglais et

les Hollandais qui sont dans le port desservent de leur mieux les Français. Beaulieu, homme digne de foi, dit même que les Anglais ont tenté de l'empoisonner.

Les Hollandais aussi lui firent tout le mal possible, pillèrent deux fois, incendièrent et vendirent à l'encan la coque et les débris de son navire *l'Espérance.*

Après bien des traverses il parvient à compléter son chargement et fait voile pour la France le 1er février 1622. Il arrive au Havre le 1er décembre 1623, après trente-huit mois d'absence. Des trois navires qu'il avait au départ, il en ramène un ; de ses 273 hommes, il en ramène 60.

Il a rapporté de ce voyage beaucoup de renseignements sur la géographie physique, l'ethnographie, le commerce et l'histoire des pays d'orient. Il a noté avec soin les variations de l'aiguille aimantée. Il a constaté que les nations européennes avaient fait de l'orient un coupe-gorge, qu'elles s'y traitaient de corsaire à corsaire, comme elles font maintenant en Afrique.

Richelieu fit entrer Beaulieu dans la marine royale, le nomma gouverneur de l'île de Ré pendant les guerres de religion, puis au commandement d'un navire de 500 tonneaux pour aider le comte d'Harcourt dans l'attaque des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. Ces îles prises, il fit une excursion en Sardaigne, puis vint à Toulon, où il mourut de fièvre chaude au mois de septembre 1639, à l'âge de cinquante ans [1].

[1] THÉVENOT, *Collection de voyages.* Paris, 1664.

III

François Cauche. — 1638-1644[1]

Les voyages d'Augustin Beaulieu eurent du retentissement. Plus d'un jeune rouennais rêva d'un de ces pays d'orient dont le ciel, la terre et les hommes ne ressemblent point au ciel, à la terre et aux hommes de l'occident. Pour beaucoup, c'était une terre de merveilles, un Eldorado. François Cauche en rêva peut-être aussi. En tout cas il se persuada que c'est « curiosité naturelle à l'homme de voyager. »

Il était simple ouvrier, sans beaucoup de ressources, mais il avait vingt-deux ans, il était tenace, avide d'aventures, et l'avenir lui paraissait tout en rose.

Il quitte Rouen, sa ville natale, pour Dieppe, espérant qu'il y trouvera plus facilement l'occasion d'un voyage aux pays fabuleux de l'orient.

Le 15 janvier 1638 devait partir de Dieppe le *Saint-Alexis*, navire de 22 canons, commandé par Alonse Goubert. Maître Goubert avait pour mission de conduire

[1] Sa relation, mise au net par M. Morisot, a été publiée dans une collection intitulée : *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil, avec l'Histoire de la dernière guerre faite au Brésil, entre les Portugais et les Hollandais. Trois relations d'Egypte, et une du Royaume de Perse.* A Paris, chez Augustin Courbé, au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme, M. DC. LI.

des colons à l'île Maurice et, chemin faisant, de pirater sur les Espagnols, les Musulmans et les « Gentils ». Ce programme plaît à Cauche, Cauche plaît à Goubert, et le nombre des futurs colons s'augmente d'une unité.

Le capitaine s'acquitte consciencieusement de sa mission. Il rencontre deux navires, l'un espagnol et l'autre portugais ; se trouvant le plus fort, il les dépouille. C'est du brigandage ; mais s'il était le plus faible, les autres, probablement, lui feraient pis. Dans ces temps de foy et de royauté, la force primait le droit et la mer était un coupe-gorge.

Tout en cherchant aventure maître Goubert aborde à l'île Rodrigues, qu'il appelle *Diegos Rois*, et en prend possession au nom du roi de France. Il passe ensuite à l'île Maurice, que la carte de Cauche désigne sous le nom de *I. des Mascarenes* : longtemps elle porta le beau nom d'île de France, mais elle fut perdue par le premier Empire. De là, Goubert remonte au nord, à l'île *Saincte Apollonie*. Elle était occupée par les Hollandais et déjà baptisée du nom de Maurice de Nassau, prince d'Orange. L'auteur de la carte a déplacé l'île Bourbon ou de la Réunion et l'a confondue avec l'île de France.

Les Hollandais font bon accueil aux Français et leur donnent toutes les facilités pour se ravitailler. En rade se trouvait un navire anglais qui n'avait pas été moins bien reçu. Les officiers de la loyale Albion n'en proposent pas moins à Goubert de s'unir à eux pour chasser de l'île les Hollandais. Goubert voulait bien pirater, puisque c'était l'usage ; mais il ne trouva pas français de chercher,

comme le serpent, à mordre ceux qui l'avaient obligé.

De l'île *Saincte Apollonie,* Goubert se rend au port Sainte-Luce, au sud-est de Madagascar. Il faisait un bien mauvais choix; l'endroit était marécageux et malsain.

Cauche nie, avec raison, qu'il y ait à Madagascar des lions, des tigres, des léopards, des éléphants et que les insulaires, riches en bétail, soient anthropophages.

La province, occupée par les Antanossi « Gens des îles » ou des « rivages », se nommait alors « Madegache » ou « Madegasse » et le roi était Andianramac, c'est-à-dire le « seigneur de Ramac ».

Le capitaine et le roi échangèrent des cadeaux. Sur l'invitation du roi, Goubert se rend à Fanshère, capitale des antanosses. Ce village, qui ne figure pas sur la carte de Cauche, est à seize lieues de Sainte-Luce, entre une colline et une rivière, et se compose de quatre cents cases. Les monts sont couverts de citronniers, d'orangers, de grenadiers, de bananiers.

Tandis que Goubert jouit de ce paysage, les fièvres déciment sa petite colonie. Il se hâte d'aller chercher à Sainte-Claire, l'Itaperina de nos cartes, à huit lieues au sud, un climat plus sain. Néanmoins, tout son monde paye tribut aux fièvres, et six mois suffisent à peine pour ramener la santé.

Cauche est chargé de reconnaître la vallée d'*Augoule,* probablement l'Amboule de la carte, à seize lieues de Sainte-Claire. Il trouve une région entourée de montagnes boisées, des gens qui possèdent sept villages et ne

connaissent ni Dieu ni seigneur. Cauche leur offre des marchandises contre du bétail; eux le veulent tuer pour le voler. L'entente n'est pas possible, et c'est en faisant le coup de feu qu'il finit par se tirer de leurs mains.

Goubert augure mal de sa tentative de colonisation, et pense à faire revenir en France son personnel et ses marchandises. Il profite successivement d'un navire hollandais, de sa barque et d'un navire Dieppois. Lui-même prend passage sur ce dernier navire et meurt à l'île de Ré, sans avoir revu son pays.

Il laisse à Madagascar, pour représenter la colonie, François Cauche, Sébastien Drouard et trois Dieppois : Jacques du Val, Abraham le Gaigneur et le malheureux Isaac Meldron, qui fut assassiné par un mari jaloux.

Cauche va se fixer auprès du roi Andianmachicore, à Mannhale, village à douze lieues au sud de Sainte-Claire, près de la baie des Galions.

La baie des Galions, ainsi nommée parce que des galions espagnols y cherchèrent un refuge contre une tempête, est située au sud-ouest de Fort-Dauphin. Contrairement au récit de François Cauche, l'auteur de sa carte la porte à Ambahy, à 300 kilomètres trop au nord. Sanson (1655) prend pour vérité cette grosse erreur, mais l'année suivante, Flacourt donne à « l'Ance aux Galions » sa place et sa forme circulaire.

Cauche ne peut tenir en place. Il n'a quitté Rouen que pour voir du pays, et il veut en voir. Il décide donc de visiter la côte orientale de Madagascar.

Son hôte, Andianmachicore, lui donne, pour sa sûreté, un chef de village, vingt nègres et un domestique.

Après six jours de marche, il arrive chez Dianzore, qui lui fait très bon accueil. Par une autre marche de trois jours, pendant laquelle il traverse trois villages, il arrive au pays des Matatanes. Flacourt place ce pays entre la Mananghare (la Manambava) et la Matatana (la Matitanana) : c'est aujourd'hui le pays des Taimoro. Il y est encore très bien reçu. En deux jours il arrive à la Matitanana, qu'il nomme *Vinangue*. De son campement il découvre dix-sept grands villages assis au bord de la mer, au milieu de bananiers et de champs de cannes à sucre.

Andiampalola vient le voir. Il dirige, avec un aviron, un canot manœuvré par seize hommes, qui rament debout, comme les gondoliers vénitiens. De même que les Wikings et les compagnons de Guillaume-le-Bâtard, ils placent le long des bordages leurs zagaies et leurs boucliers.

Cauche part avec Andiampalola pour voir son village. Il est seul européen et ne peut compter sur aucune protection. D'un coup d'aviron, un insulaire pourrait le faire disparaître. Il voit bien le danger, et pour montrer qu'il est au-dessus de toute crainte, il tue, d'un coup de fusil, deux canards, une sarcelle et un vingeon. On recueille sa chasse, on examine les blessures, on est émerveillé. Il prend alors sa flûte et ravit ses compagnons. Ce blanc unissait évidemment une puissance surhumaine à une extrême bonté.

Andiampalola logeait toutes ses femmes légitimes dans

un village entouré d'un fort palis. Chacune d'elles avait sa case, son magasin et deux domestiques : un homme et une femme.

Dans ce pays, les hommes achetaient les femmes. Ces femmes ne se plaignaient pas de leur sort, trouvaient tout naturel d'obéir à leur mari, et d'applaudir à tout ce qu'il faisait.

Si Cauche leur avait dit que, dans son pays, c'était souvent les femmes qui achetaient les hommes et qu'elles avaient des prétentions à la souveraineté conjugale, les dames Malgaches auraient cru que c'était le monde renversé.

Il nous assure que ces dames n'étaient point jalouses l'une de l'autre et vivaient dans les meilleurs termes.

D'après Cauche, la province de Matatane, longue de 40 lieues et large de 12, est très peuplée, riche en bétail et en cannes à sucre.

Il entre ensuite chez les Antavares et passe, en quatre jours, six rivières peuplées de crocodiles. C'est le pays de Matitanana, qui est long de 30 lieues et large de 20. Serré entre la mer et les montagnes, il est marécageux. Cauche a traversé douze villages occupés par des noirs qui sont armés de la zagaie et du bouclier. Ces noirs ont des ruches en grand nombre, mais ils ne savent pas en tirer parti et mangent la cire avec le miel. Le jeune rouennais leur apprend à séparer la cire du miel.

Après avoir séjourné chez eux une quinzaine, il passe dans une tribu qui se donne le nom d'*Amboitsmenes*,

c'est-à-dire « Montagne rouge. » Là encore, il y a beaucoup de bétail, de graines et de racines.

Il donne le nom de *Port aux Prunes* à l'embouchure de la Mananjara, parce qu'il y a beaucoup de pruniers.

Ce nom a été transporté de l'embouchure de la Mananjara à une île, et cette île a flotté comme celles que le moyen âge rêvait dans l'Atlantique. Elle fut supposée au sud de Tamatave, tantôt plus, tantôt moins. Les cartographes la placent aujourd'hui au nord de cette ville, mais à des distances qui varient de trois à sept milles géographiques. Le nom de la rivière qui lui fait face n'est même pas bien fixé : sur la carte de 1884, d'après la Vaissière et M. Grandidier, elle est nommée « Vohidrotra »; sur celle du dépôt de la Guerre de 1885 « Ivoloina »; sur celle de Laillet et Suberbie de 1889, « Ivolahiny ». Le principal, c'est que les géographes conservent le nom donné par Cauche.

Le voyageur note que les habitants d'un village sont bien vêtus d'étoffes faites de fil d'écorce.

Cauche compte 35 lieues de ce village à la baie d'Anton-Gil. Il a vu dix-huit villages grands et peuplés. Les riches indigènes s'habillent de drap de coton ; les autres sont mal vêtus, « non que la terre ne leur soit bonne mère pour les nourrir suffisamment, mais parce qu'ils sont paresseux et ne veulent trafiquer ».

Au village d'Angoada, au nord de la baie d'Anton-Gil, il retrouve le capitaine hollandais qui visita le port Sainte-Claire. Ce capitaine fait la traite. Il paye un jeune homme

quatre réaux d'Espagne [1]; une jeune fille, trois; un garçon de dix à douze ans, deux; une femme avec un enfant à la mamelle, cinq. Le roi lui faisait des conditions plus avantageuses et, moyennant quelques petits cadeaux, le laissait chasser à l'homme. Sa Majesté prenait les deux tiers des prises et lui laissait le troisième.

Avec le secours du capitaine hollandais, Cauche passe dans l'île de Sainte-Marie.

Cette île, située entre 16°40′ et 17°8′ de latitude sud, est appelée par les indigènes Nosy Boraha et Nosy Ibrahim ou « île Abraham », parce que les habitants seraient d'origine juive.

Le canal qui sépare Sainte-Marie de Madagascar est large de sept à huit milles. Il est traversé par un courant très rapide. Les insulaires y chassent la baleine dont ils mangent les chairs.

Le cartographe de Cauche donne à l'île la forme d'une amphore. S'il avait suivi le récit du voyageur, il se serait moins éloigné de la vérité.

De retour à Angoada, Cauche visite la baie d'Anton-Gil et trouve qu'elle est ceinte de montagnes qui s'abaissent vers l'est pour donner passage à une grande rivière, probablement l'Antanambalona qui, de même que les montagnes, ne figure pas sur sa carte.

Il y avait sur la baie deux grands villages qui n'existent

[1] Cette monnaie devait se rapprocher sensiblement du *réal de plata antigua*, d'une valeur de 0 fr. 50, ou du *réal de plata* de 1721, qui valait 0 fr. 52. En portant à 7 le pouvoir de l'argent, un jeune homme était vendu 14 fr. ou 14 fr. 58 de notre monnaie.

plus et que le cartographe ne marque pas : l'un était nommé par les hollandais, Spakembourg; l'autre par les Portugais, Santo Angelo.

Dans cette contrée, les villages sont entourés de forts palis. A leur centre est installé un corps de-garde, et, par crainte d'une attaque soudaine des voisins, toutes les avenues en sont gardées par des sentinelles. Ne dirait-on pas des Européens fin de siècle obligés, pour se garder des conquérants, de s'armer jusqu'aux dents ?

Cauche a vu le chef de l'un des villages. Il l'a trouvé basané, barbu, les bras et les jambes chargés d'anneaux d'or et d'argent, couvert d'étoffes reçues en cadeaux des fils du Neerland.

Il dit que la baie d'Anton-Gil « est sous la hauteur de 16 degrés et demi du pôle antarctique », s'étend « nord-nord-ouest et sud-sud-est, dix lieues en longueur et cinq lieues en largeur ».

Ces données ne sont pas rigoureusement exactes; elles sont néanmoins les plus certaines qu'on ait eu jusqu'alors. Son cartographe n'en tient aucun compte et donne à la baie la forme d'un triangle rectangle dont l'hypoténuse est tournée vers la mer. C'est en mal ce que Hondius a fait en 1607.

Cauche retourne à son village de Mannhale distant, à vol d'oiseau, d'environ 1 000 kilomètres. Il est reçu si amicalement qu'il se tient pour récompensé des fatigues et des périls de son voyage, dont il ne rapporta, dit-il, « autre fruict que la connoissance des riuieres et ports,

auec beaucoup de bestail » qu'il reçut en échange de ses « babioles ».

Il n'est pas encore rassasié de voyages et veut traverser l'ile de l'est à l'ouest. Son hôte l'assure qu'il rencontrera des peuples barbares et sans foi. Cela ne l'arrête pas. Il veut voir. Andianmachicore parle d'ailleurs de gens qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vus : il se trompe peut-être. Cauche part donc avec un chef de village, dix-neuf noirs et quatre domestiques.

Il entre dans le pays des *Tapates* ou *Manapates*, dont le nom, mal placé, ne se trouve que sur sa carte et celle de Sanson. Le chef le reçoit très bien et veut le détourner de passer chez les *Machicores* qui sont, lui dit-il, « tous voleurs et meurtriers ». Combien sont-ils? demande Cauche. — Deux mille, répond le chef. — Deux mille! « ie les battrois moy cinquiesme auec mes fuzils et pistolets ». Malgré sa crânerie, tous ses hommes d'escorte le quittent et il reste avec ses quatre domestiques. Il n'en continuera pas moins d'avancer.

Le pays des Machicores qui ne figure pas sur la carte, est placé par Flacourt au sud de l'Onilahy supérieure et signalé comme abondant en soie et en bœufs sauvages.

Contrairement aux suppositions du chef Tapate, le seigneur des Machicores lui fait très bon accueil et lui donne des guides pour la baie de Saint-Augustin.

En cinq jours de marche il arrive à cette baie.

Il voit au bord de la mer les ruines d'un fort construit par les hollandais, en 1595, et celles d'une forteresse française où nos compatriotes ont perdu, en 1601 et 1602,

dans l'espace de trois jours, quarante des leurs : le lieu de leur inhumation en a pris nom de « Cimetière des Français ».

Cauche donne sur les insulaires des renseignements qui s'accordent très bien avec ceux recueillis par Augustin Beaulieu.

Les hommes, dit-il, sont basanés, grands, bien proportionnés, glabres, les cheveux pendants, hors en guerre. Ils sont malfaisants, circoncis, craignant le dieu qui les tue et le diable qui les rend malades, mais ils ne prient ni l'un ni l'autre, bien qu'ils croient aller au ciel après leur mort.

Cauche voit beaucoup d'indigènes et fait peu d'affaires parce qu'il n'a pas de marchandises à leur convenance. C'est la même chose partout et dans tous les temps; celui qui veut trafiquer doit avoir des marchandises au goût des acheteurs.

Bien que Cauche présente les habitants de Saint-Augustin comme les plus barbares de tout le pays Malgache, il passe sept jours au milieu d'eux sans être inquiété.

Il repart pour Mannhale avec un troupeau de bœufs. Le cinquième jour de marche il est si fatigué qu'il monte à califourchon sur l'une de ses bêtes. Les Tapates, qui n'ont jamais vu cela, sont émerveillés. Au commencement de février 1642, il est de retour dans sa maison, après avoir parcouru environ 400 kilomètres de pays.

Ce pays, marqué sur les cartes comme « inconnu »; n'a guère été vu que par Cauche, en 1642, et par Louis Catat, en 1890.

Bientôt ne sachant que faire, il part pour Amboule et fait une excursion dans les montagnes.

La vallée d'Amboule ou d'Ambolo se présente magnifiquement. Elle a des forêts d'ébéniers, de palissandres et d'orangers. Sa terre noire est fécondée par un grand nombre de rivières, de ruisseaux et par les sources thermales signalées par Cauche et revues par Louis Catat.

A son retour, Cauche trouve Mannhale en grande rumeur. Les Machicores ont volé quatre cents bœufs, dont dix-neuf lui appartiennent.

Tout le monde prend les armes et se met en marche contre les voleurs.

Mais les soldats d'Andianmachicore ne sont pas très belliqueux. Ils veulent que le chef marche devant et s'expose aux premiers coups. « Aussi quoy que ce peuple soit en grand nombre, il n'y a que les grands et maistres de villages qui marchent en teste pour attaquer l'ennemi, lesquels estans morts, sont aussitost abandonnez de leurs gens ». (Flacourt, avant-propos du second livre). Cela n'est pas maladroit. Si les rois de l'Europe devaient marcher au premier rang et vivre de la vie du soldat, la guerre aurait pour eux moins d'attrait et les peuples ne s'en trouveraient peut-être pas plus mal.

Cauche leur raconte qu'en Europe les rois restent loin du danger et sont entourés de gens qui ne demandent qu'à se faire tuer pour eux. Les chefs accueillent son discours avec enthousiasme, mais venue l'heure du combat, ils se tiennent à distance et laissent Cauche et ses quatre domestiques s'arranger avec l'ennemi. Le combat ter-

miné, ils s'en attribuent la gloire et rentrent triomphalement dans leur village. Ce dernier trait n'est pas sauvage et prouve qu'il n'y a pas qu'en Europe que les geais se parent des plumes des paons.

Tandis que le jeune rouennais court à travers l'île, prend des notes, trafique, guerroie, joue de la flûte ou de la musette, se fait aimer des insulaires, le cardinal de Richelieu, sans s'en douter, prépare sa ruine. Par acte du 28 janvier 1642, confirmé par lettres-patentes du 20 septembre 1643, le grand ministre concède, pour dix ans, au sieur Rigault, le droit de trafiquer à Madagascar et d'y fonder des colonies. Rigault donne à Jacques Pronis la direction de l'entreprise.

Pronis ne s'était pas donné la peine d'étudier la question, et s'arrangea pour arriver juste au commencement de l'hivernage, à l'époque des fièvres; le hazard, son seul guide, le fit débarquer à Sainte-Luce, l'un des endroits les plus malsains de Madagascar.

Cauche s'empresse d'aller le voir. Il aurait pu lui rendre de grands services. Pronis ne l'entend pas ainsi et donne à Cauche six mois pour se défaire de ses marchandises, se réservant d'ailleurs de le renvoyer en France par le premier bateau.

Après une absence de douze jours, Pronis trouve que douze de ses hommes sont morts et que l'état des autres est désespéré. En deux mois, malgré les secours de Cauche, il perd 26 hommes sur 40.

Le 1er mai 1643, un autre navire, commandé par Ré-

gimond (Flacourt écrit Rezimont), apporte de France 60 nouveaux colons.

Ce capitaine prévient Cauche qu'il va l'emmener avec lui. « Ce me fut, dit celui-ci, une dure séparation puisqu'il me falloit laisser ma maison, mon jardin et une partie de mes meubles, et ce qui plus me fachoit, quitter Andianmachicore, qui m'aimoit infiniment ; ma consolation fut que je lui laissois ce que je ne pouvois emporter ». Andianmachicore le conduit à Sainte-Luce où, dit le jeune rouennais, « après plusieurs plaintes, pleurs et regrets, nous nous préparâmes à nous séparer. » Cette affection d'un sauvage pour un français et d'un français pour un sauvage, on la retrouvait dans l'Inde et au-delà du Pacifique, dans la Nouvelle-France.

Régimond lève l'ancre, non pour retourner au pays, mais pour faire un peu de piraterie.

Aux environs de Sokotora, il rencontre un petit vaisseau qui venait du Malabar avec un chargement de coton, de drap et de laine. Il le dépouille de ses marchandises.

En sortant de la mer Rouge, il capture un autre navire du Malabar qui portait deux nouveaux mariés avec des richesses pour plus de deux cents mille écus. Toutes ces richesses deviennent la proie de maître Régimond. A la hauteur du cap Gardafui, il met la main sur un troisième navire et lui fait subir le même sort.

Il y a cependant, en faveur de la civilisation, un progrès notable. Au commencement du XVIe siècle, les Portugais pillaient les musulmans et se faisaient un pieux devoir de les massacrer ; Régimond les pille aussi, mais

il ne fait aucun mal aux équipages et leur laisse même des vivres et de l'eau pour continuer leur voyage.

Au commencement de novembre 1643, il rentrait à Sainte-Luce. Pendant son absence, la petite colonie avait perdu quatorze hommes et les fièvres avaient saisi tous les autres. Pronis avait eu l'esprit de s'installer au milieu des marécages.

Ce qui causa le plus d'étonnement à François Cauche, ce fut de trouver chez Pronis une femme indigène habillée à la française. Cette femme était parente ou alliée de tous les chefs des environs et Pronis l'avait épousée à la mode « madagascaroise »[1].

Au mois de mars 1644, Cauche quitte pour toujours Madagascar et rentre à Dieppe le 21 juillet suivant.

Il a voyagé en négociant et en observateur. Bon et loyal, il voulait surtout, comme Paul Soleillet, faire aimer son pays. Sa relation, mise au net par M. Morisot, est une œuvre de bonne foi. Il a vu ce qu'il dit avoir vu et fait ce qu'il dit avoir fait.

Sa carte, qui porte le titre de *Isle de Madagascar ov de S. Laurent*, est un étonnement. L'auteur n'a pas tenu compte de la relation. Il donne à Madagascar la forme d'une chenille monstre dont les deux extrémités sont

[1] « Concubinage », « débauche », dit le R. P. de la Vaissière (*Histoire de Madagascar*, t. I, p. 8). De la part d'un homme, célibataire et jésuite, cette appréciation n'a pas d'importance. Ce n'est pas chez les jésuites qu'on va prendre des leçons de morale et de politique coloniale.

tournées vers le levant. Il paraît s'être inspiré du tracé du planisphère mercatorien de 1569. Ce qui distingue cette carte, c'est la francisation de la nomenclature, qui d'ailleurs se réduit à quarante-trois mots, non compris le titre. Il donne l'amorce de quatre rivières. Les montagnes forment des chaînes parallèles dirigées d'Orient en Occident. Nulle trace des monts que François Cauche a vus autour de la baie d'Anton-Gil et tout le long de la côte orientale. L'archipel des Comores est défiguré, réuni à ceux d'Aldabra et de Cosmoledo. Il place la Réunion au sud-ouest de l'île Maurice, quand c'est le contraire qui existe. A l'île de Sable, il donne le nom de Nazareth qui se trouve sur beaucoup d'anciennes cartes.





CINQUIÈME PARTIE

SOCIÉTÉ DE L'OCCIDENT ET COMPAGNIE ORIENTALE

I

Jacques Pronis. — 1642-1655



OUR n'avoir laissé aucune carte de Madagascar, Pronis a néanmoins rendu service à la cartographie.

En 1642, il a pris possession, « au nom de Sa Majesté très chrestienne et des seigneurs de la Compagnie », de l'île Mascareigne qui reçut de Flacourt le nom de « Bourbon ».

Il a fondé Fort-Dauphin, sur la petite péninsule Taolankarana « mât de pavillon », dans la région sud-est de Madagascar. Le choix était heureux, car le lieu est sain,

le port excellent, d'un abord facile, abrité contre les mauvais vents, et voisin d'une forêt qui pouvait fournir tous les bois nécessaires à la construction des navires.

Quoi qu'en disent Cauche et Flacourt, il a été bien inspiré en épousant, « à la mode madagascaroise », une femme indigène qui était alliée à tous les chefs du Carcanossi. Si les autres Français avaient suivi son exemple, au lieu d'abuser, comme ils l'ont fait, de la facilité des femmes, les directeurs auraient eu la main moins lourde, la Compagnie n'en aurait que mieux fait ses affaires, et depuis longtemps la grande île serait, par le métissage, un autre Canada.

Pronis était protestant et ses compagnons étaient catholiques. La haine religieuse, un abîme, les séparait. Ses hommes l'accusèrent : d'avoir réduit leurs rations de vivres au profit de la famille de sa femme; d'avoir fait faire le prêche tout haut tandis qu'ils priaient dans leur chapelle. Ce dernier reproche est un peu étrange. Peut-on faire le prêche à voix basse? Est-il bien sûr qu'ils ne chantaient pas la messe et que les chapelains ne faisaient pas tout haut leurs sermons? Mettons qu'ils se rendaient, le plus possible, désagréables les uns aux autres.

Flacourt, qui était un ardent catholique, a peut-être accueilli trop complaisamment les plaintes de ses coreligionnaires et trouvé du plaisir à frapper sur un protestant. Il pousse d'ailleurs le fanatisme jusqu'à forcer Pronis à renvoyer sa femme. A ces unions qui étaient morales et légales, bien que non sanctionnées par l'Église, le pieux gouverneur semble avoir préféré le libertinage.

Il charge de plusieurs crimes la mémoire de Pronis.

La femme de Pronis, Dian Ravel, comme les autres filles de l'Anossi, avait eu des amants, notamment Razau, un beau nègre, très bien fait, à qui les filles de chefs ne résistaient guère. Razau avait rendu aux Français des services et il était très aimé de Dian Ramach, dont il était frère bâtard. Sur l'ordre de Pronis, il avait tué un nommé Ramar qui servait les amours de Dian Ravel.

Dian Ravel en voulait à Razau de ne plus penser à elle et d'avoir supprimé un homme qui favorisait ses plaisirs; elle en voulait à la femme de Razau d'avoir été la maîtresse de son mari. Elle résolut de se venger en sauvagesse, en femme que rien n'arrête, qui connaît bien les hommes et sait s'en servir.

Elle obtient de Pronis qu'il fera tuer Razau et sa femme. Pronis fait donner un coup de fusil à la femme et envoie douze hommes pour assassiner le mari. Celui-ci, blessé, voue aux Français une haine mortelle et tue tous ceux qui lui tombent sous la main. Pronis ne voit qu'un moyen de sortir d'embarras : il force Dian Ramach de lui apporter la tête de son frère. Le malheureux chef obéit. Dian Ravel est vengée, mais les Français sont en exécration et les insulaires sont décidés à tout tenter pour se défaire d'eux.

Il en est du crime comme des sables mouvants du Mont-Saint-Michel : quand on y a mis le pied, on s'enlize.

Le 15 février 1546, Pronis est mis aux fers par ses compagnons. Le 26 juillet, arrive un vaisseau commandé par Roger le Bourg. Le Bourg délivre Pronis et le

rétablit dans ses fonctions. Une nouvelle mutinerie se produit et une trentaine d'hommes partent avec leurs armes. Pronis parlemente et les ramène en leur promettant formellement l'oubli du passé. Quand, se fiant à cette promesse, ils arrivèrent dans le fort, il les désarma; les tenant alors à sa discrétion, « il fit arrester douze des principaux, ausquels il fit raser barbe et cheveux, et fit faire amande honorable nuds en chemise, la torche au poing; et les enuoya dans le nauire, où on leur mist les fers aux pieds, pour les desgrader en l'isle de Mascareigne, après leur auoir fait faire leur procez »[1].

Ces agissements criminels le mettaient dans la main de Le Bourg, homme peu scrupuleux et plus corsaire que marin. Il va donc s'enlizer de plus en plus, se débattre vainement dans la fange qui, peu à peu, lui monte à la gorge.

Le gouverneur hollandais de l'île Maurice vient lui demander, contre argent, une soixantaine d'esclaves.

Il n'en a pas et refuse. Cela ne fait pas l'affaire de Le Bourg. Pas d'esclaves? Belle raison! Est-ce que le pays ne regorge pas du bois dont on les fait? Pas de fausse délicatesse et vivent les beaux ducats de Hollande!

Pronis se soumet. Il saisit une trentaine de noirs qui travaillaient dans le fort, arrête les indigènes qui venaient vendre des vivres aux colons, fait faire une chasse à

[1] Flacourt, *Relation de la grande isle de Madagascar, contenant ce qui s'est passé entre les François et les originaires de cette isle, depuis l'an 1642 iusques en l'an 1655, 1656, 1657;* Paris, M. DC. LXI, pp. 217-219.

l'homme, et livre le tout, noirs et blancs, comme esclaves, au capitaine hollandais.

La moitié de ces malheureux moururent pendant la traversée; les autres se sauvèrent, préférant à l'esclavage la vie misérable des forêts [1].

Flacourt lui attribue bien d'autres méfaits et le représente comme un scélérat qui ruinait la colonie.

Comment se fait-il que le pieux et rigide gouverneur général l'ait conservé dans ses fonctions, lui ait donné des missions et l'ait enfin choisi pour le remplacer à Fort-Dauphin ?

Son dernier mot sur Pronis ressemble fort à une flèche empoisonnée. Il le représente comme ce pâtre des sables de Palmyre qui devait devenir riche par les péages, acheter, à deniers comptants, la royale demeure construite à très grands frais par la reine Zénobie et l'embellir pour la rendre « digne de lui et de sa fortune. »

Deux incendies, causés par des accidents, ont détruit Fort-Dauphin, et le 23 mai 1655, cent jours après le départ de Flacourt, Pronis meurt de « maladie lente, de tristesse et de fascherie d'auoir veu le Fort ainsi malheureusement bruslé » [2].

Ne serait-ce pas être dupe que de prendre à la lettre ce que Flacourt dit de Pronis ?

En tous cas, nous le répétons, Pronis a pris possession de la Réunion, fondé Fort-Dauphin et fourni à son dé-

[1] Flacourt, *op. cit.*, 219-220.
[2] Flacourt, p. 414.

tracteur de précieux renseignements pour la construction de sa carte de Madagascar.

II

Étienne de Flacourt. — 1648-1660 [1]

En 1648, les Anglais avaient grand désir de s'emparer de Madagascar. Le navire chargé de cette mission nous y trouvant fortement établis, force fut de penser à autre chose. Le capitaine se dirigea sur l'île Bourbon où nous avions seulement douze hommes, envoyés jadis en punition par Pronis. Il dit à ces hommes que tous les Français de Madagascar avaient été massacrés par les insulaires et que jamais plus ils n'entendraient parler de la Grande-Terre. Les pauvres colons, très alarmés, le prièrent de les prendre à son bord avec leurs noirs et leurs effets. Il y consentit, les transporta sur la côte de Coromandel, les dépouilla de tout ce qu'ils possédaient,

1 *Histoire de la grande isle de Madagascar, composée par le sieur de Flacourt, directeur general de la Compagnie Françoise de l'Orient et Commandant pour sa Majesté dans ladite Isle et ès Isles adjacentes;* Paris, 1671, de la p. 1 à la p. 202. — *Relation de la grande isle de Madagascar, contenant ce qui s'est passé entre les François et les Originaires de cette Isle, depuis l'an 1642. Iusques en l'an 1655, 1656, 1657. Composée par le sieur de Flacourt, Directeur de la Compagnie Françoise de l'Orient et Commandant pour Sa Majesté dans ladite Isle et ès Isles adiacentes;* Paris, 1671, p. 201 *ad finem.*



les laissa sans ressources, forcés, pour vivre, de s'engager dans la garnison de Maderaspatan. Tous y moururent de misère.

Ce capitaine était Anglais, dévôt comme le doit être tout bon Anglais, et incapable de reculer devant une gredinerie, même devant un crime, pour assouvir ses convoitises [1].

Le 15 décembre de cette même année 1648, Etienne Bigot de Flacourt, d'Orléans, d'une ancienne famille de négociants, arrive à Fort-Dauphin en qualité de directeur général de Madagascar. La colonie était peu florissante. Pronis n'avait pas daigné se faire aimer des insulaires. C'était si simple cependant d'imiter François Cauche.

Flacourt ne s'entendait pas mieux que Pronis à la fondation d'une colonie. Les temps étaient durs en France. Les querelles religieuses dominaient tout et la vie humaine comptait pour peu de chose. Bien que très honnête, intelligent et instruit, le nouveau gouverneur était de son temps. Dévôt, dur, il marchait droit à son but, brisant des obstacles qu'il aurait pu facilement tourner.

Pour des troupeaux de bœufs, il combattait tantôt pour une tribu, tantôt pour une autre. Il se faisait toujours un ennemi, quelquefois deux, mais il n'en avait cure. Il détruit froidement des villages qui nous étaient amis quand nous les traitions avec bonté. Il attire dans son

[1] Gabriel Marcel, *Mémoire inédit de Grossin sur Madagascar* (extrait de la *Revue de géographie*); Paris, Delagrave, 1883.

fort un chef ennemi, le juge, le condamne, le fait exécuter et, à l'imitation des indigènes, fait planter sa tête sur un poteau. Il donne un fusil à un chef dont il soupçonne les intentions, mais après avoir fait percer dans la culasse un trou dissimulé par du plomb.

Lui-même raconte ces choses sans se douter de leur monstruosité.

En 1552, trois cents villages lui font soumission et reconnaissent pour leur roi Louis XIV, dont ils ignoraient absolument l'existence, le pouvoir, la gloire et les amours. Cette soumission forcée n'était pas sincère. S'ils désiraient franchement quelque chose, c'était la destruction ou l'expulsion de ces étrangers qui voulaient prendre leurs biens, changer leurs lois et leurs croyances.

Mais Flacourt a fortifié, agrandi, embelli Fort-Dauphin; il a pris possession des îles Bourbon et Sainte-Marie; le premier, il a écrit l'histoire de Madagascar, et il a construit une carte supérieure de beaucoup à celles dressées antérieurement : il a ainsi attaché, pour toujours, son nom à celui de la Grande-Terre.

Il donne peu de place à la géographie ancienne, et ce peu est encore de trop.

Pour lui, Madagascar est la *Memuthias* de Ptolémée, la *Cerné* de Pline, la *Sarandib* de l'auteur de la *Géographie nubienne*, la *Madecase* des indigènes. Il confond ainsi Madagascar avec Zanzibar, les îles du Cap Vert et Ceylan. Ces erreurs, toutefois, n'ont pas d'importance, car on ne cherche dans son livre que le récit de ce qu'il a vu.

Il constate que les chaleurs estivales, qui durent trois à quatre mois, commencent à neuf heures du matin et finissent à trois heures du soir; qu'une brise de mer les rend supportables, « mesme en plein midy »; que les huit autres mois ne sont « qu'vn perpetuel printemps ». Il laisse entendre que le crocodile est la seule bête dangereuse de Madagascar.

Il commence sa description par la rivière Fanshère, l'Ony de la carte du Dépôt de la Guerre (1885).

Cette rivière, presque parallèle à la côte orientale, prend sa source au nord de la latitude de Sainte-Luce, se grossit de nombreux ruisseaux et se jette dans la mer au sud-ouest de Fort-Dauphin. Elle forme à son embouchure un étang large d'une lieue et très profond. Son entrée, débarrassée des sables qui l'obstruent, serait « le plus beau port du monde ». Les crocodiles viennent dormir sur ses bords, et ressemblent un peu aux dragons que la fable plaçait à la garde des trésors cachés. Mais nous savons que, devant les bateaux à vapeur, ces hideux sauriens ne tardent pas à disparaître.

Les rives de la Fanshère sont très fertiles et bordées de nombreux villages, notamment de Fanshère (le Fanzaire de François Cauche), résidence de Dian Ramach ou Ramac, chef du Carcanossi, aussi appelé Anossi.

Nos cartographes contemporains tracent timidement ou omettent la Fanshère; le tracé de Flacourt est très ferme et l'on aurait pu le conserver en attendant un relevé topographique.

Flacourt donne sur les populations indigènes, qui dominent de la latitude de la baie d'Anton-Gil au sud de l'île, de curieux renseignements.

Elles forment sept castes, qui toutes viennent d'Adam, par les femmes. Dieu en personne a fait cette création, qui rappelle Athéné sortant armée du front de Zeus. L'ayant fabriqué du limon de la terre, Dieu lui tire : de sa cervelle, la mère des Roandrians; du col, la mère des Anacandrians; de l'épaule gauche, la mère des Ondzatzi; du côté droit, la mère des Grands-Voatziri; de la cuisse, la mère des Lohovohits; du gras de la jambe, la mère des Outsoa; de la plante du pied, la mère des esclaves. Ils admettent donc sept Èves, mères de sept castes qui ne s'allient jamais entre elles.

Les Roandrians, grands ou princes, enchassent dans leur généalogie le nom d'Imina, mère de Mahomet. Ils prennent des noms bibliques bien qu'Israël et Mahomet leur soient inconnus.

En vertu de leur glorieuse origine et sans doute aussi de leur supériorité militaire, les Roandrians soumirent les autres castes.

En très habiles gens, ils invoquèrent le droit divin et, grâce au concours non désintéressé des prêtres, ils persuadèrent au bon peuple que les dieux, leurs ancêtres, ont fixé pour toujours dans leur famille le pouvoir souverain.

Dian Ramach, qui était prince au temps de Flacourt, faisait affirmer par ses Ombias qu'il commandait à la pluie, au tonnerre, aux maladies. Moyennant cela, il était

redouté d'un chacun, et tandis que son pays vivait dans la soumission, il coulait ses jours en liesse, sans nulle appréhension du lendemain.

Les Madécasses n'avaient pas de temples, mais ils ne manquaient ni de religion, ni de prêtres.

Ils avaient un dieu créateur des sept terres et des sept cieux, maître de toute vie, dispensateur de tous biens; un diable, auteur de tout mal; des anges, « ministres de Dieu », qui faisaient mouvoir les cieux, les astres, les planètes, tous les éléments qui touchent à l'homme et à ses biens; des esprits inférieurs, mâles et femelles, qui se reproduisaient, remplissaient les fonctions de fées, de lutins, vivaient longtemps, mouraient, étaient appelés aux béatitudes célestes ou aux tourments des enfers; ils avaient des revenants qui erraient autour des tombes, dans les bois, dans les montagnes, et causaient de si grandes frayeurs que leurs familles les faisaient tuer.

Ils croyaient aux fantômes, aux spectres, et leurs diables, comme ceux de Loudun ou de Louviers, prenaient possession de femmes et de filles et les agitaient terriblement. Ils connaissaient le paradis terrestre, les patriarches, Jésus. Ils pratiquaient la circoncision.

Les femmes en couches invoquaient la vierge Marie, confessaient leurs infidélités conjugales à une bonne voisine qui s'empressait de les raconter aux commères du village. Les hommes, au moment de la mort, faisaient une confession générale, bénissaient leurs enfants et leur recommandaient de fuir le « mal et les pechez ».

Ils avaient une fable digne de la *Légende dorée :* autrefois, le diable était marié; sa femme, qui était très mauvaise, lui donna sept enfants mâles. De ces sept diablotins, le premier était orgueilleux et méchant ; le second, voleur et usurier ; le troisième, luxurieux; le quatrième, envieux et médisant; le cinquième, gourmand et ivrogne ; le sixième, adorait la guerre et ses horreurs; le septième, personnifiait la paresse. Tous les membres de cette aimable famille séduisaient les pauvres humains et les formaient à leur vilaine image. Certains hommes cependant évitèrent les pièges tendus par les démons et chargèrent l'ange Gabriel, qui devait être de leurs amis, de demander à Dieu l'expulsion de cette engeance maudite. Dieu, touché de leurs plaintes, les autorise à tuer les diables. Ils les tuent. Le père diable, au désespoir, à son tour va trouver Dieu, finit par l'apitoyer sur son malheur, et Dieu lui donne la mer pour pleurer ses enfants. Depuis lors, quand la mer se soulève et mugit sur le rivage, il est entendu que c'est le diable et sa femme qui répandent des larmes sur leurs diablotins.

Outre ces croyances, les Antanosses pratiquaient le culte des ancêtres et faisaient des sacrifices. Une bonne femme brûlait un cierge devant saint Michel, pour l'honorer, et un devant le diable, pour l'apaiser. Les Antanosses, au contraire, offraient au diable les prémisses des victimes et à Dieu les résidus. Ignorant d'ailleurs des richesses spirituelles, ils ne demandaient à Dieu que des richesses temporelles.

Croyant à Dieu et à diable, ayant toutes les superstitions

de nos ancêtres, il leur faut des intermédiaires entre eux et les puissances surnaturelles, inconnues, toujours invisibles, et ils en ont : les *Ombias*.

Comme les marabouts du Sénégal, les Ombias sont prêtres, médecins, sorciers, astrologues, et Flacourt ajoute impitoyablement : « fourbes et trompeurs ». Ils étaient hiérarchisés, avaient l'arabe pour langue hiératique et possédaient quelques livres du Koran.

Ils fabriquaient des amulettes donnant pouvoir sur la pluie, le tonnerre et le beau temps, pour appeler ou chasser les sauterelles et les crocodiles, pour ensorceler ou faire mourir un ennemi, pour obtenir l'amour des femmes et même la fin d'amours importuns. Si les amulettes, qui ne se donnaient pas, comme bien on pense, ne produisaient pas les effets voulus, c'était la faute de l'acquéreur, l'Ombias, naturellement, ne se pouvait tromper.

Quesnay, parlant de Louis XV, disait : « Je ne vois pas cet homme sans trembler. — Pourquoi? il est si bon, répondit son interlocuteur. — Si bon, tant que vous voudrez, mais il a pouvoir de m'envoyer à la Bastille ou de me faire couper le cou ».

Peut-être que les Ombias aussi étaient bons, mais ils pouvaient envoyer la ruine, la maladie, la mort; et les Madécasses tremblaient devant eux comme Quesnay devant Louis XV.

Les Ombias sont surtout admirables comme médecins.

Ils ne s'inquiètent pas de l'art médical, mais la divinité leur a livré tous ses mystères et le secret des incantations.

Comme les marabouts du Soudan, ils griffonnent des mots arabes sur des chiffons de papier, lavent ces papiers dans de l'eau et donnent cette eau à boire au malade. Si celui-ci guérit, l'honneur en revient à l'Ombias. S'il ne guérit pas, c'est sa faute. Il faut recommencer, et le saint homme recommence jusqu'à guérison, mort ou ruine du malade, car ce n'est pas gratuitement qu'il se démène : pour valider ses incantations, il lui faut de l'or, de l'argent, du corail, des pagnes, des vaches.

Il y a un autre moyen de recouvrer la santé. Les proches parents du malade envoient l'Ombias chercher de l'esprit au cimetière. L'Ombias fait un trou dans la case qui sert de sépulcre au père du malade et prie le mort de lui donner de l'esprit pour son fils ou pour sa fille, qui n'en a plus. Il tend devant le trou un bonnet, reçoit l'esprit, court au malade et le coiffe du bonnet en disant : « Je tiens l'esprit ! » Le malade se sent aussitôt soulagé, sinon guéri. A Madagascar, cela s'appelle de la médecine. En Europe, on fait des choses aussi extraordinaires, mais on les baptise d'un autre nom.

Les Ombias étaient aussi astrologues et leur astrologie ressemble étonnamment à celle de nos ancêtres. Ils admettaient sept terres et sept cieux, des jours fastes et néfastes en nombre à peu près égal. De là découlait un calendrier qui donnait, jour par jour, le détail des actes recommandés où permis ou défendus. Par exemple, l'enfant qui naissait un jour néfaste était abandonné dans les bois et y périssait si quelque bonne femme, par pitié, ne le ramassait pour l'élever comme sien. Souvent, il faut

le dire, la pitié des bonnes femmes était suscitée par les père et mère de l'enfant.

Pour se marier, les meilleurs jours étaient le premier, le deuxième et le quatrième de la lune, jours heureux qui virent la création d'Adam et d'Ève et la naissance d'Abel. Le troisième est frappé de malédiction, toute œuvre humaine est stérile : c'est en ce jour qu'Adam et Ève ont commis le péché.

Et ainsi de suite, jour après jour. Ces balivernes formaient un réseau à mailles serrées, fortes, dans lequel toute la population était si bien prise que rien ne se pouvait faire sans l'assistance d'un Ombias.

Ces Ombias nous paraissent des sauvages : ils étaient très forts au contraire. Non seulement ils avaient persuadé les indigènes de la réalité de leur prétendue puissance et de leur prétendue science, mais avec le secours du prince, qui opérait lui-même dans la cérémonie de la circoncision, ils étaient les maîtres absolus des populations dont ils dirigeaient strictement jour par jour et heure par heure, de la prime jeunesse à la mort, tous les actes. Leur religion, on peut le dire, était triomphante, plus absolue que l'islamisme et le christianisme, qui pourtant s'incrustent si profondément dans la vie de leurs adeptes. Les convictions étaient telles, que nous devons aux tentatives des missionnaires chrétiens, la plus grande part de nos désastres.

Cet attachement au culte national se trouvait tout aussi bien au sommet qu'à la base de l'édifice social. En voici un exemple :

Les Portugais avaient conduit à Goa un fils de Dian Ramach. Les jésuites l'instruisirent et le baptisèrent en grande pompe sous le nom de don André de Souza de Sahavedra. Il écrivait et parlait couramment le portugais. Les jésuites le trouvaient suffisamment instruit de la religion chrétienne. Cependant, de retour dans son pays, après avoir vécu trois ans avec les Portugais, il reprit la pagne et, avec la pagne, ses anciennes croyances. Ce qui lui resta du christianisme, ce fut une haine profonde des chrétiens.

Du cap Sainte-Marie au Manghabei ou baie d'Anton-Gil, les Malgaches avaient des qualités précieuses et aussi des défauts que leur foi religieuse ne pouvait atténuer.

Ils admettaient que la terre est commune à tous les hommes : comme conséquence ils envoyaient partout, librement, leurs troupeaux. Tous étaient au service de tous. Ils exerçaient l'hospitalité dans la plus large mesure, se privaient même, pour autrui, des choses les plus nécessaires.

Ils avaient le culte des morts. Ils révéraient les joueurs d'*herravou*, personnages semi-religieux, comme les *payés* de l'ancien Brésil, qui gardaient dans leur mémoire et chantaient les hauts faits des ancêtres.

A ces poètes, ils préféraient peut-être certains bouffons qui dansaient et, moyennant récompense honnête, chantaient les louanges du premier venu. En y mettant le prix, ils faisaient du poltron un héros et du sot un homme d'esprit. Flatteurs et flagorneurs sans vergogne, ils réussirent à Madagascar, comme les Griots, leurs congénères,

réussirent au Soudan. On dit même qu'en France leur métier a du bon. Ils sont hors caste, méprisés, ne peuvent s'allier qu'entre eux; mais ils sont bien payés, très redoutés, ce qui les console de tout.

Du pays de Manghabei, au sud de l'île, les habitants, dit Flacourt, « sont les plus adulateurs, menteurs et dissimulez qu'il y aye au monde, gens sans cœur, et qui ne font vertu que de trahir et tromper... gens qu'il faut mener et gouuerner par la rigueur, et qu'il faut chastier sans pardon, tant grands que petits, estans trouuez en faute ». Si on les pardonne, ils n'en savent aucun gré et sont pires qu'avant, « estimans ceux-là niais, et sans esprit qui pardonnent ».

En guerre, ils fendent le ventre aux femmes et coupent en morceaux les enfants. — Ils ont autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir et cela ne leur suffit pas.

Les femmes ne sont pas plus sages. Jeunes filles, elles usent et abusent de la liberté qui leur est accordée. Elles ne craignent pas d'arracher publiquement la pagne de celui qui a négligé de les payer. L'inconstance des femmes mariées est telle que la paternité n'est jamais certaine et que la filiation des familles se fait par les femmes. Légalement, le mari a sur ses femmes une grande autorité; en fait, il en use peu. La chasteté des femmes, à laquelle nous attachons tant de prix, est pour lui sans valeur. Que l'homme heureux soit discret, parfaitement discret, tout est pour le mieux; et encore que l'on connaisse ses amours, il jouit de l'estime universelle.

Quand les hommes sont à la guerre, les femmes se

réunissent, dansent et chantent nuit et jour. Elles sont alors rigoureusement chastes, parce qu'une infidélité causerait la mort d'un père ou d'un mari.

Les Antanosses sont imprévoyants : ils gaspillent en quelques jours leurs provisions d'une saison.

Leur bonheur est de rire, de faire des bouffonneries, d'entendre des fables et des contes du temps passé.

Ils ont trois lois :

Le *Massindili*, que le prince applique à sa volonté, mais en se conformant à la tradition ;

La *Massinpoh*, loi particulière ou manière de vivre de chacun ;

La *Messentane*, ou coutume du pays, qui fixe des règles absolues pour la plantation des vignes, la construction des villages, des maisons et des magasins, pour la guerre, les réjouissances publiques, les danses, la manière de vivre et les divers détails de la vie. Tout est réglé par les rites qui, bien entendu, sont interprétés par les Ombias. De ce coutumier sont tirées les lois du prince. Si celui-ci commandait quelque chose de contraire à cette loi des ancêtres, on pourrait ne pas lui obéir.

De la rivière Fanshère, dont les populations riveraines étaient surtout l'objet de l'étude de Flacourt, le directeur général de la colonie passe à la baie de Fort-Dauphin, qu'il ne dénomme pas, mais qu'il donne très exactement, surtout dans sa carte « de Carcanossi ». Cette baie est fermée au sud par la péninsule de Taolankarana, où est situé Fort-Dauphin ; elle est fermée au nord par la pointe d'Itaperina (Itapere de Flacourt).

Il dessine, sans la nommer, la baie Lokara. Il connaît le lac Manaïvou et son déversoir, en face duquel il place l'île Sainte-Claire et huit îlots, mais il ne figure pas la rivière Manghiro qui unit son cours au déversoir du lac Manaïvou.

La baie de Manafiafa où Sainte-Luce est trop accentuée. Elle est couverte par quatre îlots. Sa rivière, *Manafiaf*, forme, en arrivant à la mer, un grand lac qui ne figure pas sur les cartes modernes. C'est à Sainte-Luce, pays malsain, sur le bord de la rivière Manafiafa, que les Français établirent leur première habitation. Il se peut que Flacourt ait marqué comme lac un vaste marécage.

La *Manatengha* ou *Mananpani* est, dit Flacourt, une grande rivière qui vient du sud-ouest et se jette dans la mer sous le tropique du Capricorne. A son embouchure, qui est libre, se trouvent des étangs et des îlets.

La carte de la Guerre et celle de Laillet et Suberbie la placent un peu plus au sud et la font couler de l'ouest à l'est.

Louis Catat l'a revue, en 1890, vers le milieu de son cours et à Manentena, près de son embouchure. Il trouve qu'elle coule, ainsi que le dit Flacourt, du sud-ouest au nord-est.

Quant au nom de cette rivière, il varie de carte en carte. Flacourt dit Manatengha et Manenpani; le cartographe de la Guerre, Manenbondo; Laillet, Manambondra; Louis Catat, Manampanihy [1].

[1] Où il y a des roussettes (chauves-souris). Alf. Grandidier.

Elle se grossit de nombreux ruisselets, arrose et féconde toute la vallée d'Amboule, qui est ainsi riche en pâturages et en bétail. Le pays est tellement cultivé, déboisé, que les habitants doivent aller chercher très loin, dans les montagnes, le bois dont ils ont besoin. Il y a des mines de fer et une source thermale.

Le chef s'est agrandi, par la guerre, aux dépens de ses voisins. Les Français l'ont aidé dans cette besogne. Il leur a témoigné sa reconnaissance en permettant à l'un de ses voisins des bords de la Mandraré d'en assassiner dix-neuf.

Il est riche, mais peu respecté. Quand les vivres manquent, ses sujets viennent à sa maison, le lient ainsi que ses femmes et lui demandent des bœufs ou la vie. Il donne des bœufs, mais quand revient l'abondance, il se les fait rendre, et au quadruple.

L'Amboule sert de refuge aux vagabonds, et ses habitants, au nombre de deux ou trois mille, sont libertins et passablement anarchistes.

Après la Manfatengha, en allant vers le nord, Flacourt marque la Managharé. Il la place par 22° 30' de latitude sud, et dit qu'elle se jette dans la mer par sept embouchures (d'après la carte, quatre d'après le texte). Les cartes de la Guerre et de Laillet donnent, au contraire, trois rivières en éventail, nommées Manambava, Itsitambola et Manambalo, qui se jettent dans la mer par une embouchure commune. Flacourt paraît s'être trompé sur la latitude et sur l'embouchure de sa rivière. Il semble même qu'il a voulu désigner la Matitanana « main

morte », bien qu'il donne à un ruisseau voisin le nom de Matatana.

Il donne le nom de Vohitsbanh au pays situé entre la Manatengha et la Manangharé. Ce pays est riche en bestiaux, miel, cannes à sucre, ignames, légumes et mines de fer.

Il est partagé entre plusieurs chefs qui sont toujours en guerre par suite de vieilles haines qu'ils se lèguent de père en fils.

Les habitants sont vêtus d'étoffes faites d'écorce. Ils ont pour armes la sagaye et une rondache en bois couverte de cuir de bœuf.

Ils sont larrons et volent, pour les vendre, les enfants de leurs voisins, les esclaves et même leurs proches parents. Ils n'ont aucune religion et craignent les blancs des Matatanes qui auraient pouvoir de les faire mourir de maladie.

Flacourt signale, sur le versant occidental, les Eringdranes et les Vohits-Anghombes « peuples habitant les montagnes de l'aurore », les Hovas d'aujourd'hui.

Le pays des premiers s'étendait du 21e au 22e degré de latitude sud, dans la ramure méridionale de la Mansiatre, rivière « grande comme la Loire », maintenant nommée Saint-Vincent, Mangoka ou Mangoky. Les Eringdranes se divisent en grands et petits. Les deux partis réunis peuvent mettre en ligne trente mille guerriers.

Les Vohits-Anghombes sont au nord, dans l'éventail que forment les affluents septentrionaux de la rivière

Saint-Vincent. Leurs villages sont les plus beaux et leurs maisons les mieux construites de toute l'île. Le pays est très riche en riz, bestiaux et mines de fer. Il peut mettre sur pied cent mille hommes. Quarante Français y conduisirent dix mille Eringdranes. Flacourt ne dit pas quel fut le résultat de cette campagne, mais la terreur que causaient les armes à feu ne laisse aucun doute.

Sur le versant oriental, au nord de la Mananghare (Matitanana), entre cette rivière et la Mananzari ou Antanares (aujourd'hui Mananjara ou Mananjari), se trouve le pays des Matatanes, qui est plat et très fertile. Chaque année, on pourrait y charger plusieurs navires de cannes à sucre.

Les Matatanes vendent à leurs voisins des *hiridzi*, amulettes ou scapulaires. Il y en avait un qui prouve le génie inventif des Matatanes et la crédulité de leurs voisins. Le mari qui avait le moyen de se le procurer croyait pouvoir dormir en paix, car ce *hiridzi* avait la vertu singulière d'empêcher un homme de remplir le rôle d'amant. Nos ancêtres connaissaient très bien le *hiridzi*, mais sous un autre nom.

La Mananjara, « qui a des arbres zara », est placée par Flacourt par 21° 10' environ de latitude sud.

Les nouvelles cartes donnent un tracé plus précis que le sien, mais peu différent.

La rivière s'ouvre une voie dans les avant-monts et se partage en deux branches qui drainent, par un éventail de ruisselets, les monts boisés des Ambohitsmènes ou

« Montagnes rouges », monts visibles de quinze lieues en mer et rappelant la Table du cap de Bonne-Espérance.

Le pays arrosé par la Mananjara est très riche en mines d'or et de fer, en bestiaux, céréales et fruits.

A son embouchure, au milieu des marais, se trouve le fort de Masindrano ou « Salée eau », qui déjà figure sur la carte de Flacourt.

De la Mananjara à la Mangourou, notre Mangoro « qui dévaste », le pays portait le nom de Manouffi, qui était celui d'un cap et d'une rivière.

Dans cette province, la première caste des Blancs, ou race royale, est autrement noble que les Croisés, si l'on en croit ses légendes.

Elle descend de Ramini, prophète incomparable, que Dieu a « fait descendre du ciel et des étoiles » ou « créé de l'écume de la mer ».

Ramini épousa l'une des filles de Mahomet, puis alla régner en Orient, dans le Mangadsini ou Mangaroro. Il eut un fils et une fille qui se marièrent ensemble et eurent deux fils : Rahadzi et Racoube ou Racouvatsi.

Rahadzi hérita de la couronne. N'ayant pas d'enfants, il résolut de partir, avec cinquante vaisseaux, pour un long voyage. Préalablement il pourvut à l'éducation de son jeune frère, fit mettre en terre, dans des vases, des bananes, des cannes à sucre, du jus de citron, et donna l'ordre de placer son frère sur le trône s'il n'était pas de retour avant que bananes, cannes à sucre et jus de citron ne fussent corrompus ou évaporés.

Après dix ans d'attente, ses fidèles sujets reconnurent,

par l'examen des vases, que le moment était venu de couronner le jeune Racoube.

Huit jours après cette cérémonie, Rahadzi rentre dans le port. Racoube, pris de peur, charge sur des navires ce qu'il a de plus précieux et part, avec trois cents hommes, à la recherche d'un nouveau royaume. Rahadzi le poursuit pour le ramener à lui. Cela se passait, selon l'appréciation de Jules Codine, vers la fin du VII[e] siècle [1].

Racoube arrive à la Grande Comore; la trouvant habitée, il revient à l'est, longe les côtes de Madagascar et s'échoue à deux lieues au nord de la Mananjara, à l'embouchure d'une petite rivière qui parait être la Makela. Treize jours après, Rahadzi arrive à la Manghoro. Il apprend que son frère est sur la Mananjara et lui envoie un homme de confiance pour le ramener. Celui-ci trouve des chrétiens naufragés qui lavent leurs « chemises » et construisent un nouveau navire pour retourner dans leur pays. Quant à Racoube, il a déjà pris le chemin des montagnes.

Rahadzi jugea qu'il avait assez fait pour son frère et, le laissant à ses alarmes, il se fixa dans la région, fonda la nation des Zafféramini qui domina sur les Ambohitsmènes, les Antavares et les Matatanes. Cette tâche remplie, il retourna dans son royaume.

Racoube avait remonté la Mananjara jusqu'à sa source, puis, étape par étape, avait gagné le pays des Hazon-Ringhets ou Terre-de-Pracel, situé en bordure du canal

[1] *Mémoire géographique sur la mer des Indes;* Paris, Challamel, 1868, pp. 68-69.

de Mozambique, entre la baie de Pracel (embouchures de la Manamboho) et l'anse du Mansiatre (embouchures de la Mangoky).

Il épouse la fille du chef et nourrit l'espoir de devenir chef à son tour. Cela ne plaît pas aux indigènes qui se mutinent et le forcent à prendre la fuite. Il se dirige au sud où il réussit au gré de ses désirs. Il devient chef et fait souche dans le pays des Carcanosses. Dian Ramach le compte parmi ses encêtres. Ramini est-il tombé des étoiles? A-t-il été créé, comme Vénus, de l'écume de la mer ? Le doute est permis. L'immigration de ses petits-fils à Madagascar est moins incertaine. En tout cas, leurs descendants vrais ou prétendus, se font un titre de cette origine surnaturelle pour assujettir les Noirs et vivre à leurs dépens. On ne pensait guère qu'à Madagascar le droit divin était en pleine vigueur.

En France, jadis, quand un serf mourait sans laisser d'héritage, ses enfants lui coupaient la main pour la porter au seigneur, héritier de droit. Les seigneurs Madécasses étaient aussi héritiers des noirs, mais, moins barbares que leurs congénères de France, ils laissaient à la famille du mort la terre, la case et les outils dont elle avait besoin pour vivre.

Continuant sa description, Flacourt s'arrête à Port-aux-Prunes. Ce nom est resté à un îlot, nommé par les indigènes Nosy-Alanana, et le port a pris celui de Tamatave ou *Toamasina*, c'est-à-dire « Comme-Saint » [1].

[1] Nous empruntons à M. Alfred Grandidier toutes ces transcriptions de noms de lieux (*Les canaux et les lagunes de la côte*

D'une simple échancrure de la côte, notre auteur fait une baie profonde. Il connait Tamatave sous le nom de Tametavi, mais il ne l'a pas vue, car elle est difficilement visible du large, et ne la fait pas figurer sur sa carte. En 1647, faute de bons câbles, nous y avons perdu une barque toute neuve, chargée de riz blanc et de coquillages.

Le pays de Port-aux-Prunes s'étend de Tamatave à la baie d'Anton-Gil. Il est riche en cultures et en pâturages. Les habitants sont honnêtes, les femmes et les filles sages, d'ailleurs très surveillées. Du matin au soir, hommes et femmes sont aux travaux des champs. Ils partent ensemble et reviennent ensemble. La plantation du riz se fait en cadence, en chantant, ce qui doit être assez gracieux. Par leur incessant labeur, toujours ils ont du riz en herbe, en fleurs et en maturité. Ils élèvent des taureaux et des vaches, mais seulement pour le lait et les sacrifices.

Ils se nomment Philoubée, sentent un peu le judaïsme et sont très hospitaliers. Ils honorent le travail, ne connaissent ni miséreux, ni vagabonds. Ils traitent paternellement leurs esclaves, mangent avec eux et les marient même avec leurs filles. Les enfants qui naissent les mardis, jeudis et samedis sont abandonnés dans les bois.

Chaque village a son autonomie et choisit un arbitre pour juger les différents entre particuliers. Si deux

orientale de Madagascar, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1er trimestre de 1886, pp. 32 et seq.).

villages philoubei se déclarent la guerre, les autres s'efforcent de les mettre d'accord. S'ils persistent, on les laisse se battre tant qu'ils veulent. Quand il s'agit d'une guerre contre des étrangers, tous les Philoubei sont solidaires.

Leurs villages sont situés sur les cours d'eau et sur les montagnes, qui sont petites et fertiles. Ils sont entourés de pieux et n'ont que deux portes : l'une sur les champs, pour les besoins journaliers; l'autre sur les bois, pour les accidents de guerre.

Flacourt place, au nord du pays de Port-aux-Prunes, l'anse de Ghallenboulou, l'Angalemboule de sa carte. Il y a maintenant deux forts : Vohimasina et Fénériva. Il exagère beaucoup l'éperon que forme ici la côte et le nomme « Longue-Pointe ».

Au nord de l'anse, sur la Mananghourou, notre Maningory, se trouvent des pierres de cristal « qui ont plus de quatre pieds de grosseur ».

Son tracé de la rivière est très défectueux. Pour lui, la Maningory vient des montagnes, naît d'une source unique et entre dans la mer par un vaste delta.

D'après les cartes actuelles, cette rivière se forme de deux affluents principaux. Celui du nord descend des hauts sommets, celui du sud du lac Alaotra, qui était inconnu de Flacourt; à trentre-deux kilomètres de la côte, les deux cours se confondent et vont se perdre dans la mer par une embouchure unique.

D'après sa carte de détail, il a pris pour des déversoirs de la Maningory tous les petits cours d'eau compris entre cette rivière et la Pointe-à-Larrée.

Sur la latitude septentrionale de la baie d'Anton-Gil, il place le pays des Andouvouches, grande presqu'île qui paraît assimilable à celle de Mahajamba. Mais il n'a pas vu cette partie de Madagascar et ses renseignements sont incertains. Il est bien informé, cependant, quand il dit que les Comoriens viennent acheter dans ce pays du riz, des pagnes de soie, de l'argent et des esclaves.

Revenant à la bande orientale, Flacourt cite la Manansatran, qui pourrait bien être l'une des branches supposées de la Maningory. Sur cette rivière fut tué, en 1655, le lieutenant La Forest, qui cherchait à se procurer du cristal de Roche.

La Manangari, qui vient ensuite, semble devoir être assimilée à la Fatadrano des cartes modernes. C'est une belle rivière, qui ne se bouche point. A trois kilomètres au nord, s'élève le fort de Sahaka.

Nous arrivons à la grande baie d'Anton-Gil. Flacourt est le premier qui l'ait orientée correctement. Son tracé n'est pas parfait, mais il donne un bon canevas sur lequel ses successeurs, mieux outillés et moins pressés que lui, pourront préciser les détails. Il lui donne quatorze lieues de profondeur et neuf d'ouverture, ce qui est exact. La position est fausse dans son texte et bonne dans sa carte. L'île Marosse est anonyme. Il la connaît pourtant, car il dit qu'elle est fertile en toutes sortes de vivres, qu'elle a de belles eaux et qu'elle offre aux navires un bon abri.

Il nous apprend que cette baie a pour nom Malgache, « Manghabei ». D'Antonio Gillo elle est appelée Antongil.

Élisée Reclus écrit « Anton-Gil », dénomination qui reproduit mieux le nom du découvreur.

Flacourt constate, après François Cauche, que les Hollandais ont eu sur cette baie un établissement pour le trafic des esclaves. Ce que Cauche ne pouvait pas dire, c'est la fin dramatique de cette petite colonie.

Les Hollandais étaient au nombre de douze. Huit moururent de maladie. Les quatre survivants allèrent en guerre avec Rabécon, seigneur du pays, contre le seigneur de Manangharé.

Rabécon fut vaincu, et les Hollandais tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Celui-ci se plaint de leur intervention. Il les traite bien pourtant, leur fait promettre de ne plus prendre les armes contre lui, de le laisser, à l'avenir, s'arranger avec Rabécon.

Quelques mois après, Rabécon rentre en campagne, toujours accompagné des quatre Hollandais, qui ne tiennent compte de leur serment. Il est vaincu de nouveau et les Hollandais sont encore faits prisonniers par le seigneur de Manangharé. Manangharé est étonné du manque de parole des Hollandais. Néanmoins, sur un nouveau serment, il les remet en liberté. Dans sa loyauté de demi-sauvage, il croyait à la sainteté du serment !

Une troisième fois, Rabécon envahit le pays de Manangharé; les Hollandais, qui ne se croient pas plus liés par deux serments que par un seul, sont encore avec lui. Il est battu de nouveau. Mais l'un des Hollandais trouve moyen de s'approcher de Manangharé, et, pour le remer-

cier de lui avoir accordé deux fois la vie, il le tue d'un coup de mousquet.

Dans ces pays, comme nous l'avons déjà dit, tout l'effort du combat porte sur le chef : mort le chef, tout est perdu. C'est ce qui arriva. Le seigneur de Mananghare à terre, tous ses soldats prennent la fuite ; après pillage, son bourg est incendié, ses femmes, ses enfants, ses esclaves sont tués ou faits prisonniers.

Fiers de leur victoire, les Hollandais se rendent insupportables, et Rabécon, à bout de patience, les fait tuer.

Flacourt apprit ce drame pendant son séjour à l'île Sainte-Marie.

Il est le premier qui donne de cette île un tracé digne d'attention.

Il l'appelle *Isle Saincte Marie, Nossi Ibrahim* ou *Isle d'Abraham*. Cauche dit que ce dernier nom vient d'un personnage des légendes Malgaches, qui fut grand pêcheur de baleines ; Flacourt attribue aux indigènes une origine israélite et pense qu'ils ont marqué, par ce nom, leur admiration pour le patriarche qui eut l'honneur de recevoir à sa table le dieu d'Israël. Elisée Reclus appelle cette île Sainte-Marie, comme les Français, et Nossi-Bahara, comme les indigènes.

L'îlot des Nattes, anonyme dans la carte générale de Flacourt, est appelé, dans sa carte de détail, « Islet de Sainte-Marie ». Il a la forme d'un trapèze, n'est séparé de l'île que par un canal large de trente toises et profond, par endroits, de deux pieds seulement. L'excellence de ses pâturages attire un grand nombre de bœufs.

L'île Sainte-Marie s'allonge en fer de lance devant la baie Tengteng (Tintingue)[1] et « paraît être le reste d'un cordon littoral qui continuait la muraille rectiligne des côtes du sud et reliait Foulepointe au cap de Masealа ». Flacourt lui donne dix-huit lieues de longueur sur trois dans sa plus grande largeur. Il se trompe un peu, car, mesurée sur la carte de Laillet et Suberbie, elle a, en longueur, cinquante-deux kilomètres, soit treize lieues, et en largeur six kilomètres, soit une lieue et demie. Il ne connaît pas l'espèce de fjord qui s'avance parallèlement à la côte orientale et il donne au port Sainte-Marie des dimensions exagérées.

Toute l'île est bordée de cayes ou roches qui sont praticables, à haute mer, pour les canots. Dans ces cayes se trouvent de beaux rochers de corail blanc et des coquillages que les nègres vendent aux Français. Sur le rivage de l'est, les insulaires ramassent de l'ambre gris, mais ils le gardent pour les sacrifices aux tombeaux des ancêtres.

L'île Sainte-Marie est d'ailleurs un « vrai bijou », « une station de premier ordre où les Français ont réellement beaucoup fait[2] ».

Elle est riche de 20,000 hectares de forêts, bien vallonnée, bien arrosée, elle donne par an deux récoltes de riz, produit en abondance la canne à sucre, les bananes et les ananas. Le tabac, cultivé par les Français, est le

[1] Élisée Reclus, *Nouv. géogr. gén.*, t. XIV, p. 75.

[2] François de Mahy, *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar;* Paris, Lemerre, 1891, p. 72.

meilleur de Madagascar. Depuis que nous y avons des installations, le « Grand » d'Anton-Gil n'ose plus y venir faire la guerre, et les villages s'y multiplient. Flacourt en a vu une douzaine occupés par des hommes qui se prétendaient de la race d'Abraham; il faut dire cependant que leurs traits et leur démarche n'ont rien de sémitique.

Notons qu'en 1883 les Betsimisarakas de l'île Sainte-Marie étaient au nombre de 7 500.

Flacourt connaissait ainsi, par lui-même ou par ses agents, la côte orientale de Madagascar depuis la rivière Fanshère jusqu'à la baie d'Anton-Gil.

Les intérêts de la colonie vont maintenant le porter sur la côte occidentale, à la baie de Saint-Augustin, pays qui fut découvert par les Français ainsi que tout l'intérieur de l'île au sud du 19e degré de latitude.

Ce voyage sera pour lui un nouveau sujet d'étude.

Le premier point qu'il décrit est l'anse aux Galions. Cauche la signale, mais ne la marque pas sur sa carte. Flacourt la figure par deux lacs alimentés par une rivière et reliés à la côte par un large canal. Le cartographe de la Guerre (1885) ne la connaît pas. Laillet trace le premier bassin et fait passer, sur l'emplacement du second, un chemin littoral qui est supposé faire presque le tour de l'île. Cela ne veut pas dire que Flacourt a tort.

Cette anse, bonne seulement pour les barques, est exposée aux vents du sud-est et du sud, qui soufflent toujours en tempête.

Vers 1538, des naufragés portugais y construisirent une habitation. Ils eurent pour ennemis les indigènes,

qui envièrent leurs richesses, c'est-à-dire ce qu'ils avaient pu sauver du naufrage. Ces bandits les assassinèrent un à un, par ruse. Les cinq ou six derniers survivants se fortifièrent et se défendirent avec tant d'énergie que les sauvages furent forcés de leur vendre les vivres dont ils avaient besoin.

Un navire portugais parut enfin, les prit à son bord, partit dans la direction du soleil levant et jamais plus ne donna de ses nouvelles.

De l'anse aux Galions à la Mandrerey il y a des salines qui seraient, avec des soins, les meilleures du monde.

Cette rivière prend ses sources dans une région que les cartes actuelles signalent comme « inconnues et peu peuplées ». Ce n'est pas l'avis du docteur Louis Catat, qui d'ailleurs ne trace pas la rivière comme Laillet et le cartographe de la Guerre.

Les deux rives de la Mandrerey, qui sépare les Carcanosses des Ampâtres, sont également indiquées comme désertes. C'est sur la rive droite que M. Alfred Grandidier a trouvé des fragments d'œufs d'æpyornis. Flacourt décrit ce pays comme très beau, très fertile et très boisé. Les indigènes construisent leurs habitations dans les bois et les protègent par un palis impénétrable composé de forts pieux, protégés eux-mêmes par des arbres épineux. Ils sont pillards, se volent même leurs femmes, ce qui cause une guerre sans fin.

L'état de nature n'est donc pas l'état de paix, d'amour et de doux repos, comme le croyait Jean-Jacques.

Le pays étant peu peuplé, fertile, riche en plaines her-

beuses, les bœufs sauvages s'y donnent rendez-vous, et peut-être qu'à l'exemple des hommes ils se cossent fièrement en l'honneur des génisses.

Au pays des Ampâtres succède celui des Caremboules, entre les rivières Mananbouve et Ménérandre, aujourd'hui Manamboro et Ménarandra.

Le tracé de cette partie de la carte de Flacourt laisse à désirer. Le remarquable cap Sainte-Marie n'est pas indiqué. L'assimilation des rivières est incertaine.

Après la Ménérandra, Flacourt trace une rivière anonyme, puis la Machicora. puis une seconde rivière anonyme, enfin la Sacalite. Or, outre que les distances de rivière ne s'accordent pas avec les cartes modernes, ces cartes donnent, après la Ménérandra, la Manambahy, l'Ilinta et la Machicora. Pour être juste, il faut dire que cette région est encore peu connue, et qu'il serait peut-être prématuré d'attribuer à Flacourt tous les torts.

Vers 1650, le pays de Mahafale, qui confine à celui de Caremboule, n'était cultivé que par son seigneur. Ce seigneur possédait les plus beaux troupeaux de l'île, mais il les avait volés aux Machicores, ses maîtres. Ceux-ci, follement, guerroyaient toujours entre eux, et lui, malin, profitait du désordre pour piller tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des combattants.

Entre la Sacalie (notre Machicora) et la baie de Saint-Augustin, Flacourt place le pays de « Siveh », qu'il décrit comme stérile, occupé par une population clairsemée, misérable, réduite à vivre de laitage et de tamarin.

Il donne aux environs de la baie le nom d'Ivoron,

et dit que le pays est bien cultivé. A part quelques rochers dont il faut se garer, cette baie offre aux grands navires un bon mouillage et un bon abri contre les mauvais vents. La pêche y est abondante. Les îlots et les bords de la rivière sont couverts de citronniers, de tamarins et d'orangers. Le nord de la rivière produit beaucoup de riz et nourrit de nombreux troupeaux.

La rivière, Onal Lahé (notre Onilahy), est large comme la Loire. Flacourt la fait descendre des premiers contreforts de la chaîne médiane. D'après Laillet et Suberbie, elle naît dans les plateaux du centre, reçoit du nord de nombreux affluents et atteint la mer après un cours d'environ cent trente-cinq lieues. Sur ses rives se trouvent des mines d'or, métal que les grands possèdent en abondance, cachent en terre et honorent comme dieu.

La baie doit aux Portugais son nom de Saint-Augustin. Des compagnons de François Pirard, évadés de Fort-Dauphin, y construisirent un fort, probablement celui que Flacourt indique sur la rive gauche. Ils y attendirent qu'un navire anglais de passage voulût bien les rapatrier. Auprès se trouve un cimetière où reposent plus de trois cents européens. Malgré son nom de « cimetière des Français », il garde les cendres de bon nombre d'Anglais et de Hollandais, surtout des Anglais, parce que les flottes des Indes faisaient escale à Saint-Augustin et y laissaient leurs malades comme dans un sanatorium.

Au sud de l'Onilahy s'étendait le pays des Machicores, pays très fréquenté des Français parce qu'il était riche en topazes, aiguemarines, émeraudes, rubis, saphirs et

cristaux. Des explorateurs en ont réuni des échantillons, mais, pour une cause ou pour une autre, ces richesses sont encore légendaires.

Le seigneur ou Grand se nommait Dian Baloüalen, c'est-à-dire « maître de cent mille porcs ». Il maintenait le pays en paix ; son bon peuple était heureux, multipliait, vivait en liesse. A sa mort, ses fils ne s'entendirent pas. Chacun d'eux voulut être le « Grand chef » et eut ses partisans. La guerre fut acharnée, sans miséricorde. Les hommes, les femmes, les enfants des vaincus étaient coupés en morceaux. Le pays fut dépeuplé, les friches reprirent le terrain qu'elles avaient perdu sous le sage Baloüalen, les survivants se cachèrent dans les bois, vécurent misérablement de racines et de bœufs sauvages. La misère causée par les prétendants fut telle que, maintenant encore, lés cartes portent cette mention : « contrées inconnues, peu peuplées ».

Au nord de la baie de Saint-Augustin, Flacourt donne encore la Ravonména, qui paraît répondre à notre Fihérénana. L'orientation de cette rivière est défectueuse, le cours trop réduit, l'embouchure exagérée. Il prévient d'ailleurs qu'aucun français n'a vu ces régions et qu'il emprunte aux cartes portugaises le reste de son tracé.

Il met en place le cap Saint-André ; mais entre ce cap et la baie de Saint-Augustin, il représente la côte comme rectiligne alors qu'elle ondule en vagues de dix lieues d'amplitude.

Du cap Saint-André au cap d'Ambre, la côte décrit un arc-de-cercle dont le centre est un peu au nord de la

Grande-Comore. Flacourt lui fait aussi décrire un arc-de-cercle, mais en sens inverse.

Il trace sur cette côte un certain nombre de baies qu'il laisse anonymes et dont l'assimilation serait téméraire. Il faut remarquer toutefois que sur une échancrure placée à la latitude de la baie de Narendry il écrit le nom de « Diego Soares ». Il transporte donc de l'est à l'ouest et à soixante lieues trop au sud la belle baie de Diego-Suarez. Cette erreur ne peut être imputée aux cartographes portugais.

A partir du 13e degré de latitude sud, il dresse la côte occidentale droit vers le nord et la prolonge jusqu'au 11° 25', c'est-à-dire qu'il place le cap Natal ou d'Ambre à 0° 32' environ trop au nord et le cap Saint-Sébastien à 0° 28' trop au sud. Sa côte septentrionale, bien que coupée d'une baie anonyme, est parallèle à l'Equateur, rectiligne et large d'un degré.

Il donne à la corne de l'ouest le nom de cap Saint-Sébastien, à celle de l'est, celui de cap Natal, et de ce point au cap Maseala, la côte, également rectiligne, est parallèle au méridien. Sur cette terre, si étrangement défigurée, il écrit cette légende : « Pays incogneu aux François ».

Ce tracé bizarre, que Flacourt déclarait conjectural, est arrivé jusqu'à Belin (1765), en passant par deux de nos gloires géographiques, Guillaume de l'Isle (1722) et Danville (1749).

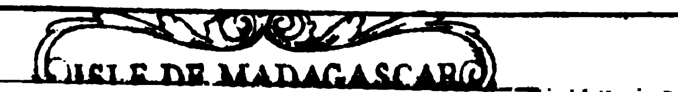
Flacourt a été plus heureux dans son orographie de la Grande-Terre. Pendant toute la durée de sa navigation

de Fort-Dauphin à la baie d'Anton-Gil, il a vu la cime de la chaîne qui partage l'île en deux versants; de la côte occidentale, il n'a pu qu'entrevoir les derniers plissements du sol : il a donc porté vers l'est l'épine dorsale de Madagascar. Les détails sont grossiers. Flacourt n'a pas du tout la prétention de figurer le relief du sol. Nous n'avons pas d'ailleurs le droit d'être exigeants, car, réserve faite du territoire de Diego-Suarez, nos cartes donnent encore à la fantaisie la plus large place.

Malgré les promesses de sa Compagnie, Flacourt est resté cinq longues années sans nouvelles et sans secours de France. C'était pendant la minorité de Louis XIV, et nos gouvernants ne pensaient guère à ceux qui portaient au loin notre drapeau. Ayant appris, par deux navires envoyés pour prendre un chargement de marchandises, que M. de la Meilleraye était devenu maître de la Compagnie de l'Orient, il partit pour la France le 12 février 1655. Mis au courant de la situation nouvelle, il repartit pour Madagascar avec le titre de Directeur général de la Société.

Le navire qui le portait fut attaqué par des pirates algériens et détruit par l'explosion de la Sainte-Barbe. Flacourt périt dans la catastrophe.

Cette mort fut un malheur pour la colonie, car Flacourt, malgré ses défauts, qui étaient ceux de son temps, était homme de haute valeur.


Fol. 1.



VI

Carte de Nicolas Sanson. — 1655.

Tandis qu'Étienne de Flacourt étudiait et faisait étudier sur place la « Grande Terre », Nicolas Sanson, d'Abbeville, dressait sa carte d'*Afrique* en dix-neuf feuilles.

Nicolas Sanson est l'une de nos gloires nationales. Dès l'âge de dix-huit ans il entreprit la construction d'une carte des Gaules, et cette carte fut longtemps considérée comme la meilleure que l'on eût pour l'étude de la période gallo-romaine.

Très instruit et très consciencieux, il élargit le domaine scientifique de son temps et arriva vite à la renommée. A vingt-sept ans, il fut nommé, par Richelieu, géographe du roi. Il donna des leçons de géographie à Louis XIII et à Louis XIV. Les hommes les plus distingués, surtout les militaires, alors même qu'ils s'appelaient Conti et Condé, venaient s'instruire auprès de lui. Louis XIII le tenait en si haute estime qu'il ne voulut pas, lors de son voyage à Abbeville, loger ailleurs que chez lui. Les courtisans ayant manifesté l'intention de prendre son cabinet de travail pour agrandir l'appartement royal, Louis XIII leur fit cette réponse qu'on n'aurait pas attendue du fils de Marie de Médicis : « Non. Ce serait profaner le sanctuaire de la science ».

La carte d'Afrique de Sanson avait des qualités, mais elle apporte peu de nouveau sur Madagascar.

Le savant géographe copie fidèlement le *Sanctvs Lavrentivs* de Livio Sanuto de 1588. C'était quelque chose de préférer à la carte de François Cauche celles de Mercator et de Sanuto.

Ses écritures sont disposées avec plus de goût que celles de Sanuto, et sa nomenclature est plus riche; mais le tracé, tant de la Grande terre que des archipels, est identique.

Il emprunte à la carte de Cauche le nom de *Bugi* qui paraît s'appliquer à Nosy Bé, Nosy Faly et Nosy Mitsio. Comme François Cauche, il place à l'est le port aux Galions qui se trouve au sud.

Sur la côte orientale il donne l'*I Biego Soares* qui déjà figure sous le nom de *Diego Sores* dans la carte de Mercator de 1607, et, plus anciennement en 1599, sous le nom de *I de Diego Soares* dans celle de Gysbert.

Sanson place à égale distance des deux mers le pays d'Amboule qui est baigné par la mer des Indes.

Il ne connaît pas Fort-Dauphin, mais il marque le cap Sainte-Marie.

Toutes ses rivières sont perpendiculaires à la côte et divisent l'île en grands rectangles. Il ne mentionne pas, et personne encore n'a mentionné, les marigots qui bordent la bande orientale depuis l'Ivondron, près de Tamatave, jusqu'à la Matitana, sur une longueur d'environ quatre cent quatre-vingt-cinq kilomètres.

Il divise l'île en deux parties égales par un enchevêtrement de monticules qui se dirigent du nord au sud.

Edw. Weller, dans sa carte de l'atlas Hughes de 1875,

reproduit pour les rivières et les montagnes, les dispositions du tracé de Sanson. Il donne aux rivières un cours moins rigide, et les montagnes sont représentées par une longue chenille. Le dessin est en progrès, la géographie est stationnaire.

Pour Sanson, ces erreurs sont excusables, car avant Flacourt on ne savait rien de l'intérieur de l'île, et on n'en raisonnait que par hypothèse. En 1875, on en savait davantage, et le cartographe anglais aurait pu restreindre un peu le champ de la fantaisie.

VII

La Compagnie de la Meilleraye et celle des Indes Orientales

En 1652, la Société Rigault arrivait au terme de sa concession. Les résultats obtenus n'étaient pas satisfaisants, mais par sa faute. Si elle avait envoyé à Flacourt, comme elle l'avait promis, des navires et des hommes, elle aurait fait de bonnes affaires et avancé la colonisation. Laissant au contraire son personnel à l'abandon, que pouvait-elle espérer ?

Une nouvelle Société, formée pour une durée de quinze ans, eut pour associé le duc de la Meilleraye.

Elle abandonne Fort-Dauphin pour s'occuper exclusivement de l'exploitation des îles de France et Bourbon. Quand d'aventure un navire abordait à Madagascar,

c'était pour faire des prisonniers qu'il vendait comme esclaves.

En 1659, elle se décide pourtant à réoccuper Fort-Dauphin, et met à la tête de l'expédition le sieur de Champmargou.

Celui-ci comprend que la persuasion et les bons procédés peuvent seuls lui concilier les indigènes.

Il charge donc un sieur Lacase, de la Rochelle, de créer des relations avec les indigènes. Lacase, qui connaît bien le pays, lie par des traités d'amitié toutes les peuplades des environs de Fort-Dauphin.

Champmargou, jaloux de ses succès, lui refuse toute récompense, tout avancement, et lui fait subir des humiliations devant les indigènes.

Lacase, découragé, quitte l'établissement avec cinq de ses camarades et va offrir ses services à un chef de la vallée d'Amboule. Tandis que ce chef lui donne en mariage sa fille unique, Champmargou met sa tête à prix. Lacase, très aimé des indigènes, pourrait se venger, mais il n'oublie pas qu'il est français.

En ce temps-là, les intérêts de la religion passaient avant ceux du commerce et de la patrie. On colonisait pour agrandir le domaine catholique.

La Compagnie envoie donc à Fort-Dauphin des moines pour convertir les Malgaches, et donne l'ordre à Champmargou de les seconder en tout et pour tout. Ces moines étaient lazaristes et leur chef se nommait Etienne.

Les indigènes qui fréquentaient Fort-Dauphin étaient prêchés, sollicités de brûler leurs anciens dieux. Venant

pour causer d'affaires, non pour discuter sur la religion, ils se tournaient vers Champmargou, et Champmargou leur parlait comme les moines. Pour échapper à ces obsessions, ils prirent le parti de ne plus venir au fort.

Le P. Etienne eut alors une idée géniale. Dian-Manong, chef de la plus puissante tribu du sud, est l'un de nos meilleurs amis. S'il pouvait le convertir, tout le reste suivrait. En Europe, cela s'était vu plus d'une fois. Dans cette pensée, il se rend auprès de lui. Il est bien reçu, mais sa prédication n'a pas de succès. Veut-il jouer les Polyeuctes ? Se croit-il inviolable et affranchi des lois de l'hospitalité? En tout cas, il ne trouve rien de mieux que de jeter au feu les amulettes et les dieux de Dian-Manong, en présence de Dian-Manong lui-même. Sur le moment, celui-ci est interdit de tant de sans-gêne et d'audace; mais il se reprend, court après le moine iconoclaste, l'atteint sur la route de Fort-Dauphin et le tue ainsi que tous les hommes de son escorte [1].

Telle est la cause initiale de toutes les déceptions que nous avons éprouvées à Madagascar depuis 1664.

Champmargou ne comprend pas que ce moine fanatique a mérité son sort. Il crie vengeance et part en guerre avec six cents français et quinze cents indigènes. Dian-Manong l'accule à une rivière et va l'exterminer. Lacase, qui gouverne alors sous le nom de sa femme, vient à son secours.

[1] Le P. de la Vaissière (*Histoire de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires*, t. I, pp. 16, 17) fait du P. Estienne un héros et un martyr.

Il est sauvé, mais c'est entre lui et les Malgaches une guerre à mort, sans pitié, sans merci. De part et d'autre on détruit tout par le fer et par le feu, sans même épargner les femmes et les enfants. Un jour, les Français sont serrées de si près dans Fort-Dauphin qu'ils n'ont plus d'autre alternative que de se rembarquer ou de mourir de faim. Une fois encore, Lacase leur apporte la délivrance.

Cela se passait en 1664. La Compagnie arrivait au terme de sa concession, et ne retirait pas plus de profit de ses capitaux que de la protection du roi.

En cette année 1664, Colbert fonde la *Compagnie orientale*, au capital de 15 millions, somme énorme pour l'époque.

Par édit du mois d'août de la même année, Louis XIV concède à la Compagnie, à perpétuité, en « toute propriété, seigneurie et justice », Madagascar, les îles circonvoisines ainsi que les forts et habitations qui s'y trouvent.

Le roi souscrit pour trois millions (en 1668, il en ajoutera deux), les princes, les cours souveraines, les officiers de finance, les grandes villes commerciales suivent le roi. Rouen [1] figure dans la liste pour 550,000 livres.

[1] *De Roüen, le 17 septembre 1664.* — Le 9 du courant, le Parlement de ceste ville s'estant assamblé sur le sujet de deux déclarations du Roy, pour l'établissement d'vne Compagnie du Commerce dans les Indes Orientales, dont l'vne porte que tous les Officiers du Conseil de Sa Majesté, des Compagnies souveraines ou autres Officiers du Royaume, y pourront entrer sans déroger à leurs privilèges, la

Un édit du 1er juillet 1665 remplace par le nom d'*île Dauphine* celui de Madagascar ou Saint-Laurent.

lecture en fut faite, avec d'autant plus d'applaudissement, qu'elles contiennent de très grands avantages pour les particuliers qui s'y intéresseront.

Le Président de Franquelot, qui fait la charge de Premier Présidant, ayant par vn beau discours, representé que chacun devoit contribūer à un Etablissement si vtile à l'Estat, et ajousté son exemple à ses paroles, en signant le premier, il fut suivi de tous les Présidans et Conseillers qui estoient ici, avec une joye extraordinaire, et résolu que les absens seroient tenus de faire la mesme chose; mais à quoy ils seront assez portez par la considération des mesmes avantages. Notre Archevesque qui se trouva en l'Assemblée parla, aussi, avec cette forte éloquence qui luy est ordinaire, et comme il reconnoist d'autant mieux les graces que Sa Majesté fait à ces sujets en cette occasion, qu'il est particulièrement éclairé en toutes choses, il a esté chez tous les Officiers des Compagnies souveraines, et assisté aux Assamblées de l'Hostel de Ville, pour les persuader d'y prendre part. Sa Majesté lui en a témoigné son agréement, et ordonné de le faire sçavoir à tous ses Officiers, par vne lettre qu'Elle a bien voulu lui écrire de sa main, pour montrer combien Elle protège cette belle entreprise.

Le 10, la Chambre des Comptes fit assambler les semestres pour le mesme sujet, et les Présidans du Tronc, et de Fumesson y témoignans leur zèle, comme en toutes les rencontres où il s'agit du service du Roy, y signèrent après la vérification desdites déclarations, et furent suivis des autres Officiers de la Chambre avec des marques d'vne satisfaction particulière. La Cour des Aydes, le Bureau des Finances et les autres Corps se préparent à les imiter; et nos marchands et bourgeois, qui connoissent les grands profits de ces sortes de longs voyages, veulent faire des efforts dignes de servir d'exemple et d'échauffer les plus froids.

Gazette de France, n° 114, 20 sept. 1664. (Communication de notre savant ami M. A. Héron).

Fort-Dauphin devient chef-lieu de Madagascar, et sur le grand sceau royal du Conseil souverain on lit cette devise : LUDOVICI XIV FRANCIÆ ET NAVARRÆ REGIS SIGILLUM, AD USUM SUPREMI CONSILII GALLIÆ ORIENTALIS.

Le 11 juillet 1665, M. de Rennefort se présente devant Champmargou pour prendre possession de l'île au nom du roi. Lacase est nommé son lieutenant et reçoit une épée d'honneur. Le nouvel officier offre de faire, avec deux cents hommes, la conquête pacifique de l'île. La réussite est probable, mais le Conseil refuse : ce serait donner trop d'importance à un homme de « basse extraction ».

Pendant trois ans la Compagnie construit et plante activement autour de Fort-Dauphin.

En 1668, elle envoie dix navires, dont un de cinquante-six canons, un directeur général ou vice-roi, le comte de Mondevergue, deux directeurs, un procureur général, quatre compagnies d'infanterie, dix chefs de colonie, huit marchands et trente-deux femmes. Mais les vivres sont à peu près oubliés et, sans Lacase, la colonie mourrait de faim.

Mondevergue, comme Champmargou, veut conquérir l'île par la persuasion et s'efforce de mettre fin à la guerre qui dure depuis sept ans.

Lacase lui ramène Dian-Manong qui est nommé prince de Mandarey. Mondevergue veut faire de tous les chefs des grands feudataires qui administreront pour le compte de la Compagnie. C'est très sage. Les chefs, un à un, entrent dans sa paix, et Fort-Dauphin étend son influence.

La colonie est en bonne voie. La Compagnie met ordre à cela.

En 1670, elle remplace Mondevergue par l'amiral de la Haye.

Comme certain héros du roman de « Candide », le seigneur de la Haye avait la fierté convenable à un homme dont le nom est en trois morceaux : « il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix, affectant une démarche si altière, que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre ».

Il réussit en peu de temps à se faire détester très cordialement par les Malgaches et par les Français.

Un seul fait donnera la mesure de sa vanité : il déclare la guerre à un chef pour manque d'empressement à venir le saluer. Il est possible que les Français l'aient un peu poussé dans cette affaire, mais il est certain qu'il a été battu à plate couture.

Sa défaite ravive la vieille haine semée par le lazariste Etienne, et toutes les tribus se soulèvent. M. de la Haye s'embarque pour les Indes, laissant à Champmargou et à Lacase le soin de se tirer d'affaire comme ils pourront.

Les indigènes sont irréconciliables. Champmargou et Lacase sont tués dans une rencontre. La Bretesche, gendre de Lacase, prend le commandement, mais il est loin de valoir son beau-père. Il est battu et forcé de s'enfuir.

En 1672, pendant la messe de minuit, l'église et le fort sont pris d'assaut par les indigènes ; les Français sont massacrés. De son navire, La Bretesche aperçoit

ses signaux de détresse. Alarmé, anxieux, il envoie des embarcations, et ces embarcations reçoivent, au pied du fort, quelques hommes et quelques femmes échappés au massacre.

Il ne reste plus dans l'île un seul français. Nous avons perdu, en un instant, le fruit de trente années de travaux.

A l'époque de cette catastrophe, la Compagnie était ruinée depuis deux ans. Quoi d'étonnant!

Les navires arrivaient toujours à la saison des fièvres; elle choisissait des gouverneurs incapables comme Pronis et de la Haye; elle envoyait un moine fanatique, sans jugement, qui fit mortellement haïr le nom français; les nobles dont elle s'entourait barraient la route aux hommes de mérite qui n'étaient pas de leur clan.

Henry d'Escamps[1] signale une autre cause. L'entreprise fut confiée à des aventuriers sans scrupule et à des gentilshommes ruinés qui n'entendaient rien aux affaires. Le gaspillage s'installa, dès l'origine, au sein de la Compagnie. Les millions du roi, qui étaient les millions de la France, ceux des princes, des cours souveraines et des villes, fondirent comme par enchantement. Les coupables étant nobles, pour la plupart, la justice n'osa poursuivre, et ce Panama d'alors disparut sans causer de scandale.

La Compagnie, à bout de ressources, avait remis au roi ses droits sur l'île et, par arrêt du 16 novembre 1670, le roi avait supprimé le Conseil souverain de Fort-Dau-

[1] Henry d'Escamps, *Histoire et géographie de Madagascar*; Paris, Firmin-Didot, 1884, p. 37.

phin. Les Français commencèrent dès lors à quitter l'île et le massacre de 1672 clôt cette entreprise grandiose et patriotique qu'avait conçue Colbert et que Louis XIV avait eu le bon esprit d'encourager.

Cependant le roi ne se reconnaît pas vaincu et n'abandonne rien de ses prétentions sur la Grande Terre.

Par arrêt du Conseil d'État du mois de juin 1686, il réunit à son domaine « l'île de Madagascar, forts et habitations en dépendant, pour en disposer en toute propriété, seigneurie et justice ». C'était comprendre les exigences de la politique et les intérêts du commerce.







SIXIÈME PARTIE

CARTOGRAPHES DU XVIIIe SIÈCLE

I

Carte de Thornton. — Environs de 1700



Les Anglais, qui depuis longtemps fréquentent la baie de Saint-Augustin, croient l'occasion favorable d'étudier Madagascar. Aux environs de 1700, Thornton dresse une carte marine qu'il intitule : *A new Draught of the Island of Madagascar als Saint-Lorenzo with Augustin Bay and the Island Monbass*[1] *at Large*.

[1] Probablement Mombaz, sur la côte du Zanguebar.

Il ne s'occupe que des contours de l'île. La pointe septentrionale a la forme bizarre imaginée par Flacourt. La péninsule et la baie d'Anton-Gil sont défigurés. La côte orientale forme un arc-de-cercle et la côte occidentale est parallèle au méridien. Il supprime ainsi les gracieuses courbes qui regardent le continent africain. Il indique les récifs d'une partie du littoral ; de la baie d'Anton-Gil, à l'est, à la baie de Bombétoke, à l'ouest, en passant par le sud, il donne les profondeurs d'eau. Ayant vu la côte de si près, on ne s'explique pas les défectuosités de son tracé.

Sa nomenclature n'est pas riche. Pourtant il conserve le nom de ***Fort-Dauphin.***

II

Carte de Guillaume Delisle, de 1722.

Quand Guillaume Delisle entreprit la construction de sa carte de 1722, on ne s'occupait plus en France, depuis cinquante ans, de la grande île de Madagascar. Il apporte pourtant quelques renseignements nouveaux.

Flacourt a donné un très bon tracé de la baie et de la pointe de Fort-Dauphin. Delisle avait ses travaux entre les mains, mais il n'en a pas tiré parti.

Sa carte est au 14 millionnième ou à peu près, et à cette échelle les petites déchiquetures des côtes disparaissent.

De Fort-Dauphin à Port-aux-Prunes, près de Tamatave, il donne à la côte une direction parallèle au méridien; de Tamatave au cap Est, il incline la côte vers l'Orient et lui fait décrire, comme ses prédécesseurs, un grand arc-de-cercle. Au cap Est, il la redresse vers le nord et lui fait former le carré que Flacourt a imaginé par suite d'une erreur de latitude dans la position du cap d'Ambre.

La baie d'Anton-Gil est mal orientée. L'île Sainte-Marie et son îlot des Nattes sont déformés.

Au point de vue de la nomenclature, le grand géographe a traité Madagascar comme l'Afrique, c'est-à-dire qu'il a donné seulement les noms de lieux connus.

En 1700, la carte d'Afrique était couverte de fleuves, de lacs, de montagnes, de noms de villes et de royaumes, dont le plus grand nombre en relevait que de la fantaisie.

Guillaume Delisle pensa que le mieux était d'avouer franchement notre ignorance et d'effacer tout ce qui n'était pas connu par des renseignements authentiques.

A la vérité, il a laissé en blanc des parties qui avaient été vues par les Portugais et par des moines; mais les Portugais gardaient pour leurs archives et les moines pour leurs couvents le secret des découvertes qu'ils faisaient. Ces parties vues n'appartenaient donc pas au domaine de la science. Les révélations qui se font peu à peu nous montrent d'ailleurs qu'elles n'étaient figurées que par des esquisses assez grossières.

En effaçant tout cela, Delisle a fait œuvre honnête et scientifique.

Vers 1880, l'abbé Durand, professeur à l'Université

catholique de Paris, a dit, dans une conférence qu'il a publiée, que la carte d'Afrique a été blanchie par les hommes de la Révolution, en haines des prêtres et des moines. De bonne foi ou autrement, le savant abbé a fait honneur à ces vaillants hommes de l'œuvre « honnête et scientifique » accomplie quatre-vingt-dix ans avant la Révolution par Guillaume Delisle, géographe du roi Louis XIV.

Sur la côte occidentale de Madagascar, Delisle écrit les noms de « Fort-Dauphin », de la « Riv. Manangara », notre Manambavana; de la « R. des Matatanes, la Matitanana de nos cartes; du « cap Manouffi » ou Sainte-Luce; du « Port-aux-Prunes », près de Tamatave, représenté par un grand lac qui se déverse dans la mer par un petit canal; de l' « Ance de Gualenboulou ». Il donne encore les noms de l' « I. Sainte-Marie », de la « baye d'Anton-Gil »; du « cap des Cocos » (cap Est ou Ngontsy); de la « Baye de Boamaro » (baie de Vohemar); et du « cap Natal » ou cap d'Ambre.

La côte méridionale porte un seul nom, celui de Saint-Romain, qu'il paraît attribuer au cap Sainte-Marie.

C'est une confusion que n'ont pas fait les cartographes du XVIe siècle : ils ont donné le nom de Saint-Romain au cap d'Andrahombé, située au sud-est.

Il indique sur cette côte la rivière Mandrera, sans la nommer toutefois.

La côte occidentale est encore plus déformée que la côte orientale :

La baie de Saint-Augustin est exagérée; la rivière

d'Onilahy est anonyme. Au cap Saint-Vincent, la côte, très tourmentée, forme une baie qui regarde le nord. Le cap Saint-André, trop au sud d'environ un degré, est placé en face de l'île Juan de Nova, que Delisle nomme « Jean de Nova ». De la baie de Saint-Augustin au cap Saint-André, le tracé général de la côte est rectiligne : l'auteur néglige ainsi les deux renflements qui s'avancent vers l'Afrique.

Par suite du déplacement des caps Saint-André, de Saint-Sébastien et d'Ambre, la côte du sud-ouest au nord-est a un développement énorme.

Sur cette partie de la côte se trouvent les noms de « Malasagen nova » et de « Malasagen velha », qui semblent indiquer que sur ces baies, probablement celles de Mahazamba et de Narendry, il y avait des marchés de captifs Maures[1]. Plus au nord se lit le nom de « Port-Rond » qui paraît correspondre à la baie de Passandava. Cette côte se termine au nord par le cap Saint-Sébastien qu'il place sur le même parallèle que le cap d'Ambre.

Trois noms seulement se trouvent sur l'île même : « Isle de Madagascar », « Fanshere » (village de Dian Ramach), « Tierra del Gada » ou « Terre des Troupeaux ».

Il dessine approximativement le cours de cinq ou six rivières et la grande chaîne de partage des eaux. Jusqu'à

[1] L'auteur de l'*Histoire générale des Voyages* dit en effet que les Anglais eurent des marchés d'esclaves dans la baie de Saint-Augustin « et dans les deux endroits qui portent le nom de vieux et de nouveau *Messalig* ». Ed. in-4°, t. VI, p. 540.

la rivière de Matatanes, la montagne est tracée correctement; à partir de ce point, il l'incline trop à l'ouest. Cette erreur a pour cause évidente l'inexactitude des renseignements qu'il avait sur la topographie de la rivière des Matatanes.

Il paraît avoir eu sur les archipels voisins des données plus précises que sur la Grande Terre.

Cependant l'île Europe est remplacée par les Basses de India, qu'il nomme « Basses de Judia », ce qui n'est peut-être qu'une erreur de gravure.

Il donne à la Grande-Comore le nom de « Nangasia », corruption du nom Malgache Ngaziya. Il nomme Moheli « Mayote » et Mayotte « Moelie ». Anjouan seule est bien désignée. Deux îles imaginaires et anonymes sont indiquées au sud des Comores.

La traînée des Glorieuses est trop au sud et anonyme. La « poussinière d'îlots et de récifs » dite des Cosmoledo, est bien placée par rapport à la Grande Terre. L'île annulaire d'Aldabra, fragment d'îles et de récifs, séjour de tortues géantes et de myriades d'oiseaux de mer, est représentée par deux îlots anonymes. Delisle donne le nom de « les Douze Isles » aux nombreux îlots que les Portugais ont nommés « Ilhas do Amirante », en l'honneur de Vasco de Gama, qui les découvrit en 1502. Il marque le banc de Nazareth. Il appelle « Basses Garayos » les Cargados-Caroyos et place correctement Rodrigue, Maurice et Bourbon qu'il désigne sous le nom collectif de « Mascarin ».

III

Mémoire et Carte de Grossin. — 1731

En 1731, Grossin fit présenter à Chauvelin, garde des sceaux, une carte et un mémoire tendant à la réoccupation de l' « Isle Dauphine ou Madagascar ».

Tandis que la carte passait de collection en collection, le mémoire dormait paisiblement dans les cartons du ministère des Affaires étrangères.

En 1840, la carte vint s'échouer à la Bibliothèque Royale. Quarante ans plus tard, elle tomba dans les mains de M. Gabriel Marcel, le savant Conservateur de la section de Géographie à la Bibliothèque Nationale. En cherchant le nom de l'auteur de cette carte manuscrite, M. Marcel trouva le mémoire qu'elle devait accompagner. Il avait ainsi la preuve que Grossin n'avait fait que répondre au désir du garde des sceaux; que ce géographe avait une certaine position sociale et de hautes relations ; qu'il était très instruit des richesses naturelles de Madagascar.

M. Marcel s'empressa de porter carte et mémoire à notre ami M. Ludovic Drapeyron, qui en comprit toute la valeur et les publia, en novembre 1883, dans la *Revue de Géographie* [1].

[1] Il en a été fait un tirage à part sous le titre : *Mémoire inédit de Grossin sur Madagascar et carte manuscrite tirés des Archives*

Cette carte présente toutes les déformations de celle de Flacourt. Les quelques changements que fait Grossin ne sont pas heureux, notamment quand il représente la Fanshere comme un effluent de la rivière de la vallée d'Amboule.

Il donne un renseignement très intéressant : l'étendue des côtes soumises à l'influence française. « Cette ligne pointillée », qui s'étend de la baie Saint-Augustin à Fort-Dauphin et au cap Ngontsy, « marque », dit-il, « l'étendue des pays ou Provinces qui obeissoient et etoient Tributaires de la France sous les regnes de Louis XIII et de Louis XIV ».

Il applique le nom de « mer des Cafres » au sud du canal de Mozambique, et celui d' « Océan méridional ou Ethiopien » au nord de ce canal et à la mer des Indes.

Il dessine et dispose les Comores autrement que ne l'ont fait Etienne Flacourt, Sanson et Delisle. Il accumule leurs fautes et n'apporte aucun progrès.

Bien que l' « Isle de Bourbon ou Mascaregne », lui soit mieux connue, il en défigure le tracé.

Si cette carte, d'ailleurs à très petite échelle, n'ajoute rien à nos connaissances, le mémoire, au contraire, donne quantité de bons renseignements.

Grossin visite l'île dans le même ordre que Flacourt. Comme lui, il prend son point de départ à Fort-Dauphin, remonte la côte orientale jusqu'à l'île Sainte-Marie, puis

des Affaires Etrangères et de la section géographique de la Bibliothèque Nationale, publiés par Gabriel Marcel; Paris, Ch. Delagrave, 1883.

revient à Fort-Dauphin, longe les côtes méridionale et occidentale jusqu'à la baie Saint-Augustin. Il décrit l'estuaire et le degré de navigabilité des rivières de quelque importance; il indique, pour les ports et les anses, les profondeurs d'eau, la nature des fonds, les approches, les éléments de trafic, le caractère des habitants.

Cette minutieuse description l'amène à proposer la réoccupation de Madagascar. Il a des idées très pratiques et il les expose franchement.

Il estime qu'il faudrait d'abord reprendre Fort-Dauphin, qui est très facile à défendre et où nous avons laissé cinquante-deux canons; il conviendrait ensuite de se fortifier solidement dans l'anse de Sainte-Luce et dans l'île Sainte-Marie. Quant au siège du gouvernement, il le voudrait à Tamatave, parce que le port de Tamatave est appelé à un grand trafic, parce qu'il donne accès au centre du pays, parce qu'il permet la surveillance et la protection de la côte. Ces quatre postes bien établis, nous serions les maîtres absolus de l'île et nous pourrions, à notre bon plaisir, fonder des établissements sur la côte occidentale.

Avions-nous intérêt à reprendre Madagascar? En avions-nous les moyens?

Les Anglais savaient que la possession de Madagascar, les aurait fait maîtres souverains de la mer des Indes. Aussi, toujours l'ont-ils ardemment convoitée; toujours, et par tous les moyens, ils ont tenté de nous y supplanter.

En 1648 ils font une tentative, mais ils nous y trouvent fortement établis et dominant, selon Grossin, sur plus

de trois millions d'individus qui nous payent tribut. Ils se rabattent sur l'île Bourbon où ils commettent l'acte inqualifiable raconté plus haut.

Après le désastre de 1672, ils ne voient plus d'obstacles et arrivent prêts à sonner le halali. Les Européens établis dans l'île et les indigènes les reçoivent à coups de fusil, les taillent en pièces.

Aucun des ministres qui ont succédé à Colbert n'ayant osé prendre Madagascar, le problème posé par Grossin reste entier, avec cette différence qu'en 1731 il aurait suffi d'un navire et qu'il faudrait aujourd'hui une petite armée.

Oui, en 1731, un navire aurait suffi, car alors se passait un fait étrange qui est resté secret jusqu'à la publication, par M. Gabriel Marcel, du mémoire de Grossin.

Les Européens établis à Madagascar, au nombre d'environ trois mille, étaient maîtres des principales provinces. En 1721, ils offrirent de remettre au roi, avec leurs armes, les postes qu'ils occupaient, et de travailler, pendant trois ans, aux travaux qu'on leur demanderait. Comme récompense, ils sollicitaient l'autorisation, leur engagement rempli, de passer en France avec ce qu'ils possédaient. Cette condition même nous était avantageuse. Dans le Bas-Poitou, la Saintonge et l'Angoumois, un quart des terres étaient tombées en friches à la suite des persécutions qui suivirent la Révocation de l'Edit de Nantes. Or, dit Grossin, « on pourrait y transporter tous ceux qu'on tirerait de Madagascar et leur distribuer des

terres incultes à la charge de cens et rentes au profit de ceux à qui elles appartiennent ».

Le capitaine du vaisseau, *le Comte de Toulouse*, chargé de présenter cette demande au gouvernement, fut mis en prison et y mourut sans avoir pu remplir sa mission. Il a remis à Grossin une liste de trente et un des principaux Européens qui désiraient se retirer en France. Grossin croit qu'en 1731, au moment où il écrivait, la situation était encore la même. L'occupation de l'île se réduisait donc à une simple formalité, car Grossin ne demandait qu'un navire de cinquante canons et quatre cents hommes d'équipage, de troupe ou de colons.

Le gouvernement s'est empressé d'enterrer cette proposition. Il n'est pas difficile d'en deviner la cause.

Fleury aurait craint de faire de la peine à son ami Walpole et à ses féaux anglais qui le bernaient à plaisir.

Grossin ne voulait ni vagabonds, ni libertins, ni femmes de mauvaise vie, mais tous gens de métier, et des filles honnêtes, pouvant faire de bonnes ménagères, de bonnes mères de famille, « telles qu'il y en a dans les hôpitaux d'enfants trouvés ». Cela était contraire aux traditions.

Il ne voulait pas de missionnaires. « Des missionnaires », dit-il, « ne sont point convenables en ce lieu; ils forment un corps et une profession séparés dont ils regardent la conduite comme indépendante[1]; ils n'ou-

[1] Qu'aurait-il dit s'il avait pu prévoir ce qui se passe de nos jours. Les Anglais font de la religion un instrument commercial. Les jésuites croient faire mieux, mais ils arrivent trop tard et passent pour des fétichistes.

blent pas l'agrandissement de leur communauté, ils agissent en conséquence et leurs mouvements dérangent les projets et le plan du commandant ». Cette condition mettait contre lui les jésuites.

Enfin il ne voulait pas de Compagnies. Les économistes sont aujourd'hui de son avis, et les historiens savent que les Compagnies n'ont réussi nulle part, pas plus aux Indes qu'au Canada ou à la Louisiane, pas plus au Sénégal qu'à Madagascar. Il privait ainsi les courtisans

Par un zèle inconsidéré, ils tentent d'amener au catholicisme les Malgaches, et l'on accuse la République de violer les consciences parce qu'elle paye l'évêque Cazet et sa « mission ».

Méthodistes et jésuites sont à couteaux tirés. Un résident français, M. Bompard, voit le danger, comprend le péril de la situation et tente, par des créations nouvelles, de réagir, d'aplanir la question religieuse qui vient compliquer notre situation. Méthodistes et jésuites s'unissent contre l'ennemi commun, font croire aux Hovas que la « secte française » IMMOLE LES ENFANTS POUR LEUR ARRACHER LE CŒUR ET LE MANGER. Des marchands au panier offrent journellement aux maisons françaises, avec des airs mystérieux, des cœurs humains tout frais. On lapide dans les rues les enfants des français; le nom de Français est synonime d'antropophage.

L'évêque Cazet a publié, contre les Français, en *langue Malgache*, une brochure infâme que les tribunaux de Tananarive et de Montpellier viennent de stigmatiser.

Le même évêque, dans une cérémonie, fait jouer par la fanfare de son école *la Marseillaise*? Non. Le *God Save the Queen!*

Voilà comment les missionnaires français servent la France qui les paye.

Les Méthodistes anglais ont plus de pudeur et de patriotisme. (Voir un article de Paschal Grousset dans le *Radical*, n° du 3 août 1893, reproduit par le *Petit Rouennais*, du 4 du même mois).

de bonnes places, et leur enlevait tout espoir de recommencer la curée de la *Compagnie Orientale*.

Le projet de Grossin, ayant ainsi contre lui tout le monde, fut enfoui dans les cartons, promptement, à toujours, et nous avons perdu l'occasion de conquérir, sans peine aucune, sans dépense, la plus belle des colonies.

IV

Carte de d'Anville. — 1749

Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, notre grand géographe national, l'homme du XVIIIe siècle qui connut le mieux la terre, encore qu'il n'ait jamais voyagé, n'acceptait pas les opinions toutes faites. Quand il voulait faire la carte d'un pays, il en revoyait avec soin tous les monuments géographiques, les comparait et les critiquait. C'est ainsi qu'il fit faire à la géographie d'immenses progrès. Il a été dépassé. Ce n'est pas en vain que, depuis un siècle, l'Europe multiplie les voyages d'exploration. Son œuvre n'en est pas moins de celles qui font le plus d'honneur à la France.

Sa carte de Madagascar, de 1749, se recommande non seulement par la netteté du trait, l'heureuse disposition et la beauté des écritures, mais aussi par une conception plus précise des contours et de l'orientation de l'île.

Depuis le désastre de 1672, Madagascar n'était guère visitée par les Français, sauf peut-être par ceux de l'île

Bourbon qui venaient y chercher des bœufs. En 1733, le gouvernement de Louis XV envoya l'ingénieur Cossigny, avec trois vaisseaux, faire la reconnaissance de la baie d'Anton-Gil (c'est ainsi que d'Anville écrit le nom de cette baie et son orthographe est celle admise par Élisée Reclus).

D'Anville dut avoir connaissance des travaux de Cossigny, car, lui premier, il trace et oriente exactement la baie d'Anton-Gil.

Il connaissait la position des points extrêmes de Madagascar et soupçonnait la forme rectiligne de la côte orientale. Pourtant, à la rivière Ivondrona, qu'il appelle « Iuonchon », il fait décrire un angle rentrant, par suite un arc-de-cercle dont la flèche n'a pas moins de 1° 20'. La figure de l'île en est déformée.

Il donne à la péninsule d'Anonibé trop d'épaisseur et il conserve le fameux quadrilatère septentrional de Flacourt; toutefois, il donne au « C. de S. Sébastien » une position un peu plus méridionale qu'au « C. de Natal ou do Ambro ». Il marque à leur place les « isles de Diego Soarez », connues maintenant sous les noms de Diego-Suarez et de la Lune, mais il ne connaît pas la magnifique baie que nous avons prise au grand désespoir de nos bons amis les Anglais.

Il place bien son île « Nossi-Ibrahim ou de Sainte-Marie », toutefois il en exagère la largeur. .

Il fait décrire à la côte méridionale un demi-cercle d'une trop grande perfection. Il écrit le nom du cap Sainte-Marie, ce que n'a pas fait Guillaume Delisle; par suite

de la déformation de la côte, ce cap est peu apparent : on dirait un petit promontoire.

Le tracé de la baie Saint-Augustin et celui de la rivière Onilahy (son Onilahe) diffèrent peu de ceux des cartes actuelles.

Il paraît avoir suivi de trop près Guillaume Delisle dans son tracé du cap Saint-Vincent. Cependant, comme les cartographes sont loin encore de s'accorder sur le tracé de cette partie de Madagascar, il serait peut-être imprudent de le condamner. Il convient toutefois de noter qu'il oriente mal la rivière Saint-Vincent et qu'il place à tort, dans son voisinage, une grande rivière qui coulerait de l'est à l'ouest.

Toute la côte, du cap Sainte-Marie au cap Saint-André, n'a pas, dans la carte de d'Anville, la découpure large et harmonieuse qui lui fait affecter le profil de deux grandes vagues océaniennes. Mais il approche. S'il n'a pas fait mieux, c'est que, de son temps, cette partie de Madagascar était peu connue.

La côte du sud-ouest au nord-est, est frangée, comme une riche broderie, de grandes péninsules, de baies profondes, d'îles et d'îlots ; d'Anville la représente comme régulière : il la creuse seulement de trois petites échancrures qui paraissent représenter les baies de Boyanna, Makambitra et Chimpayki. Il rappelle les noms de « Masalagem Nova » et « Massalagem Velha », que Delisle orthographie un peu différemment.

L'île Europe est omise, mais il indique les « Bassas da India, » qu'il appelle « Baxo da Judia ou Basse de

la Juive », Delisle aussi a donné à ces hauts fonds le nom de « Basses de Judia ».

Les Comores, « Isles de Comoro », sont d'un tracé incorrect, mais bien placées, sauf Mayotte. Il les nomme : « Angazija ou Grand Comoro, Molalé ou Mohilia, Anjouané, Mayote ». C'est à très peu près les mêmes noms qu'aujourd'hui.

Il appelle « João Martins » une île qui paraît représenter le groupe d'Aldabra. Les Glorieuses sont à leur distance du cap d'Ambre, encore qu'elles soient beaucoup trop à l'ouest, comme les Aldabra. La position des Glorieuses paraît avoir été déterminée, non par des observations astronomiques, mais sur la marche des navires : le déplacement du cap d'Ambre devait avoir pour effet le déplacement des Glorieuses.

D'Anville n'a pas connu le groupe des Cosmoledo, mais il connaît celui de Farquhar, et il donne à plusieurs îlots les noms qu'ils portent encore aujourd'hui : Joaõ de Nova, St Pierre et Providence.

Sa nomenclature est abondante. Elle contient beaucoup de noms de peuplades et de noms français, notamment celui de Fort-Dauphin, qui est suivi de l'adjectif « abandonné ». Dans cette nomenclature il n'est pas encore question des Hovas.

Les rivières sont très bien dessinées, mais leur cours est encore peu connu. Il en est de même des lignes de faîte, représentées par des petites chenilles délicatement dessinées : il semble pourtant avoir eu idée du nœud de l'Imerina et de celui de l'Ankara.

Malgré ses imperfections, qui étaient inévitables, la carte de d'Anville est infiniment supérieure à toutes les cartes antérieures.

V

Cartes de Bellin. — 1747-1765

En 1746, treize ans après l'envoi de Cossigny à la baie d'Anton-Gil, Mahé de la Bourdonnais, gouverneur de l'île Bourbon, fit aussi à Madagascar un voyage d'exploration.

Les Français continuaient à visiter la côte orientale et y entretenaient notre influence. La Compagnie des Indes désirait tirer parti de cette situation et cherchait à fonder un établissement dans l'ile Sainte-Marie. En 1750, elle eut satisfaction. Béti, fille et héritière de Tamsiémalo (ou Ratzimilaho), feu roi de Foulepointe, donna l'île Sainte-Marie, en toute propriété, seigneurie et justice, à « Louis le Bien-Aimé, quinzième du nom, roi de France et de Navarre ».

En 1754, Dumas, gouverneur de l'île de France, réserva au roi, par décret, le privilège du commerce de la côte orientale.

La Compagnie des Indes se fit représenter à Sainte-Marie par un sieur Gosse. Gosse n'entendait rien à l'administration d'une colonie; il était ébloui de son importance, manquait de jugement et avait des mœurs trop faciles.

L'incohérence de sa conduite et son despotisme exaspérèrent les indigènes qui le massacrèrent avec tous ses compagnons (1754).

La reine Béti fut accusée de ce drame et transportée à Port-Louis (Ile de France); reconnue innocente, elle fut ramenée à Madagascar et remise en possession de son royaume.

A Port-Louis, pendant sa quasi captivité, Sa Majesté vit le caporal Labigorne; elle lui donna son cœur et, de retour à Foulepointe, sa main. Labigorne, roi par la grâce d'Amour, fut à hauteur de sa situation, ce qui n'arrive pas toujours à ceux qui le sont par la grâce de Dieu, avec ou sans accompagnement de la volonté nationale.

Pendant treize ans, de 1754 à 1767, tous les grands, de Tamatave à la baie d'Anton-Gil, le reconnurent pour arbitre. Il usa de son autorité pour organiser des relations commerciales entre les indigènes et les traitants français. Il eut ainsi cette bonne fortune de bien servir à la fois sa patrie et son pays d'adoption.

Béti a renouvelé plusieurs fois sa donation; depuis lors l'île Sainte-Marie est possession française et témoigne de nos droits sur tout Madagascar.

En 1761, nos établissements de commerce s'étendaient sur toute la côte orientale, depuis Fort-Dauphin jusqu'à la baie d'Anton-Gil [1].

[1] HENRY D'ESCAMPS, *Histoire et Géographie de Madagascar;* Paris, Firmin-Didot, 1884, pp. 41-45.

Cette situation nous permettait d'étudier à fond la géographie de cette partie de l'île de Madagascar.

En 1747, N. Bellin avait dressé, pour l'*Histoire générale des Voyages*, une carte de Madagascar [1]. Elle fut surpassée de beaucoup par celle que d'Anville publia deux ans plus tard.

En 1767, Bellin donna une seconde carte de la Grande Terre [2]. Il tint compte des travaux de Cossigny, et de quelques renseignements recueillis par nos officiers de marine. Il représente assez correctement la baie d'Anton-Gil et la côte jusqu'à Fénérive. Le tracé du reste de cette côte n'est pas sensiblement amélioré.

L'île Sainte-Marie est réduite à ses dimensions, mais, comme dans la carte de Flacourt, elle forme un croissant dont la convexité est tournée vers la Grande Terre.

Pour la côte sud, Bellin reproduit le tracé de d'Anville.

D'Anville avait esquissé la courbure de la bande occidentale. Bellin revient aux vieux errements et dessine une côte droite presque parallèle à celle de l'est.

Il suppose la plus grande largeur de l'île sur le parallèle de la baie de Saint-Augustin, et lui donne cent lieues

[1] Elle a pour titre : *Isle de Madagascar* autrement *Isle de Saint-Laurent*.

[2] Elle a pour titre : *Carte de l'Isle de Madagascar*, dressée au dépôt des cartes, plans et journaux de la marine pour le service des vaisseaux du Roi, par ordre de M. le duc de Choiseul, colonel-général des Suisses et Grisons, Ministre de la Guerre et de la Marine. Par le S. Bellin, ingénieur de la marine, censeur royal de l'Académie de Marine et de la Société royale de Londres, M. DCC. LXV.

de 25 au degré. La plus grande largeur est plus au nord, sur le 17e degré de latitude sud, et elle est d'environ cent soixante-sept lieues. Bellin se trompait donc de près de 7/10es. Le tracé du cap Saint-André au cap Barrow se trouve ainsi complètement déformé.

Du cap Saint-Vincent à la baie Passandava il donne les profondeurs d'eau. Cela suppose un relevé sérieux des côtes et l'on devrait s'attendre à trouver un tracé à peu près exact. Il n'en est rien. Les déformations du cap Saint-Vincent au cap Saint-André se reproduisent du cap Saint-André à la baie Passandava et, naturellement, de cette baie au cap d'Ambre. Il indique les baies de Bombétoke, de Narinda et de Chimpayki, mais par à peu près.

Entre les baies d'Anton-Gil et de Narinda, il réduit à vingt-deux lieues, c'est-à-dire au tiers, l'épaisseur de l'île.

Sur sa première carte il a écrit, comme Flacourt, que le nord de l'ile était inconnu.

Sur celle de 1765, dont il sent bien les imperfections, il étend cette remarque à l'intérieur de l'ile entière. « Tout cet intérieur, dit-il, ne nous est pas connu. On sçait seulement que le Terrain est bon et fertile, couvert de Bois dans beaucoup d'endroits remplis de Bêtes sauvages, qu'il y a de grandes Chaînes de Montagnes et de très belles Plaines, que le Païs est fort peuplé et qu'on y trouve des Bestiaux en abondance, surtout des Bœufs ».

Il ne change pas l'orientation de l'ile et le cap Masoala est incliné de dix lieues trop à l'est, le cap d'Ambre de soixante lieues.

Si cette carte apporte peu de renseignements nouveaux,

elle est du moins très bien peinte. La mer est teintée en bleu, la terre en jaunâtre, les forêts en vert, les montagnes en brun. Tout cela est malheureusement placé au hasard. Viennent des renseignements exacts et nous aurons, par ce procédé, une belle image du pays.

VI

Comte de Maudave. — 1768-1769. — Carte de Mannevillette. — 1770

La guerre de Sept-Ans était terminée depuis peu. Nous avions perdu la Guadeloupe, Marie-Galante, la Martinique, Grenade, Sainte-Lucie, l'Acadie, le Sénégal, l'Inde, le Canada. Le gouvernement était aux mains de courtisans. La France s'enlisait, mais Louis le Bien-Aimé avait l'espoir que cela durerait aussi longtemps que lui.

Le bourbier de Versailles n'était pas toute la France, heureusement; il y avait des hommes qui déploraient nos désastres et cherchaient à y remédier. Le comte de Maudave était de ceux-là. Il pensait que notre prestige et notre commerce exigeaient le remplacement, par des colonies nouvelles, de nos colonies perdues. Il propose au duc de Choiseul de relever Fort-Dauphin et de restaurer la puissance française à Madagascar. Il ne veut s'occuper que de commerce. Il ne veut ni conquête par les armes, ni propagande religieuse. Cela rentre bien dans les vues

de Choiseul, qui ne se soucie pas plus d'envoyer des troupes à trois mille lieues de la mère-patrie que de prendre la charge d'une bande de moines orgueilleux et imprudents. Il approuve donc le projet de Maudave, le nomme gouverneur, pour le roi, de Fort-Dauphin, lui promet des envois de colons et de marchandises, et l'invite à partir de suite (1768).

Aussitôt arrivé, Maudave conclut des traités avec les peuplades voisines et obtient d'elles la cession gratuite, sur la rivière Fanshère, de neuf à dix lieues carrées de terres qu'il destine à la culture.

Ce commencement donne espoir pour l'avenir. Viennent les colons et les marchandises, tout ira bien. Mais ils ne viennent pas. A la place, il reçoit la promesse d'un subside annuel de soixante-trois mille livres. Ce subside ne fait pas son affaire. Il s'en contentera pourtant car il espère trouver aux Mascareignes les marchandises et les ouvriers dont il a besoin.

Les gouverneurs de ces îles pensent que sa réussite pourrait diminuer leur prestige et leurs profits, et comme leurs intérêts passent avant ceux du pays, ils lui refusent tout concours.

Ainsi abandonné, pieds et poings liés, il dut, lui aussi, dès 1769, retirer notre drapeau de Fort-Dauphin. Naturellement, son départ comble de joie les gouverneurs et les traitants des îles de France et de Bourbon [1], et dit Per-

[1] Louis Pauliat, *Madagascar;* Paris, Calmann-Lévy, 1884, p. 33. — H. d'Escamps, *op. cit.*, p. 45. — H. Pouget de Saint-André, *La Colonisation de Madagascar sous Louis XV, d'après*

cheron, chargé d'affaires du roi, au cap de Bonne-Espérance, « les anglais se sont réjouis comme s'ils avaient gagné une bataille ».

L'année suivante, en 1770, un enfant du Havre a publié une nouvelle carte de Madagascar. Jean-Baptiste-Nicolas-Denis d'Après de Mannevillette, né le 11 février 1705, mort le 1er mars 1780, était mathématicien, hydrographe et marin. Le premier il fit usage des instruments à réflexion pour déterminer les latitudes et de la méthode des distances du soleil à la lune pour déterminer les longitudes. Ces procédés lui permirent d'atteindre un degré d'exactitude inconnu jusqu'alors. Il dut les appliquer à la construction de sa carte nautique de l' « Isle de Madagascar ou Madecasse ».

Ce qui frappe, dans cette carte, c'est la correction de l'orientation et la forme de l'île.

Cependant elle présente, dans les détails, beaucoup d'imperfections.

Il met à leur place les caps d'Ambre et Saint-Sébastien, mais il ne connaît ni la baie William Pitt, ni celle de Diego-Suarez, et il réunit par des lignes droites Port-Louquez au cap d'Ambre, le cap d'Ambre au cap Saint-Sébastien, et donne ainsi à la partie septentrionale la forme d'un trapèze incliné d'orient en occident.

Le tracé de la baie d'Anton-Gil laisse un peu à désirer. L'île Sainte-Marie a la forme d'un croissant, comme

la correspondance inédite du comte de Maudave; Paris, Challamel aîné, 1886, pp. 168-169.

dans la carte de Bellin. Le cap Foulepointe est peu apparent et, par suite, la côte orientale forme une légère courbe rentrante. Il ne faut pas oublier pourtant que, devant le littoral primitif, les mouvements de la mer et les cours d'eau ont formé un faux rivage qui, insensiblement, s'accroît d'année en année. Ce fait géologique explique la disparition de certaines indentations qui figurent dans les anciennes cartes. Il se pourrait donc que Mannevillette ait représenté la côte telle qu'elle existait de son temps.

Le tracé de la partie méridionale ne présente aucun progrès. Du cap Sainte-Marie, à peine indiqué, à la baie Saint-Augustin, le dessin de la côte est défiguré, bien que l'auteur indique une série de sondages.

Pour la première fois le renflement de la bande occidentale, entre la baie Saint-Augustin et la Manambolo, est bien représenté. Tout le reste du littoral, jusqu'au cap Saint-Sébastien, encore qu'il porte l'indication de sondages, est conjectural. Le cap Saint-André, point très important pour la construction de la carte, est trop au nord et trop à l'est.

Malgré ces imperfections, la carte de Mannevillette accuse un progrès considérable. Bien des années passeront avant qu'on fasse mieux.

VII

Comte Maurice de Beniowsky. — 1741-1786

Maurice-Auguste de Beniowsky, comte et magnat de Hongrie, est né en 1741, à Verbova, comitat de Neutra.

Il servit comme lieutenant dans l'armée autrichienne pendant la guerre de Sept-Ans. En 1758, l'empereur l'exila et lui confisqua ses biens. Il mit son épée au service de la Pologne, qui combattait alors pour son indépendance, et parvint rapidement aux plus hauts grades. Fait prisonnier au siège de Cracovie, il fut interné à Kazan, sur le Volga; peu après, en 1771, accusé d'avoir conspiré contre Catherine II, il est envoyé au Kamchatka.

De haute naissance, intelligent, brave, très instruit, parlant couramment neuf langues, il est distingué par le gouverneur Nilof qui le choisit pour donner à ses filles des leçons de français. Bientôt il est aimé d'Aphanasie, l'aînée de ses élèves, et, sans se faire prier, le père consent au mariage.

Beniowsky aime la jeune fille, cela n'est pas douteux, mais il aime aussi, plus peut-être, la liberté. Il profite de sa situation auprès du gouverneur pour préparer son évasion et un jour, avec soixante-seize condamnés, il attaque la garnison et s'empare d'une corvette. Aphanasie connaît ses intentions; elle sait même qu'il est déjà marié. Pourtant elle ne l'abandonne pas, l'avertit des

dangers qui le menacent et se décide enfin à partager son sort.

Il ne dispose que de la corvette prise aux Russes; la route à suivre est inconnue. Il part néanmoins, confiant en son audace. Il touche au Japon, puis à Formose. Il séjourne à Formose et conçoit le projet d'y fonder une colonie sous le protectorat d'une puissance européenne. Les chefs de l'île entrent dans ses vues et lui font promettre de revenir. De Formose il se rend à Macao où il perd Aphanasie et beaucoup de ses compagnons. Un navire français le porte de Macao à l'île de France; un autre navire le passe à Fort-Dauphin où il trouve à s'embarquer pour la France.

Sa renommée l'a précédé à Paris. Jeune, beau, très noble, héros de roman, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire tourner toutes les têtes féminines; et, dans ce temps où les caprices d'une du Barry faisaient loi, où l'on obtenait tout par les femmes, sa qualité d'homme à la mode lui ouvrait toutes les portes.

Il présente au ministère un projet sur la fondation d'une colonie à Formose. Ce projet étant bien étudié, bien présenté, bien appuyé surtout, le gouvernement l'admet, en y substituant toutefois au mot « Formose » celui « Madagascar ». Beniowsky accepte et est nommé commandant général, pour le roi, de Madagascar.

Des réclamations se produisent. Pourquoi, dit-on, confier à cet étranger, un aventurier, la mission de replanter à Madagascar le drapeau de la France? Est-ce que beau-

coup de nos généraux ne pourraient pas le faire aussi bien, peut-être mieux que lui ?

Nous avions des généraux capables de conduire des armées et de gagner des batailles, mais ils n'avaient pas étudié les questions de colonisation, et tous ceux qu'on avait envoyés à Madagascar avaient échoué. Quant à la qualification d'étranger, elle était sans valeur. Est-ce qu'alors les officiers ne passaient pas, sans trahison, d'un pays à l'autre ? Est-ce que Condé, surnommé le Grand, n'a pas remporté à Rocroi deux batailles, la première pour la France sur les Espagnols, la seconde pour les Espagnols sur la France ? N'est-il pas rentré en France avec tous ses honneurs et prérogatives pour combattre de nouveau les Espagnols qu'il venait de conduire à la victoire ? Et Eugène de Savoie-Carignan, qui toute sa vie combattit haineusement contre sa patrie, n'est-il pas mort comblé d'honneurs et admiré de toute l'Europe ? La vérité est qu'alors le patriotisme était à l'état d'embrion, que l'on combattait pour ou contre le roi, que l'on achetait des troupeaux d'hommes pour la guerre comme nous achetons des troupeaux de moutons pour la boucherie.

Le ministère a pris les réclamations pour ce qu'elles valaient et ne paraît pas avoir eu tort.

Il offre à Beniowsky douze cents soldats, et Beniowsky n'en veut que trois cents parce qu'il ne veut pas d'une conquête par les armes. Mais il accepte la promesse d'un envoi annuel de cent vingt colons, de marchandises, d'armes et de munitions. On lui impose, par raison

d'économie, de se pourvoir, la première année, auprès des administrateurs de l'Ile de France, et on lui annonce que ces administrateurs auront sur lui droit de contrôle. Ces conditions ne le satisfont pas. Pourtant, comme on lui promet de donner des ordres, il se laisse convaincre et part. Les ordres promis ne parvinrent jamais, pas plus que les colons, les marchandises, les armes et les munitions.

Il arrive à l'Ile de France le 22 septembre 1773. Ternay, gouverneur, et Maillard, intendant, lui refusent tout concours et s'opposent même à son départ pour Madagascar.

Après cinq mois de vaine attente, il s'embarque secrètement avec tout son monde et prend terre dans la baie d'Anton-Gil le 14 février 1774, la première année du règne de Louis XVI.

Les administrateurs et les traitants des îles de France et de Bourbon font répandre le bruit, sur la côte orientale de Madagascar, que Beniowsky n'a aucune mission du gouvernement français et qu'il vient pour réduire en esclavage les indigènes. C'était une invitation à l'assassinat.

Il ne s'en émeut pas et fonde le fort de Louisbourg, qui doit être, provisoirement, la nouvelle capitale de Madagascar. Il construit ensuite des forts dans l'île Manrose, à N' Gontsy, Fénériffe, Foulepointe, Tamatave et Manahar.

Il se met en relations avec les peuplades voisines, les séduit par sa douceur, se les attache par des traités.

Seuls les Zaffi-Rabé lui sont hostiles. Il achète leurs villages, ce qui les force à s'éloigner. Ils restent ennemis. Pour en finir, Beniowsky invoque l'arbitrage de ses alliés. Ceux-ci lui donnent gain de cause et lui offrent leur concours armé.

Louisbourg est entouré de marais, insalubre. Il demande, moyennant salaire, des ouvriers indigènes. Six mille viennent et percent, en quatre jours, un canal de trois mille mètres qui assainit la contrée. A six lieues de Louisbourg est situé un plateau que les Malgaches nomment « Lieu de Santé ». Il y construit, pour ses malades, un fort qu'il réunit à Louisbourg par un chemin bordé de fossés.

Il reçoit dans son alliance les Agontzi, mais à condition qu'ils reconnaîtront la suzeraineté de la France et qu'ils réuniront leur pays à Louisbourg par un chemin de vingt-huit lieues. Douze mille hommes sont mis en œuvre et, en quelques jours, la seconde de ces conditions est remplie.

Les tribus des environs de Foulepointe, lasse de se faire la guerre, invoquent son arbitrage. Il les accorde et leur demande, pour prix de son alliance et du service rendu, la construction d'un chemin entre Foulepointe et Louisbourg. En 1774, il établit une route entre les baies d'Anton-Gil et de Bombétoke.

De pareils moyens de conquête n'étaient pas banals.

En 1863, au bout d'un siècle, les explorateurs des forêts Madécasses trouvaient avec stupéfaction des traces des travaux exécutés par Beniowsky.

Cependant il ne recevait rien de la métropole, et quand il envoyait à l'Ile de France des bœufs, du riz, des esclaves, les administrateurs de cette île lui donnaient des promesses qu'ils ne pensaient même pas à tenir.

Il n'était pas seulement abandonné. Ceux qui lui devaient aide et protection s'efforçaient de lui créer des embarras, de le perdre. Ils lui envoyèrent un intendant, non pour l'inspecter, l'aider, mais pour gaspiller ses ressources et désorganiser ses services. Beniowsky devina la mission secrète de cet agent, et avec l'exquise politesse du xviiie siècle, que nous avons perdue au contact des singes de noblesse, il annihila monsieur l'intendant.

Cependant il manquait de tout et ses compagnons se décourageaient. Par bonheur, un navire hollandais de passage, lui vendit du drap. Il improvise alors des tailleurs, des tanneurs et des cordonniers. Devant cette intelligente activité, son personnel reste confiant et discipliné.

Il envoie des interprètes partout, même dans les régions les plus éloignées, pour conclure des traités avec les chefs, faire entendre la voix de la civilisation, et les tribus viennent à lui.

Disciple des philosophes du xviiie siècle, il presse les Malgaches de renoncer à leurs coutumes barbares, surtout à l'abandon des enfants nés les jours supposés néfastes [1].

[1] Il dit dans ses Mémoires, t. II, p. 277 de l'édition française : « Cette nation avait une coutume étrange et cruelle qui était observée depuis un temps immémorial. Tous les enfants qui naissaient avec quelques défauts, ou même certains jours de l'année

Les Sakalaves, dominateurs de l'île, prirent ombrage de ses succès et s'armèrent contre lui. Il fit appel à ses alliés, qui tous vinrent, et les Sakalaves, vaincus, demandèrent la paix.

Malgré l'abandon de la métropole et les tracasseries des administrateurs de l'Ile de France, il est en situation de faire passer sous notre protectorat la presque totalité de Madagascar.

Un singulier hasard va le rendre maître de l'île.

Une vieille femme assure que la mère de Beniowsky est la dernière princesse du sang de Ramini, le prophète incomparable dont nous avons parlé plus haut. Elle l'a vue à l'Ile de France. Outre cela, Beniowski parle couramment la langue de Madagascar, et les indigènes le considèrent comme un Malgache d'espèce supérieure. Le conte de la bonne femme n'en était pas moins absurde et d'autant

Mieux il convenait à l'espèce crédule
Chez qui tout prend, excepté la raison.

qu'ils regardaient comme malheureux, étaient sacrifiés aussitôt. Le plus communément ils les noyaient. Le hasard me rendit témoin de cette coutume barbare, quand je descendais la rivière pour me rendre à la plaine de Louisbourg. J'eus le bonheur, le jour de mon départ, de sauver la vie à trois de ces infortunées victimes. Je les fis transporter à Port-Louis, et, dans un grande fête que je donnais à tous les chefs du pays, je les fis jurer de ne jamais commettre, à l'avenir, de pareils actes de cruauté. Je regardai comme *le plus heureux jour de ma vie*, celui de l'abolition de cette horrible coutume, qui était un effet du fanatisme ou de quelque autre préjugé non moins exécrable. »

On nomme Beniowsky *Ampakassombé* ou empereur. Il se laisse élire puis établit un gouvernement régulier sous le protectorat de la France ou de toute autre puissance européenne. Il créera ensuite entre le pays protecteur et le pays protégé, un courant d'échanges et d'émigration.

Avant de s'engager à fond dans cette affaire, de solution incertaine, il rend ses comptes qui se soldent par un bénéfice de 450,000 livres, outre les marchandises en magasin. Prudemment il se fait remettre une attestation écrite de la parfaite régularité de sa gestion. Cette pièce en main, il donne sa démission de « Gouverneur pour le Roy de France des établissements de la baie d'Anton-Gil ».

Libre alors de ses mouvements, il se fait proclamer *Ampakassombé*, nomme un conseil suprême de trente-deux membres et un conseil permanent de dix-huit membres. Son intention est d'établir, dans le centre de l'île, le siège du gouvernement.

A la fin de novembre 1776 il part pour la France, malgré les supplications des indigènes. Il a la certitude que notre gouvernement acceptera le protectorat de Madagascar.

Il se trompe. Des dénonciations des administrateurs l'ont devancé. A son arrivée il est accusé de malversation et l'on considère comme des fables ce qu'il dit de ses rapports avec les indigènes. Il exige une enquête, et cette enquête lui est tellement favorable, que le gouvernement lui décerne une épée d'honneur.

Il offre alors de rattacher Madagascar à la France. La

France n'a rien à perdre et gagnera, outre un immense marché, des postes très importants sur la mer des Indes. La gouvernement refuse parce que les honorables membres chargés d'étudier l'affaire sont à la solde des traitants des îles de France et de Bourbon.

Beniowsky s'adresse à l'Autriche et à l'Angleterre qui refusent pour ne pas aller contre les droits de la France; l'Amérique refuse aussi, mais une grande maison de Baltimore lui donne un navire et des marchandises.

En 1784, après huit ans d'absence, il débarque sur la côte occidentale, en face de Nosy Bé. Reconnu, il est conduit en triomphe, par terre, à la baie d'Anton-Gil. Il est bien le chef souverain de Madagascar, mais il ne représente plus la France. Les administrateurs de l'Ile de France vont exploiter cette situation. Ils ne veulent voir en lui qu'un étranger, le guettent, lui tendent des pièges. Sous un prétexte futile ils envoient contre lui soixante soldats du régiment de Pondicherry; il se défend, dans un fort, avec trois européens, et le 23 mai, au moment où il pointait un canon contre nos soldats, il est tué d'un coup de fusil. Sa mort a pour conséquence la perte de Madagascar.

Après cette inqualifiable sottise, les Anglais ne pensent plus devoir se gêner et s'efforcent de nous supplanter. Ils ne réussiront pas, mais leurs commis-voyageurs en religion nous causeront des embarras, de plus en plus, si notre gouvernement n'y met ordre.

Beniowsky a fait dresser une carte de Madagascar qui porte la date de 1776 et ce titre : *Carte de l'isle de*

Madagascar faite par ordre de M. le Baron de Beniowsky, chevalier-commandeur de l'Ordre de la Croix Blanche, Colonel-Propriétaire du corps des Volontaires de son nom, et Commandant-Général pour le Roy en la dicte Isle.

Elle a le sud en haut. Comme celle de d'Anville et de Bellin, elle ne donne pas à l'île assez de largeur. Même les parties qu'il connaissait le mieux laissent à désirer. En 1775 il a fait explorer la côte septentrionale depuis la baie de Vohemar jusqu'à celle de Passandava, et cette exploration n'a pas donné de résultats cartographiques appréciables.

Les points dangereux du littoral sont indiqués avec un certain soin et sont désignés par de courtes légendes. La nomenclature de la côte orientale est très riche et contient quelques noms français. Celle de la côte occidentale est très pauvre.

Il donne à une échancrure de la baie d'Anton-Gil et à l'île Manrose les noms de Boynes et d'Aiguillon, ses protecteurs. Il ne connaît pas les Hovas qui pourtant vivaient alors, très méprisés, dans l'Imerina.

Toute la surface de l'île est tigrée de forêts, de marais et de petites figures qui représentent des sommets. Dans les blancs de cette mosaïque sont écrits les noms des tribus connues à la fin du XVIII[e] siècle. Cette carte est bien inférieure, pour les contours, à celle du havrais Mannevillette.



HUITIÈME PARTIE

CARTOGRAPHES DU XIXe SIÈCLE

I

Carte de Lapie. — 1810



PRÈS la mort de Beniowsky et l'abandon des établissements qu'il avait fondés, l'occupation française à Madagascar se réduit à quelques escales.

De 1642 (date de la fondation de Fort-Dauphin) à 1786, nos établissements furent occupés, abandonnés, repris, évacués au caprice des vents qui soufflaient à la cour. Après un siècle et demi de tentatives, la monarchie nous laissa un titre. Si possession vaut titre, titre ne vaut pas possession. Elle nous transmettait donc une colonie.... à conquérir.

Les colons des îles de France et de Bourbon ne cessèrent jamais de la fréquenter pour s'y approvisionner d'esclaves, de bœufs et de riz. La francisation de cette grande et belle terre a toujours été le moindre de leurs soucis. Ils la regardaient comme une dépendance de leurs îlots et croyaient lui faire beaucoup d'honneur en l'exploitant à leur seul profit.

En 1792, la Convention nationale avait à soutenir le choc de toute l'Europe et celui des Vendéens qui, dévotement et amulettes au col, s'efforçaient de poignarder la France par derrière. Dans cette situation tragique, elle ne perdit pas de vue nos intérêts d'outre-mer et chargea Daniel Lescalier, homme très versé dans les questions coloniales, d'étudier sur place l'île de Madagascar.

Lescalier séjourna dans l'île du mois d'août 1792 à 1796 et en rapporta cette impression que nos insuccès avaient pour cause le manque d'esprit de suite et la corruption de la cour.

Dans un mémoire qu'il a lu à l'Institut [1], il nie l'insalubrité de Madagascar. Les lagunes qui bordent une partie de la bande orientale sont malsaines, mais il serait facile d'y remédier. Les indigènes n'en souffrent pas. Si les Européens en sont affectés, ils le doivent à leur incontinence, à leur dédain de l'hygiène, surtout à l'abus des liqueurs fortes.

[1] *Mémoires de l'Institut*, fructidor an IX (1801), t. IV, p. 2. — H. d'Escamps, *op. cit.*, p. 60.

Les observations de Lescalier ne furent pas perdues. Le général Bonaparte, premier consul, les recueillit et chargea Bory de Saint-Vincent d'explorer l'île. Ce savant déclara que Madagascar pouvait seule donner à la France une forte position sur la mer des Indes.

En 1804, à la suite du rapport de Bory de Saint-Vincent, l'empereur Napoléon donna l'ordre au général Decaen, gouverneur de l'Ile de France, de nous installer fortement à Madagascar.

Le général choisit pour chef-lieu Tamatave, organise l'administration et la défense, décide et commence l'exécution de grands travaux.

Les études de Lescalier, de Bory de Saint-Vincent et du général Decaen paraissent avoir eu leur expression géographique dans une carte publiée en 1810, par Lapie, alors officier du génie attaché au dépôt de la Guerre.

Dans cette carte, l'ensemble du tracé de l'île gagne en précision, mais les détails laissent encore à désirer.

Le cap d'Ambre se présente toujours comme une masse qui rappelle le fameux quadrilatère de Flacourt.

Le dessin de la côte orientale est assez correct et représente une partie des lagunes, ce qui n'avait pas encore été fait.

La côte méridionale forme, avec le vingt-quatrième parallèle sud, un arc de cercle presque parfait.

La côte occidentale est représentée sommairement et portée trop à l'est, ce qui défigure le tracé de l'île et du canal de Mozambique.

Madagascar a la figure d'un octogone irrégulier dont les sommets sont marqués par le cap d'Ambre, le cap Est, Fort-Dauphin, le cap Sainte-Mari•. le cap Barrow, le cap Saint-Vincent, l'embouchure de la rivière Tsiribitrina et le cap Saint-André. La comparaison des positions données par Lapie et de celles de la carte de Laillet et Suberbie donne des différences notables que nous relevons dans le tableau suivant. Les huit points de construction choisis par Lapie ne sont que des repères et n'encadrent pas l'île.

NOMS DE LIEUX	POSITIONS D'APRÈS		LAPIE PORTE EN PLUS	
	LALLIER ET SUBERBIE	LAPIE	A L'EST DE	A L'OUEST DE
Cap d'Ambre......	46° 59'	47° 24'	0° 25'	»
Cap Est..........	48 11	49 54	1 43	»
Fort-Dauphin......	44 42	45 0	0 18	»
Cap Sainte-Marie...	43 47	43 15	» »	0° 32'
Cap Barrow.......	42 5	42 40	0 35	»
Cap Saint-Vincent..	41 0	41 34	0 34	»
Rivière Tsiribitrina.	42 15	42 45	0 30	»
Cap Saint-André...	42 18	43 29	1 11	»

Il résulte de ce tableau que le grand axe de l'ile est trop incliné à l'est de 57 minutes.

Lapie aussi trace une chaîne de montagnes qui partage la Grande-Terre en deux versants égaux. C'est une erreur. La crête des monts est très rapprochée de la bande orientale. Au nord et au centre se dressent des massfis volcaniques qui rayonnent dans tous les sens. Ils descendent à la mer des Indes par des pentes rapides, inégales; à l'ouest et au sud ils étalent leurs rameaux et leurs derniers plissements finissent à la lisière des vastes plaines basses qu'occupent les Sakalaves.

Ces erreurs s'expliquent. Jusqu'à ces derniers temps, l'intérieur de l'île fut peu connu. Avant l'ouverture du canal de Suez, les navires passaient par le cap de Bonne-Espérance et les contrées les plus accessibles, les mieux connues, étaient par ce fait, celles du Midi. L'intérieur restait toujours *terra incognita*.

Lapie donne à l'Ile Bourbon le nom de *Bonaparte*, et sa carte a pour titre : *Cartes des Isles de Madagascar, de Bonaparte et de France, de Comore et d'une partie des côtes d'Afrique, dressée par Lapie, géographe*, 1810.

Il divise en provinces l'île de Madagascar.

Le nom des Hovas n'y figure pas, mais on y voit la province d'Ancoves et la ville d'Ancove.

Au commencement du XVIII[e] siècle, l'Imerina était gouverné par douze chefs indépendants les uns des autres. L'un d'eux, qui répondait au gracieux nom de Andrianampoinimerina, entreprit de les soumettre à son autorité. La lutte, commencée en 1745, prit fin en 1810, par

le triomphe des Hovas. Le nom d'Ancove, que Lapie recueille en 1810, est le signe de la victoire de cette race, car Ancove, Ankova ou Amkhova signifie « demeure des Hovas ».

Depuis leurs succès, les Hovas ont joué dans l'île le rôle principal et n'ont pas varié un instant dans la haine qu'ils vouèrent au nom français. Par contre, ils ont mis la meilleure grâce du monde à se laisser duper par les Anglais, ce qui finira par leur jouer un mauvais tour.

II

Radama. — Les Anglais à Madagascar. — Carte d'Owen de 1825

De 1810 à 1825, notre situation a subi des modifications profondes. Napoléon Ier a été culbuté, non sans gloire, car il n'a fallu rien moins que les forces réunies de toute l'Europe pour le vaincre et nous imposer la monarchie de droit divin.

Le nouveau gouvernement, harcelé par les partis, surtout par le sien, manque de temps et d'argent pour défendre les épaves de notre empire colonial. En ce qui concerne Madagascar, il ne peut qu'empêcher la prescription de nos droits.

En 1810, les Anglais nous avaient pris les îles de France et de Bourbon, les ports de Tamatave et de Foulpointe, interrompant ainsi les travaux du général Decaen. Le

18 février 1811, Sylvain Roux, notre agent général, avait dû capituler devant la flotte anglaise.

Le traité du 30 mars 1814 rendit à la France l'île de Bourbon et Madagascar. L'île de France et « ses dépendances » restèrent aux Anglais, qui lui rendirent le nom de « Maurice » qu'elle avait reçu des Hollandais en 1576. Elle eut pour gouverneur le vice-amiral Robert Townshend Farquhar.

Farquhar supposa que Madagascar était une dépendance de l'île Maurice. C'est comme si l'on supposait que le Royaume-Uni est une dépendance de l'île de Wight.

Malgré sa faiblesse et la terreur que lui inspirait la Sainte-Alliance, le gouvernement de Louis XVIII obtint de la Grande-Bretagne la reconnaissance de nos droits.

Cette reconnaissance devait nous laisser seuls en face des Malgaches.

Il n'en fut pas ainsi. Les Anglais, nullement gênés par la convention, changèrent leur fusil d'épaule, c'est-à-dire qu'au lieu d'agir ouvertement, ils agirent souterrainement.

Robert Farquhar disait en 1810 : « Madagascar est une dépendance de Maurice ». En 1814, après la reconnaissance de nos droits, il voit d'autre façon et dit : « Madagascar appartient aux Malgaches; aucune nation européenne n'a droit à une partie quelconque de son territoire ». D'après lui, nous n'avions qu'à retirer notre drapeau de tous les points que nous considérions comme nôtres depuis deux cents ans.

Radama[1] Ier était alors chef des Hovas[2], peuplade issue des *Prahos* malais. Les Hovas eux-mêmes disent : « Nous sommes une race étrangère venue du Sud-Est » sous la conduite d'un chef vaillant et sage, l'ancêtre de » notre roi-dieu Radama ».

Très méprisés, considérés comme impurs jusqu'au commencement du siècle, ils arrivaient à la vie politique.

De 1745 à 1810, Andrianampoinimérina « le Désir d'Émirne » a soumis les douze chefs indépendants qui se partageaient l'Imerina et une grande partie de l'Antsihanaka, de l'Ancaye et du Betsileo. Son successeur, Radama Ier, n'était pas néanmoins le chef le plus puissant de la Grande-Terre, mais il en était le plus intelligent, le

1 Radama signifie « poli, uni, glissant, fourbe ».

Il faut savoir que la dissimulation, le mensonge, la fourberie sont en admiration chez les Hovas. Les Hovas considèrent la mauvaise foi, la duplicité, la ruse, comme des signes de capacité, d'habileté, de talent, et les familles s'efforcent de développer chez leurs enfants la mauvaise foi et la ruse. « On conçoit quels avantages ce système d'éducation doit procurer aux Hovas dans leurs transactions commerciales ou politiques avec d'autres peuples. Leurs diplomates sont doués d'une finesse et d'une astuce dont les Européens ont peu l'idée. Un des reproches qui ont le plus contribué à dépopulariser l'enseignement du christianisme à Tananarive était la défense que faisait cette religion de mentir, même pour tromper les ennemis du pays ». (FROBERVILLE, *Notice géographique et historique sur l'île de Madagascar*, p. 20, dans le *Voyage à Madagascar et aux îles Comores*, par Leguével de Lacombe, t. I).

2 Flacourt connaissait les Hovas sous le nom de *Vohitz-Anghombes* « peuples habitant les montagnes de l'aurore ».

plus ambitieux [1], et sa position centrale lui permettait d'évoluer dans tous les sens.

Farquhar comprend très bien cette situation et entreprend de pousser Radama, d'étendre son autorité sur l'île entière, puis de le dominer et de nous l'opposer comme un obstacle infranchissable.

Il lui envoie des armes, des munitions, des vêtements, des officiers, des conseillers, des missionnaires, des chevaux, un uniforme comprenant un habit rouge, un chapeau à plumes, un pantalon bleu et des bottes vertes. Radama, dans cet accoutrement, reçoit solennellement les envoyés anglais.

Sir Farquhar fait mieux : de son autorité privée il le

[1] Il était de petite taille, cinq pieds au plus, mais bien fait. Ses traits étaient intelligents et expressifs. Il était élégant et gracieux, avait plutôt l'air d'un parfait courtisan que d'un chef à demi-sauvage. (Boteler, *Narrative of a voyage of discovery to Africa and Arabia*, t. II, p. 126.

Il écrivait et parlait le français. Il passait pour éloquent, était très orgueilleux et la flatterie était pour lui une séduction si grande qu'il se laissa rendre des honneurs divins. Il était surtout passionné pour la gloire et aimait à être comparé à Napoléon Ier. Les Méthodistes l'appelaient « Africain éclairé », ce qui le transportait d'aise.

Il n'aimait pas le mensonge et punissait sévèrement qui voulait le tromper. Il se croyait tenu de rendre exactement justice aux étrangers qui venaient trafiquer dans son pays. Leguével de Lacombe cite un fait de justice curieux et tout à fait dans le genre oriental. Il ne fallait pas d'ailleurs le gratter fort pour trouver le sauvage : il n'a pas craint de faire assassiner l'un de ses frères et d'envoyer l'autre, Rataf « apprendre de l'esprit avec les blancs ». (d'Escamp, p. 122; Froberville, p. 50; Leguével de Lacombe, t. I, pp. 148, 159).

sacre « roi de Madagascar et dépendances ». Pour assurer le succès de son agent le cabinet de Saint-James pensionne le roi des Hovas et dépense, de 1813 à 1826, la somme ronde de 1 549 000 fr.

Radama se montre reconnaissant et accorde aux Anglais, le 5 février 1817, un traité qui leur est très avantageux.

C'est ainsi que la loyale Albion applique ses conventions avec le gouvernement de Louis XVIII.

Elle ne viendra plus, comme autrefois, les armes à la main. Elle a compris que Robert Macaire, avec sa voix tonitruante et son cynisme, faisait peur ; tandis que Bertrand, avec sa face longue et blême, son regard oblique, sa voix mielleuse, ses formes cauteleuses et jésuitiques, entrait dans la maison, plus modestement, par la petite porte, y prenait peu à peu de l'autorité et un jour s'en déclarait le maître.

Farquhar substitue donc aux soldats les Méthodistes. Ces saints hommes ne veulent, disent-ils, que civiliser les Malgaches et leur ouvrir les portes du paradis. Radama les croit sur parole. En 1820, ils ouvrent une école ; en 1826, ils ont deux mille élèves ; en 1828, ils ont, dans l'Imerina, 32 écoles et plus de quatre mille élèves. Ils s'occupent très peu de sciences élémentaires. Par contre, ils enseignent à leurs élèves « que Radama n'a point d'égal parmi les rois ; qu'il est au-dessus de tous les chefs de l'île et le maître de tout; que Madagascar n'appartient qu'à lui seul ». En même temps, ils forment des officiers pour la défense de l'île « contre l'ennemi commun », c'est-à-

dire contre les Français. Ils fondent à Tananarive une imprimerie, répandent sur l'île une pluie de bibles et de livres de piété. Ils n'oublient pas toutefois la vente des armes, des indiennes et de la coutellerie.

Hastie, agent de l'Angleterre, les crible de plaisanteries et les accuse d'intolérance, d'usure, de vendre des esclaves. Il les signale, à Londres, comme une entrave à la civilisation et demande leur rappel. Sur les dénonciations de Hastie, Radama les tient pour des jongleurs d'ordre subalterne, leur ferme sa porte et ne veut pas les consulter. Ils pourraient répondre que Hastie est un ivrogne, qu'il abrutit Radama par l'abus des liqueurs fortes et lui dicte les mesures les plus violentes, qu'il a voulu vendre comme esclave un sujet anglais. Ils sont beaucoup plus habiles. Ils vantent, au contraire, tant qu'ils peuvent, le génie, le caractère, les vertus de leur ennemi.

Par cette apparente générosité et une souplesse d'acrobates, ils gagnent l'esprit de Radama et peu à peu l'amènent à faire massacrer les mécréants par les croyants, à prendre leurs avis. Force est de reconnaître que leur manque de scrupules est compensé par une grande habileté.

En 1817, Forestier, conseiller d'État, sur l'avis de Sylvain Roux, propose de reprendre l'île. C'est encore possible, mais la dépense sera de 1 200 000 fr. Le gouvernement ne peut faire un si gros sacrifice et laisse se développer, grandir l'influence anglaise et l'influence Hova. Il borne son action à l'exploration des côtes, à la reprise de posses-

sion, en 1818, de Tintingue et de Sainte-Marie, et, en 1819, de Fort-Dauphin.

Les insulaires revoient avec bonheur le drapeau français. Les Betsimisarakas « Gens unis », population la plus nombreuse du versant oriental, se placent spontanément sous la protection du roi très chrétien. Avec de la décision, nous pouvions écraser les Hovas et jeter à la mer les Méthodistes.

La timidité de nos tentatives laissant à Farquhar toute sa liberté d'action, il lance contre nous son roi malgache, qui vient à Foulpointe, à Tintingue, à la Pointe-à-Larrée, écraser nos alliés, piller nos troupeaux, nous braver.

M. Blévec, commandant à Sainte-Marie, rappelle énergiquement nos droits sur cette partie de Madagascar. Comme il n'a ni soldats, ni navires pour appuyer sa protestation, Radama n'en a cure et les Anglais jouissent de leur triomphe.

Nous étions représentés à Fort-Dauphin par un officier et cinq soldats. C'était une force morale, le signe de notre souveraineté. Pour les Anglais et les Hovas, qui ne connaissent que la force brutale, le moment leur paraît bon pour s'emparer de la presqu'île. M. de Freycinet, gouverneur de Bourbon, ne se croit pas en force pour résister. M. Blevec, doué de plus de flair et d'énergie que son chef, soulève contre Radama les Betsimisarakas, les Antanosys et d'autres peuplades amies de la France. Que le gouverneur de Bourbon mette en mouvement les navires et les troupes dont il dispose, les Hovas seront écrasés, nous rentrerons en maîtres dans Madagascar.

M. de Freycinet trouve plus noble de singer ce gentilhomme qui, à Fontenoy, cédait aux Anglais l'honneur de tirer les premiers. Il fit même plus fort : au lieu de battre, tout au moins de laisser battre les Hovas, il fait passer à l'île Maurice leur demande de secours.

Notre faible garnison suffisait à maintenir en paix tout le pays d'Anosy, mais elle était trop faible pour résister longtemps à trois mille Hovas. Cependant c'est par surprise que le fort est pris, que les six français sont garottés, que le drapeau français est arraché de son mât, foulé aux pieds, déchiré.

Et comme M. de Freycinet n'a ni prévenu ni vengé cette mortelle injure, Leguével de Lacombe, ancien officier du premier empire, put s'entendre poser cette question par un indigène ami : « Dis-moi si la France est » toujours grande et libre, ou si, comme les Hovas le » prétendent, après avoir été vaincue par l'Angleterre » elle est devenue son esclave ? [1] »

Radama reconnaît à sa manière la courtoisie de M. de Freycinet : par décret, il ouvre aux Anglais les ports mal-

[1] Farquhar et Hastie, même Dayot, l'agent choisi par le gouvernement de Bourbon pour représenter la France à Tananarivo, disaient que les Anglais avaient vaincu la France et l'avaient réduite en servitude. Radama le croyait. Un jour qu'il dînait chez le roi, Leguével força Hastie d'avouer qu'il était, et que Farquhar et Dayot étaient des imposteurs. Radama, qui n'aimait pas être pris pour dupe, garda souvenir de cette explication et conçut pour les Anglais un singulier mépris. — Leguével de Lacombe, *Voyage à Madagascar et aux îles Comores* (1823-1830); t. II, pp. 219-220, Paris, Descessart, 1840.

gaches et les ferme aux Français. En outre, il fait subir à nos colons de la côte toutes les avanies que lui inspirent les Méthodistes; il leur interdit de se procurer ailleurs qu'à Foulpointe et à Fénérife les produits de la *Terre de Radama*; il défend, sous peine de mort, de vendre des esclaves au gouvernement et aux colons de Sainte-Marie.

En 1829, le successeur de M. de Freycinet demande au gouvernement les moyens de refréner l'arrogance des Hovas et de sauver nos intérêts. Le gouvernement gémit et laisse impunis les affronts que nous impose Sa Majesté malgache.

Radama consent aux Anglais divers traités. Non seulement il les exécute de bonne foi, mais il en interdit la critique et fait couper le cou à trois de ses parents pour avoir dit : « Les Anglais ne font rien sans motif d'intérêt [1] ».

Un intérimaire de Farquhar fut moins scrupuleux. Il traita Radama de « chef de sauvages » et refusa de tenir les engagements pris.

A cette nouvelle, Radama se tourne vers la France, les chefs de la côte manifestent leurs sympathies pour nous, les Hovas disent que le nom anglais est synonyme de *faux et menteur*. Radama crache cette injure à la face d'un négociateur anglais : *False as the English* [2].

1 C'était pourtant ce que pensait Radama lui-même. Un jour James Hastie lui propose de faire faire, aux frais des Anglais, une route carrossable entre Tamatave et Tananarive. « Non dit-il. Cette belle route mènerait vite les habits rouges dans l'Imerina ».

2 William Ellis, *History of Madagascar*, pp. 227-230.

Le gouvernement français pouvait regagner le terrain perdu, étouffer l'influence anglaise : comme toujours, il n'était pas prêt et manquait d'argent. Il laissa à sir Farquhar le temps de rejoindre son poste, de réparer les fautes commises et de refermer sur nous la porte.

Les Méthodistes ont introduit à Madagascar l'usage des liqueurs fortes. Hastie a saturé de gin et de brandy le roi Radama, et comme celui-ci n'était pas fait pour ce régime, il succomba prématurément, le 27 juillet 1828, à l'âge de trente-sept ans [1].

Ils voulaient certainement l'abrutir, mais ils ne voulaient pas le tuer : c'était contraire à leurs intérêts. Ils appelaient Madagascar, reconnue nôtre officiellement par leur gouvernement : *The great Britain of the Africa.*

[1] La mort de ce prince, encore dans toute la force de l'âge, fut une véritable calamité pour son peuple et un sujet de profond regrets pour tous ceux qui s'intéressaient à la civilisation de Madagascar. Son règne fut marqué par des événements qui lui assignent une place importante dans l'histoire de ce pays : la suppression de la traite des esclaves, l'établissement d'un système d'éducation publique, l'enseignement du christianisme au cœur même du pays, la conquête de presque toute l'île, l'organisation d'une armée régulière disciplinée à l'européenne, l'adoption de caractères pour écrire la langue malgache, enfin l'introduction à Tananarive de l'imprimerie, ainsi que d'un grand nombre de métiers européens : ce sont là des actes qui impriment un cachet particulier à cette époque, et font vivement déplorer que ce monarque, sous le règne duquel ils furent accomplis, ait été si prématurément enlevé à la mission civilisatrice qu'il remplissait avec tant d'intelligence et de résolution. — (GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar,* Paris, 1845, p. 110).

Pourraient-ils, sous un nouveau règne, se permettre une si grande liberté ?

Sous Radama ils ont eu droit de circulation dans l'île. Ils en ont profité pour réunir les éléments d'une grande carte.

Cette carte fut publiée sous le nom de Owen, par l'Amirauté, en 1825, et porte les numéros 758, 759, 760.

Le nom de Tananarivo ou Ant' ananarivo « Ici les mille villages » figure pour la première fois sur une carte.

Il faut rendre cette justice à Owen, qu'il a conservé la nomenclature française et s'est contenté d'angliciser les noms de saints.

L'hydrographie est assez bien faite, mais l'orographie est à peine indiquée.

Les lagunes de la côte orientale sont figurées.

La pointe du nord et la baie de Diego-Suarez sont, pour la première fois, correctement dessinées.

Les Comores, *Comoro Islands*; les bancs de Geyser, *Geyser Bank;* les Glorieuses, *Glorioso Isles;* les nosy du nord-ouest sont bien représentés.

Les côtes sont frangées de nombreux sondages.

Les contours de l'île sont remarquablement exacts. En résumé, cette carte a été dressée avec le plus grand soin par des hommes habiles, libres de leurs mouvements, aussi préoccupés de science que de politique.

Elle mérite la reconnaissance des géographes.

III

Carte de Brué. — 1828

En 1828, l'année même de la mort de Radama, Brué a publié une carte de Madagascar.

Après la carte de Owen, les études auraient dû porter sur l'intérieur; mais Radama et les Anglais nous rendaient la chose impossible.

Brué signale seulement : sur le versant occidental le « Boyana ou pays Seclaves »; sur le versant oriental, les « Antaximes » et les « Antavares ». Nous n'avons trouvé sur aucune carte le nom des Antaximes, à moins qu'on ne l'identifie avec le « Aisimo » de celle de Hausermann de 1884. Le nom des Antavares se trouve au contraire sur les cartes de Cauche de 1651, et de d'Anville, de 1749.

Brué connaît Tananarivo sous le nom d' « Ancove » ou « Emirne », mais il la place trop au sud-ouest.

Il rapproche un peu trop de la côte Est la grande chaîne longitudinale, dont il nomme deux groupes et quelques sommets.

Il donne au cap d'Ambre le nom de « cap d'Alabre », qui paraît une défiguration du C. del amber de Mercator (1569), et du « C. del Ambar » d'Ortelius (1570).

La baie de Diego-Suarez, bien dessinée par Owen, est représentée par une simple encoche et devient « Entrée Britannique ». Le géographe anglais avait écrit « Diego Soares Bay » et « British Sound ». Pourquoi Brué a-t-il

adopté cette dernière appellation, qui n'est qu'un sous-titre ?

Comme Owen, il conserve les noms de Port Choiseul, île et cap Sainte-Marie, Sainte-Lucie, des Galions, Saint-Augustin, Saint-Vincent, Saint-André, mais il oublie celui de Fort-Dauphin, qui figure sur la carte anglaise et sur presque toutes les cartes des XVIIe et XVIIIe siècles, alors même qu'il devait être suivi du triste adjectif « ruiné » ou « abandonné ».

Cette carte est bien inférieure à celle de l'amirauté anglaise que Brué paraît n'avoir pas connue.

IV

Carte de Lapie. — 1831

En 1831, quand Lapie publia sa seconde carte de Madagascar, Ranavalona ou Ranavolo, première du nom, était reine de l'Imerina.

Elle était l'une des onze femmes légitimes de Radama.

Leguével de Lacombe, qui était bien informé des affaires de la cour d'Antananarivo, dit que Radama ne faisait pas plus de cas de Ranavalo que d'une femme répudiée et qu'il gardait toutes ses préférences pour Rasfalime, fille de Ramitrah, qui était seule admise à sa table quand il recevait des étrangers [1]. Elle n'avait donc aucun droit

[1] Leguével de Lacombe, *op. cit.*, t. II, p. 354.

au trône. Mais elle était élève des Ombias et dévouée de cœur au vieux parti hova; elle haïssait mortellement la civilisation européenne et ne rêvait pour son pays que le retour à l'antique barbarie des ancêtres.

Les Ombias supportaient par force le gouvernement révolutionnaire de Radama et voyaient, avec colère, les Anglais implanter dans l'île une foi nouvelle qui, jour après jour, s'étendait sur l'Imerina. Andimiazo, officier d'état-major, amant de Ranavalo, leur fit facilement comprendre qu'une femme crédule et superstitieuse, de cœur avec eux, leur permettrait de regagner le terrain perdu.

La mort de Radama n'a surpris personne et n'a pris personne au dépourvu. Un ministère prêt à fonctionner attendait dans l'antichambre le dernier soupir du roi.

Le roi mort, le nouveau gouvernement casse son testament, comme celui d'un simple Louis XIV, et proclame reine Ranavalo. Sans perdre de temps, il fait mourir la mère, la sœur, l'héritier légitime, quatre des principaux parents du feu roi, les généraux et les fonctionnaires dont la popularité pouvait être une cause d'inquiétude, plusieurs milliers d'individus de tout rang et de tout âge. Pour ces supplices on eut recours à la sagaye, aux crocodiles, au tanghin.

Tout cela se fit au nom de Ranavalo et Ranavalo fut surnommée *Caligula femelle.*

Ces massacres, qui ont duré autant que le règne, qui fut très long, ne troublaient pas le sommeil de sa sauvage majesté. Elle voulait, à tout prix, par n'importe quel

moyen, la restauration de l'aristocratie hova et de la puissance des Ombias.

Dans un grand *Kabar,* elle annule tous les traités consentis par Radama et déclare abolie dans ses états la religion importée par les Anglais.

Le vieux parti hova hait si violemment, si follement les Anglais, qu'il fait sagayer ou chasser, à cause de leur origine britannique, les cochons et les chats.

Nous aurions pu savourer le désastre des Anglais, car c'est plaisir divin de voir écraser ses ennemis, mais Ranavalo et ses ministres ne nous traitaient pas mieux : la haine des Hovas pour les Anglais s'étendait à tous les européens.

Au moment où les Anglais devaient quitter l'île, la nouvelle se répand que les Français se disposent à reprendre leurs anciennes possessions, et Ranavalo retient, pour la conseiller, les missionnaires d'Albion. C'est très habile car, pour bien voir, rien ne vaut l'œil d'un ennemi sans scrupule.

La nouvelle était vraie. Peu après, Tamatave, Tintingue, la Pointe-à-Larrée retombent en notre pouvoir. Au dire de Coroller, prince hova, le capitaine Gourbeyre aurait pu, à ce moment, prendre l'île entière. La cour d'Émirne, effrayée, envoie un prince et un général pour traiter de la paix.

L'entente se fait très facilement et la reine doit ratifier le traité avant le 31 décembre 1829. Les Méthodistes interviennent et décident la reine, par de bonnes raisons, à refuser sa signature.

Tout est à recommencer. Le capitaine Gourbeyre et le gouverneur de Bourbon demandent du renfort; les ministres de Charles X en envoient, mais avec recommandation de ne pas s'engager à fond avec les ennemis des Hovas. Dans une lettre publiée par *The Times*, le 12 mai 1825, M. de Polignac offre à Ranavalo de lui fournir des armes et des munitions, une certaine somme d'argent et des officiers pour instruire ses troupes. En échange, la France aurait eu le droit de fonder de grands établissements dans les baies de Saint-Augustin, de Diego-Suarez et dans deux ou trois ports. M. de Polignac tenait ainsi pour non avenu tout ce que nous avions fait dans Madagascar depuis deux cents ans et donnait bravement aux Malgaches le moyen de nous combattre. Le renversement de Charles X a brusquement terminé cette habile négociation. Avec Louis-Philippe, les affaires vont changer. Elles changent, en effet, en pis. Les quatre navires envoyés par Charles X sont rappelés; le gouverneur de Bourbon ne devra pas discuter « la question de souveraineté »; il est autorisé à faire évacuer Tintingue et l'île Sainte-Marie. Ranavalo, instruite par les Anglais des dispositions du gouvernement de Louis-Philippe, refuse toute espèce de traité.

C'est au cours de ces événements que Lapie dressa une nouvelle carte de Madagascar.

Les travaux militaires de nos marins ont laissé peu de traces, grâce au manque d'esprit de suite de nos gouvernants; leurs travaux géographiques ont eu plus de succès. Leur tracé des côtes est aussi correct que celui des cartes

anglaises, mais l'interland est toujours, à très peu près, *terra incognita*.

La ligne de faite, jalonnée par six pics ou volcans éteints, est indiquée assez exactement au nord et au centre; au sud, comme dans les anciennes cartes, elle est dirigée droit sur le cap Sainte-Marie. La nomenclature orographique se réduit au seul nom de « Mont Befour, » qui deviendra le « Befourne » de Leguével de Lacombe.

Lapie supprime le nom d' « Entrée Britannique » que Brué avait conservé à l'entrée de Diego-Suarez. Il rétablit celui de Fort-Dauphin que le même Brué avait omis. Sa nomenclature, assez riche, est française et malgache.

Il partage Madagascar entre cinq peuples : les « Séclaves » (Sakalavas) et les Manomboules sur la côte occidentale ; les « Antavarts », les « Ancoves » (Hovas) et les Antaximes sur le versant oriental.

Tananarivo, qui figure sur la carte d'Owen de 1825, est omise sur celle de Lapie de 1831.

V

Ranavalo Ire

Du 20 juin au 3 juillet 1831 a lieu l'évacuation de Tintingue. L'armée Hova voit cela, sans rien dire, d'une colline voisine. Dès que le dernier de nos soldats a quitté

terre, elle se précipite sur les Betsimisarakas, nos alliés, et en massacre un grand nombre [1].

Ainsi se termine la lamentable expédition de 1829.

Le roi avait également décidé l'évacuation de l'île Sainte-Marie. C'était le complet abandon de Madagascar, le sacrifice des colons et la trahison des promesses que leur avait faites le Gouvernement ; c'était le massacre, par les Hovas, des Betsimisarakas qui s'étaient réfugiés dans l'île lors de l'évacuation de Tintingue.

Louis-Philippe espérait, par ces concessions, contenter les Anglais et Ranavalo. Il ne se trompait pas, mais le résultat trompa ses espérances. Anglais et Hovas continuèrent à se moquer de lui et des sacrifices qu'il faisait à *la paix à tout prix*.

L'amiral de Rigny [2], ministre de la Marine, indigné que la France subisse les caprices d'une reine à demi-sauvage, donne des ordres, en 1832, pour l'exploration de la baie de Diego-Suarez. Les explorateurs lui répondent, comme leurs prédécesseurs ont répondu à Napoléon 1er, que cette baie est la plus belle position militaire de la mer des Indes. Mais les conditions ne sont plus les mêmes que sous l'empire : alors, il n'y avait qu'à prendre ; en 1832, il faut conquérir.

Soutenu par les Chambres, M. de Rigny décide l'envoi de huit navires et de douze cents hommes pour reprendre

[1] Henri d'Escamps, *Histoire et géographie de Madagascar;* Paris, Firmin-Didot, 1884, p. 144.

[2] Henri Gauthier, comte de Rigny, commandait la flotte française à Navarin (20 octobre 1827) et fut fait vice-amiral après le combat.

nos anciennes possessions et repousser les Hovas dans les limites de l'Imerina.

Le roi ne l'entend pas ainsi. Il ne veut pas faire, à trois mille lieues de France, une guerre dont les avantages ne balanceraient peut-être pas les sacrifices. Au fond du cœur, il craint que cette expédition ne soit pas du goût de l'Angleterre.

L'amiral de Rigny est remplacé, son successeur nomme une Commission selon le cœur du roi, et cette Commission décide d'ajourner « quelque utile qu'il dût être « pour la France de posséder un port dans une mer où » nous en manquions absolument [1] ». L'expédition n'eût pas lieu et *l'entente cordiale* sortit triomphante de cette terrible épreuve.

A cette époque, Ranavalo ne se souciait pas de revoir à Tamatave les canons français ; d'un autre côté, elle avait plus qu'assez des Anglais, des bibles, du gin et des cabales des missionnaires. Pour obtenir tout ce que nous voulions, il aurait suffi, très probablement, de montrer à la reine la bouche des canons que voulait envoyer l'amiral de Rigny.

Tant qu'avait duré la crainte de l'expédition de 1829, Ranavalo ne pensait aux Anglais que pour tirer d'eux ce qu'ils pouvaient donner au point de vue de l'instruction industrielle de son peuple, instruction qui lui permettait de mieux tromper, de mieux dominer, de mieux opprimer les autres peuples de l'ile. Elle dissimulait sa haine,

[1] H. D'ESCAMPS, *op. cit.*, p. 146.

mais à certains éclairs on devinait le terrible orage qui grondait dans son cœur de barbare.

Un jour, allant en procession à l'une de ses divinités, elle entend des chants sacrés qui viennent d'une chapelle de missionnaires et prononce ces paroles sinistres : « Ils ne se tairont que lorsque la tête de l'un d'eux sera tombée [1] ».

Les indigènes partagent ses sentiments. Ils croient aussi que les livres, les instructions, les prédications des missionnaires ont pour but la conquête de l'île par les Anglais. La reine, tenant pour vaines les menaces de la France, se sent libre et décide d'extirper de Madagascar les pratiques chrétiennes, dût-elle faire mourir tous ses sujets chrétiens.

Dans un message, en date du 26 février 1835, adressé « à tous les Européens, Français et Anglais », elle prescrit aux missionnaires de respecter les coutumes du pays et leur interdit de baptiser ses sujets, de célébrer le dimanche, de faire des cérémonies contraires aux lois du pays hova. Elle ajoute avec beaucoup de bon sens : « Quant à vous, Européens, faites ce qu'ordonnent les » coutumes de vos ancêtres et vos propres coutumes [2] ».

Les missionnaires réclament ; la réponse ne se fait pas attendre. Le 1er mars, dans un grand *Kabar*, elle expose que l'on doit observer strictement la religion des ancêtres ; qu'elle accorde un mois, à partir du coucher du soleil, à

[1] H. d'Escamps, *op. cit.*, p. 148.

[2] Eug. de Froberville, *Notice géographique et historique sur l'île de Madagascar*, p. 95, en tête du *Voyage à Madagascar* de Leguével de Lacombe.

ceux qui ont reçu le baptême pour se dénoncer ; qu'elle déclare dignes de mort ceux qui seront dénoncés par autrui.

Plusieurs Grands viennent la prier d'adoucir la rigueur de son édit. « Je réduis à huit jours, dit-elle, le délai d'un mois que j'avais accordé aux chrétiens pour se dénoncer ».

Les officiers qui se dénoncent sont cassés. Les civils sont condamnés à de fortes amendes. Le tanghin, la sagaye, la corvée, l'esclavage, le bâton, le saut de l'Ampaniarinana (Roche tarpéienne de Tananarivo) font prompte justice de ceux qui ne se livrent pas spontanément .

Les missionnaires comprennent qu'ils ne peuvent plus tenir et, le 18 juin 1835, ils quittent la capitale de l'Imerina. De l'échafaudage élevé par sir Robert Farquhar, à grand renfort d'argent, de mensonges et de duplicité, il reste le mot *anglais* que la cour et la ville emploient comme synonyme de mensonge et de fourberie [2].

Débarrassés des Anglais, Ranavalo et les Ombias respirent à l'aise. Ils vont pouvoir extirper les germes de civilisation semés par les Européens, exploiter à leur guise le bon peuple malgache.

Engagé par Hastie, Jean René et Leguével de Lacombe, à supprimer le supplice du tanghin, Radama répondit cyniquement : « Trouvez-moi un impôt qui, comme celui-ci, remplisse mes coffres et me fournisse aux besoins

1 Ida Pfeiffer, *Voyage à Madagascar* ; Paris, Hachette, 1862, p. 217. H. d'Escamps, *op. cit.*, pp. 148-161.

2 Ida Pfeiffer, *op. cit.*, p. 130.

de mon armée ». Ranavalo trouve aussi, dans le tanghin, une source de revenus. Dans l'espace d'une douzaine d'années, elle a fait mourir de ce supplice plus de 150 000 personnes [1].

Le tanghin était administré sur la dénonciation du premier venu qui faisait le dépôt d'une petite caution.

Quelle que fût l'absurdité du crime dénoncé, l'accusé devait se soumettre, sans discussion, à ce jugement de Dieu. S'il succombait, il était reconnu coupable, ses biens étaient partagés entre la reine, ses officiers et le dénonciateur. S'il échappait, ce qui n'arrivait pas une fois sur mille, le dénonciateur était tenu de payer quatorze piastres de dommages-intérêts [2].

Entre autres jugements de Dieu il y avait l'épreuve des caïmans.

L'accusé devait traverser à la nage, le nombre de fois fixé par le juge, une rivière infestée de caïmans. S'il en sortait vif, il était reconnu innocent, et le délateur payait quatorze piastres; s'il était dévoré par les caïmans, il était déclaré coupable et ses biens devenaient la proie de la reine, de ses officiers et du délateur [3].

Les riches étaient toujours dans l'angoisse, car ils étaient à la merci du premier scélérat qui pouvait désirer leurs biens.

En 1837, Ranavalo est informée par ses ministres qu'il

[1] LEGUÉVEL DE LACOMBE, *op. cit.*, t. I, p. 120. — FRANCIS RIAUX, appendice au *Voyage à Madagascar*, d'Ida Pfeiffer, p. 305.

[2] LEGUÉVEL DE LACOMBE, *op. cit.*, I, pp. 113-117.

[3] FR. RIAUX, *op. cit.*, p. 306.

y a dans le peuple beaucoup de sorciers, de voleurs et de profanateurs de tombeaux. Elle tient de suite un grand *Kabar* et annonce qu'elle fera grâce de la vie à ceux qui se dénonceront eux-mêmes, tandis qu'elle fera mourir les autres. 1 500 personnes se dénoncent, 96 sont dénoncées.

Aux premiers, elle fait river au col et aux poignets de lourdes chaînes de fer et les réunit, au nombre de quatre ou cinq, par de grosses barres de fer longues de cinquante centimètres. En cet état, ils sont libres d'aller où ils veulent, sous la surveillance de sévères gardiens. Quand un homme du groupe meurt, il faut lui couper la tête pour retirer le corps de la chaîne. Ses chaînes sont traînées par les survivants qui finissent misérablement, écrasés sous le faix.

Des 96 qui furent dénoncés, 14 sont brûlés vifs; d'autres sont précipités de l'Ampaniarinana, d'autres sont jetés dans des fosses et couverts d'eau bouillante, d'autres sont sagayés ou soumis au supplice du tanghin. Le dernier est entouré d'une natte qui ne lui laisse de libre que la tête et livré ainsi, tout vivant, à la pourriture [1].

Ranavalo a fait disparaître annuellement de vingt à trente mille personnes. En quelques années elle a effacé du sol des milliers de villages et réduit de moitié la population de l'île.

Ce monstre a toutes les sympathies du Révérend Williams Ellis, missionnaire anglais.

Comme le dit Ida Pfeiffer, Ellis montre que les mis-

1 Ida Pfeiffer, *op. cit.*, pp. 213-214.

sionnaires anglais s'entendent parfaitement à fausser la vérité. Son livre est un tissu d'histoires faites à plaisir et Mme Ida Pfeiffer le prend, nombre de fois, en flagrant délit de mensonge[1]. Leguével de Lacombe, un modéré, dit, parlant du livre de M. Ellis : « Un grand nombre de faits, dont j'ai été le témoin oculaire, m'ont paru y être défigurés par l'esprit de fanatisme religieux[2] ».

William Ellis est un ennemi acharné de la France ; c'est pour cela, sans doute, que M. R. Saillens le défend si chaleureusement.

En 1835, après l'expulsion des Anglais, Ranavalo manifeste des intentions favorables à la France. C'était un leurre. Le gouvernement de Louis-Philippe s'y laisse prendre. En 1837, il lui envoie un capitaine de navire pour jeter les bases d'un traité de commerce et d'amitié (!). Cet officier fut mal reçu par le gouvernement des Ombias, qui ne voulait traiter avec aucune nation européenne, et qui prit texte de cette démarche pour inaugurer, contre les étrangers établis sur le littoral, une politique de tracasseries.

Les gouvernements de France et d'Angleterre interviennent et exigent, du gouverneur de Tamatave, une protection efficace des étrangers.

Peu après, les Anglais cherchent à rentrer dans Madagascar. Pour ne pas effaroucher la reine, ils lui demandent seulement l'autorisation d'engager huit cents naturels

[1] Ida Pfeiffer, *op. cit.*, pp. 202-205.
[2] Leguével de Lacombe, *op. cit.*, t. I, p. 11.

pour les travaux de l'île Maurice. Elle leur répond avec cette désinvolture qui est l'œuvre des Européens, qu'elle défend, sous peine de mort, tout engagement pour Maurice, et elle fait sagayer, sous les yeux de l'agent britannique, les malheureux qui ont eu l'imprudence de traiter avec lui [1].

L'amiral de Hell, qui commande à Bourbon, juge que le moment est venu de prendre des mesures pour assurer le sort de nos nationaux et envoie le capitaine Passot sur la côte occidentale. Les études de cet officier ont pour résultat la prise de possession de Nosy Bé et de plusieurs autres îles. Nous ferons le récit de cette affaire en parlant de Nosy Bé.

[1] H. d'Escamps, *op. cit.*, pp. 154-155.





NEUVIÈME PARTIE

LEGUÉVEL DE LACOMBE

Voyages de 1823 à 1830. — Carte de 1840 [1]

I

Arrivée à Tamatave. — Voyage de Tamatave à Andevoranto



EGUÉVEL DE LACOMBE était officier de cavalerie sous le premier empire. La Restauration lui fait des loisirs, comme à tous les survivants des glorieuses phalanges qui ont émerveillé l'Égypte, la Syrie et l'Europe.

Retiré à l'île Maurice, chez des membres de sa famille,

[1] LEGUÉVEL DE LACOMBE, *Voyage à Madagascar et aux îles Comores* (1823-1830); Paris, Louis Desessart, 1840, 2 vol. in-8°.

il entend sur Madagascar des récits dignes des « Contes des Mille et une Nuits ». Il commence par en rire, puis, à force de les entendre répéter, il les trouve moins étranges, et quand un capitaine de navire marseillais lui propose d'y aller voir, il ne demande pas mieux.

A la fin d'avril 1823, il quitte l'île Maurice ; huit jours plus tard il contemple l'île aux Prunes et les récifs de Tamatave.

Il est reçu par Jean René, produit d'un français et d'une malgache. Jean René est devenu, par des friponneries, chef de Tamatave. Il oublie alors qu'il a du sang français dans les veines et se met au service des Anglais, et les Anglais le jettent « loyalement » dans les serres de Radama.

Tamatave « Toamasina, comme sainte », jadis tout petit village, avait, en 1823, de huit cents à mille habitants. Sa rade spacieuse en avait fait le port d'attache principal des navires de Maurice et de Bourbon.

A cette époque, Radama vint à Voboaze, chef-lieu des Bétanimènes. Il était alors dans toute sa gloire et se comparait modestement à Napoléon Ier. Leguével veut le voir et part avec une lettre de recommandation de Jean René.

Il descend au sud, le long de la mer, au village d'Ivondron, qui est nommé, par M. Alfred Grandidier, Jolokefa « où le parc à bœufs est fini », et Ivondrona.

L'habitation du chef de Jolokefa se compose de plusieurs cases entourées d'un triple rang de palissades.

Leguével remonte l'Ivondrona [1], rivière bordée d'arbres gigantesques dont les branches s'entrelacent et forment des bosquets impénétrables. Des lianes d'une infinie délicatesse, ornées de fleurs à teintes vives, s'étendent d'un arbre à l'autre et donnent asile à une foule d'oiseaux pour la plupart inconnus en Europe [2]. Dans l'épaisseur des massifs gîtent des sangliers ; dans la rivière s'agitent de hideux caïmans. Non loin de ces derniers sautille leur « pilote » le *vouroun saranoum*, oiseau immortel et sacré, qu'on ne peut tuer sous peine de mourir bientôt..... disent les Malgaches.

Leguével entre dans un lac qu'il nomme Nossi Bé. C'est le Nosy Vé « Iles tortueuses » de M. Alfred Grandidier. Ce lac forme le premier anneau de la chaîne lacustre qui relie Tamatave à la Matitanana.

Il dit que l'Ivondrona est séparé du lac par un *pangalame* ou, comme on dit aujourd'hui, par un *ampanalana*,

[1] Cette rivière a été nommée par Flacourt, en 1656, Ivonrhon ; par F. Martin, en 1665, Vaudron ; par Mayeur, en 1717, Ivondrou ; par M. Alf. Grandidier, Ivondrona « Qui a des forces ».

[2] Sylvain Roux dit, dans un rapport de la fin de 1819, à M. Millius, commandant et administrateur de Bourbon : « Le » 10 (septembre 1819) au soir, nous partîmes pour Ivondrou, » où nous sommes restés jusqu'au lundi 14, que nos effets sont » rentrés à Tamatave. Cette excursion nous a procuré à tous le » plaisir de visiter la belle rivière d'Yvondrou, semblable en général, » pour la beauté de ses sites, à ceux que nous présente la Loire le » long de la belle jetée depuis Orléans jusqu'à Nantes ». — (Louis Brunet, *La France à Madagascar*, 1815-1895 ; Paris, Hachette, 1895, p. 34).

sortes d'isthmes qui séparent l'un de l'autre les lacs de la côte.

De grands changements ont dû se produire depuis 1823, car aujourd'hui la branche principale de l'Ivondrona se jette dans le lac Nosy Vé.

Ce lac, long de dix-sept kilomètres et large de trois, fait l'admiration du voyageur. La traversée en est, pourtant, très dangereuse pour les indigènes. Mahào, la sorcière, y fait sa demeure et commande aux génies malfaisants qui planent sur les eaux.

Mahào était belle, fille d'un chef puissant des Antaïmoros, et connaissait tous les secrets de l'art magique importés d'Arabie par ses ancêtres. Son mari la trompa pour quelque laideron. Elle le tua, prit en haine les hommes et mit au service de sa vengeance sa beauté, ses richesses, sa science magique. Elle joua les Marguerite de Bourgogne, enivra d'amour et jeta dans le lac beaucoup des princes des environs. L'un d'eux, instruit du sort qui l'attendait, prévint Mahào, la poignarda et l'envoya rejoindre ses nombreux amants. Mais un talisman qu'elle avait lui permit, même morte, de nuire aux hommes. Il faut donc traverser en silence le beau lac Nosy Vé : si par hasard on réveillait la sorcière, il y aurait mort d'hommes [1],

La description de Leguével est très précise ; on n'y reconnaît pas, cependant, non plus que dans sa carte, le tracé de M. Alfred Grandidier.

[1] LEGUÉVEL DE LACOMBE, *op. cit.*, t. I, pp. 48-51.

Dans le Tan' foutchi « Terre blanche », entre le lac Nosy Vé et le lac Iranga, il y avait jadis un *fangane*, serpent terrible qui dévorait les hommes et les bœufs. Il avait sept dards; dans ses plis il pouvait envelopper et broyer un village de trois cents familles. Il a été tué par Dirafify, le bon principe. Les indigènes montrent encore sa caverne et le lac où il se baignait [1].

Du lac Iranga, Leguével voit les montagnes qui s'étagent et dominent les forêts de la côte. Leurs pics, entourés de brouillards, ont un aspect fantastique. Les Malgaches croient qu'ils portent la voûte du ciel et qu'ils sont habités par les Kymos, peuple de pygmées. Personne n'a jamais vu de Kymos; raison de plus pour y croire, et fermement. Froberville a longuement et savamment discuté cette légende [2].

Le lac « Rasoabé » [3], que Leguével réunit à l'Iranga, est à environ 17 kilomètres de la rivière Nanya. A mi-chemin de cette rivière au lac Rasoabé se trouve le lac Mangaoka, que le voyageur passe sous silence.

Il dit que le lac Rasoamasay [4] est uni au lac Rasoabé par un étroit canal, ce qui est encore vrai. Dans sa carte, au contraire, les deux lacs n'en forment qu'un.

[1] Leguével de Lacombe, *op. cit.*, t. I, p. 51. — Froberville, *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de janvier 1839.

[2] Froberville, *Notice géog. et hist.*, pp. 26 et seq.

[3] Rasoabé « la bonne grande », femme du géant Dirafify (Alf. Grandidier).

[4] « La bonne petite », femme du géant Dirafify (Alf. Grandidier).

Les Betsimisarakas lui disent que ces deux lacs ont été formés par les larmes des deux femmes de Dirafify. Ces veuves inconsolables leur causent encore une grande frayeur et, pour ne pas les troubler dans leur retraite, ils gardent le silence en traversant leurs fantastiques lacrymatoires [1].

Leguével place d'abord le Rasoabé, puis le Rasoamasay. Il fait une confusion puisque le Rasomasay est entre 18° 46' 30" et 18° 48' 15" et le Rasoabé entre 18° 48' 30" et 18° 51' 0" [2].

A sa sortie du lac Rasoabé (et non du lac Rasoamasay), il fait halte dans un village de trente cases qu'il nomme Vavoune. C'est ainsi que se prononce Vavony, « La bouche de la rivière ». Le chef lui offre sa plus belle case et le prie de partager son *roh'*, c'est-à-dire son dîner. Au moment convenable, le bonhomme apporte son riz dans un vase de fabrication européenne qui fait sa gloire et l'admiration de ses sujets. Il regarde finement son hôte et croit l'étonner beaucoup. Hélas ! ce vase précieux, unique dans la contrée, ne sert pas chez nous de soupière, et Lacombe, malgré sa courtoisie, ne peut se résoudre à manger dedans.

Le lendemain, en traversant la forêt de Vavony, Leguével de Lacombe entend les cris lamentables du babakoute ou « Babakoto », espèce d'orang-outang qui toujours se tient debout ou assis.

[1] M. Alf. Grandidier, *Hist. de la Géog.*, p. 100.

[2] Alf. Grandidier, *Hist. de la Géographie.*

Les Malgaches croient que le Babakoto a été homme, qu'il s'est réfugié dans les bois pour se soustraire au travail, et que le dieu Zanaar, pour le punir, l'a mis au rang des singes.

Le jésuite de la Vaissière raconte autrement cette métamorphose. Un homme condamné à mort et poursuivi par le bourreau gagne les bois. Il est métamorphosé en singe, s'allie avec des guenons et donne le jour à des hommes. Il ajoute que son confrère Pagès en ayant tué un, les indigènes « réclamèrent à cor et à cris le cadavre de leur parent » et lui firent des funérailles solennelles. Pour un peu, ils auraient abandonné le P. Pagès au milieu des bois [1].

Leguével aussi a tué un babakoto. « Sa vue », dit-il, « me fit frisonner, tant je lui trouvai de ressemblance » avec l'homme ; un sentiment de tristesse s'empara de » moi... Les Malgaches, joyeux de la mort du singe qui » leur assurait un régal, me demandèrent la permission » de s'arrêter un instant : ils allumèrent un grand » feu... [2] »

[1] Le P. de la Vaissière, *Vingt ans à Madagascar, colonisation, traditions historiques, mœurs et croyances ;* Paris, V. Lecoffre, 1885, pp. 236-237.

[2] Leguével de Lacombe, *op. cit.*, t. I, pp. 62-63.

II

Andevoranto. — D'Andevoranto à Voboaze. — Radama.
Mœurs malgaches. — Retour à Tamatave.

A Andévourante, « Andevoranto », « Le marché aux esclaves », il y a deux mille habitants. Les hommes sont plus propres, les femmes plus jolies et mieux vêtues, les cases plus commodes que dans les autres villages de la côte. La race est Bétanimène.

Ces braves gens donnent aux étrangers leurs plus belles cases, leurs aliments les plus délicats, leurs plus jolies filles. Et le voyageur s'attarde volontiers chez eux. A son départ, il donne au père de famille quelques brasses de toile, à la mère une pièce de mouchoirs, à la jeune fille quelques pièces d'étoffe, et tout le monde se tient pour satisfait, comblé d'honneur.

A Andevoranto, Leguével a vu, dans sa case, une petite vieille qui lui demanda, en français, des nouvelles de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de la cour de Versailles. C'était l'ancienne maîtresse de Beniowsky.

La petite vieille n'avait pas été éblouie des merveilles de notre civilisation. Par amour pour Beniowsky, elle se conforma à nos usages et porta les toilettes françaises, mais rien ne lui parut comparable à sa case, à son léger costume national, aux forêts de son pays, à la liberté sans bornes des femmes malgaches. Son amant mort, elle

reprit sa vie de jadis et devint sage, comme ses compatriotes, quand les rides de la vieillesse dispersèrent les amoureux.

D'Andevoranto, Leguével monte à Voboaze, village fortifié de palissades, à rues bien alignées, étroites et malpropres. Je ne le trouve sur aucune carte. Il y voit Radama, qui lui dit en le quittant : « Moi bien content » voir blanc; vini ici tout-à-l'hère avec missié Hastie » pour dîner ».

Quelques jours après, Radama passait en revue son armée. Il était à cheval, sous un dais. Il avait quatorze canons, mais ses artilleurs ne savaient pas les manœuvrer. La salve règlementaire coûta deux morts et six blessés. L'armée aurait fait triste figure devant une troupe européenne; ses armes à feu et ses rudiments d'instruction en faisaient cependant une force assez puissante pour modifier profondément la géographie politique de Madagascar.

Elle était recrutée comme celle de la France l'était alors, mais elle ne coûtait rien au trésor royal : les soldats pourvoyaient eux-mêmes à tous leurs besoins, sauf à faire du commerce.

Quand le mari est à l'armée, les infidélités de la femme sont punies de mort. Hors ce cas, les femmes hovas de toutes conditions, mariées ou non mariées, jouissent d'une liberté absolue; elles ne prennent même pas la peine de se cacher.

Les Hovas sont polygames. Prendre plusieurs femmes, c'est *mampirafer*, c'est-à-dire « faire des ennemis ».

Ils peuvent, avant le mariage, prendre les femmes à

l'essai pendant un certain temps. Quand l'épreuve est jugée suffisante, la jeune fille retourne chez ses parents. Si elle a plu, la demande en mariage suit de près, sinon, tout est dit; elle attend un autre prétendant. En tout cas, ce noviciat n'atteint pas sa réputation [1].

Il en coûte une piastre pour contracter mariage, autant pour divorcer. Au temps de Leguével, la *vadi-bé* ou première femme était rarement répudiée, mais elle devait donner à son mari ses sœurs et ses parentes plus jeunes qu'elle. Dans le pays hova, comme dans Israël, la fécondité de la femme est une bénédiction. Cette tournure d'esprit explique bien des choses.

Leguével revient en huit jours de Voboaze à Tamatave. Il est suivi de près par Radama qui met garnison dans la ville et envoie son bon ami, Jean René, guerroyer contre les Vourimes, sauvages braves et adroits qui vivent en grande partie de brigandages. Leguével accompagne Jean René.

III

De Tamatave à la Manambava. — Le frère de Radama. — Vatomandry. — Marosika. — Mahanoro. — La Mananjara. — La Nomorona. — Le Faraony. — La Matitanana. — Les Antaïmoros. — Les Chavoaïes. — Les Chaffates. — Arrivée à Fahandza. — La Manambava.

L'armée se rend à Mittinandre ou Maintinandry « Aux poteaux noirs [2] ». Contrairement aux indications de la

1 La Vaissière, *op. cit.*, pp. 177-178.
2 M. Alf. Grandidier.

carte de Leguével, la côte est ici bordée de lagunes, et la rivière Sakarivo « la rivière au gingimbre » ou « la rivière » qu'il est défendu de passer avec des paquets [1] » les traverse pour se rendre à la mer.

Le pays est fertile, malheureusement il n'a aucun moyen d'écouler ses produits.

Rataf, frère de Radama, vient à Maintinandry. Il a vingt ans; il est chauve, ridé, simiesque. Radama ne veut pas qu'il soit militaire et l'a envoyé « apprendre de l'esprit avec les blancs ». Il est systématiquement abruti par l'ordre de son royal frère qui finit par le faire mourir de faim dans un cachot. Ranavalo, en arrivant au pouvoir, mande à Tananarivo le major Ratsi-atou, bourreau du jeune prince, l'accuse de concussion et lui fait couper le cou.

De Maintinandry au port de Vatou-Mandré, notre Vatomandry « Rocher dormant [2] », Leguével ne voit que des sables arides et des rochers battus par les vagues. Ce ne sont plus les beaux et frais paysages qu'il a tant admirés dans son voyage à Andevoranto et à Voboaze.

A Vatomandry, les cases sont bien faites et les habitants affables. L'entrée de la rivière est obstruée par les sables pendant une partie de l'année; il serait facile de la tenir toujours ouverte et d'avoir un port commode, mais les indigènes sont trop amis du repos et trop inintelligents pour comprendre les bienfaits du commerce.

Marousic, « Marosika » ou « Marosiky » « là où il y

[1] M. Alf. Grandidier.
[2] M. Alf. Grandidier.

a beaucoup de joncs », est à l'embouchure commune des rivières Manampontsy « qui a des ravinals », Ivato ou Ivatana et Manandry ou Manandra « qui saisit avec force». Leguével ne représente qu'un seul cours d'eau, la Maroussic; le P. D. Roblet en représente deux : la Manandry et la Manampontsy; ainsi font Laillet et Suberbie. Alfred Grandidier, dans sa carte des lagunes, trace, entre ces deux rivières, l'Ivato; en outre, il dénomme ainsi, en allant du nord au sud, les trois rivières : Manampontsy, Yvato et Manandry.

Marosika est caractérisé par des légions de rats. Ces répugnantes bêtes dévorent les récoltes, infestent les cases. Leur audace est si grande, qu'il faut, au moment des repas, charger quelqu'un de les empêcher de sauter dans les plats. Et les chats, « compagnons du diable », sont rigoureusement proscrits du pays.

Leguével, marchant toujours avec l'armée, se rend à Manourou, « Mahanoro » « qui rend joyeux »; village situé sur un lac. Il y a maintenant un fort hova. Cette région est figurée différemment par Lacombe, Suberbie et Grandidier.

Leguével place Manourou « Mahanoro » sur un large estuaire alimenté par un ruisselet qui sort de monts anonymes. M. Grandidier donne à ce ruisselet le nom d'Ivolo et le représente, ainsi que le fait le P. Roblet, comme réunissant le Mangoro au Sahasaka. L'orientation des rivières n'est pas la même chez Suberbie que chez Grandidier; cependant, de 1875 à 1880, cette région a été parcourue par Suberbie.

Le Manourou de Leguével est situé sur un roc escarpé. Bien que le mouillage en soit très mauvais, les navires de Maurice et de Bourbon viennent y chercher le riz, la cire, le tabac, la gomme copal qu'ils échangent contre des marchandises de peu de valeur.

Leguével traverse ensuite beaucoup de villages et de rivières, dont le nom et le cours varient de carte en carte, et arrive aux belles cascades du Mananzari ou Mananjara « qui a des arbres zarina ou zara ». A l'embouchure de cette rivière, Leguével écrit : « Riv. Mananzari, ancien » établissement français occupé par les Hovas ».

D'après son récit, le village est au « nord-est », à deux portées de fusil; d'après sa carte, il est au sud.

Le mouillage est loin de terre et peu sûr. Une plantation de caféiers fait l'admiration des voyageurs. Un peu au nord se trouve Mahela [1] où, malgré les dangers du mouillage, les Français viennent chercher du riz.

Une île du Mananjara est occupée par des Ranouménes, gens bien faits mais de petite taille et très timides.

Plus au nord, jusqu'à la rivière Namour ou Namorana « qui a rendu prospère », le terrain est nu, piqué seulement de quelques bouquets d'orangers et de cocotiers dont les fruits sont délicieux.

A une journée de marche au sud se trouve Faraon [2], village de huit cents cases, dans une île du Faraony « Le dernier fleuve ». Roblet, non plus que Laillet et Suberbie

1 « Qui retient [les voyageurs] (parce qu'ils s'y trouvent bien) ». M. Alf. Grandidier, *Hist. de la Géogr. de Madagascar.*

2 Nommé par Sanson, en 1655, Vinangue.

ne figurent ce village. D'après la carte des lagunes de M. Alfred Grandidier, le Faraony forme une île et dans cette île il y a un village, mais ce village se nomme Ambalatany, non Faraon ou Faraony.

Ce fleuve n'est pas, comme l'indique son nom, le dernier : à peu de distance coule la Matatana ou Matitanana « La main morte », que Leguével représente sommairement.

Son nom lui vient du géant Dirafify, qui aurait perdu là une main dans un combat contre le géant Fatrapaitanana qu'il finit par terrasser et jeter à la mer. M. Alfred Grandidier dit que Dirafify personnifie les premiers colons arabes qui vinrent, au xe siècle, de la côte orientale d'Afrique, et que les combats légendaires de ce géant se rapportent à la lutte de ces nouveaux venus contre les indigènes, qui sont personnifiés par le géant Fatrapaitanana [1].

Les Antaïmoros, habitants des bords de la Matitanana, élisaient leurs chefs, qui étaient toujours pris dans la même famille, et avaient pour eux un respect superstitieux. A Matatane, le Jugement de Dieu répondait à toutes les accusations. Les accusés étaient forcés de traverser à la nage, plusieurs fois de suite, une rivière grouillante de caïmans.

Un peu au sud-ouest, dans des montagnes où l'on marche sur des mines de fer, vivaient les Chavoaïes, misérable peuplade qui descend peut-être des habitants

1 Alf. Grandidier, *Hist. de la Géogr. de Madagascar*, p. 105.

primitifs de Madagascar. Ils se croyaient les seuls hommes du monde. Les Chaffates, leurs voisins, plus misérables encore, vêtus d'un petit morceau d'écorce, n'avaient que des villages de douze à quinze cases.

Leguével arrive à cheval dans Fahandza, leur principal village.

Or, d'après les récits des Ombias, le cheval est un animal terrible, investi d'un pouvoir magique. Aucun malgache ne peut l'approcher sans mourir. D'un coup de pied, il tue cent hommes et fait trembler la terre. Sa course est plus rapide que celle du sanglier chassé par les chiens. Il se nourrit de chair humaine et tous les soldats du « roi rouge » y passeraient si l'ombias blanc ne le lui défendait. L'arrivée de cette bête, prédite par les ancêtres, doit coïncider avec la destruction des peuples malgaches.

Naturellement, à l'approche de ce terrible animal, tout le monde prend la fuite.

De Fahandza au pays des Vourimes les montagnes sont très escarpées et les sentiers impraticables. Sur le chemin se trouve Hantsy-lava, village de trois cents cases, baigné par un affluent de la Mananghare.

Le tracé de la Mananghare par Leguével reproduit celui de Flacourt, lequel est en désaccord avec les cartes modernes qui font arriver à la mer, par une commune embouchure, la Manambava [1], la Manampatrana [2] et la Manambato [3].

[1] Qui est bordé de *vavana*. (A. Grandidier).

[2] Qui coule dans un pays découvert. (A. Grandidier).

[3] Qui a des pierres. (A. Grandidier).

En traversant du nord-est au sud-ouest le pays des Chaffates, Leguével a dû passer ces trois rivières. Il repousse d'un degré trop à l'ouest la ligne de partage des eaux. Cependant, de la Monongabé (Itsitambola ?), dont il fait un affluent de la Mananghare (Manambava) il a vu : à l'ouest, les montagnes des Betsiléos; au sud-ouest, les monts des Ambohitsmènes ; au nord, ceux des Antatchimes. Il constate aussi que tout le pays des Vourimes porte des traces de volcans. Il aurait pu, sur ces divers points, améliorer sensiblement la carte.

IV

De Tamatave à Foulpointe. — Foulpointe. — Le prince Rafaralah. — Fénérife.— L'île Sainte-Marie.— L'île aux Prunes.—L'Onibé. — La Maningory. — Tintingue. — La baie d'Anton-Gil.

De retour à Tamatave, Leguével en repart le 15 septembre 1823 pour Foulpointe.

Marofototra « où il y a beaucoup de souches » a reçu des Anglais le nom de Foulpointe, qui signifie : « Sale pointe [1] ».

Leguével est très bien reçu par Rafaralah, gouverneur de la province, et reconnaît à Foulpointe des traces nombreuses de l'occupation française.

1 « Foul point » parce que la rade est encombrée de coraux et dangereuse. Le nom de Foul point a été donné par Dupré Eberard, en 1667 ; en 1725, Girard écrit *Hope-Fullpoint*. (M. A. GRANDIDIER, *Hist. de la Géogr. de Madagascar*, p. 97).

Rafaralah n'est pas le premier venu. Après l'avoir vaincu dans une lutte acharnée, Radama lui demande une contribution de guerre. « Si c'est de l'argent que tu » veux », lui répond le prince, « va chercher dans les » cadavres de tes soldats les piastres de mon trésor qui » ont servi à leur donner la mort, car elles ont remplacé « les balles dont nous manquions depuis longtemps ».

Radama reconnut, en brave qu'il était, la valeur de son adversaire. En 1828, Ranavalo aussi rendit hommage à ses mérites, à sa manière, en le faisant assassiner.

Leguével écrit sur sa carte, en face de Foulpointe : « Ancien établissement Français occupé par les Hovas ».

Il signale la rade de Fénérife ou Fenoarivo, « qui est plein de mille hommes [1] », comme la plus mauvaise de la côte orientale, parce que son mouillage est loin de terre et coupé par des courants d'une grande violence.

Fenoarivo est moins malsain que Foulpointe et l'on y fait annuellement deux récoltes de riz. Ses marins sont les meilleurs de l'île et les pirogues qu'ils fabriquent trouvent acheteurs sur toute la côte. Ses trafiquants sont connus pour leur loyauté.

En 1823, l'île Sainte-Marie était improductive et insalubre [2] et Leguével regardait comme perdus les 60 000

[1] Parce que là se réunit l'armée des Betsimisarakas, vers 1712, pour secouer le joug des Tsikoa, leurs oppresseurs. (M. A. Grandidier, *op. cit.*, p. 96).

[2] Cela est bien changé. « Sainte-Marie est un vrai bijou... J'ai été frappé de l'admirable tenue de l'hôpital où l'amiral Miot envoie achever de se guérir les typhiques venus de France et ceux qui ont

francs qu'elle coûtait annuellement à la France. Elle était peuplée d'Antavares et de Betsimisarakas chassés de la Grande-Terre par les Hovas.

Au temps de Leguével, les baleines étaient nombreuses dans les eaux de l'île, surtout dans le canal qui la sépare de Madagascar.

Le voyageur s'arrête à l'île aux Prunes, qu'il a déjà vue. Elle est bien située pour la pêche, mais elle manque d'eau. Son circuit est d'une lieue. Les mangliers y croissent en abondance et sont habités par de grosses chauves-souris dont la chair est délicate.

Leguével donne le nom de Vouibé à l'Onibé « La grande rivière », qui débouche entre Fénérife et Foulpointe, par 17° 39' de latitude sud. Son tracé se rapproche sensiblement de celui de la carte de la Guerre de 1894, donné en partie comme conjectural. Il désigne la pointe sud de l'Onibé sous le nom de « Rafaralah »; Laillet et Suberbie sous celui de « Tananarive »; Roblet la laisse anonyme, Grandidier ne la cite pas.

La Maningory, qui se jette dans la mer par 17° 13' 30" de latitude sud, a souvent changé de nom [1].

Le tracé de Leguével s'éloigne beaucoup de ceux du P. Roblet et de Laillet. Il ne connaissait pas d'ailleurs

[1] Elle est, pour Flacourt (1656), la Manangourou, pour Fr. Martin (1665), la Manangouri; pour Thornton (1703), Cow bay; pour Beniowsky (1776), la Ranou Mangourou; pour Leguével (1840), la Manangoure; pour Roblet (1885), la Manangoro; pour Laillet et Suberbie (1889), Alfred Grandidier (1882) et la carte de la Guerre de 1894, la Maningory.

le grand lac Alaotra, source de la branche méridionale de la rivière Maningory.

Tintingue « Taintaina », « qui a été brûlé », conserve encore des vestiges du fort construit par le commandant Gourbeyre en 1829. Leguével écrit en face : « Etablisse-» ment pris par les Français le 2 août 1829, abandonné » le 13 juillet 1831 ».

Sur la baie d'Anton-Gil il écrit encore cette lamentable légende : « Ancien établissement Français ».

La côte de la baie d'Anton-Gil à Tamatave est représentée assez correctement.

V

De Tamatave à Tananarivo et à la baie de Diego-Suarez. — Le bakoubak. — Les Bezonzons. — L'Ankaye. — La Mangoro. — Tananarivo. — Ratsitatane, Hastie et Farquhar. — Marche militaire entre la baie d'Anton-Gil et la baie de Diego-Suarez. — Les Mamelles. — La Manahar. — Les Antalavas. — Iba-Ratsi. — Une relique de Beniowsky. — Les Antalaotras. — Diego-Suarez.

Leguével était à Tamatave depuis six semaines et se préparait à y passer l'hiver. Le prince Rataf, nommé général

été contaminés par eux. Et le fait est qu'ils se guérissent à Sainte-Marie dont le climat est *excellent* pendant les mois de mai, juin, juillet, août, septembre et octobre. » (François de Mahy, *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar;* Paris, Lemerre, 1891, pp. 71, 72).

et chargé de soumettre les peuples du nord, l'invite à l'accompagner et à le rejoindre à Tananarivo.

Il accepte et quitte Tamatave le 7 octobre 1823. Il repasse par Voboaze et traverse les monts de Béfourne. Ces monts ne sont pas indiqués sur les cartes modernes, mais on trouve Beforona « beaucoup de forona (herbe) », village situé par environ 18° 50' 10" de latitude sud et 46° 15' 50" de longitude est, sur la première bande des forêts, à 515 m. d'altitude. C'est peut-être à ce premier gradin de la chaîne longitudinale qu'il donne ce nom de Befourne. Ces monts ont été ravagés par des volcans aujourd'hui éteints. Les malgaches les figurent par le « bakoubak », animal monstrueux qui ne pousse son cri et ne sort de son repaire que pour dévorer les hommes et les animaux. Quand les joueurs d'*érahou* chantent cette légende, ils décrivent, sans peut-être s'en douter, les effets des éruptions volcaniques.

Leguével traverse le pays des Bezonzons ou Bezanozano « gens dont la coiffure est faite de petites tresses », hommes grands, robustes, bienveillants, qui se disent originaires du pays des Sakalavas. Autrefois ils étaient de mœurs guerrières ; maintenant qu'ils possèdent un pays fertile, ils sont pacifiques, portefaix ou marémites du roi pour les transports de Tananarivo à la côte et de la côte à Tananarivo.

Le grand plateau de l'Antankay ou Ankay, « pays nu que borde la forêt »[1], était autrefois un vaste lac ou maré-

[1] A. Grandidier, *op. cit.*, p. 141.

cage. Les habitants paraissent de même race que les Hovas.

Leguével a vu le cours supérieur de la Mangoro et l'a tracé assez exactement. Mais il ne distingue pas le plateau de l'Ankay de la masse des monts; pour que les cartes donnent l'aspect de cette région, il faut attendre 1869 et le voyage de M. Alfred Grandidier.

A son arrivée à Tananarivo, Leguével reçoit la visite de Rakavalo, parent de Radama. « Est-ce vrai, lui dit le vieillard, que mon fils a été tué par les Français? » — « Non, répond Leguével », et il lui raconte l'histoire de ce meurtre.

Ratsitatane, fils de Rakavalo, ami et conseiller de Radama, avait toujours eu de bons rapports avec les Français, mais il se défiait des Anglais et de leur politique. Comme tous les Hovas, il détestait le fameux Hastie, qui était toujours attaché aux pas du roi, traitait brutalement les soldats indigènes, et avait dicté l'article du code militaire malgache qui punit du supplice du feu tout homme convaincu d'avoir reculé devant l'ennemi [1].

Pendant la guerre contre Ramitrah, qu'il avait conseillée, dirigée, et qui finit par un désastre, Ratsitatane le fit arrêter. Hastie se fit humble, promit sous serment de quitter l'île et d'engager ses compatriotes à ne plus y venir. Ratsitatane crut à sa bonne foi et le relâcha.

Hastie n'a jamais pensé à tenir sa parole, et Ratsitatane

[1] En 1895, pendant la guerre franco-malgache, Ramasombaza, 14e honneur, gouverneur général du Boina, fut brûlé vif, à Tananarivo, en vertu de cette loi, pour être revenu vivant de Maroway.

le gênant beaucoup, il manœuvre auprès de Radama pour se défaire de lui. Les soldats, instruits de ce qui se trame, menacent de se révolter. Hastie, par crainte, ne demande plus la mort de Ratsitatane, mais son envoi à Maurice, où il se charge de le conduire. Une nuit, il enivre Radama, obtient sa signature et, sans perte de temps, part pour Port-Louis avec Ratsitatane. Dès son arrivée, il s'entretient longuement avec sir Robert Farquhar, et parce que le jeune prince est ami des Français, sir Robert Farquhar le met au bagne avec des esclaves qui connaissent sa naissance, le condamne aux corvées les plus répugnantes, fait tout, en un mot, pour l'exaspérer, le pousser à la révolte. Son Excellence le gouverneur avait son plan.

Il y avait au bagne bon nombre de vauriens, propres à toutes les besognes, ne demandant d'ailleurs qu'à recommencer leurs exploits. Ils proposent à Ratsitatane de se mettre à leur tête, de s'évader avec eux et de retourner à Madagascar.

Un soir, malgré les gardiens, qui paraissent y avoir mis beaucoup de bonne volonté, tous les condamnés s'échappent; mais au lieu de chercher à sortir de Maurice, ils gagnent les montagnes, appellent à eux les nègres fugitifs et lèvent l'étendard de la révolte.

Sir Farquhar n'en demandait pas davantage.

A cette époque, les miliciens et les magistrats de Maurice étaient encore Français.

Le gouverneur arme la milice, force le camp des révoltés, enchaîne les chefs, les jette dans des cachots et les fait comparaître devant les juges. Ceux-ci, trompés par

Farquhar sur les crimes attribués à Ratsitatane, prononcent contre le jeune prince une condamnation à mort; et, sans perdre une minute, le gouverneur fait exécuter la sentence.

Pour couronner cette œuvre, sir Robert Farquhar fait répandre le bruit, à Madagascar, que Ratsitatane a été pris et tué par des Français.

Leguével de Lacombe a osé dire la vérité sur ce drame.

Revenons à Tananarivo. Antérieurement à l'an 1600, elle s'appelait Aralamanga « Où il y a un beau bois ». Andrianjaka l'enlève aux Vazimbos, vers 1607, et la nomme Antananarivo « Où il y a mille mains, mille bras », peut-être la « Ville des mille hommes » ou des « Mille maisons [1] ». Au temps de Lacombe, en 1823, elle comptait 25 000 habitants, non compris l'armée.

Le palais royal, « Le Traon-vola » ou case d'argent, était une réunion de quelques grandes cases. Les missionnaires anglais, peu soucieux de la vérité, ont décrit le Traon-vola comme un palais merveilleux.

Antananarivo ou Tananarivo, résidence des grands chefs, était entourée de palissades et de fossés. Ses rues étaient étroites, ses maisons placées sans ordre. Ses cases sont les mieux construites de l'île, élevées, sur de forts pieux, à deux pieds du sol pour être préservées des inondations. Elles se composent d'une ou deux pièces. Le meuble principal de la salle à manger est le *salaza*, gril

[1] A. Grandidier, *op. cit.*, p. 142.

en gaulettes qui sert de table. Plus il est grand et sale, plus le propriétaire est supposé riche et généreux.

L'Imerina est montagneux, peu fertile. L'air y est aussi salubre qu'en France. En mai, juin et juillet, le froid est vif : il faut se vêtir de drap et faire du feu soir et matin. Lacombe n'a pas vu d'autres maladies que celles causées par la malpropreté.

Tout le monde est marchand, même les soldats. Il y a marché tous les jours à Tananarivo, et plusieurs fois par semaine dans les bourgs de la banlieue. Les étalagistes crient leurs marchandises comme leurs confrères européens. Le roi se fait payer le dixième du prix de chaque vente faite dans les marchés.

Leguével part le 20 octobre avec le prince Rataf, chargé de conquérir, sur les Antankaranas, le pays entre la baie d'Anton-Gil et le cap d'Ambre.

Il passe sur la bande orientale, dans la province de Bezanozano, chez les Ambanivoules, gens grossiers, mais de mœurs plus simple et de caractère plus loyal que les Hovas.

Sa première étape est Ambatou-Manga, probablement l'actuel Ambohi Manga. Il remonte la Mangoro et cite un assez grand nombre de villages qui ont disparu ou dont le nom est changé. Nous croyons pouvoir identifier seulement Mangout-Sara avec Ambohitsara, Nounoulahé avec Nonolahy, Iabaratsi avec Ibaratsi, Fianourana avec Fianorana, Vareikhala avec Varikala, Benyola avec Bengoala.

Le 25, il est au pied des Mamelles, pitons remarquables

qui se voient, dit-il, de Foulpointe et de Fénérife. Ils ne figurent cependant pas sur les cartes de Roblet, de Laillet et Suberbie, ni sur celles de la Guerre.

Il a longé, à petite distance, la côte orientale du lac Alaotra ; il a traversé la Maningory, bien près de l'endroit où elle sort de ce lac ; il a traversé aussi la Mahitsihazo, affluent de gauche de la Maningory, pour aller à Nonolahy. Toujours séparé du lac par des colines ou des forêts, il ne l'a même pas soupçonné.

Il figure assez bien le Manahara « Qui refroidit », et remarque dans les montagnes de cette région de nombreux cratères.

Au nord d'Antala-lava, sur un affluent méridional de la Manahara, Leguével trouve des nomades que les Malgaches appellent Oula-hala « Hommes des bois ». Ils ne reconnaissent aucune autorité, n'ont aucune industrie, leur vêtement est d'écorces d'arbres « et ils n'en désirent pas d'autres ». Ils ne cultivent pas la terre, vivent de chasse, de racines, de fruits et gîtent dans des cavernes ou dans des huttes qu'ils élèvent en quelques heures et abandonnent au bout de quelques jours.

Le village d'Iba-Ratsi « le Mauvais père », sur la branche septentrionale de la Manahara, est conservé sur les cartes de Roblet, Laillet et Suberbie, sous le nom d'Ibaratsy. Les habitants ne connaissent pas les Hovas ; à peine ont-ils entendu le nom de Radama.

La Marantchette, aujourd'hui Antambalona, est bien représentée sur sa carte. Le village de Fianourana « Fianorana » a pour chef un vieillard qui conserve, comme

une relique, une lettre de recommandation que Beniowsky lui a donnée à Port-Choiseul.

Plus au nord, à Beniola ou Bengoala, se trouve une population d'origine arabe que les Malgaches nomment Antalotches « Antalaotras ». Les Antalaotras comprennent le malgache, mais entre eux ils ne parlent que le souahéli. Ils ont des écoles publiques et lisent le Koran. Ils sont intelligents, encore un peu musulmans, sobres, honnêtes; les Européens les emploient comme courtiers.

Leguével arrive à la baie de Diego-Suarez. « C'est » dit-il, « le port de l'île le plus sain et le mieux situé; sa
» position est si avantageuse, que les rivières qui se jettent
» dans les havres assurent au commerce des communica-
» tions faciles, tant au Boina et Antsianac qu'avec les
» Sakalaves du sud. Ces dernières contrées étant les plus
» riches de l'île en troupeaux, c'est le plus près possible
» ou dans la position la plus commode pour commercer
» à la fois avec elles et avec les colonies européennes qu'il
» faudrait s'établir; les principales chances commerciales
» reposeraient sur la traite des bœufs, dont on salerait la
» chair pour approvisionner Maurice et Bourbon, et dont
» les peaux séchées seraient expédiées en Europe [1] ».

Plus d'une année après son départ, le capitaine Owen a fait l'hydrographie de la baie de Diego-Suarez; en 1832, elle a été explorée par le navire la *Nièvre*.

Owen a mis partout des noms anglais, selon l'usage de son pays. Leguével a conservé les noms indigènes, et

[1] Leguével de Lacombe, *op. cit.*, t. II, pp. 67-68.



il a bien fait, car ces noms, sauf quelques exceptions, finiront toujours par prévaloir.

Les Malgaches donnent à l'une des parties principales de la baie le nom de « Douvouk vasah' », baie des Français.

Ils distinguent d'ailleurs trois sortes de Français : les « Vasa-foutchi », Français blancs de Maurice et de Bourbon ; les « Vasa-minti », Français noirs de ces îles ; les « Vasa-animi-també », Français de la Grande-Terre, de la France. Les Anglais sont appelés *Englilich*.

Leguével pense que c'est sur la baie de Diego-Suarez, dans le port de la Nièvre, que nous devrions établir la première base de nos opérations commerciales. Il y a dans ce port de douze à quinze brasses d'eau, ni bancs ni écueils. La rivière des Caïmans et celle des Maques, qui se jettent à proximité du port et donnent une excellente eau douce, peuvent être remontées en bateau.

VI

Départ pour l'île d'Anjouan. — Baie de Narendry. — Mazangaye. — La Grande-Comore. — L'île d'Anjouan. — Excursions dans le Ménabé. — La ville de Ména-bé. — La rivière Ranou-Minti. — Le mont Tangoury.

Leguével dit qu'il fut alors très malade et prit passage sur un navire de Surate qui faisait route pour l'île d'Anjouan. Il fait escale à la baie de Nareenda, « Narinda » ou « Narendry », au village de Mazangaye et donne sur ce village des détails précis.

Le commandant Guillain est allé aussi à *Moudzangaïe*. Il n'a pas vu un port florissant, mais une cité en ruines; il ne l'a pas trouvée sur la baie de Narendry, mais sur celle de Bombétoke. Il est probable que Leguével n'a vu ni la baie de Narendry, ni celle de Bombétoke, et que l'indication de sa carte aura eu pour résultat unique de tromper M. Suberbie.

Il se remet en voyage, aperçoit la Grande-Comore, dont les pics se voient de très loin, et s'arrête à Anjouan (Johanna, Nsouani) ou « île à la main ».

L'île d'Anjouan a surgi, par poussée et par éruptions volcaniques, d'un plateau sous-marin qui porte tout l'archipel comorien et s'élève, par gradins, de fonds de plus de 2 000 mètres à des fonds de moins de 200 mètres.

Sa forme est triangulaire et sa surface de 378 kilomètres carrés. Ses montagnes, dit Leguével, sont peu élevées. Cependant Elisée Reclus donne aux sommets une hauteur de 1 200 mètres, et Suberbie fixe à 1 576 mètres l'altitude du Tinguidyou.

Leguével compte dans l'île d'Anjouan trois villes remarquables dont les maisons sont en pierres, mais il ne cite que Domoni, la capitale, située dans l'est. Selon lui, Domoni est entourée de murailles et défendue par une forteresse carrée, ceinte de fossés bourbeux, ornée d'une batterie de canons de gros calibre donnée aux Anjouanais par le premier consul de la République française.

Cette description, bien que très précise, laisse des doutes.

En 1599, Houtman a vu *Demos*. Beaucoup de ruines

attestaient l'ancienne force et l'ancienne grandeur de cette ville. Ce qui en restait formait encore une fort belle cité. La plus grande partie des murs était abattue, et les parties qui subsistaient avaient une épaisseur extraordinaire [1]. Ces murailles ont-elles été relevées ? Ce serait une exception dans l'histoire du monde arabe, et les Antalaotras sont surtout Arabes. Or, des hommes qui ne s'occupent que de leur religion, de leurs femmes et de la mastication du bétel, ne pensent guère à la reconstruction de grands travaux de défense.

D'après Elisée Reclus, le sultan ne réside pas à Domoni, mais à Msamoudou, « dans une cité d'apparence médiévale, aux murailles irrégulières, tours carrées, étroites poternes, citadelle croulante [2] ».

Henri Jouan a visité l'île en 1869 ou 1870. Il en a vu la capitale, qu'il appelle Mashamoudon et en décrit les fortifications à peu près comme Elisée Reclus. Quant à la bourgade, c'est, dit-il, un fouillis de ruelles et de cloaques où sont déposées toutes les ordures qui fermentent et contribuent, dans une bonne mesure, à l'insalubrité de l'île. Jouan a vu des villages dans les vallées, auprès d'eaux stagnantes. Il n'a pas entendu parler de Domoni, cette ancienne capitale ayant dû tomber, depuis longtemps, au rang de simple bourgade [3].

L'auteur de l'article sur les Comores, dans l'*Univers*

[1] *Histoire générale des Voyages*, t. I, p. 409, éd. in-4°.

[2] Elysée Reclus, *Nouv. Géog. univers.*, t. XIV, p. 133.

[3] Henri Jouan, *Notes sur les archipels des Comores et des Seychelles*, Cherbourg, Bedelfontaine, 1870, p. 33.

pittoresque, ne cite pas non plus Domoni, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire si elle avait eu une certaine importance.

Leguével de Lacombe pourrait bien n'avoir fait ce voyage qu'en imagination. Il n'a pas vu, en tout cas, en 1824, le sultan d'Anjouan en résidence à Domoni.

Nous rappellerons, en passant, qu'Anjouan est passée sous la domination française en 1886, après avoir vainement sollicité cet honneur en 1816. Ses vallées, les plus belles de l'archipel comorien, sont riantes, arrosées de nombreuses petites rivières, riches en poissons délicats. Son sol, en partie composé de laves réduites en poussière, est d'une extrême fertilité. Tous les arbres fruitiers de l'Europe et de l'Inde y réussissent parfaitement.

Elle est la meilleure escale du canal de Moçambique, et peut être considérée, sous tous rapports, comme une acquisition précieuse pour la France.

Leguével dit avoir quitté Domoni en avril 1824, et s'être dirigé sur l'embouchure de la rivière Mena-bé « Grande (eau) rouge [1] » Il indique, au nord de cette rivière, Mouroundava, village de pêcheurs qui n'existe plus, s'il a jamais existé.

La Ména-bé ne peut être assimilée qu'avec la Morondava. Leguével donne à cette rivière des courbes trop accentuées et un cours trop réduit. Il la remonte et fait route au nord-est, par le Betsileo, vers Tananarivo. Il

1 Leguével de Lacombe, *op. cit.*, t. II, p. 100. — M. A. Grandidier, *op., cit.*, p. 191, dit : Ménabé signifie « le grand (pays) rouge ».

jalonne sa route du nom d'une dizaine de villages qui n'ont laissé aucun souvenir.

Parmi ces villages, il décrit en détail Ména-bé, capitale du roi Ramitrah : « La ville de Ména-bé ou *Andréfoutza*, » dit-il, est située sur la rive gauche « du même nom » : » elle contient environ deux mille cases. L'habitation » royale, composée de quinze ou vingt grandes cases, est » entourée d'un triple rang de palissades et d'un fossé » profond. Un quatrième entourage est formé par les » feuilles épineuses des raquettes ; l'extrémité supérieure » de chacune des palissades est armée d'un large fer de » zagaie.

» Indépendamment de ces fortifications intérieures, la » ville est défendue par un fossé et par un entourage » encore plus fort que celui dont je viens de parler ; cet » entourage est fermé par des portes en bois qui n'ont » pas moins de quinze pieds de hauteur [1] ».

Cet important village aurait dû laisser des traces. En admettant que les Hovas en aient détruit les cases et les palissades, ils ne se seraient certainement pas donné la peine d'en combler les fossés. Cependant, MM. Grandidier et d'Anthoüard, qui sont passés sur son emplacement supposé, n'ont rien remarqué.

A l'époque où Leguével place son voyage, Ramitrah était bien roi du Ménabé ; toutefois, sa résidence n'était pas à 50 milles dans les terres, mais à Ambondro, au sud

1 Leguével de Lacombe, *op. cit.*, t. II, pp. 105-106.

de l'embouchure de la Morondava, où il est mort en 1834[1].

Leguével fait sourdre du Tangoury, à dix milles au nord de Ména-bé, la Ranou minti « Eau noire », ainsi nommée « probablement parce que son fond est couvert de petits cailloux noirs et quelle charrie pendant la saison des pluies beaucoup de matières volcaniques[2] ». Cette rivière, qu'il dit avoir vue, coule du sud-est au nord-ouest, et son embouchure touche celle d'une autre rivière qu'il appelle *Paraceyla* : il faut lire sans doute *Parcelas*, nom donné, par Owen, en 1824, au Tsiribihina. Eh bien ! la rivière Ranou-minti ne se trouve sur aucune carte, la sienne exceptée.

Le Tangoury « Ruche, Cercueil » suivant l'étymologie de Leguével, est un mont isolé, conique, situé à dix milles au nord du village de Ména-bé. « Toutes les terres » qui avoisinent Tangoury et la montagne elle-même » sont volcaniques ; le mont Tangoury est aride et paraît » noirci par l'action du feu. Un cratère ouvert à son » sommet, plusieurs autres cavités considérables, d'où » jaillissent les sources du Ranou-Minti, des éboulements de terres et des laves ne permettent pas de douter » de l'existence de feux souterrains qui se seront éteints » à la suite des siècles. La tradition vient d'ailleurs confirmer cette assertion[3] ». Et Leguével raconte longue-

[1] GUILLAIN, *op. cit.*, pp. 125, 315. — M. A. GRANDIDIER a hiverné dans ce village en 1860.

[2] LEGUÉVEL DE LACOMBE, *op. cit.*, t. II, p. 119.

[3] LEGUÉVEL DE LACOMBE, *op. cit.*, t. II, pp. 119-120.

ment une légende recueillie, dans le pays même, au moment de visiter ce mont redouté.

En 1869, M. Alfred Grandidier, qui avait son livre entre les mains, est passé à l'endroit où devait se trouver ce volcan : il n'a rien vu. En 1890, M. d'Anthoüard a traversé le même lieu et n'a rien vu non plus.

Comme la grande ville de Ména-bé, comme la rivière Ranou-minti, le mont Tangoury a disparu. Reste seulement une légende, mais elle est curieuse et fait honneur à la féconde imagination de Leguével de Lacombe.

VII

Le lac Nosy-Vola. — Le Betsiboka et l'Ikopa.

Au mois d'avril 1825, Leguével de Lacombe revient à Tananarivo.

A cette époque, James Hastie était omnipotent au Traon-Valo « Maison d'argent [1] ».

Leguével, homme gênant, dangereux, difficile à intimider, fut reçu froidement. La capitale hova ne lui promettant pas un séjour agréable, il en partit, d'après sa relation, pour se rendre à la baie de Bombétoke.

Aucun des noms des villages qu'il cite [2] ne se trouve

[1] Ainsi nommé parce que les bardeaux de la toiture sont fixés avec des pointes d'argent.

[2] Antarok, Amboudrona Bémarivo, Anacamoussa, Sora-Minti « Hérisson noir », Finoulak, Miadi, Ankavala, Maro-Ma « beaucoup

dans les cartes et itinéraires que nous avons sous les yeux.

Cela n'a rien d'étonnant. Depuis 1825, la région qu'il dit avoir traversée a été ravagée par les Hovas, dépeuplée, mise à sac, et des villages, légèrement construits, ont pu disparaître. Ses descriptions, très précises, très détaillées, semblent l'expression de la vérité pure; on le suivrait de confiance, avec le plus vif intérêt, jusqu'à la baie de Bombétoke, s'il ne décrivait dans sa relation et ne marquait sur sa carte, au beau milieu de sa route, un grand lac inconnu. Ce lac est le Nossi-Vola. Il le place par 17° 20' de latitude sud et 44° 32' de longitude est. Il dit l'avoir abordé par un petit canal encombré de joncs. Il contiendrait plusieurs îlôts et une grande île nommée Nossi-Vola « île d'argent ». Dans cette île s'élèveraient, outre plusieurs petits villages, Rahidranou « le Père des eaux »; ancienne résidence du prince Rafaralah, chef du pays des Antsianacs ou Antsihanakas. Leguével donne sur le lac Nossi-Vola, sur ses habitants et leurs industries, les renseignements les plus complets et raconte, en même temps, ses aventures personnelles.

Henri d'Escamps [1] cite le Nossi-Vola, le Révérend

d'yeux », lac Nossi-Vola, dans l'une des îles du lac, le village de Rahidrounou « le Père de l'eau », résidence de Rafaralah'. Après le lac Nossi-Vola, viennent : Arkibou « le Ventre », Kakazou-Folak « l'Arbre rompu », Landé-Foutchi, Maroa-bé, ancienne capitale des rois Sakalavas du Nord, Zouma-Androu. (Leguével, t. II, pp. 149-162).

[1] *Histoire et géographie de Madagascar*, p. 370.

Ellis[1] aussi, et après eux, M. Vivien de Saint Martin[2]. Eh bien! ce grand lac n'a été vu ni par M. Alfred Grandidier, ni par le docteur Louis Catat, ni par le vicomte d'Anthoüard, ni par aucun des voyageurs qui sont allés de Tananarivo à Majunga.

Leguével le place dans l'Antsihanaka. A la vérité, il y a dans cette province un grand lac, l'Alaotra, situé sur le même parallèle que le Nossi-Vola de Leguével, mais à deux degrés plus à l'est, par 48° 30' de longitude.

L'Antsihanaka, qui est en forme de quadrilatère, s'étend du 17e au 18e parallèle et de 45° 40' à 46° 15' de longitude. Le Nossi-Vola serait donc à plus d'un degré à l'ouest de l'Antsihanaka.

Lislet-Geoffroy, en 1819, Vandermaelen, en 1827, ont placé sur leurs cartes, l'Alaotra dans le pays des Sakalavas. Leguével les a crus sur parole et son imagination a fait le reste.

Il parle aussi du Betsiboka et de l'Ikopa comme quelqu'un qui ne les a pas vus. Il est bien vrai que nos cartes actuelles, les meilleures, donnent encore en pointillé une partie notable de ces deux grands cours d'eau. Mais si Leguével avait fait le voyage marqué sur sa carte, il aurait longé le Betsiboka depuis ses sources jusqu'à son embouchure; il ne donnerait pas que le tiers de son cours, il laisserait pour compte à Lislet-Geoffroy et à Vandermaelen leur lac Nossi-Vola, il n'induirait pas en erreur

[1] *Visits of Madagascard.*

[2] *Dictionnaire de géogr. univers., verbo* Antsianaka.

Henri d'Escamps, Ellis et même Vivien de Saint-Martin.

Il a vécu à Tananarivo ; il a vu les digues et les canaux d'irrigation de l'Ikopa, que les princes de l'Imerina entretiennent avec soin depuis plus d'un siècle. Sans grand effort il aurait appris des Hovas, qui connaissaient bien alors cette rivière, que ces centaines de cours d'eau, grands et petits, qui sillonnent l'Imérina tout autour de la colline isolée qui porte Tananarivo, affluent à l'Ikopa et que l'Ikopa, après avoir coulé quelques kilomètres seulement à l'Ouest, tourne au Nord et se dirige droit sur la baie de Bombétoke. Il n'aurait pas commis cette énormité de faire passer le Mantao, notre Kanatri, tout au travers de la ramure du Manambolo et du Tsiribihina, pour recevoir les affluents du Haut-Ikopa.

Leguével n'a fait qu'en imagination le voyage à la baie de Bombétoke et sa carte ne donne, sur ce point, que des notions erronées.

VIII

Les côtes méridionales de Madagascar. — Une reine de vingt ans. — Le dernier des Raminites. — Fort-Dauphin. — Sainte-Luce. — La Sandravinany. — Métamorphose d'un chef Antaraye. — Le Masianaka.

Après un nouveau voyage à Bourbon, Leguével revient à Madagascar en février 1827, et aborde à Andrahoum. Il dit dans sa relation[1] que la baie d'Andrahoum est à une journée de marche au sud de Fort-Dauphin.

[1] Tome II, p. 172.

L'Andrahombe des cartes les plus récentes est au cap Andavaka, à 40 kilomètres de Fort-Dauphin. Mais il ne doit pas être confondu avec cèlui de Leguével qui se trouve à 96 kilomètres à vol d'oiseau et à plus de 100 kilomètres de marche à l'ouest de Fort-Dauphin. Dans un pays où les routes sont inconnues et les sentiers rudimentaires, le voyageur le plus alerte ne fait pas 100 kilom. en un jour. Leguével voyageant alors en bateau, aura voulu parler, sans doute, d'un jour de navigation.

Son Andrahoum est situé un peu à l'ouest de la rivière du même nom, notre Mandrary. Il est anonyme sur sa carte et sur celles de la guerre de 1885 et de 1894; le P. Roblet et MM. Laillet et Suberbie l'omettent; il ne figure pas dans les tables de M. Grandidier.

Il est dans le plus oriental des cinq petits États formés par l'Androy, et son chef ou roi, en 1892, était Valoelatra.

Leguével dit que la reine du pays, avertie de son arrivée, est venue le voir. Elle avait vingt ans, la taille haute et bien prise, les yeux pleins de noblesse et de douceur, les cheveux noirs et tressés à la mode des femmes de Fort-Dauphin ; son kanezou (corset) était de mousseline rose, son lamba était de soie marron à bordure noire; un collier de corail ornait son cou. Sa peau était un peu basanée, mais fine et lisse. Elle n'avait rien ou presque rien de la sauvagesse et ressemblait à une belle espagnole du midi. Sa jeune majesté, par d'heureux combats, avait chassé les Hovas de son petit royaume et cette victoire était peut-être pour quelque chose dans l'admiration de l'ancien officier de cavalerie.

Sur sa demande, il se rend, avec ses marchandises, à Mandzolo, sur la rive droite de la Mandrary, qu'il nomme rivière d'Andrahoum. Il y fait peu d'affaires et part pour le pays des Antampâtres.

Ce pays est aujourd'hui nommé, par le cartographe de la guerre (1885), Tandroy; par le P. Roblet, Antandroy; par Laillet et Suberbie, Antandrouis; par le cartographe de la Guerre (1894), Antandroy; par M. Alfred Grandidier, Androy. Et c'est Androy, « où il y a des roy (buissons épineux) », qu'il faut dire, car Antandroy signifie : habitants d'Androy « le peuple de la brousse ». Drury, en 1702, a cité pour la première fois ce nom et l'a écrit *Anterdroea*; Sonnerat, en 1782, parle de l'*Androué*[1]; Flacourt le désigne, comme MM. Laillet et Suberbie, sous le nom d'Antandrouis.

Leguével visite successivement et porte sur sa carte : Andracala, Fangahé, Firava, Matalili, Afovato, la rivière Mandreré. Il ne trouve rien à faire dans ces pays, qui sont tantôt déserts, tantôt boisés, et retourne, par Mandzolo, à Fort-Dauphin.

Entre la baie de Ranofotsy et la Manambovo, son tracé est assez correct, et sa nomenclature se retrouve entièrement plus ou moins modifiée sur les cartes nouvelles. Pour plus de clarté, voici résumées, dans le tableau suivant, les mutations subies par les noms de lieux que cite Leguével :

[1] A. Grandidier, *op. cit.*, 109.

En route pour Fort-Dauphin, Leguével apprend, de l'un de ses marémites, l'histoire de Ramini. Ce récit, vrai ou supposé, est à peu près celui de Flacourt. Ramini a encore un descendant qui est chef à Ranofotsy. Il va le voir et trouve un homme abruti par l'abus des liqueurs fortes.

Leguével place Ranoufoutchi « Ranofotsy » au bord de la mer, à l'est de la rivière d'Amboule « Ony ». D'après le P. Roblet, Ranofotsy est sur une colline, à petite distance de la mer et de la baie des Galions ; ce même village est nommé Taly par le cartographe de la guerre (1894), et par M. Alfred Grandidier.

Leguével représente la baie des Galions, ou Ranofotsy, par une simple dentelure. Dans sa relation, il prend pour un étang le lac Sivora qui communique, par une large ouverture, avec la fausse baie des Galions. Il omet une petite rivière, qu'il a dû traverser, et que Flacourt, Bellin, d'Après de Mannevillette, Beniowsky, représentent comme débouchant dans le lac Sivora. A la vérité, il ne dit rien de son voyage de Ranofotsy à Fort-Dauphin.

Il ne trace pas sur sa carte la péninsule de Kaolankarana « le rocher qui a la forme d'un os », et la désigne par cette légende : « Fort-Dauphin, ancien établissement français occupé par les Hovas ».

Le chef du poste est Ramananoule, l'une de ses anciennes connaissances, jadis aussi distingué que le peut être un officier hova. Ramananoule, devenu une masse énorme de chairs noirâtres, remue à peine et passe sa vie dans un fauteuil. Depuis un an les Antanosses le

coupent de Tananarivo. Il se défie de tous ses officiers et n'est sûr que de quatre dogues monstrueux qui ne le quittent jamais. Mortel ennemi des Anglais, il est soupçonné d'ambition, surveillé d'aussi près que possible, confiné à Fort-Dauphin pour qu'il y périsse.

Leguével est admis dans le fort. Il y trouve partout des traces de l'occupation française : les ruines d'une église et de murs d'enceinte, les restes de plantations d'orangers et de citronniers, celles d'un beau puits en maçonnerie construit par Flacourt ; l'inscription, au-dessus d'une grande porte d'entrée, des noms des directeurs Flacourt et Caron. « Le fort, dit-il, était construit sur un carré » long, entouré d'un mur de trois pieds d'épaisseur, qui » est aussi couvert de mastic ; le côté de la mer n'a que » des pierres d'attente, et les rochers énormes, qui sont » au-dessous, sont battus par les vagues quand la mer est » haute ; plusieurs autres rochers noirs, isolés, ont peut- » être été détachés par la mer : ils paraissent former des » puits larges et profonds qu'on croirait avoir été creusés » par la main de l'homme [1]. »

Le docteur Louis Catat, aussi a vu Fort-Dauphin et sa description est parfois en désaccord avec celle de Leguével.

Sur la porte d'entrée, où celui-ci a lu les noms de Flacourt et de Caron, le docteur Catat vit les traces des trois fleurs de lis de France. Leguével donne au mur d'enceinte une épaisseur de trois pieds, et Catat une épaisseur de quatre mètres. L'attention de Leguével, ancien officier,

[1] Leguével de Lacombe, *op. cit.*, t. II, p. 198.

aurait dû être appelée sur les plateformes qui, de place en place, coupent la muraille d'enceinte pour recevoir des batteries circulaires [1]. Il n'a d'ailleurs pas eu, comme le docteur Catat, le temps et la permission de tout voir.

Leguével remarque, aux environs du fort, des plantations de poivriers et d'orangers faites par les Français et donnant encore de belles récoltes.

Il remonte au Nord, à la Manamboundre, ou Manambondro « qui a des roseaux, » par 23° 47' 20" de latitude et 45° 15' 40" de longitude. Il la place à 25' trop au Nord, mais exactement quant à la longitude. Son tracé est assez exact. Il est à remarquer toutefois que le docteur Louis Catat et le cartographe de la guerre (1894) donnent de cette rivière un tracé conjectural.

A Sainte-Luce, dont il trouve les cases désertes, Leguével voit une énorme pierre apportée par les Français, en 1717, pour témoigner de leur reprise de possession. Sur sa carte il écrit : « Pte de Mangafiaf premier établissemt Français abandonné pour cause d'insalubrité ».

Lacombe place la Chandervinang, par 23° 40'. C'est notre Sandravinany « L'embouchure défendue [par des rochers] ou la bouche accidentelle ».

En y arrivant, son chef marémite lui conta cette légende :

Le dieu Zennaar, on ignore pour quel motif, métamorphosa en crocodile un chef des Antarayes (sans doute les

1 Docteur Louis Catat, *Voyage à Madagascar*, 1889-1890 ; Paris, Hachette, 1895, pp. 371-376.

« Antaifasy » d'aujourd'hui). Ce chef, sous sa nouvelle forme, se fit le protecteur de son peuple et lui donna la force de résister aux armes des Hovas. Il est maintenant sacré, inviolable; attenter à sa précieuse existence serait un crime digne du dernier supplice. Lacombe l'a vu dans une petite rivière au Sud de la Sandravinany.

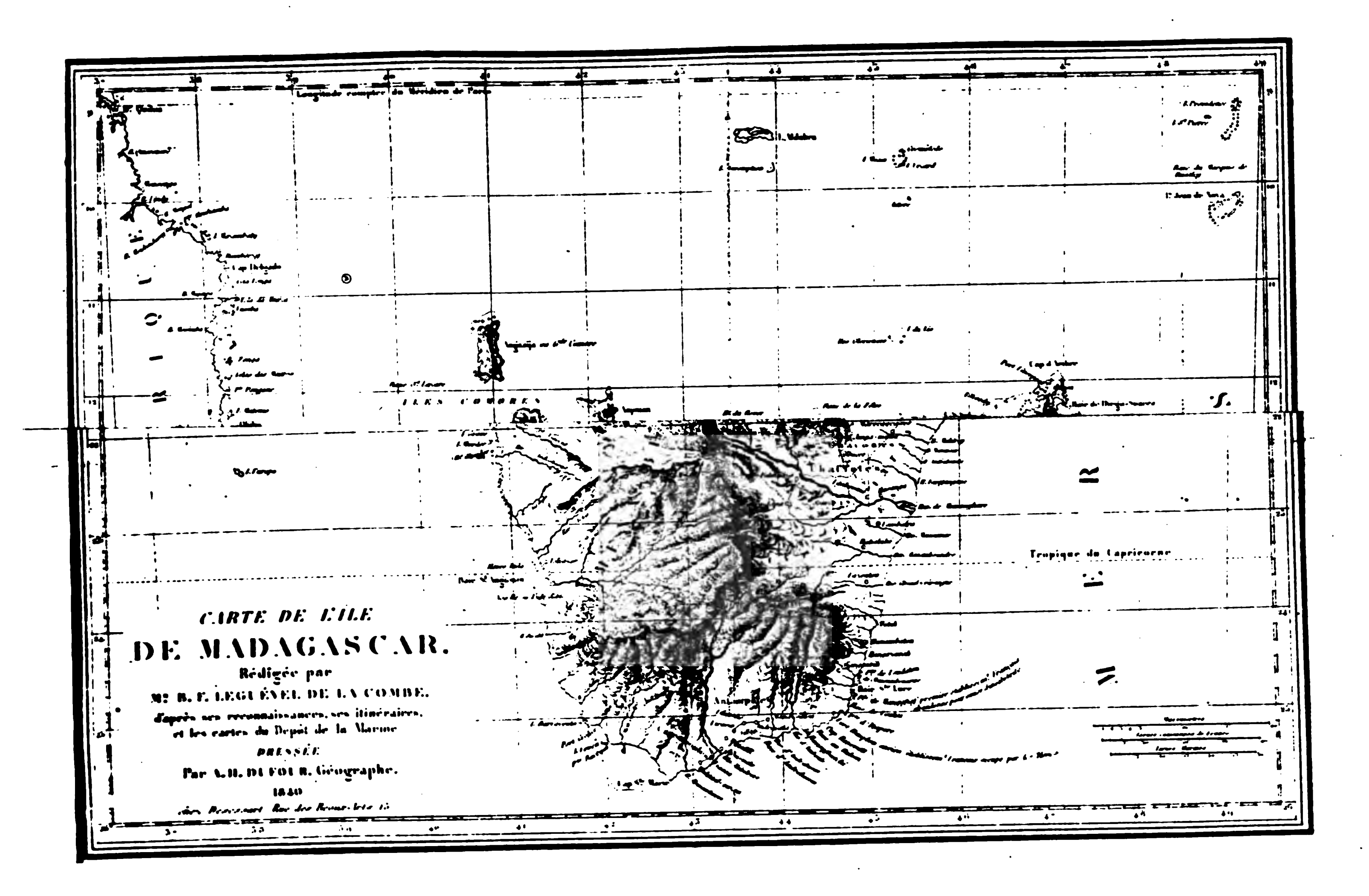
Il dit que la Chandervinangue forme à son embouchure une magnifique nappe d'eau bordée de montagnes et continuellement agitée par une multitude de poissons. Sa carte, à trop petite échelle, n'indique pas cette particularité, mais celle du P. Roblet donne une lagune longue de trente milles qui s'étend du sud de la rivière Ianibola au nord du village Somisika.

Le pays produit en abondance de gros bœufs, des porcs, du coton, de la soie, de la cire, de la gomme copal.

A la Manambondra, la bande maritime est désolée; mais à un quart de lieue dans les terres, le pays devient riant et les montagnes sont couvertes de villages.

Leguével y fonde un établissement pour le commerce des bœufs. Tracassé, inquiété par le chef du pays, il pense à se transporter sur la Mananghare, notre Mananara « qui a des roches. »

Il place l'embouchure de cette rivière à plus de vingt milles trop au nord. Il ne faut pas s'en étonner, car aujourd'hui même, les cartographes ne s'accordent ni sur sa position, ni sur son tracé. Le tracé du P. Roblet, adopté sous réserve toutefois, par le docteur Louis Catat et le cartographe de la guerre (1894), nous paraît conjectural, pour ne pas dire impossible. Le seul point hors de



CARTE DE L'ILE
DE MADAGASCAR.
Rédigée par
Mr B. F. LEGUÉVEL DE LA COMBE.
d'après ses reconnaissances, ses itinéraires,
et les cartes du Dépôt de la Marine
DRESSÉE
Par A. H. DUFOUR, Géographe.
1840
Longitude comptée du Méridien de Paris
ILES COMORES
Tropique du Capricorne

doute, c'est la position de 23° 17' 30" donnée à l'embouchure par M. Alfred Grandidier.

D'après Leguével, les bords de la Mananara seraient riches en bœufs, fertiles en riz de marais, manioc, ignames, patates sucrées, cannes à sucre, maïs, indigo, coton et tabac. Les villages sont bâtis sur les hauteurs et très rapprochés.

Le pays de Massianac ou « Masianaka », nommé par Flacourt « anse du borgne », est situé entre la Manambondra et la Mananara. Il est peu étendu, mais fertile. Son peuple est guerrier et paraît heureux. Lacombe y fait le commerce des bœufs et gagne beaucoup d'argent.

IX

Nouveau voyage aux Comores.—Départ pour la France. —Carte de Leguével de Lacombe.

En 1828, Leguével fait un nouveau voyage à Anjouan. Les Mohéliens avaient alors la réputation de maltraiter, de piller, de réduire en esclavage les étrangers que la ruse ou les naufrages faisaient tomber entre leurs mains. Aujourd'hui encore, bien que français depuis 1886, ils passent pour ombrageux et farouches. Leguével n'a-t-il pas profité de la réputation des Mohéliens pour pousser au noir le récit de son naufrage et de sa captivité dans l'île.

Au retour à Madagascar, il passe près de la Grande Comore et voit le Karadalla couronné de flammes. « Cette

montagne dont l'élévation est considérable, ne vomit du feu, dit-il, que très rarement ». On signale pourtant des éruptions en 1858 et en 1865.

Leguével reste à Madagascar jusqu'en 1830, uniquement occupé de son commerce. A la fin de cette même année, il a connaissance de la révolution de juillet. Il lui semble que la France, délivrée des fauteurs de la Restauration, doit s'épanouir en pleine liberté. Il éprouve le plus vif désir de la revoir, met ordre à ses affaires, et y arrive en mai 1831.

Pendant huit années, de 1823 à 1830, il a parcouru la Grande-Terre notant au jour le jour ses observations, ses impressions, ses aventures. Malheureusement il a donné libre cours à son imagination et décrit comme vrais, des voyages imaginaires.

On disait autrefois : « A beau mentir qui vient de loin ». Ce proverbe n'est plus de mise. Il faut aujourd'hui des descriptions exactes, des observations vraies.

En 1840, Leguével de Lacombe a publié sa carte, dressée par Dufour.

Elle est d'une exécution très remarquable. L'orographie est figurée par des hachures parfaitement faites qui donnent bien l'illusion du relief du sol. Malheureusement l'exactitude ne répond pas à la perfection du dessin.

La chaîne de partage des eaux est trop accentuée, trop loin de la côte orientale. Les rameaux qui s'en détachent donnent trop à la fantaisie. Même sur la route d'Andevoranto à Tananarivo, on ne distingue pas les gradins titanesques qui unissent la base au sommet de la mon-

tagne. Toute la masse orographique de l'île se ramifie à l'arête longitudinale comme si elle était le résultat d'un soulèvement unique. Les collines qui se déroulent parallèlement à la côte de l'ouest et qui accusent une origine indépendante, sont figurées comme des contreforts du massif principal. Le cartographe n'a pas suivi les indications du voyageur et a donné, comme lui, libre cours à sa fantaisie.

Nous avons eu occasion de relever des erreurs qui incombent tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Elles sont nombreuses, néanmoins cette carte est belle et accuse sur les précédentes un progrès considérable.







DIXIÈME PARTIE

GUILLAIN. — DE LA BAIE D'AMPASINDAVA A CELLE DE SAINT-AUGUSTIN. — CARTE DE 1843

I

Nosy Bé



u mois de novembre 1841, la corvette *La Dordogne*, commandée par le capitaine Guillain, fut envoyée en stationnement à Nosy Bé.

Cette mission terminée, Guillain devait longer la Grande-Terre jusqu'à la baie de Saint-Augustin pour assurer les populations de nos dispositions amicales, reconnaître leur situation politique et leurs ressources commerciales, choses que nous ignorions complètement.

Dès qu'il eut achevé la toilette de son navire, Guillain s'efforça de réunir le plus possible de renseignements sur

les pays qu'il devait explorer. Ces études préliminaires et ses observations personnelles ont fait la matière d'un bon volume, bien documenté [1].

Nosy Bé tient dans ce travail une très petite place.

Cette île ayant pour notre pays une importance assez grande, nous demanderons à d'autres voyageurs un complément d'informations.

De 1650 à 1775, Nosy Bé a été successivement connue sous les noms de *Asada, Nosse, Nucio, Nosy, Nossé Bé* [2]. Encore aujourd'hui, son nom est orthographié différemment sur les cartes. Hausermann (1884) et le Dépôt de la Guerre (1885) écrivent *Nosy-Bé*. Leguével de Lacombe, en 1840, écrit Nosse-bé; Guillain en 1843, Herland en 1851, Raoul Postel, en 1886, Laillet et Suberbie, en 1889, Elisée Reclus, aussi en 1889, écrivent Nossi-Bé. Le P. Roblet, en 1885, et le cartographe de la Guerre (1894), Nosy-Bé. Dans son *Nouvel atlas colonial*, de 1894 ou 1895, Henri Mager revient à Nossi-Bé; c'est probablement par erreur, car dans la légende de sa carte il traduit « Ile » par « Nosy ». Il devait donc pour « Ile Grande » mettre « Nosy Bé ». M. Alfred Grandidier écrit « Nosy Bé » (sans trait d'union) et cette orthographe paraît seule rationnelle.

Le 14 juillet 1840, Tsioumeik, Tsiomeco ou Tsiomeka,

1 GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*; Paris, imp. Roy, 1845.

2 ALF. GRANDIDIER, *Histoire de la Géographie de Madagascar*, Paris, imp. nat., 1885, p. 129.

reine du Boina, cède à la France Nosy Bé, Nosy Kumba et *toute la côte occidentale de Madagascar depuis la baie de Passandava jusqu'au cap Saint-Vincent.*

Tsiomeco était jeune, très ignorante, chassée de son royaume par les Hovas et nous donnait un bien qu'elle ne pouvait pas conserver. Adulée par son entourage, elle se considérait néanmoins comme une très grande souveraine et croyait bien traiter de puissance à puissance avec Louis-Philippe. Quand, dans la convention, elle vit le nom du roi placé avant le sien, elle se montra très offensée.

Le contre-amiral de Hell, gouverneur de Bourbon, qui avait préparé cette affaire, laisse la jeune reine à ses illusions et lui fait bâtir une belle maison de pierre. Autour de la maison de leur reine, les Sakalavas bâtissent des cases et l'amiral construit une caserne, un hôpital, des bâtiments d'administration : Nosy Bé est ainsi ornée d'une capitale et cette capitale prend, de son fondateur, le nom de Hellville.

Hellville est située sur un plateau élevé de douze à quinze mètres au-dessus du niveau des plus hautes mers, serrée entre les marais Ampassimena et Andavakotok [1] ; ce plateau laisse peut-être à désirer au point de vue de la salubrité, mais il est séparé de la masse de l'île

1 Guillain, *op. cit.*, pp. 143-151. — H. Capitaine, *Nos petites colonies, Nossy-Bé et dépendances* (*L'Exploration*, t. IV, pp. 481 et suiv.). — Dr A. Leon, *Nossy-Bé* (1855-1856), dans le Bulletin de la *Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, cahiers de juillet 1894.

par un isthme étroit, facile à défendre, et cette particularité a bien sa valeur.

Tsimiharo, roi de l'Antankarana, prétendait aussi à la souveraineté de Nosy Bé, probablement avec plus de raison que la reine Tsiomeco, car, géographiquement, cette île fait partie de l'Antankarana. Comme il la revendiquait pour nous l'offrir, le Gouvernement n'a pas examiné de trop près ses titres, a pris le don et fait au roi fugitif une rente de 1 500 fr. [1].

Tenant ainsi l'île des deux compétiteurs, nous pouvions, sans inconvénient, laisser aux historiens de l'avenir le soin de déterminer qui avait raison de Tsiomeco ou de Tsimiharo.

L'amiral de Hell voyait en Nosy Bé un point de relâche et de ravitaillement pour les navires qui fréquentent le canal de Moçambique. Il supposait que sa proximité des côtes d'Afrique et de Madagascar en ferait un centre commercial important, tout en nous donnant le moyen de surveiller de près la côte occidentale de la Grande-Terre : il a vu juste.

Elle est à l'entrée de la baie d'Ampasindava « Où il y a de longues plages de sable », entre les parallèles Sud 13° 10' 44" et 13° 24' 46" et entre les méridiens Est 46° 4' 34" et 45° 53' 47" [2]. Ses dimensions les plus grandes sont de 22 kilomètres du Nord au Sud et de 16 de l'Est à l'Ouest. Sa surface est de 29 500 hectares [3].

[1] Guillain, *op. cit.*, p. 157. — H. Capitaine, *loc. cit.*

[2] Guillain, *op. cit.*, p. 151. — A. Léon, *loc. cit.*

[3] Elisée Reclus, *Nouv. géogr. gén.*, t. XIV., p. 116.

Elle est de formation volcanique, bien articulée, d'aspect séduisant, pour qui ne la voit pas en détail. Vue du large, elle fait l'effet d'un massif de verdure dominé par des monts de 400 à 500 mètres d'altitude. Vue de près, par certains côtés, elle est encore belle et pittoresque. Désiré Charnay, qui l'a visitée en 1862, en fait ce tableau : « Avant de quitter Nossi-Bé, nous pûmes jouir, du haut » des premières collines qui bordent le rivage, d'un déli- » cieux panorama. Comme premier plan, des cases » malgaches entourées de manguiers, de palmiers et de » bananiers, la petite baie d'Helville, puis la ville elle- » même et la maison du Gouvernement, au milieu de » ses jardins ; à gauche, la sombre masse du Loukoubé, » la montagne verdoyante ; devant nous, une mer d'un » éclat sans pareil, semée d'îles aux teintes rosées, sil- » lonnée de pirogues aux voiles blanches, et vingt-cinq » milles plus loin, la silhouette bleuâtre de Madagascar » et les pointes en aiguilles des sommets des Deux- » Sœurs[1] ».

M. François de Mahy écrivait de Hellville, en 1885 : « La rade, le port naturel de Nossi-Bé, fermé presque de » toutes parts par l'île elle-même et par Nossi-Cumba, » la pointe d'Ankify, les rivages de Passandava et de » Bavatoubé sont choses remarquables... Quant à l'as- » pect du pays, je ne peux vous le dépeindre qu'en vous » disant que Nossi-Bé ressemble beaucoup aux Séchelles,

[1] Désiré Charnay, *Madagascar à vol d'oiseau*, dans le *Tour du Monde*, t. X, p. 228.

» mais en plus grand, plus beau, plus joli, plus pittores-
» que, plus intéressant de toutes façons. Nossi-Bé l'em-
» porte sur les Séchelles à tous égards [1] ».

Ces descriptions s'appliquent au sud de l'île. L'intérieur, souvent aussi très beau, a des coins stériles et des marécages malsains.

Les groupes montagneux, qui donnent au panorama de l'île son attrayant aspect, sont au nombre de trois : le Navetzy, le Tanilatsaka et le Lokobé.

Le Navetzy borde la côte occidentale de la presqu'île du Nord, et la rivière Djamaranga le coupe en deux tronçons.

Au centre est le Tanilatsaka « D'où la rivière est tombée ». Son altitude est de 500 mètres. Aux environs se trouvent les Amparii « Terres effondrées », lacs circulaires formés dans sept anciens cratères et peuplés de « crocodiles redoutés », dit Elisée Reclus.

Le Lokobé « Où il y a beaucoup de cire », au Sud-Est, à quatre kilomètres de Hellville, est dominé par un piton granitique haut de 600 mètres. Il est couvert d'une forêt magnifique, impénétrable, mystérieuse et terrifiante comme les bois sacrés de l'antiquité. Ses arbres les plus beaux, les plus vénérables, palais de milliers d'oiseaux de cris et de plumages divers, sont souvent frappés par la foudre ; mais l'activité de la végétation tropicale a vite fait de réparer les désastres causés par les incendies. Les

1 François de Mahy, *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar*; Paris, Alp. Lemerre, 1891, p. 3.

indigènes, pour se créer des rizières et des pâturages, continuaient avec entrain l'œuvre de la foudre. Si l'Administration n'avait pas été plus prévoyante, le Lokobé aurait déjà perdu sa couronne forestière [1].

De ces trois groupes montagneux rayonnent un grand nombre de rivières et de ruisseaux, presque toujours alimentés, même pendant la saison sèche, parce que les pluies reçues par les forêts retombent goutte à goutte sur le sol, le pénètrent et s'écoulent doucement vers leurs thalwegs. Souvent le cours des rivières s'attarde dans des dépressions du sol et forme des marais fangeux, rendez-vous d'oiseaux aquatiques et repaire de caïmans. Les rivières qui descendent du Lokobè font exception ; elles bondissent en cascades et courent torrentueusement à la mer.

A l'embouchure de ces cours d'eau se forment des plages basses et vaseuses couvertes de palétuviers. Cette ceinture paludéenne, malsaine, est heureusement coupée, de distance en distance, par des roches bordées d'un sable très fin qui portent le nom générique de Passandava, de *passa,* sable blanc, et d'*andava,* plage [2].

Autour de Nosy Bé se pressent les îlots stériles de Nosy Fanihy, Nosy Rati, Nosy Sakatia, Nosy Tanga, Nosy Vauro et Nosy Tandraka.

Plus loin se trouvent : au Nord-Est, Nosy Lava « L'île

[1] Dr A. Léon, *loc. cit.* — Désiré Charnay, *loc. cit.* — Raoul Postel, *op. cit.*, p. 137. — A. Grandidier, *Hist. de la géog. de Madagascar*, p. 129.

[2] Dr Léon, *loc. cit.*

longue » et son satellite ; à l'Ouest, Nosy Faly « L'île sacrée » ; au Sud-Est, Nosy Komba « L'île aux Maques » ou Ambariovato « L'île de pierre ». La maison de campagne du gouverneur de Nosy Bé y remplace un ancien *sanatorium*. Enfin, au Sud, Tany Keli « La petite terre », à huit kilomètres de Hellville. Elle est longue de 700 mètres et large de 400. Elle possède un morne rocheux, une colline ondulée, une vallée minuscule, des ruisselets, une végétation vigoureuse, une colonie de lapins, et donne l'illusion d'une grande terre. Elle était en 1856, elle est peut-être encore aujourd'hui, le lieu de chasse préféré des officiers de la garnison de Hellville [1].

Bien que Guillain ne dise rien de Nosy Mitsio « l'île du Milieu », cette reine du petit archipel des Minow mérite ici une mention.

Elle est en forme de V ou, plus exactement de V, et située au Nord-Est de Nosy Bé. L'Ankarana, ou Pain-de-Sucre, haut de 234 m., qui la termine au Nord, est par 12° 49' 17" de latitude Sud et par 46° 17' 20" de longitude Est.

La carte en a été faite par Vidal et Mudge, en 1824 ; par Jehenne, en 1840 ; par Wood, en 1877. Les Anglais ont donné à la rade de Nosy Mitsio le nom de *Diamond bay* [2]. Nous l'appelons « Grande Passe ».

[1] Dr A. Léon, *loc. cit.* — A. Grandidier, *Hist. de la géog. de Madag.*, p. 129.

[2] A. Grandidier, *Hist. de la géog. de Madag.*, pp. 61 et 274.

En 1850, l'île avait 2 986 habitants[1], Sakalavas et Antankaranas.

Au milieu de l'ouverture qui fait face au Nord, s'élève un rocher de forme ronde nommé Ancarca. Sur ce rocher, Tsimiharo, « roi de Nossi Mitsiou[2] », a bâti sa demeure[3].

En 1841 ou 1842, il apprit que le jésuite Dalmond faisait des merveilles en Nosy Bé et le pria d'apporter à Nosy Mitsio la bonne parole. Dalmond accepte avec empressement. Dès son arrivée, Tsimiharo lui fait bâtir une belle case, puis trois ou quatre fois par jour il va le voir pour apprendre les mystères de la religion, la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, et pour recevoir des cadeaux. Après avoir beaucoup semé, le jésuite veut récolter. Il réduit les cadeaux peu à peu et finit par les supprimer. Le zèle de Tsimiharo s'affaiblit. L'élève jusqu'alors assidu, respectueux, très intelligent, enthousiaste des doctrines évangéliques, manifeste de moins en moins de goût pour la religion chrétienne. Dalmond parle contre la polygamie; il exhorte son élève à renvoyer ses femmes moins une. Cette exhortation est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tsimiharo répond en se faisant musulman et en invitant le missionnaire à quitter le pays, sur l'heure, sous peine de mort[4].

1 Malte-Brun, *Géog. comp. et univ.*, édit. V.-A. Malte Brun, t. IV, p. 597.

2 H. d'Escamps, *Hist. de la géog. de Madag.*; Paris, Firmin-Didot, 1884, p. 349.

3 H. Capitaine, *loc. cit.*, t. III et IV, p. 487.

4 Le P. de la Vaissière, *Hist. de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires*; Paris, Lecoffre, 1884, t. I, p. 36.

Tsimiharo a manqué de loyauté, mais pour trouver de

> Ces gens, qui par une ame à l'interest soumise,
> Font de Devotion mestier et marchandise

est-il nécessaire d'aller chez les rois demi-barbares des îles du canal de Moçambique ?

En 1888, Tsialana, roi des Antankaranas, successeur de Tsimiharo, prévoit que le gouverneur hova d'Ambohimarina va prendre possession de la côte depuis la pointe d'Ankify jusqu'à la baie du Courrier et lui imposer sa volonté. Pour échapper à cette honte, il se réfugie sur les îles de Nosy Faly et de Nosy Mitsio et les offre à la France qui les accepte. Son Excellence malgache Rainilaiarivony proteste contre cette interprétation du traité de 1885. On lui répond que c'est affaire faite, bien faite, irrévocable, et Son Excellence se le tient pour dit.

Nosy Faly et Nosy Mitsio sont administrées par des résidents français. Tsialana y trouve, quand il veut, une sécurité absolue. Il peut même avoir le plaisir de s'y rencontrer avec Binao, reine des Sakalavas, et Tsiara, roi des Sakalavas d'Ankify [1].

Revenons à Nosy Bé.

D'après Elisée Reclus, le nombre des habitants de cette île et de ses dépendances ayant « payé leur tête », c'est-à-dire leur taxe de capitation, était, en 1883, d'environ 9 500, dont 140 blancs.

Cette population est répartie dans une cinquantaine de

[1] Martineau, *op. cit.*, p. 64.

villages et se compose principalement de Sakalavas. Les Betsimisarakas, les Antankaranas, les Betsileos, les Bétanimènes y sont représentés, mais les premiers l'emportent par le nombre et par l'influence.

Le visage des Sakalavas n'est pas déplaisant, mais les femmes, mères à douze ou quinze ans et ivrognesses, se déforment rapidement et sont caduques à l'âge où nos filles de Normandie, dans l'épanouissement de leur beauté, pensent à se marier. Le Sakalava est peu intelligent, lascif, incapable de culture intellectuelle, et paraît poltron. Le Hova vient rarement à Nosy Bé ; cependant il y est l'effroi des indigènes. Dans les circonstances solennelles, le Sakalava invoque en tremblant ce nom redouté : *Fant' amni Hova !* « Je jure par le Hova ! » Et le Hova, qui n'est pas précisément un foudre de guerre, dit comme le lièvre de la fable :

> Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
> Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

Le Sakalava rappelle, par sa paresse, le classique lazzarone. Il a le mépris du travail, du progrès, du bien-être, de l'effort intellectuel, et il l'exprime par deux mots : *Addala Vasaha !* « Les blancs sont fous ! » Dans sa bouche cela veut dire : pourquoi se donner tant de mal, renoncer au doux repos, quant il suffit, pour être heureux, d'avoir une case, une natte, quelques femmes, une poignée de mangues ou de riz ? [1]

1 Dr A. Léon, *loc. cit.* — Marius Chabaud, *Madagascar, Impressions de voyage ;* Paris, Challamel, 1893, p. 25.

A côté de cette race sans vigueur et sans avenir, il y a heureusement les Antalaotras « gens d'outre-mer » (Malgaches croisés de Comoriens et d'Arabes), des blancs des Mascareignes, des enfants du Moçambique, de Zanzibar, du golfe Persique et de l'Arabie. En somme, et grâce à ces derniers, les espérances de l'amiral de Hell se réalisent. En 1883, le mouvement commercial de Hellville a été de 7 800 000 fr. et le mouvement naval de 32 000 tonnes [1].

Et tandis que se développe le commerce et que, peu à peu, à sa suite, pénètre la civilisation, les géographes étudient l'île. Avant 1840, trois points seulement avaient été déterminés : la pointe de Lokobé, en 1773, par Cordé et d'Egmont; le village de Sakatia « Qui aime à se séparer », en 1775, par Mayeur; le village de Befotaka « Beaucoup de boue », en 1829, par Deforges de Parny. Depuis 1840, Deblenne, Herland, Jehenne, Bonachristave et Müller ont relevé 70 points. Nous avons ainsi : 6 points fixés astronomiquement ou trigonométriquement ; 64 dont les coordonnées sont à peu près bonnes ; 3 dont elles sont douteuses.

Ces travaux ont eu pour résultat la construction de cartes; en 1841, par Jehenne; en 1851, par Herland; celles de l'Atlas des Colonies [2], en 1866, reproduite par Raoul Postel, en 1886 [3]; de l'Annuaire de Mayotte et dépendances, en 1874; de Henri Capitaine, d'après Herland, en 1878 ; de Deblenne, en 1883 ; d'Elisée Reclus,

[1] Dr A. Léon, *loc. cit.* — Elisée Reclus, *op. cit.*, t. XIV, p. 116. — [2] Publié par Challamel. — [3] *Madagascar*.

en 1889 [1]; de Henri Mager, en 1890 [2]. Toutes sont à petits points. La plus grande est celle du docteur Herland, au 1/700 000e [3].

II

L'Antankarana.

Guillain a aussi recueilli sur l'Antankarana « le pays rocheux » de nombreux renseignements qui lui permirent d'en faire la géographie.

Il applique à ce pays le nom d'Ankara, qui fut cité pour la première fois, en 1792, par Dumaine.

La partie orientale de cette province a été explorée, en 1834, par Bernier, chirurgien de la marine.

L'Antankarana forme un triangle dont Guillain marque ainsi les angles : au Nord, le cap d'Ambre ; à l'Ouest, le Sambirano (qu'il nomme Samberanou), à son embouchure dans la baie d'Ampasindava, sur le parallèle sud 13° 42' ; à l'Est, l'embouchure de la Fanambakely « qui n'est pas très profonde », par 14° 29' de latitude sud.

Il a commis deux erreurs. Il a pris l'embouchure de la petite rivière Yangoa (la Yungiva de Laillet et Suberbie) pour celle de la Sambirano, et il place à 4' trop au Nord la limite Sud-Est de l'Antankarana. La Sambirano coule

[1] *Nouv. géog. univ.*, t. XIV. — [2] *Atlas colonial* de Charles Bayle. — [3] A. Grandidier, *op. cit.*, pp. 82, 129-131, 273.

bien d'ailleurs, comme il l'indique, du Sud-Est au Nord-Ouest et sépare les Antankaranas (ses Antankares) des Sakalavas du Boina (ses Sakalaves du Bouéni).

Il divise l'Antankarana en trois provinces : l'Androumah, l'Ambongoulé, l'Ankara.

Les Androumahs, qui avaient soumis les autres tribus, se déclarèrent caste noble et s'attribuèrent le privilège de fournir de souverains la confédération.

Une sous-tribu, dont le territoire avait au plus quatre ou cinq lieues carrées, mais brave et habile à tirer de l'arc, conserva son indépendance.

Le sol est élevé, formé de monticules et de plateaux en amphithéâtre, sillonné de ravins profonds. Les flancs des monts sont couverts de belles forêts qui produisent des bois propres aux constructions navales. De ces monts sourdent de nombreux cours d'eau qui coulent, par des pentes rapides, vers les deux mers.

Dans son texte, Guillain cite les rivières Ankara, Mahavi et Sambéranou ; les baies « vastes et profondes pouvant recevoir les plus grands navires » Vohemare [1], Andravine [2], Manguerevi [3], Louquez [4], Lingvatou [5], An-

[1] Vohémar qui fut nommé : *Maharo* dans la carte de Henri II, 1546 ; — *Boamaro*, par Gysbert, 1599 ; — *Amarago*, par Cauche, 1651 ; *Boamarage*, par Sanson, 1655 ; — *Vohemaro*, par Flacourt, 1656 ; — *Veimart*, par Le Gentil, 1769. — [2] *Andravina* « où il y a des Ravinals ». — [3] *Mangerivy* « qui rejette du fer » ; *Port Lewen* d'Owen. — [4] *Port Lokia* « La baie ». — [5] *Anilambato* ou *Baie de Rigny*.

tombouk [1], Ampahassi [2], Ambavani-Bé [3], Ansatzé [4], Ampougue-Ara [5].

Sa carte ne donne pas, à beaucoup près, un si grand nombre de renseignements.

Il y représente l'orographie par un cône placé au droit du cap Saint-Sébastien, probablement l'Ambohitra ou massif d'Ambre « Le massif montagneux », puis par une chenille qui s'étend du Nord au Sud, se tord un peu et ne donne aucune idée du relief du sol.

En fait de cours d'eau, il donne la Samberanou et deux petites rivières anonymes qui se jettent dans la mer en face de Nosy Mitsio et de Nosy Lava.

Sur la côte orientale, il écrit trois noms : baie Diégo Soarès ou Amtombouk, Ansinghi (fort hova) et Vohémare. La nomenclature de la côte occidentale se compose également de trois noms : Ampahassi, Ambavanibé, cap Saint-Sébastien ou Andramiza.

Il a tracé en travers, en grosses capitales, le nom *Ankara*, et il a omis le nom et les limites des trois provinces. Le dessin des côtes est sommaire, comme le reste, et pouvait être fait avec une précision plus grande.

Dans son texte, Guillain décrit un chapelet de monts

1 *Baie Diego Suarez*. — 2 *Ampanasina* « qui est salubre » ; baie Jenkinson des Anglais. — 3 *Ambavatoby* ; *Port Liverpool* d'Owen. — 4 *Baie des Antsantsa* « La baie des Requins ». On écrivait primitivement *Anésatzé*. — 5 Ou Ambatou-ara ; *Baie d'Amponkarana* « Qui est entouré de coraux » ; *Port Chancellor* d'Owen. — Toutes ces assimilations sont tirées de M. ALF. GRANDIDIER. — Il va sans dire que nos cartographes ont conservé consciencieusement les noms anglais.

long de 15 à 18 milles, dans une direction Nord-Sud, en face de Nosy Mitsio, à 16 ou 17 kilomètres de la côte. Ces monts forment des massifs séparés l'un de l'autre par une vallée au niveau du sol voisin. Ils ont la forme de prismes quadrangulaires et paraissent avoir surgi d'un seul bloc. Celui d'Ambatosahana « Le rocher qui forme barrière », nommé par les Français « Trou de Tsimiharo [1] », est situé à peu près par 12° 45' de latitude Sud et 46° 44' de longitude Est. Il est protégé au Nord par la rivière Ankara. C'est une muraille quadrangulaire, une tour gigantesque dont le vide intérieur a deux milles d'étendue. Le fond de cette tour, on pourrait dire de ce puits, est alimenté par plusieurs sources et très fertile.

On y pénètre par un sentier étroit, périlleux, et par un souterrain naturel, long, tortueux, difficile à franchir.

Les chefs Antankaranas y entretenaient des habitations. En temps de guerre, les indigènes s'y réfugiaient avec leurs familles et leurs troupeaux, y vivaient en sécurité tandis que les guerriers, par des sorties, harcelaient l'ennemi.

Aucune carte ne signale cette curiosité géographique; Guillain même, qui la décrit, ne la marque pas.

En 1840, Tsimiharo, attaqué par les Hovas, vint s'y installer. Il pouvait y rester indéfiniment, sans rien craindre, y attendre, comme ses ancêtres avaient fait plusieurs fois, que l'ennemi, décimé par les flèches de ses

1 Guillain écrit : *Ambatouzah', Tsimiare.*

guerriers, par la disette, par les maladies, ait évacué le pays. Des traîtres ont montré aux ennemis le chemin de cette retraite. Tsimiharo a passé bravement sur le corps des Hovas, mais il était vaincu, à tout jamais dépossédé de son royaume. C'est alors qu'il a obtenu le protectorat de la France. La France devait alors se substituer à lui dans la souveraineté de l'Antankarana; mais Louis-Philippe aurait eu trop peur de faire déplaisir à ses bons amis les Anglais. Il laissa donc les Hovas s'installer dans le pays, ce qui leur a permis, lors de la discussion du traité de 1885, de le réclamer comme leur par droit de conquête et par droit de possession.

L'expédition hova de 1824 avait laissé peu de traces. L'ennemi parti, on avait relevé les cases et renvoyé les troupeaux dans la plaine. Chaque année l'Antankarana exportait à Maurice et à Bourbon 30 000 bœufs vifs ou salés. Après la guerre de 1840, les Hovas, gonflés d'orgueil, ont pillé, maltraité les vaincus, monopolisé le commerce et grevé le pays d'impôts excessifs, insupportables. La population a pris la fuite. Maintenant encore, dit M. Alfred Grandidier, il n'y a pas un habitant par deux kilomètres carrés.

III

Baie d'Ampasindava

Du pont de *La Dordogne*, le capitaine Guillain voyait les deux pointes qui marquent l'entrée de la baie d'Am-

pasindava : à l'Est, Ankify [1]; à l'Ouest, Pouang ou Ampouhana « où éclatent [les vagues] [2] ». Il la visita plusieurs fois par amour de l'étude, peut-être par amour de la chasse.

Comme tous les cartographes contemporains, moins celui de la Guerre (1894) et Henri Mager, il la nomme Passandava. M. Alfred Grandidier donne le nom d'Ampasindava tant à la baie qu'au village où les navires du XVIIIe siècle allaient faire la traite.

Le nom de *Passandava* signifie : « plage de sable blanc » ; celui *d'Ampasindava* : « où il y a beaucoup de plages de sables ». Ce simple rapprochement semble justifier l'interprétation de M. Grandidier.

Sur la plupart des cartes de la seconde moitié du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe, deux baies sont plus ou moins sommairement tracées sur la côte Nord-Ouest : Ampasindava et Ambaro (la Chimpayki de Laillet et Suberbie).

La baie d'Ampasindava [3] n'est pas comparable à celles

1 Pointe nommée successivement : Chiffey, en 1667, par Dupré Eberard ; Antefca, en 1680, par W. Hacke ; Enkif, en 1776, par Mayeur.

2 Pouang est le nom donné par Jehenne et Guillain, en 1841 et 1842 ; Ampoahana est celui adopté par M. A. Grandidier.

3 La baie d'Ampasindava a été nommée : *Asada*, en 1650, 1683 et 1765, par Wilde, Fitzhugh et Bellin ; *Fonda*, en 1661, par Dundley ; *Portus Rotundus*, en 1655, par Sanson ; *Magahelli*, en 1703, par Thornton ; *Port-Rond* ou *Vingora*, en 1727, par Robert ; *Mangaéli*, en 1773, par Cordé et d'Egmont ; *Empàsilava*, en 1775, par Mayeur. — A. Grandidier, *op. cit.*, pp. 43, 50, 127-129.

de Naples et de Rio-de-Janeiro; elle est néanmoins merveilleusement belle, immense, bordée de sommets boisés aux lignes harmonieuses, bleutés par la distance, découpée de criques nombreuses, bien abritées. Ses bords sont maintenant déserts, mais sous leur sylve tropicale d'imposantes ruines rappellent une occupation portugaise au XVIIe siècle [1].

Guillain parle d'une ancienne colonie arabe à Djoda ou Tsada, sur la pointe Ambolimadiro « au pied du Tamarin ». Il parle d'une autre colonie arabe dans Nosy Mamoko ou Ambariotelo « où il y a beaucoup de joncs ». D'après une tradition, cette colonie aurait succombé sous les attaques des Maures du Mozambique [2]. Mayeur dit que les Arabes (Antalaotra) eurent un comptoir à Tsada, mais qu'il n'existait plus le 21 septembre 1775, lors de son passage [3].

Guillain comprend la baie de « Passandava » dans le royaume du « Bouéni ».

La carte de cette baie a été faite par David Inverarity, en 1803, au 1/185 000e; par Vidal et Mudge, en 1827, au 1/180 000e; par Boutroux et Lefevre, en 1849, 1/80 000e [4].

Guillain ne figure pas sur sa carte les îlots dont il parle. Son tracé est incorrect, surtout pour la partie méridionale de la baie. Sa nomenclature se réduit au nom de « baie de Passandava ».

[1] Dr A. Léon, *op. cit.*, pp. 417, 418. — [2] Guillain, *op. cit.*, p. 176. — [3] A. Grandidier, *op. cit.*, p. 128. — [4] A. Grandidier, *op. cit.*, pp. 272-273.

IV

Baie d'Ambavatoby.

Guillain poursuit ses études par la baie de Bavatoubé ou d'Ambavatoubé dont les avantages nautiques et militaires lui semblent mériter attention.

Elle est située au Sud-Ouest de Nosy Bé. Les deux pointes qui marquent son entrée sont nommées Antsiraka « la Pointe » et Makamby « où il y a des pierres à aiguiser ».

La carte en a été dressée par Favé et Cauvet, en 1890, au 1/100 000e.

Elle a été nommée Conconis[1], Conquimbo[2], Port-Rond[3], Dalrymple bay[4], Baie Bavatoby[5], Be d'Ambavatoby[6], Baie Bavatoubé[7], Be d'Ambavatoby[8], Baie de Bavatoubé[9], Baie d'Ambavatoby[10].

Son entrée est très étroite; elle se développe en cercle et ses profondeurs varient de 11 à 24 mètres[11]. L'eau douce s'y trouve en quantité insuffisante, mais il serait facile de remédier à cet inconvénient. Le sable, le corail, le moellon, les bois de construction s'y trouvent en abondance et l'on pourrait, à peu de frais, y construire des forts, des batteries, des bâtiments, l'assurer contre un

[1] Wilde, 1650. — [2] W. Hacke, 1680, et Fitzhug, 1683. — [3] Mortier, 1700. — [4] Inverarity, 1806. — [5] Guerre, 1885. — [6] Le P. Roblet. — [7] Laillet et Suberbie. — [8] Guerre, 1894. — [9] H. Mager, 1895. — [10] A. Grandidier, 1892. — [11] Carte de Laillet et Suberbie.

coup de force et en faire un centre commercial important [1].

On signale dans les environs des mines de houille. La prospection en est faite depuis longtemps. Le 30 janvier 1888 M. Rigaud en a obtenu la concession. L'exploitation devait être pour le compte du premier ministre Rainilaiarivony. M. Rigaud n'a-t-il pas trouvé les mines assez riches? Rainilaiarivony a-t-il trouvé qu'elles l'étaient trop et jugé prudent d'arrêter une exploitation qui pouvait éveiller les convoitises des étrangers [2] ?

V

Havre de Baramahamay.

Le 23 août 1842, après huit mois de stationnement à Nosy Bé, le capitaine Guillain met à la voile pour son exploration de la côte occidentale. Il passe sans s'arrêter devant la baie d'Ambavatoby et se dirige sur le havre de Baramahamay.

Il longe, sans la marquer sur sa carte, une petite île située par 13° 29' 8" de latitude et 45° 39' de longitude. Les indigènes, dit-il dans sa relation, la nomment Kakazou-Béravi. C'est le nom donné par Jehenne, en 1840. Deux siècles avant, en 1650, Wilde la nomme « Haycock isl. »; en 1824, Owen écrit « Passage isl. »; Guil-

[1] Guillain, *op. cit.*, p. 177. — [2] Martineau, *Madagascar en 1894*; Paris, Flammarion, pp. 168-169.

lain traduit par « Ile de la Passe ». En 1885, le cartographe de la Guerre donne « (Nosy-Ankazoberavina) île Passage » et le P. Roblet « île Passage N. Ankazoberavina ». En 1889, Laillet et Suberbie écrivent tout simplement « île du Passage »; ainsi fait le cartographe de la Guerre de 1894. Nous nous rangeons, sans restriction, à l'avis de M. Alfred Grandidier, qui écrit franchement : Ankazobevarina « l'île aux arbres à grandes feuilles ».

Guillain rencontre ensuite les îlots Baramahomey d'Owen; il les nomme Ambatou-Milaï et Randza. Le premier figure seul sur sa carte. Il le place par 13° 36' 10" de latitude et 45° 28' 45" de longitude. En 1773, Cordé l'a nommé « l'île du Navire ». Pour les indigènes, c'est Ambatomilay « la roche à la voile », parce qu'il ressemble de loin à un navire sous voiles.

Les deux îlots de Rantza, aujourd'hui Iranja « L'île haute », sont les « Sandy islands » de Wilde (1650), les Bermahomey d'Inverarity (1806).

Ambatomilay et Iranja sont petites, basses, incultes. Iranja ou Randza est un banc de sable couvert de mangliers. Ces îlots sont les sommets d'un banc de coraux qui s'étend jusqu'à l'entrée de la baie que Guillain nomme Mouroun' Sang. Ils sont fréquentés par des pêcheurs.

Le port de Baramahamay, nommé par Guillain « port Baramahamai », est à sept milles au sud de Randza. Il est formé par la Baramahamay, petite rivière que le commandant de *La Dordogne* représente par un simple trait. D'après Suberbie, elle vient du mont des Deux-Sœurs

dont Désiré Charnay a vu, de Helleville, les pointes en aiguilles.

La carte de la Guerre de 1885 ne figure pas cette rivière. Le P. Roblet, Suberbie et le cartographe de la Guerre, de 1894, ne s'accordent pas sur son cours, mais ils donnent de l'estuaire un dessin qui répond aux indications de Guillain. A trois kilomètres de la côte, la rivière s'élargit dans une direction Sud-Nord, puis elle se réunit à la mer par un canal étroit, long de deux kilomètres, perpendiculaire à la côte. Ses rives n'offrent ni anses, ni criques et ne peuvent être distinguées du large. Le relevé en a été fait par Bonachristave, officier de *La Dordogne*.

Le fond et le Nord du havre ont une large bordure de palétuviers. Les collines voisines sont à pentes rapides, couvertes d'une sylve épaisse mais chétive et rabougrie. Des côteaux voisins paraissent avoir été occupés momentanément, par quelques familles fugitives, après les invasions hovas de 1826 et de 1831.

Au sud du havre s'étendent de petites plages où Guillain a vu les ruines de l'habitation qu'Andriansouli, roi du Boina, y construisit après sa déchéance. Il y a découvert un fétiche en terre glaise représentant grossièrement un homme et une vache ou un bœuf. Ce groupe reposait sur un bloc informe qui lui servait de piédestal; une enceinte de bambous le protégeait.

Guillain pense que le havre de Baramahamay ne peut être utilisé ni par la marine, ni par le commerce.

VI

Baies de Rafaralahy, de Radama et de Ramanetaka.

A onze milles du port de Baramahamay, la côte se déchire et forme un golfe de 25 milles d'ouverture. Du fond de cette échancrure se projettent deux péninsules : la Lavalohalika « Le long genou »[1], et la Berangomaina « La grande omoplate »[2].

Le golfe forme ainsi trois baies distinctes : celle du Nord, nommée par Guillain, Mouroun' Sang ou Rafala ; par le cartographe de la Guerre, Rafala ; par M. Alfred Grandidier, Rafaralahy ; celle du milieu nommée : par Guillain, Saumalaza ; par Owen, le cartographe de la Guerre, Suberbie et Grandidier, Radama ; celle du Sud nommée : par Owen, le cartographe de la Guerre, Laillet et Suberbie, Raminitok ; par M. Grandidier, Ramanetaka.

L'ensemble de ces baies reçut de Tristan da Cunha, en 1506, le nom de *Cada* ; Diego Suarez, en 1543, le nomma *Tararango ;* un auteur anonyme de la *Revue Maritime,* de 1668, *Asada.* La première exploration sérieuse en a été faite en 1824, par le capitaine Owen.

Guillain dit que la baie de Mouroun' Sang est réunie à celle de Saumalaza par un canal naturel, que la terre de

1 Elle a reçu d'Owen, en 1824, le nom de « Blair ».
2 Elle a reçu d'Owen le nom d' « Inverarity ».



Lavalohika est une île et que dans cette île se trouve le tombeau de la reine Andrimanhorign' Arivou. Sur sa carte il indique en effet, dans la baie de Saumalaza, un bras de mer qui rejoindrait la rivière Rafala (si elle était tracée) et ferait de la péninsule une île. La carte de la Guerre (1884), celles de Roblet et de Suberbie marquent, dans une situation plus occidentale, une espèce de fjord en forme de faucille, mais ce fjord atteint seulement le centre de la péninsule. La science de Guillain paraît en défaut sur ce point.

La baie de Rafaralahy s'avance en pointe dans les terres et se termine par une rivière qui est nommée : par Rutenberg, en 1877, *Antsahabé* ; par Laillet et Suberbie, *Rafala* ; par Grandidier, Sahabé « La grande rivière ». Cette rivière baigne le pied des « Collines de Sable » et se creuse un lit, long d'une douzaine de milles, au Sud d'un mont nommé, par Guillain « Bezava » ; par Laillet et Suberbie « La Selle ». Cette rivière n'est pas figurée sur la carte de Guillain.

Le mouillage de la baie de Rafaralahy est mauvais pendant l'hivernage ; les récifs qui la bordent la rendent incommode en toute saison.

Guillain a visité sur cette baie le fort hova qui porte encore le nom de Mouroun' Sang ou Mourounsang. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est, dit-il, de 172 mètres [1].

Mourounsang est le chef-lieu de la province d'Ano-

[1] M. A Grandidier réduit cette altitude à 129 mètres.

rontsanga, qui s'étend de la Sambirano à la Mevarano.

Le commandant de *La Dordogne* ne salue pas la terre pour ne pas reconnaître officiellement l'occupation hova. Le gouverneur réclame, tout en faisant savoir que sa Gracieuse Majesté Ranavalona Ire a fixé à neuf coups de canon le salut qu'Elle daigne rendre aux étrangers. Guillain explique à S. E. le gouverneur, qui est neuvième honneur (colonel), que son salut lui devrait être rendu coup de canon pour coup de canon. Ils s'entendent, heureusement, pour économiser la poudre de leurs gouvernements.

Les officiers français sont reçus avec les honneurs militaires et très courtoisement, mais les mesures sont prises pour qu'ils ne puissent rien voir. A l'aller comme au retour, les officiers qui leur servent d'escorte s'empressent de les rappeler au droit chemin dès qu'ils paraissent s'en écarter. Les Français peuvent descendre à terre quand ils veulent, mais toujours ils trouvent au débarcadère des soldats pour leur faire honneur, les escorter, c'est-à-dire pour les surveiller, les empêcher de voir, de prendre des notes, de faire des observations.

Le fort de Mourounsang a été construit par les Hovas en 1837. Il contient de 100 à 110 cases en feuilles, pour la troupe, et une en planches pour le gouverneur. Il est armé de quelques canons qui sont montés de façon si primitive que la manœuvre en serait fort dangereuse pour les servants. Tel qu'il est, 10 000 Sakalavas ne le prendraient pas de force ; mais comme il manque d'eau, ils pourraient, rien qu'en le cernant, le faire tomber en peu

de jours. Cette défense n'arrêterait guère 3 à 400 soldats ou marins français. Quelques obus réduiraient les parapets en miettes et feraient flamber les cases. Les Hovas, on peut le croire, n'attendraient même pas l'assaut.

Trois villages, qui comptent un millier d'habitants, sont sous sa protection : Mouroun' Sang, Tananlava et Anorontsanga.

Mouroun' Sang est nommé, par M. Grandidier, Sada « un fort, une aide ». Tanan-lava, situé à mi-côte, est devenu le Taman Sava, de Suberbie, le Tanandava « la ville Longue » de M. Grandidier. Anorontsanga ou Andranto, « le cap qui est élevé » et « Où l'on fait du commerce », s'élève un peu à l'Est, sur la plage ; en 1650, Robert Hunt le nommait « Anbasia ».

Guillain ne marque sur sa carte que Mouroun' Sang. Le cartographe de la Guerre (1884) donne Marontsangana et deux villages anonymes dont l'un paraît être Andranto. Laillet et Suberbie indiquent le « Fort », Taman Sava et Amorontsangano (le village situé sur la plage).

La baie que Guillain nomme Saumalaza, est un bras de mer large de deux à cinq milles et profond d'environ quarante kilomètres. Elle est praticable aux plus grands navires, mais parsemée de bancs et de récifs, surtout dans le Nord. Sa première partie est orientée du Nord-Ouest au Sud-Est ; la seconde, de largeur moitié moindre, court droit au Sud et se termine en pointe par la rivière Radama qui prend sa source à l'Est, dans les contreforts des monts Mafaitanteli.

La baie de Saumalaza a été nommée : par Luiz Ma-

riano, en 1613, « baie du roi Tinginmaro » ; par le cartographe de la Guerre (1884), dans sa partie septentrionale, « port Radama », dans sa partie méridionale, « baie Manongarivo » ; par Laillet et Suberbie, « port Radama » ; par M. A. Grandidier, « Manongarivo ».

La rivière, qui est anonyme dans la carte de la Guerre, est nommée, par Laillet et Suberbie, « Radama », par M. A Grandidier, « Andronomalaza » ou « Sahamalaza », c'est-à-dire « la rivière célèbre ».

Le tracé de la carte de Guillain est sommaire, inexact et ne donne d'à peu près bien que l'orientation de la baie; sa rivière, au lieu d'être le prolongement méridional de cette baie, est à la place de l'Andranomalaza de Suberbie, qui paraît devoir être identifiée avec l'Ambatovokonin « Où il faut enjamber des pierres » de M. Grandidier.

Sur la rive orientale de la baie de Saumalaza, Guillain signale les villages de Marandavi, Capani, Ambativoukoumi, Perreni et Mourapapany, qui étaient occupés par des Sakalavas. A la suite de la conquête hova, tous les habitants de ces villages ont émigré à Nosy Bé avec leur reine Tsiomeco.

Une étroite langue de terre, longue de dix à douze milles, sépare le port Radama de la baie de Ramanetaka.

La baie de Ramanetaka est nommée par Guillain et Suberbie, Raminitok. Les indigènes l'ont laissée anonyme. Elle est complètement découverte à l'ouest, encombrée de bancs et de hauts-fonds. Son rivage méridional forme deux anses : l'Ampombihabou, à l'est, et la Kambambi, à l'ouest. Laillet et Suberbie nomment la première

Ampoubiabé, la seconde Kakambi. M. A. Grandidier donne à ces anses les noms de Kabamby et d'Ampombiabo « Où il y a un grand palmier *rofia* ».

La baie de Ramanetaka se termine au midi, à 14° 13' de latitude et 45° 28' 10" de longitude, par un cap dont le nom a subi une singulière transformation. En 1824, Owen l'a appelé « Pointe Mac Cluer » en souvenir d'un officier de la marine anglaise. Suberbie a écrit « Pointe Gluer ». M. Grandidier, restituant l'orthographe malgache, dit : Pointe d'Analava « Où il y a un bois long », et Madiro-Mandomboka « Au tamarinier qui couvre un vaste espace ».

Guillain représente sur sa carte les îles Karakadzouro, Nossi-Ouvi, Nossi-Tanimoura et Nossi-Valia. Le cartographe de la Guerre (1884) et tous les cartographes postérieurs donnent à cet archipel le nom de Radama.

M. Suberbie nomme ces îles Nossoavi, Erandza, Nossambribba et Nos Salley.

M. A. Grandidier donne une nomenclature différente et précise la position de chacune de ces îles.

La première est Nosy Ovy « L'île aux ignames », aussi nommée Nosy Berafia « L'île où il y a beaucoup d'arbres *rofia* [1] ». La deuxième est l'île Kalakajoro [2]. La troisième

[1] Nosy Ovy est située par 14° 2' 45" de lat. S. et 45° 29' 10" de long. E. Elle a été appelée: par Luiz Mariano, en 1613, *Sada*; par Robert Hunt, en 1650, *Assada*; par Wilde, la même année, *Longtail*; par Beniowsky, en 1776, *île Longue*.

Mariano désignait tout l'archipel sous le nom de *Sada*.

[2] L'île Kalakajoro est située par 13° 56' 30" lat. S. et par 45° 26' 50"

est Antanimori « Où il y a de la terre glaise » ou Antanifaly « Où la terre est sacrée »[1]. La dernière est Nosy Valiha « L'île aux bambous »[2].

Autrefois, au moins jusqu'en 1816, ces îles ont servi de repaire aux pirates du canal de Moçambique.

Ces pirates ignoraient l'usage de la boussole et du compas, mais il n'y avait pas marins plus audacieux et plus habiles. Les cimes des Comores, qui se voient de très loin, leur servaient d'amers. Si la tempête, les vents ou les brumes les détournaient de leur but, ils se jetaient sur les côtes du Moçambique et en pillaient les comptoirs. Plusieurs fois ils ont mis à sac celui que les Portugais possédaient dans l'île d'Ibo. En 1805, ils ont pris à l'abordage un navire de 14 canons, envoyé contre eux par le gouverneur de Moçambique. En 1807, ils rencontrèrent un négrier français, la *Bonne-Mère*. Le capitaine Legars se laisse approcher sans défiance par quelques pirogues. Les pirates montent à bord amicalement, boivent de l'arack et appellent leurs compagnons. La foule devient énorme. On se dispute, les poignards sont tirés, tous les Français sont massacrés, le navire est con-

long. E. Elle a été nommée : par White, *Quoin isl.*; par Cordé, en 1773, les *Deux-Frères* et l'*île Praslin*; par Inverarity, en 1806, *Erandza*; par les cartes anglaises de 1882, *Calcatura*.

1 L'île Antanimori est située par 14° 6' 55" de lat. S. et par 45° 25' 17" de long. E. Elle a été appelée : par Inverarity, *Nos Salley*; par Wilde, *Camel isl.*; par Beniowsky, *île du Tourteau*.

2 Nosy Valiha est située par 14° 29' 40" de long. E. Elle a été nommée : par Inverarity, *Nossambillcha*; par Beniowsky, *Saint-Jean*.

duit au cap d'Ambre et dépecé. Les pirates se partagèrent les noirs de traite et ce fut la vengeance des Français : les noirs leur apportaient la variole, et de de 7 à 8,000 qu'ils étaient leur nombre tomba à 8 ou 900.

La dernière expédition de ce genre paraît avoir eu lieu en 1816[1].

VII

La baie de Narendry.

En 1842, Guillain trouva déserts les rivages de la baie de Narendry. Au point de vue de sa mission, la région était dépourvue d'intérêt.

Mais il était curieux et connaissait mieux que personne l'histoire des pays Sakalavas. Comment alors passer sans en rien dire, devant cette vaste échancrure de la côte ? Il fait appel aux souvenirs des anciens des environs, fouille dans les archives de la marine et recueille une gerbe de renseignements.

Il nomme cette baie, sur sa carte, « Naréenda », dans sa relation « Narrenda » et dit qu'elle est la « Morungani » d'anciens documents[2].

[1] GUILLAIN, *op.cit.*, pp. 183-201. — A. GRANDIDIER, *op. cit.*, pp. 125, 126.

[2] Comme tous les lieux de Madagascar, elle a reçu bien d'autre, noms. Elle a été appelée Sinamario, en 1543, par Diego Suarez ; Morungany, en 1667, par Dupré Eberard ; Maringando, en 1672, par Nieuhoff ; baie de Sonofouth ou Onifoty « La rivière Blanche », en 1680, par W. Hacke ; Marungany, en 1703, par Thornton ;

Guillain la trace incorrectement et en incline trop à l'ouest le grand axe. Il en laisse anonyme la pointe Est. Peut-être a-t-il trouvé trop long ce nom de *Antsatramahavelona* « Où il y a un palmier qui fait vivre ». Le cartographe de la Guerre (1885) et le P. Roblet remplacent ce nom par « Kirakangy »; M. Suberbie, d'après Inverarity, par « Tchatamavello ».

La rivière Atambo ou Loza « Qui est étrange[1] » se jette dans la baie de Narendry par 14° 30' 10" de latitude et 45° 24' 20" de longitude. Guillain dit que les plus grands navires peuvent la remonter jusqu'à plusieurs lieues de son embouchure[2]. Sur sa carte, il trace un vaste estuaire qui reçoit, à sa partie orientale, un mince filet d'eau qu'il appelle « R. Louza ». Le Mevarano[3] est assez correctement indiqué.

Cette masse d'eau forme un double bassin lacustre dont Guillain paraît n'avoir connu que la première partie. Les eaux de ce bassin arrivent à la mer par un large canal en forme de Λ, long d'une dizaine de milles, que Guillain marque à peine. La seconde partie lacustre, parsemée d'îles, se dirige du nord au sud et reçoit deux rivières : la

Marunga, en 1765, par Bellin; Marumgano, en 1775, par Beniowsky. Elle figure aujourd'hui sur nos cartes sous le nom de « Narrinda » et de « Narinda ».

1 La Loza ou Atambo est la *Soundgé* de Dupré Eberard; la *Sounge* de W. Hacke; la *Soundia* de Thornton; la *Soundjee* de Bellin; la *Loza* d'Inverarity, de Grandidier, de Suberbie; Guillain écrit « Louza », ce qui n'est qu'une transcription de « Loza ».

2 Il y a en effet des profondeurs de 4 à 8 mètres et davantage.

3 « Dont l'eau est légère ». (A. Grandidier).

Loza grossie de l'Antambo et la Doroa, qui prend sa source dans le petit lac Solipana, par environ 15° 10' de latitude et 45° 35' de longitude. Ce petit lac ne figure que dans la carte de la Guerre de 1895. M. Alfred Grandidier dit que la Doroa est un affluent du Mevarano. Il semble, d'après la carte, que le contraire devrait avoir lieu, c'est-à-dire que *la* Mevarano devrait être un affluent *du* Doroa.

Tous ces cours d'eau prennent leurs sources dans les monts Befandriana et coulent en pleine forêt. C'est peut-être pour cette raison qu'ils sont encore imparfaitement connus.

Le Mevarano est le plus important des cours d'eau qui se jettent dans la baie de Narendry. L'Antsingo, qui vient du sud-est et atteint la baie par 14° 17' 15" de latitude sud, et trois ou quatre autres petites rivières, que les cartes laissent anonymes, paraissent sans intérêt.

Guillain marque par trois points noirs la partie insulaire de la baie. C'est un peu sommaire. Une île et quatre îlots composent ce petit archipel. La plus grande, en forme de triangle, a 8 kilomètres du nord au sud et 7 de l'est à l'ouest. C'est Nosy Lava « L'île longue ». Elle a été nommée Ile Saint-Etienne [1], Ile Pedro [2], Ile Saint-Philippe [3], Nossu San-Cassée [4], Nossi Sancassé [5], Nosy Lava [6], Sancassé [7].

[1] Par le capitaine Petit-Jan, en 1669. — [2] Par Wilde, en 1650, et Fitzhugh, en 1683. — [3] Par Beniowski, en 1776. — [4] Par Inverarity, en 1803. — [5] Par Guillain, dans sa relation. — [6] Par le cartographe de la Guerre, M. Alfred Grandidier et le P. Roblet. — [7] Par MM. Laillet et Suberbie.

Les îlots sont : Nosy Taloha « L'île aux coucals » ; Nosy Longo « L'île tendre » ; Nosy Soy « La petite île » ; Nosy Faohina « L'île nettoyée ».

Ils ont été relevés en 1803 par Inverarity qui les a nommés Tuloo, Nos Langa, Nos Souhee, Nos Efahoo. Le P. Roblet ne donne que les trois derniers en changeant leurs noms en Nosy Longo, Nosy Soy et Nosy Faohina. Sur la carte de Suberbie on trouve Nossi Langa et Nossi Fahoo. Le cartographe de la Guerre (1894) donne N. Langa et N. Efahoo.

Selon Boteler, « la baie de Narrenda est bordée, en beaucoup d'endroits, comme celle de Majambo, de collines élevées se terminant sur quelques points en plan incliné, mais le plus ordinairement en falaise. L'ensemble revêt toute l'apparence d'une grande fertilité et offre une variété de sites qui forme un frappant et agréable contraste avec la fastidieuse uniformité de la baie. Ici, en effet, l'œil ne rencontre partout que la sombre et monotone verdure des palétuviers, qui s'étendent à perte de vue en une masse étroite et unie, bordée de chaque côté par de hautes collines ».

C'est vers 1835 que le capitaine Boteler faisait son exploration. Il trouvait alors les rivages de la baie occupés par une population assez nombreuse et de commerce plus facile que celle de Bombétoke [1]. Vinrent les Hovas ; tous les villages furent abandonnés ou détruits et Guillain ne

1 Captain Boteler, *Narrative of a voyage of discovery to Africa ;* London, 1835.

trouva, en 1842, que quelques familles craintives établies temporairement à la pointe de Mouroumouni. Depuis Guillain, les choses ont un peu changé d'aspect. Sur la bande orientale, longue de plus de 60 kilomètres, les cartographes marquent maintenant 8 à 10 villages. M. A. Grandidier donne Salara « La ville célèbre » dans Nosy Lava; Analava « Où il y a un long bois », Marotaolana « Où il y a beaucoup d'ossements », Ampasindava « Où le sable est long », Mololokaly « Où il y a peu de paille », Bemololo « Où il y a beaucoup de paille », Narendry, Ambodimadiro « Au pied du tamarin », Doany ou Antangabé « Au grand tanga (palétuvier) », Ankalafa « Où il y a des insectes *lafa* ».

D'après M. Martineau, toutes ces populations sont Sakalavas, Antalaotras « Macquoises », c'est-à-dire un mélange d'Arabes et de Sakalavas[1].

VIII

Golfe de Moramba

Une presqu'île dont la bande occidentale est longue de 73 kilomètres, sépare de la mer la baie de Narendry. Nosy Lava et la pointe d'Antsatramahavelona sont juste dans le prolongement de son grand axe. Aux plus basses mers, les profondeurs d'eau varient entre 7 et 24 mètres,

1 GUILLAIN, *op. cit.*, pp. 201-202. — A. GRANDIDIER, *op. cit.*, p. 124. — A. MARTINEAU, *Madagascar en* 1894, p. 217.

sauf en quelques points où la sonde accuse des cuvettes profondes de 45 mètres et plus. L'ouverture de la baie et la baie elle-même n'auraient-elles pas été formées par quelques affaissements du sol. La proximité des îles volcaniques de Nosy Bé, de Mayotte et d'Anjouan semble justifier cette hypothèse.

La pointe septentrionale de la péninsule est anonyme dans la carte de Guillain. M. Suberbie la nomme Mouroumouny ; le P. Roblet, M. Grandidier et le cartographe de la Guerre, écrivent pointe Maromony. Ici, comme en beaucoup d'endroits, M. Suberbie ne fait que transcrire l'*o* malgalche en son équivalent *ou* français.

Cette pointe a été appelée : par Dupré Eberard, *Canadula ;* par Thornton, *Canadilla*; par Bellin, *Canadala.*

A environ 12 milles au sud s'avance la pointe Marolahy « Où il y a beaucoup d'hommes ». Guillain la laisse anonyme. Elle marque l'entrée d'une baie qu'il nomme Mouramba. C'est la Mazamba de Suberbie, le port Mazambo du cartographe de la Guerre (1894), le golfe de Moramba de A. Grandidier.

Son entrée est entre la pointe Maromony, par environ 14° 39', et la pointe Marolahy, par 14° 50' 45" de latitude sud, et son nom signifie « Où l'on est à l'abri ».

La pointe sud a été nommée successiment : Sidane[1], Didane[2], Mazambo[3], Majambo[4].

Le tracé de Guillain est très sommaire. Cet officier

1 Dupré Eberard, 1667 ? — 2 Thornton, 1703 ? — 3 Inverarity, 1803. — 4 Alfred Grandidier, 1892.

considère comme sans importance le port de Moramba. Pourtant ce port fait dans les terres une trouée longue de 9 kilomètres, et ses profondeurs, aux plus basses mers, sont de 7 à 9 mètres. Son nom : « Où l'on est à l'abri » et celui de sa pointe septentrionale : « Où il y a beaucoup d'hommes », indiquent qu'il fut jadis fréquenté. Cependant, bien que voisin de Nosy Bé, il n'a encore été l'objet d'aucune tentative de colonisation [1].

IX

Baie de Mahajamba.

La baie de Màhajamba fut jadis occupée par des Arabes. Guillain a vu les ruines de leurs maisons et de leurs mosquées. Un ancien voyageur dit avoir trouvé dans une petite île de la baie, un « fort beau village bâti de pierre [2]. »

Cette baie a été successivement nommée : *Porto Delgado* ou *Port du bétail* [3], Massalagem velha [4], Vieux Magelage [5], Old Mathaledg [6], Vecchia Massalanga [7], Old Mathelage [8], Massaliet [9], Masalagen Velha [10], Old

1 Guillain, *op. cit.*, p. 202. — A. Grandidier, *Hist. de la géog.*, p. 124. — Martineau, *op. cit.*, p. 429. — 2 Dépôt des cartes et plans de la Marine manuscrit intitulé : « État des ports et baies de l'île Dauphine », cité par Guilain. — 3 Berteli, 1567. — 4 R. P. Luiz Mariano, 1613. — 5 Dupré Eberard, 1667. — 6 W. Hacke, 1680. — 7 Coronelli, 1688. — 8 Thornton, 1703. — 9 Jacob de Bucquoy, 1722. — 10 De l'Isle, 1722.

Matheleage [1], Vieux Masselage [2], Vieux Masailli [3], Le Massailli [4]. Tous ces noms, dit M. Alfred Grandidier [5], ne sont peut-être qu'une simple corruption du nom malgache *Mahajamba*. Selon Guillain, ils viendraient soit du mot arabe *Mousalla* qui signifie : « lieu où l'on s'assemble pour prier » (à cause des mosquées construites dans les baies de Mahajamba et de Boeni) « Makamby », soit d'un autre mot arabe *Mouzelledj* qui signifie : « Les gens qui sont venus chercher leur nourriture chez autrui ».

Guillain donne à cette baie le nom de *Matzamba*, Hausermann celui de *Majamba* ; Suberbie écrit Mazamba ; les cartographes de la Guerre (1885 et 1894), le P. Roblet et M. Alfred Grandidier disent *Mahajamba* « Où il y a des roseaux » et « Qui rend aveugle ».

Quand Guillain jeta l'ancre devant cette baie, elle était depuis longtemps déserte.

Les Hovas ayant construit un fort à Majunga, les indigènes furent pris de panique et passèrent à Nosy Bé.

Autrefois, les Antalaotras de Majunga tiraient des environs de la baie de Mahajamba du riz, de la cire, du sel, des gommes, des bois de mâture et de construction. En 1842, les Hovas n'en obtenaient que des bois de construction, et les bateaux arabes, qui lui auraient volontiers demandé des bois de mâture, s'en éloignaient de peur d'être pris et pillés par les nouveaux maîtres.

1 Van Keulen, 1753. — 2 Bellin, 1765. — 3 D'Après de Mannevillette, 1776. — 4 Beniowsky, 1776. — 5 A. Grandidier, *Hist. de la géog.*, p. 123. — Guillain, *op. cit.*, p. 202.

En 1889, Rainilaiarivony, premier ministre et mari de la reine de Madagascar, fit à Ramasonbazah [1], futur gouverneur du Boina, une concession minière qui s'étendait de la baie de Mahajamba à Befandriana et Mandritsara, entre les deux grandes branches de la Sofia, sur une surface à peu près égale à une dizaine de départements français. Au premier ministre revenait, à titre de redevance, 30 o/o de tous les produits.

Ramasonbazah n'entendait rien à une pareille entreprise, et Rainilaiarivoy le savait bien. Aussi, Son Excellence hova ne se servait-elle de ce nom que pour tromper la résidence générale. Quand elle crut le moment venu de lever le voile, Ramasonbahzah disparut et à sa place se dressa, dans un rayonnement, M. Abraham Kingdon, de la *London Missionary Society*. Le révérend Kingdon est un homme fort habile. Pour tirer profit de la religion, il n'a pas son pareil. Pour monter une machine financière, il est sans rival. Il rédige les prospectus avec une si merveilleuse habileté que ses compatriotes eux-mêmes s'y laissent prendre. Il fait miroiter à leurs yeux des montagnes de livres sterlings. *The Madagascar mercantile development Syndicate limited* ou *Madagascar queen's Concession limited*, allait ouvrir ses guichets à l'affluence des actionnaires quand M. François de Mahy, montant à la tribune de la Chambre des Députés, eut l'indiscrétion de demander

1 Nommé par le prince Henri d'Orléans, « Ramatoun-bazal ». (*A Madagascar*, Paris, Calmann-Lévy, 1895).

à notre Ministre des Affaires étrangères quelle valeur il attribuait à la concession Kingdon. « Aucune », répondit le Ministre. Ce simple mot arrêta les souscripteurs et fit évanouir les rêves diamantés de Sa Révérence M. Abraham Kingdon.

Cependant, comme en sa double qualité de Méthodiste et d'Anglais, M. Kingdon hait mortellement les Français, Rainilaiarivony lui continue sa protection et lui adjoint son fils Rajoel, aussi notre ennemi intime, et Rasange, son premier secrétaire et son bras droit. Ces messieurs organisent, avec le concours des officiers hovas, braves gens prêts à faire toutes les besognes au plus juste prix, le vol de l'or et une campagne contre M. Suberbie [1]. Cela ne réusissant pas, Sa Révérence Kingdon tente diverses autres combinaisons, mais elles ne sont pas plus heureuses. Le mot du ministre de France lui a fermé toutes les bourses, irrévocablement.

Sa Révérence, par affolement sans doute, entre dans une conspiration contre le premier ministre, son protecteur. Rainilaiarivony aurait pu lui écraser la tête comme à un reptile venimeux ; il s'est contenté de lui retirer sa concession. Les deux branches septentrionales de la Sofia sont ainsi débarrassées des Anglais.

Les rivages trouvés déserts par Guillain sont encore peu habités. M. A. Grandidier, dans ses tables, cite comme abandonnés les villages Manakara « Qui a des roches » et Amboaniho « Où il y a des cocotiers » ; il

1 Henri-Ph. d'Orléans, *A Madagascar*, p. 27.

cite comme habités : Langany, Ambenja et Morafino, qui est à l'embouchure de la Sofia.

M. Suberbie marque, au nord de la baie, Mancakara et Louniany; à l'est, Perymejamango et Passandava; loin au sud, A'Mena et Madirotokana. Cette nomenclature est peu différente de celle du P. Roblet.

Guillain indique seulement le village de Langany.

La baie de Mahajamba se réunit à la mer par un canal dont les deux cornes sont nommées Ambolibozo « au pied de l'arbre *bozo* (baobab) » et Ambarrarata « Où il y a des roseaux » et « Qui rend aveugle ».

Ce canal, long de 20 kilomètres, forme à sa sortie de la baie un détroit large de 5 kilomètres; à sa rencontre avec la mer, son ouverture a une largeur de 10 kilomètres.

La baie mesure environ 23 kilomètres du nord-est au sud-ouest et 15 du nord-ouest au sud-est. Ce bassin, qui offrirait un sûr abri à la plus belle flotte du monde, manque de profondeur. Réserve faite de deux petites cuvettes où l'on trouve 18 et 30 mètres d'eau, la sonde accuse des profondeurs de 1 à 7 mètres. Le canal d'accès, qui est bordé au nord par des collines, au sud par des dunes de sable, offre des profondeurs plus grandes.

M. A. Grandidier donne la position de l'embouchure de la Tsifolahina « Qu'on ne dompte pas ». Cette rivière ne se trouve pas sur les cartes de Guillain, Roblet, Laillet et Suberbie et de la Guerre (1894). Celle de la Guerre (1885) la représente conjecturalement sous le nom de Tsifola et la fait déboucher dans la mer près de Marakara.

La Sofia, insignifiante dans Guillain, donnée conjecturalement par le cartographe de la Guerre (1894), est représentée par Roblet, Laillet et Suberbie, comme formée de quatre affluents principaux qui viennent en éventail des sommets du massif central.

L'Ambondro « Où il y a beaucoup de joncs », vient du sud-est, d'au delà du 18e parallèle. M. Suberbie la nomme, jusqu'à son premier confluent, Mahajamba; du premier confluent au second, Mazamba; du second confluent à son embouchure, Ambouroon. Le P. Roblet lui donne le nom unique de Mahajamba.

M. Suberbie donne, sous le nom de Majambo, une autre petite rivière qui ne figure pas sur les autres cartes.

La Mahajamba projette ses tentacules des environs de Mandritsara aux marais du lac Alaotra et au mont Analabealoha, sur le 18e parallèle, c'est-à-dire qu'elle forme un éventail dont l'arc a plus de deux degrés.

Son cours est très lent; son large lit, contenu par des berges sablonneuses, est encombré d'îlots et de bancs de sable ou les caïmans, en nombre invraisemblable, se chauffent au soleil [1].

Dans les cartes, elle est nommée successivement : Rio San Andero [2], Sannanso [3], Riv. Saint-André [4], Mazamba [5], Majambo [6], Majamba [7], Mahajamba [8].

Guillain trace assez correctement la baie et son tribu-

1 Dr Louis Catat, *Voyage à Madagascar*, 1889-1890, Paris, Hachette, 1895, p. 339. — 2 Par Hondius, 1607. — 3 Par Wilde, 1650. — 4 Par Cauche, 1651. — 5 Par Dumaine, 1792. — 6 Par Inverarity, 1803. — 7 Par Suberbie, 1889. — 8 Par le P. Roblet, M. A.

taire méridional, le Befanjana, arroyo qui entre profondément dans les terres et dont le niveau monte et baisse avec les marées. Au village du même nom [1], où il se termine, il reçoit deux minces filets d'eau, désignés sous le nom de Sambilahy « Dont les deux (branches) sont mâles (considérables) » [2], ce qui ne s'accorde pas avec les indications du docteur Louis Catat.

Elle est représentée très diversement par les cartographes. Le meilleur tracé paraît être celui de M. Suberbie. Louis Catat [3] et le cartographe de la Guerre, qui l'a peut-être copié, donne à la branche septentrionale de la Sambilahy le nom de Anjobaxoba et fait de la branche méridionale l'une des embouchures de la Mahajamba.

M. A. Grandidier cite Nosy Mang « L'île sombre », îlot situé dans le canal de la baie, au sud-est, qui fut nommé *Buqui* par les Portugais et par Gysbert, et *Bugi* par François Cauche. C'est le Nosy Lanamy de M. de Lannoy de Bissy. Le P. Roblet et M. Suberbie ne l'indiquent pas.

X

Baie de Bombétoke.

En louvoyant, sous toutes voiles, le commandant de *La Dordogne* arrive à Majunga, dans la baie de Bombétoke.

Grandidier et le cartographe de la Guerre (1894), qui ne la donne que conjecturalement.— [1] Dr Catat, *op. cit.*, p. 236. — [2] A. Grandidier, *op. cit.* — [3] Louis Catat, *op. cit.*, p. 225.

Il passe, sans les nommer, entre les deux pointes qui marquent l'entrée de la baie. Pourtant elles étaient connues depuis longtemps et leurs noms, comme tous ceux de la géographie malgache, ont varié de carte en carte.

Celle de l'ouest a été appelée : Pointe de Pombetok [1], Pointe Bohina [2], Nossapanjava [3], Katsepé [4], Katsepa [5], et enfin Katsepy [6].

La pointe de l'est a été nommée : Pointe Rapanda [7], Sareebingo [8], Antsarinbingo [9], Ansaninbingo [10], et Anorombato qui veut dire « La pointe de pierre » [11].

Guillain dit que la baie de Bombétoke est appelée dans les vieilles cartes, *Manijaro, Manangare* et *Manangara,* noms qui sont une corruption de *Manan'hara.*

Les anciens explorateurs prenaient la baie de Bombétoke pour l'embouchure du Betsiboka et désignaient par le même vocable la baie et le fleuve [12].

Les étymologistes ont toutes les audaces, parfois toutes les imprudences. Ainsi Noël, dans ses *Recherches sur les Sakalava,* prétend que la baie fut nommée *Ampampatouka,* par corruption de *Ambava-Betsibouka,* c'est-à-dire « Bouche du Betsibouka ». Guillain saisit la balle au bond et dit : de ce qu'il y a un village de ce nom à l'embouchure du fleuve, on devrait traduire par « là, bouche du Betsibouka ».

1 Hermitte, 1732. — 2 Holst, 1738. — 3 Inverarity, 1802. — 4 Bissy de Lannoy, Roblet, 1885. — 5 Laillet et Suberbie, 1885. — 6 A. Grandidier, 1892. — 7 Hermitte. — 8 Inverarity. — 9 Bissy de Lannoy. — 10 Laillet et Suberbie. — 11 A. Grandidier. — 12 Guillain, *op. cit.*, p. 204.

Ellis (*History of Madagascar*) a découvert que Bombétoke vient de *Vohibetoaka* « village où il y a beaucoup de rhum ». Comme on ne fabrique pas de rhum autour de la baie de Bombétoke, le pieux révérend membre de la pieuse *London Missionary Society* a dû prendre pour du rhum le gin dont ses compatriotes empoisonnent les Malgaches.

Lesseigues a trouvé une autre étymologie qui, pour ne pas sentir le *gin-shop*, n'en est pas moins originale. Bombétoke, dit-il, est formé du grec *Bomos* « autel » et de l'hébreu Bétoc « milieu », et ce nom aurait ainsi été composé par les Européens qui firent de cette baie le centre de leurs établissements et y bâtirent un monument commémoratif ou « autel du milieu »[1].

Laissons les étymologistes.

Les anciens monuments géographiques donnent à la baie de Bombétoke les noms de Grand-Port de Massailly, de baie de Saint-Paul [2], de baie des Volontaires [3], de Pombovitok, de Grand Pombetok, Combetoka ou Ampampitoeka, Fometoc, Pombeetok, Bembatooka, Tafian'Tarana [4] « Port du roi Tarana ». Toutes ces appellations, moins la dernière, dit M. A. Grandidier, sont une corruption d'*Ampombitoka* « Où il y a un rafia », nom d'un village où les premiers Européens firent la traite des noirs.

Guillain donne à cette baie, dont le vocable a tant

[1] A. Grandidier, *Hist. de la Géog.*, p. 122. — [2] Cap. Petit-Jan, 1669. — [3] Beniowsky, 1774. — [4] Guillain écrit : Taffian Tarang.

varié, son orientation vraie, du nord-nord-ouest au sud-sud-est. Sa largeur à l'entrée est de trois milles et demi ; elle s'enfonce de dix-huit milles dans les terres ; dans l'intérieur, elle est large de trois à sept milles ; dans sa partie moyenne, dit-il, une péninsule longue de trois à quatre milles la sépare en deux parties.

Pour la largeur de l'ouverture de la baie, il est d'accord avec les cartographes contemporains. En ce qui concerne la péninsule du fond de la baie, il a été mal renseigné. D'après la carte de M. d'Anthoüard de Wasservas, datée de 1895, le fond de cette baie est occupé par tout un archipel : Nosy Ambatobé ou Kibondro, Nosy Lava ou Malaimbondy, deux grandes îles parallèles à Nosy Kibondro et une dizaine de petites îles couvertes de palétuviers qui sont inondées à marée haute.

Si Guillain n'est pas d'accord avec M. d'Anthoüard, M. d'Anthoüard est en désacord avec le P. Roblet et M. Grandidier.

De l'île Ambatobé ou Kibondro, M. Grandidier fait Nosy Kibondro et Nosy Ambatobé[1]. De Nosy Lava ou Malaimbandy, M. Grandidier fait Nosy Lava « L'île longue » et Malaimbandy « L'île qui déteste le mensonge »[2].

M. Grandidier a vu et donne des positions; M. d'Anthoüard a vu. Qui des deux se trompe? Bientôt nos soldats nous donneront la réponse. (Écrit en juin 1895).

1 Ambatobé : « Là où il y a un gros rocher », le mont Belandy.

2 Inverarity, qui lui aussi a vu le pays, donne aux îles de Kibondro et d'Ambatobé le nom de *Low islands*.

Guillain, dans sa carte, remplace par un îlot rond et anonyme tout l'archipel du fond de la baie. Son tracé manque un peu d'exactitude, mais sa description, au contraire, est intéressante.

« Les terres qui circonscrivent ce magnifique bassin, dit-il, présentent un aspect agréable et varié ; du côté de l'est, elles sont basses et couvertes d'une riche végétation ; une large lisière de palétuviers prolonge cette masse de verdure jusqu'à la mer ».

Des îles masquent les marécages du fond de la baie, détail intéressant que ne donne pas sa carte. « Au-dessus », ajoute-t-il, « on aperçoit les terres élevées, avec leurs formes moins arrêtées et leurs teintes plus claires. Le côté de l'ouest présente une série de collines d'une hauteur moyenne et uniforme, boisées à leur partie supérieure, mais arides et pierreuses à la base, où tranche çà et là, en larges taches rouges, la terre ocreuse qui concourt à leur formation. Enfin, sur le côté nord, le terrain, plus élevé en certains endroits, est en même temps plus accidenté. Les détails du paysage accusent la présence et l'activité de l'homme, et l'on embrasse avec satisfaction dans son entier le tableau où se dessinent, en un pittoresque ensemble, la ville fortifiée de Majunga et les ruines à demi-restaurées de l'ancienne cité Antalaots, entremêlées de bouquets de cocotiers, de manguiers et de grenadiers » [1].

A Majunga, Guillain a trouvé le gouverneur hova

[1] GUILLAIN *op. cit.*, pp. 205, 206.

entouré d'un nombreux état-major. Tous ces messieurs portaient des uniformes anglais et ressemblaient, tant par la physionomie que par les costumes, à un état-major haïtien des premières années de l'indépendance.

« Le caractère des chefs à Majunga, dit-il, me parut beaucoup plus mercantile que guerrier, et le ton général était au négoce, en dépit de l'allure militaire qu'on avait voulu prendre, eu égard à la circonstance. Si un pareil laisser-aller ne m'avait paru inconvenant pour moi-même, j'aurais pu, en m'y prêtant un peu, voir se trahir sous les uniformes dorés les marchands de bœufs et de volailles, et tous ces brillants officiers débattre avec acharnement le prix d'un canard ou d'une douzaine d'œufs »[1].

La ville que ces officiers-marchands sont censés défendre a été fondée par Radama Ier, en 1824, après la conquête du Boina. Elle est située le long d'un bras de mer qui reçoit la rivière Grande, au pied des monts Saribingo, sur une étroite bande de sable peu élevée, assez cependant pour dominer tout le terrain environnant.

Les cartes de Guillain, Bissy de Lannoy, Roblet, de la Guerre (1894) ne donnent pas la rivière Grande, mais on la trouve sur celles d'Hausermann et de Laillet et Suberbie; M. A. Grandidier la nomme Sahabé « La Grande Rivière ».

1 GUILLAIN, *op cit.*, p. 206.

Le docteur Louis Catat, ancien vice-résident à Majunga, dit que le bras de mer en question s'enfonce profondément dans les terres et forme deux rivières d'eau salée qui se perdent dans les palétuviers. C'est à la branche septentrionale que M. Suberbie donne le nom de « rivière Grande ».

Le docteur Catat[1] signale auprès de Majunga une particularité géologique. Tandis que tous les terrains granitiques de Madagascar sont arrosés par des milliers de ruisseaux, on trouve autour de Majunga des séries de petits étangs circulaires entourés de verdure et à sec une partie de l'année.

Bien avant Radama Ier, des étrangers ont fondé des établissements dans le site de Majunga. Dans le quartier de Marofotona existent encore les ruines d'une mosquée arabe vieille peut-être de trois siècles.

Majunga ne ressemble à aucune ville malgache. On y voit la case en satrana du Sakalava et du Makoa, la hutte en rofia de l'Antimerina et une cinquantaine de grandes maisons indo-arabes en pierres. Sa population qui est d'environ 11 000 individus, se compose de Sakalavas, d'Antimerinas, d'Arabes, de Comoriens, d'Indiens, d'esclaves Makoas et d'Européens, français pour la plupart. De toutes les villes de Madagascar, dit Louis Catat[2],

[1] Louis CATAT, *Voyage à Madagascar*, 1889-1890 ; Hachette, 1895, p. 240. — Guillain dit aussi que le chemin de Marovoai à Androtsy est impraticable pendant la saison pluvieuse « à cause des mares dont il est entrecoupé » (*op. cit.*, p. 221).

[2] Louis CATAT, *op. cit.*, p, 378.

Majunga est celle où les Hovas se sentent le moins chez eux : « C'est la porte ouverte de la grande île ».

Cette cité est menacée de ruine.

Le port est à l'abri des tempêtes du large, mais le violent Betsiboka, les cyclones et les raz de marée rongent l'épaisse couche d'argile qui porte la ville. Quand les érosions atteignent une certaine profondeur, la partie supérieure perd son équilibre et tombe dans la mer. La bande qui s'engloutit annuellement, en temps ordinaire, est d'une dizaine de mètres. Quand les raz de marée, les cyclones et le Betsiboka donnent ensemble, la ville entière redoute de tomber dans les flots.

En même temps que ce travail d'érosion se produit à l'entrée de la rade, des dépôts de boue se forment aux embouchures du Betsiboka et font contrepoids. Néanmoins la rade de Majunga est l'une des plus belles de Madagascar et son port deviendra, par la force des choses, le plus important de l'île. Majunga est le débouché naturel de la vallée du Betsiboka. Les produits de l'Imerina y viendront, plus tard, quand un chemin de fer la reliera à Tananarivo. Nos soldats tracent en ce moment, entre les deux villes, un glorieux sillon ; le chemin de fer ne se fera pas attendre et la situation économique changera du tout au tout. Actuellement, les transports se font à dos d'hommes, ce qui explique le peu d'importance du mouvement commercial.

En 1888, Majunga importait pour 600 000 fr. ; en 1893, pour 400 000 fr. A mesure que les Fahavalos étendent leurs brigandages, le commerce diminue.

Les chiffres de la douane sont beaucoup au-dessous de la vérité. Les douaniers, comme tous les fonctionnaires du gouvernement de S. M. Ranavalona III, ne reçoivent aucun traitement et vivent de concussion. Il leur faut se laisser corrompre sous peine de mourir de faim, et ils se laissent corrompre, sans en faire mystère, sans se faire prier. Plus de la moitié des marchandises débarquées dans les ports de la Grande-Terre entrent ainsi en fraude. Il en est de même des autres impôts. Celui de la Piastre ou de Capitation, par exemple, est évalué à 12 ou 15 millions ; il rapporte au plus 800 000 fr., et le sac à finances est si bien pressuré au passage, par les gouverneurs de province, qu'il arrive au Ministre réduit de plus de moitié [1].

Guillain place au sud de Majunga, sur le rivage opposé de la baie, la ville de Moudzangaïe. Cette ville, qui ne figure plus sur les cartes, a été fondée, en 1745, par les Antalaotras. Elle a été très prospère pendant toute la durée de la domination sakalava. Au moment de la conquête hova, elle comptait au moins 10 000 habitants et possédait une mosquée, des maisons en pierre, une marine dont le chef commandait à tout le littoral. Ses riches marchands avaient des relations régulières avec l'intérieur de l'île, avec les côtes d'Afrique, l'Arabie et l'Inde. La baie était sillonnée de pirogues, des villages nombreux et prospères se miraient dans ses eaux. Viennent les Hovas ; la population se réfugie dans le nord,

1 MARTINEAU, *Madagascar en* 1894, pp. 298, 300, 302-306, 431.

Ramanetaka incendie la ville et réduit en esclavage ceux qui ne peuvent s'échapper.

En 1842, quand Guillain passa dans ce pays, il y trouva 675 individus libres et 250 esclaves. Cette population occupait une centaine de cases construites sur les ruines de l'ancienne ville; 25 maisons abandonnées s'écroulaient pierre à pierre et 3 mosquées sur 7 servaient encore au culte.

La plus grande partie de la population sakalava restée sous la domination hova était internée à Angougouro, village à une demi-journée de marche au nord-nord-est de Majunga. Ces malheureux étaient au nombre de 1 500. Ils avaient des Hovas une haine profonde. Ils restaient pourtant parce qu'ils n'osaient pas tenter une situation nouvelle, parce que la fuite d'un homme était suivie du massacre de sa famille, parce que ceux qui leur conseillaient de se révolter ne manquaient jamais de les trahir et de les livrer à la vengeance des Hovas [1].

Les Sakalavas ont une autre raison, un lien moral qui les attache au pays. Le gouverneur de Majunga possède des reliques d'anciens rois du Boina, et les indigènes ont pour ces reliques un culte superstitieux. Plusieurs fois par an, le gouverneur les fait sortir en grande pompe, au bruit du canon, pour les baigner dans la mer. Ce solennel hommage rendu aux restes de leurs souverains leur emplit le cœur de joie et allège leurs chaînes [2].

[1] Martineau, *op. cit.*, p. 78.
[2] Guillain, *op. cit.*, pp. 211-216.

Sur la baie de Bombétoke et le fleuve Bebsiboka, Guillain donne, outre Majunga et Moudzangaïe, les noms de Maroway, Kamakouna, Taboura, Ambatou, Tangaï, et Mahabou. Le P. Roblet allonge la nomenclature de Guillain, M. Suberbie allonge celle du P. Roblet, M. A. Grandidier allonge celle de M. Suberbie et donne la signification des noms [1].

La baie de Bombétoke reçoit l'un des plus grands cours d'eau de Madagascar : le Betsiboka.

Guillain traduit ce nom par « Grande (eau) qui n'est pas douce » ; M. Grandidier par : « (qui a) beaucoup (d'eau) qui n'est pas saumâtre ». Qui a raison ? M. Grandidier, je pense, mais je n'en suis pas sûr.

Guillain dit que ce fleuve a été appelé *Manambouka*, *Ranoumainti*, *Manan'hara* et *Mangara*.

[1] On trouve dans ses tables : Mojanga « La ville des *angala* ou des fleurs » ; Marorogo « Qui a beaucoup de ruches » ; Ambatolampy « Où il y a une pierre plate » ; la Battalampey d'Inverarity et de Suberbie, où Louis Catat a vu des ruines musulmanes ; Nosimboahangy « L'île de corail » ; Tanandava « Le village long » ; Ampombitokana « Où il y un palmier rofia », l'ancien Pombovitok ; Amboaniho « Où il y a des cocotiers » ; Ambohitromby ; Ambatokely « Où il y a un petit rocher » ; Maevarano « Dont l'eau est belle » ; le fortin de Miadana « qui est en bonne situation » ; le fort d'Ambohipihaonana « La ville où a eu lieu l'entrevue (de Radama Ier avec Andriantsoly) », sur la rivière Maroway « Beaucoup de crocodiles » ; Antahitsianomby, au sud de la décharge nord des lacs Kinkony et Tsantsahitsy ; Antema, village à l'embouchure de l'Andranomazava « Où l'eau est claire » ; Andomoty « Où il y a des lamoty (pruniers) ». (A. Grandidier, *Hist. de la géog. de Madag.*, pp. 121, 122).

Il a surtout été connu sous le nom de *Mananara* qu'il porte encore dans l'Imérina, où il prend sa source.

Les explorateurs, et, après eux, les cartographes, l'ont successivement nommé : Vigang [1], Monongarra [2], Managara [3], Maringando [4], rivière des Mâts [5], Mannigaro [6], Combetora ou Maningrao [7], Manzerroy ou Munnonbaugher [8], La rivière du Riz [9], Manaquara [10], Mangara [11]. A ces noms, trouvés par M. Grandidier, on pourrait en ajouter d'autres. Toutes ces mutations, dues généralement à la vanité des explorateurs, ne facilitent pas l'étude de la géographie de la Grande-Terre.

Le Betsiboka, pour appeler le fleuve par son nom d'aujourd'hui, le Betsiboka débouche dans la partie sud-est de la baie de Bombétoke, par plusieurs bouches qui sont séparées par des bancs et des îlots couverts de palétuviers. La carte de Guillain ne donne pas ces détails. Le fleuve et son grand affluent l'Ikopa ne sont tracés que sommairement. Il prolonge le Betsiboka jusqu'au pays des Sinakas, alors que les nombreux affluents de ce fleuve s'étalent en éventail, en plein Ankova, jusqu'aux environs de Tananarivo.

L'Ikopa est représenté par un trait presque rigide poussé jusqu'au sud de Tananarivo, mais le cartographe en omet la ramure très compliquée qui embrasse tout le

1 Ortelius, 1570. — 2 Wilde, 1650. — 3 Chevreuil, 1673. — 4 W. Hacke, 1680. — 5 Dupré-Eberard, 1667. — 6 Thornton, 1703. — 7 Holst, 1740. — 8 R. Drury, 1716. — 9 D'Hermitte, 1732. — 10 D'Anville, 1749. — 11 Inverarity, 1802.

plateau de l'Imerina et plonge dans le cœur de la chaîne médiane.

Le commandant Guillain représente imparfaitement les contours de la baie de Bombétoke.

Le gouverneur de Majunga, tout en se montrant très courtois, a fait de son mieux pour l'empêcher de voir. Il n'a pas pu l'empêcher de questionner les Antalaotras et de recevoir d'eux beaucoup de renseignements sur le Betsiboka, son régime et ses rives, sur les forts qui le bordent et que nos soldats ont enlevés si crânement. Ces forts ne sont pas insignifiants, comme on pourrait le croire. La place en est choisie avec discernement, sur des hauteurs d'accès difficile. Les soldats hovas ne sont pas sans valeur. Si donc ces forts tombent rapidement en notre pouvoir, c'est que nos troupes peuvent attaquer la bayonnette au canon, donner cours à cette qualité militaire que les Italiens appellent la *furia francese*.

Il y a aussi des moyens de défense qui sont pour nous sans influence.

Le fort de Mahabou, par exemple, était armé de quatre canons et gardé par 90 hommes commandés par un onzième honneur (général de division). Il était défendu par les tombeaux d'anciens rois du Boina. Il est certain que jamais les Sakalavas n'ont osé attaquer un fort où se trouvaient ces reliques vénérées; il est également certain que cela ne pouvait pas arrêter les Français.

Guillain cite dans sa relation, sans les marquer sur sa carte, dans la partie navigable du Betsiboka et de l'Ikopa,

beaucoup de noms d'îles et de grands villages détruits par les Hovas [1].

C'est sur l'Ikopa, près de Mevatanana, que se trouve Suberbieville, siège de la vaste exploitation aurifère de M. Suberbie, intrépide explorateur et habile cartographe de Madagascar.

Cette concession est traversée par le Betsiboka dont Rainilaiarivony a voulu concéder les caïmans pour faire des porte-monnaies avec leurs peaux [2].

Cette idée bizarre de concéder, non gratuitement, l'exploitation des crocodiles prouve que le premier ministre malgache croit fermement à l'habileté des Européens qui aventurent si légèrement l'argent d'autrui et à la naïveté des souscripteurs de la France et de l'Angleterre.

XI

Baie de Boina

A quelques milles à l'ouest de la baie de Bombétoke s'ouvre la baie de Boina.

En face, par 15° 42' 39" de latitude sud et 43° 34' 38" de longitude Est, surgit Nosy Makamby « Où l'on peut se mettre à l'abri ».

Cette île a été nommée Marapouy, en 1668 [3]; Makandari, en 1672 [4]; Macomby, en 1673 [5]; Isle de la Table,

[1] GUILLAIN, *op. cit.*, pp. 226-228. — [2] MARTINEAU, *op. cit.*, p. 141. — [3] Par un anonyme. — [4] Par Nieuhoff. — [5] Par Keulen.

en 1726 [1] : Makmay, Makiamay, Makabay ou Macabée par d'anciens auteurs [2].

Elle est séparée de la Grande-Terre par des bancs de sable qui ferment le passage aux navires.

C'est un roc très élevé, aride, escarpé, percé de nombreuses cavernes habitées par de grandes chauves-souris.

Un ancien explorateur [3] signale sur son sommet les ruines de deux petits édifices qui ne lui parurent ni malgaches ni arabes.

Guillain estime, d'après une tradition Antalaotra, que des Arabes ont occupé Nosy Makamby, puis la baie de Boina et que les ruines signalées par le capitaine Boteler sont celles de leur ancien établissement.

La baie de Boina, connue dès le commencement du XVIe siècle, a reçu différents noms [4].

Guillain l'appelle Bouéni, les cartographes de la guerre de 1885 et 1894, *B^e^ Makamby* ; Suberbie écrit

[1] Sanguinet. — [2] Voir A. GRANDIDIER, *op. cit.*, p. 121. — [3] BOTELER, *Narrative of voyage of disovery to the Sores of Africa.* — [4] Elle a été nommée : le 10 août 1506, par Ruy Pereira Coutinho, *Bahia formosa;* le 8 décembre de la même année, par Tristan da Cunha, *Conception;* en 1517, par Pedro Reinel, *Dona Maria da Cunha;* en 1567, par Gastaldo, *Barda;* en 1608, par Rowles, *baie Canquomorra;* en 1613, par Luiz Mariano, *Mozalagem nova;* en 1672, par Nieuhoff, *Magelagie*; en 1673, par Chevreuil, *Massaly*, Petit Massaly, Mazelages ou *Nouveaux Ménages;* en 1683, par Fitzhugh, *New Matheladge;* en 1688, par Coronelli, *Mesanlaga nuova;* en 1719, par Drury, *Luna* pour *Buna;* en 1732, par d'Hermitte, *Boena* et *Boiny;* en 1765, par Bellin, *Nouveau Masselage;* en 1822, par Owen, *Baie Makumba.*

Boueny, Grandidier et Roblet disent *Boina*, nom dont la signification est incertaine. Selon qu'il est soahili, malgache ou antalaotra, il se traduit par « Où il y a des cailloux blancs (boué-ni) », « Qui est loin (boheny) », « Qui est fier (bohina) », « (Où vit) le Seigneur », parce que là résidait le cady des musulmans de la côte nord-ouest [1].

Ainsi, quatre siècles après la découverte, l'accord sur ce nom n'est pas encore fait.

L'entrée de la baie est obstruée par des bancs et des récifs qui la réduisent à un chenal large d'un mille et assez profond pour recevoir les plus grands navires. Le port est l'un des meilleurs de la côte nord-ouest de Madagascar, et longtemps il a été un centre commercial important. Il était occupé par des noirs, et les Arabes des Comores venaient y faire la traite.

Sur sa carte de 1732, le capitaine d'Hermitte place un grand village du nom de Boyny. Au moment de la conquête hova, les Antalaotras ont abandonné ce village, aujourd'hui disparu du sol et des cartes, et en ont élevé un du même nom au sud de la baie de Bombétoke.

Un plan de 1673, du Dépôt des Cartes et Plans de la marine, figure au fond de la baie une île contenant des groupes de maisons, des bouquets de cocotiers et trois édifices à coupole. Est-ce la Nosy Boina que M. Grandidier place à une minute au sud d'Antseranandava ?

Le même plan figure à l'entrée de la baie une île

1 Grandidier, *op. cit.*, p. 121.

Jangomée : c'est Nosy Antseranandava « Où il y a un port allongé ». Elle a été connue autrefois sous les noms de *Çanquomorra* [1], *Jangomy* [2] et *Jean Gomme* [3].

Nosy Boina et Nosy Antseranandava ne sont pas marquées sur la carte de Guillain.

En 1842, le commandant de la *Dordogne* a trouvé les habitants du Boina sauvages, insouciants, mutins, pillards, peu belliqueux.

XII

Le cap Tanjona et la rivière Mahavavy

Le cap Tanjona, haut d'environ 160 mètres, a été connu de bonne heure et son nom a souvent changé. Il a été Terre de Saint-André [4], cap de la Table [5], cap Courbas ou cap Blanc [6], Cap Courbas [7], False-Cape [8]. La carte de Guillain porte Tan'zou, celle de la guerre de 1885, Tanjona; celle de la guerre de 1894, Tanjo; le P. Roblet écrit Tanjo; M. Suberbie, Tanzou ; M. Alfred Grandidier, comme les indigènes, Tanjona « Le Cap ».

Entre ce cap et la baie de Boina, à neuf ou dix milles de la baie de Bombétoke et à vingt milles de la Maroambitsy, débouche une rivière que Guillain nomme la Mandzaraï. Précédemment elle fut appelée : Maperrey [9],

[1] Rowles, 1608. — [2] Anonyme, 1670. — [3] Chevreuil, 1673. — [4] Pedro Reinel, 1517. — [5] Wilde, 1650, et Thornton, 1703. — [6] *Journal maritime*, 1708. — [7] Bellin, 1765. — [8] Owen, 1824. — [9] W. Hacke, 1680.

Marapouy ou Marapare [1], Manseroy [2], riv. Damboy [3], Manjaray [4].

C'est la Mahavavy « (la rivière) qui rend femme (qui fait peur), parce qu'il est dangereux de la traverser à cause des crocodiles [5] ».

Du mois de novembre au mois d'avril, quand les eaux sont hautes, la Mahavavy peut recevoir des bateaux de 30 à 40 tonneaux. Elle prend sa source loin au sud, à 85 kilomètres de Tananarivo, dans un désert visité pour la première fois, en 1887, par M. Léon Suberbie. Son tracé est encore indécis. Les cartographes présentent même diversement sa partie voisine de la mer. Elle communique avec le lac Kinkony par un ruisseau très sinueux nommé par Guillain, dans sa relation, Maïti-Massou, et anonyme dans toutes les cartes.

Le lac Kinkony est grand, poissonneux, entouré de nombreux villages, parsemé de petites îles qui, en 1842, servaient de refuge aux habitants contre les attaques des Hovas.

XIII

Baie de Maroambitsy

Le 18 septembre 1842, Guillain mouille *la Dordogne* dans la baie de Cajembi, baie nommée Marambitsy par le P. Roblet, Makambitra par M. Suberbie, Maroambitsy

[1] Fitzhugh, 1683. — [2] Hulst, 1740. — [3] Beniowsky, 1776. — [4] Par les auteurs modernes. — [5] M. A. Grandidier, *op. cit.*, p. 120.

par M. Grandidier. Maroambitsy signifie « Où il y a beaucoup de poissons *ambitsy* » ou « Qui sont peu nombreux mais vaillants ».

La pointe orientale, nommée Marambitsy, est située par 15° 57' 12" de latitude et 43° 18' 40" de longitude. Celle de l'ouest, qui est par 15° 57' 6" de latitude et 43° 15' 0" de longitude, a été successivement nommée Bumbally [1], Balle [2], baie de la Magdeleine [3], Makambitra (anglais) [4]. D'après Guillain, Owen appliquait le nom de « Boteler's river » à la baie et à la rivière qui conserve encore ce nom. Guillain ne figure pas la rivière Boteler et son tracé de la baie paraît un peu sommaire; mais on ne saurait lui rien reprocher puisque chacune des cartes qui suivent donne un tracé différent.

Dès le lendemain de son arrivée, Guillain se rend à Kiakombi, village d'une soixantaine de cases, situé au fond de la baie.

Le trafic de la région est aux mains des Antalaotras, qui reçoivent des boutres du Mozambique, de Zanzibar, des Comores et de Nosy Bé. L'importation se compose d'étoffes, de verroteries, de miroirs, de grosse vaisselle, de poudre, de balles, de pierres à fusil et de fusils. Le pays pourrait fournir, en assez grandes quantités, des bœufs, des peaux, des salaisons, du riz, de la cire, de l'écaille, de l'ébène et du santal. Au temps de Guillain, le commerce était peu étendu, mais en progression depuis l'ouverture

[1] Wilde, 1650.— [2] W. Hacke, 1680. — [3] *Journal maritime*, 1708. — [4] A. Grandidier, *op. cit.*, p. 150.

de relations avec Nosy Bé. Le progrès signalé a sans doute été enrayé par les vices de la population, car la baie de Maroambitsy n'est pas citée parmi les centres commerciaux de la côte occidentale.

Kiakomby, aujourd'hui Bemakamba, avait pour spécialité industrielle le boucanage des viandes.

Voici comment on procédait à ce travail. La bête tuée, les chairs en étaient détachées des os, coupées en longues lanières et exposées sur des cordes ou sur des claies, jour et nuit, jusqu'à siccité parfaite. Elles étaient ensuite soumises à un bouillon dans leur propre graisse, puis enfermées, avec de la graisse chaude, dans la peau de l'animal.

Les Antalaotras et les Sakalavas prétendent que la viande ainsi préparée peut se conserver dix-huit mois ou deux ans. Qu'entendent-ils par conservation? Il est certain qu'un morceau de cette viande sur un bateau s'y décèle par une odeur insupportable de matières en putréfaction et de suif brûlé.

Ces opérations de boucanage sont faites dans le village même et l'air en est tout imprégné. A ces émanations s'en joignent d'autres non moins dégoûtantes.

Les viandes de rebut sont entassées dans tous les coins du village et les indigènes viennent s'y approvisionner gratuitement. Ils découpent ces résidus et les exposent sur les toits des cases et les clôtures des jardins. Kiakomby ou Bemakamba est ainsi pavoisé de lambeaux de chairs plus ou moins putréfiées.

Les Européens n'y viennent qu'avec répugnance et le

quittent avec bonheur pour respirer l'air pur de la mer [1].

Guillain a laissé *la Dordogne* dans la baie pour se rendre auprès du chef de la province, à Kiombikibou, sur la Mangaray. Il a traversé la rivière Boteler, qu'il ne marque pas sur sa carte, et vu un pays marécageux, aride, inculte, un chef abruti par l'arack, une population des moins intéressantes.

La province a été constamment soumise aux incursions des Hovas, et cependant elle a conservé son indépendance. Cela serait inexplicable si l'on ne savait comment les deux partis font la guerre. Quand les Hovas paraissent, les braves de Tifikandro fuient sans combattre et se cachent dans les bois. Les Hovas incendient les cases et les moissons, pillent et s'en vont quand ils ne trouvent plus rien à manger. Les Sakalavas reviennent alors, construisent de nouvelles cases et, sans préparer aucun moyen de défense, attendent en paix une nouvelle invasion.

Guillain revient à son navire sans avoir rien obtenu et part, le 3 octobre, pour la baie de Baly.

XIV

La baie de Baly

La baie de Baly est à cinq lieues à l'ouest de celle de Maroambitsy.

Guillain la nomme Bâli. La carte de la guerre de 1885

[1] GUILLAIN, *op. cit.*, pp. 246-248.

et celle du P. Roblet portent *Baie Baly*. Suberbie donne *Baie Boyanna* et *Baie Baly*, la carte de la guerre de 1894, *B^e Boyana* (*Baly*).

Le nom de Boyanna a été donné, en 1802, par le capitaine Inverarity.

M. A. Grandidier écrit *Baie de Baly* « Qui est loin, qui est séparé ».

La baie de Baly est l'une des plus grandes de la côte et la seule de la province d'Ambongo. Dans sa partie nord, elle offre un mouillage sûr pour les navires de toute grandeur; dans sa partie sud, elle n'a que deux ou trois brasses d'eau à mer basse, mais son fond est de vase et les échouages y sont sans inconvénient.

Son commerce est de même importance et se compose des mêmes éléments que celui de la baie de Maroambitsy. Toutefois, il est augmenté d'un trafic d'esclaves assez actif exercé par des Français. Ces honnêtes trafiquants achètent les esclaves de 10 à 20 piastres et les revendent aux riches malgaches au prix de 2 à 5 bœufs. Ils expliquent aux PP. Jésuites qu'ils ne cherchent dans ce trafic qu'un moyen d'accélérer leurs opérations commerciales et d'abréger les souffrances des pauvres captifs. Les Jésuites ne paraissent pas convaincus de la pureté de leurs intentions, mais ils ont besoin d'eux, leurs remontrances seraient sans résultat : ils se montrent indulgents [1].

Deux rivières se jettent dans la baie de Baly : la Baly,

[1] Le P. de la Vaissière, *Hist. de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires*; Paris, V. Lecoffre, 1884, t. I, pp. 201-202,

sur le 16e parallèle ; la Ranomavo [1], par 16° 6' de latitude. Guillain ne trace que l'une de ces rivières et lui donne le nom de Bâli. Le P. Roblet donne les deux, mais il nomme Baly la Ranomavo et Ranomavo la Baly. M. Suberbie est d'accord avec M. Grandidier pour placer la Baly à l'est et la Ranomavo à l'ouest.

La pointe Est de la baie est Sada « Qui donne aide et protection, forteresse ». La pointe ouest est le cap Ambararata « Aux roseaux », qui est nommé cap Didas dans le *Journal maritime* de 1708, cap Dada par Bellin, en 1767, et Barabata par les Anglais.

Il y a sur la baie plusieurs villages dont deux ont des noms du meilleur augure : Marotia « Qui est aimé de beaucoup de gens », et Mahagolo « Qui fait vivre vieux ».

Au mois d'août 1853, les Jésuites fondèrent une mission dans ce dernier village. Les indigènes, très belliqueux, très attachés à leur indépendance, les soupçonnaient d'espionnage pour le compte des Hovas, leurs ennemis. Les Arabes, influents sur ces côtes, voyaient dans les Pères des adversaires de leur commerce et de leurs croyances religieuses, et faisaient en sourdine, sur leur compte, les récits les plus absurdes. Les Pères furent néanmoins reçus avec déférence, bien traités, mais nul n'osait leur confier ses enfants. Voyant qu'ils perdaient leurs peines, ils tentèrent de pénétrer plus avant dans la

[1] Nommée : Rio Balue, par Luiz Mariano, en 1613 ; Bally, par Wilde, en 1650 ; Bumbale, par W. Hacke, en 1680 ; Baie Balue ou Baulin, par d'Anville, en 1745 ; Bally, par d'Après de Mannevillette, en 1745. (A. Grandidier, *op. cit.*, p. 120).

grande île. Cela n'était pas non plus du goût des chefs du Baly, et doucement, par des mensonges peu déguisés, ils les forcèrent de rester à Mahagolo. En février 1859, cette mission prit fin [1].

Le tracé de la carte de Guillain est incorrect, incomplet; surtout il donne une forme trop massive à la péninsule en crochet, très déliée, qui prolonge la pointe orientale de la baie.

XV

De la baie de Baly à la rivière Sambaokofa.—Les côtes du Menabé.

Le 10 octobre 1842, Guillain quitte la baie de Baly et va, longeant la côte, à la recherche de la Sambaho, notre Sambaokofa, dont il n'a pas la situation exacte. Il donnera ainsi, d'après autrui, le tracé de la côte jusqu'au cap Saint-André et à la Sambaokofa.

Il trace la rivière Beara, notre Behara « (Où il y a) beaucoup de rochers », et la rivière Manumbo qui fut nommée : par d'Anville, en 1749, *Motarioculo*; par d'Après, *Moutamacul*; par M. A. Grandidier, *Manombo* « Qui donne la prospérité ».

Il oublie la rivière Mandery, qui figure sur les cartes du P. Roblet et de M. Suberbie.

Il appelle cap Saint-André ou Salangoma la pointe qui marque le tournant de la côte.

Ce dernier nom a été donné par les Soahili, qui l'écri-

[1] Le P. de la Vaissière, *op. cit.*, t. I, *passim.*

vent *Salan'goma* « génuflexions », parce que, dit M. Grandidier, la mer y étant d'ordinaire houleuse, les navires y subissent un fort tangage.

Ce cap a été nommé, par Reinel, en 1517, terre Saint-Antoine; par Mercator, en 1569, cap Saint-Antoine; par Thornton, en 1703, cap Saint-Andreas. M. A. Grandidier l'appelle cap Saint-André ou Vilanandro « Par le travers duquel se couche le soleil », parce que cette partie de la côte est orientée de l'est à l'ouest.

Le 14, Guillain découvre, par tâtonnements, l'embouchure de la Sambaokofa. Il nomme cette rivière Sambaho; ainsi fera le P. Roblet, tandis que les cartographes de la Guerre écriront *Sambao*, M. Suberbie *Sambahiva* et M. Grandidier *Sambaokofa*. Il prend terre à Nossi-Valavo « île aux Rats », notre Nosy-Voalavo « Beaucoup de rats».

La carte de la guerre de 1885 reproduit son tracé, c'est-à-dire qu'elle place l'île dans le delta de la Sambao. Les cartes de Roblet, de Laillet et Suberbie, et de la guerre de 1894, suppriment l'île et donnent à un village voisin de la côte le nom de Nosivoalavo, de Nossi Valavo ou de Nosy-Valavo.

Guillain décrit *de visu*, en ces termes, les embouchures de la Sambaokofa : « On entre dans la rivière en passant soit au nord, soit au sud de l'île. Le chenal du sud doit cependant être préféré, la barre y étant moins mauvaise que dans l'autre; à mer haute on y trouve assez d'eau pour les boutres du plus fort tonnage, et, dans les grandes marées, des navires calant de neuf à dix pieds y entreraient

avec un bon pratique. Cette bouche de la Sambaho est par 16° 37' de latitude sud ».

Le commandant de *La Dordogne* doit avoir raison contre tous.

Il indique, à huit lieues du rivage, le mont Ambohitsoussi qui peut être vu de six à sept lieues de la côte et servir d'amer. Les cartes actuelles ne figurent pas ce mont et donnent son nom, plus ou moins modifié, à un village situé à 50 kilomètres de la mer.

A trois milles au sud de Nosy Voalavo, Guillain signale un promontoire long d'environ cinq milles, nommé Ambatou-Saroussi, pouvant aussi servir d'amer. Il s'agit sans doute des falaises que les cartographes de la guerre placent un peu plus au sud et nomment Ambotosadratra.

Guillain place dans le Milanza [1] un grand lac qu'il nomme *Tsafé*, les cartographes de la guerre *Safi*, Suberbie *Sofa* et le P. Roblet *Fantoma*.

Les habitants de Nosy Voalavo n'avaient jamais vu, avant *La Dordogne*, un navire de guerre. Ils auraient bien voulu visiter le monstre; mais que portait-il? que voulait-il? La crainte et la curiosité luttent dans leur esprit. La crainte l'emporte et, hâtivement, ils passent la rivière pour se cacher dans les bois. Un truchement les rappelle, les rassure, la curiosité reprend ses droits et en use jusqu'à l'indiscrétion.

Avant de quitter le Milanza, Guillain y signale des lits

[1] Le *Milanja* de la carte de la guerre de 1895, l'Antimilanza de celle de Laillet et Suberbie.

d'asphalte. Les Sakalavas les nomment *sakoupanda* et s'en servent, comme de glu, pour prendre les bœufs sauvages. Les Antalaotras emploient cet asphalte, mélangé de résine élémi, au calfatage de leurs bateaux.

De Nosy Voalavo, le commandant de *la Dordogne* fait voile au sud, pour Kivinza ou Kivinja, village arabe nommé par quelques cartographes Maintirano. Ce village est sur un plateau sablonneux, découvert, dans une île formée par les embouchures du Douko. Les brises de mer y entretiennent, pendant le jour, un air pur. La nuit et le matin, les vents de terre y arrivent chargés des émanations d'immenses marais formés par les débordements du fleuve et par un mélange d'eau douce et d'eau saline qui développe une riche végétation de palétuviers.

Les cartes du P. Roblet, de la Guerre et de M. Suberbie ne donnent au Douko ou Demoka qu'une seule embouchure. M. Grandidier, d'accord avec Guillain, dit que Kivinja est situé dans une île formée par le bras nord du Demoka et l'Andembabé.

Le Douko du commandant Guillain devient le Doko du P. Roblet, le Doko (Demoka) de la carte de la Guerre de 1894, le Maintirano de M. Suberbie. Pour M. A. Grandidier, c'est le Maintirano ou Kivinja « L'eau noire et (où il y a des) *filaos* (en soahili, Kivindjé) ».

Les Portugais l'ont nommé *Rio de Parcel* ou rivière des écueils parce qu'il débouche en face des îles Stériles. Il a été aussi appelé : Rio Pracel, par Gastaldo, en 1567 ; Do Parcellum, par Sanuto, en 1588 ; Pracello, par Megi-

ser, en 1609; baie Plaisante, par François Cauche, en 1651; baie de Pracel, par Flacourt, en 1656; Parcellas river, par Thornton, en 1703, et par Van Keulen, en 1753; Sadia, par Coronelli, en 1688, et par d'Anville, en 1749; Mantao, par d'Anville, en 1749, et par d'Après, en 1776; rivière Pascetas, par Beniowsky, en 1776[1].

Les iles Stériles, situées en face de cette rivière encore inexplorée, entre les parallèles 18° 28' 10" et 18° 34', ont été reconnues, en 1529, pour la première fois, par Jean Parmentier, le capitaine-poète de Jean Ango, le grand armateur dieppois. Cet archipel a été appelé, par Parmentier, « Iles de Crainte ». Il a été nommé, la même année 1529, par Ribeiro, *Bairos de Pracel*; en 1542, par Cabot, *Baxeras de Pracel*; en 1588, par Sanuto, *Bareire*; îles *Aprilochi* « Où il faut ouvrir l'œil »; en 1613, par Luiz Mariano, *les Sept îles de Corpo de Deus*; en 1703, par Thornton, *Basses de Pracellas*; en 1700, par Mortier, et en 1749, par d'Anville, *îles de Chacao*; en 1753, par Van Keulen, *Droogtens Eylanden* « îles Stériles »; en 1763, par White, *Les Mille îles sèches*; en 1824, par Owen, *Barren islands*, nom qu'il conserve encore, sur les cartes, avec celui d'*Iles Stériles*.

Les Stériles furent nommées, par Jean Parmentier, Ile Majeure, l'Enchaisnée, l'Utile, la Boquillonne, l'île Saint-Pierre, l'Andouille, l'Adventurée.

Owen, en 1824, substitua à ces noms ceux de Heywood, Hewet, Horsburg, Dalrymple, Beaufort, Flinders, North

1 A. Grandidier, *op. cit.*, p. 118.

ou Smyth's island, et Woody island, une huitième dont Parmentier ne parle pas.

Ces îles sont maintenant nommées Nosy Lava « L'île longue » Nosy Dondosy « L'île dénudée », Nosy Mangily « L'île qui cause des démangeaisons », Nosy Andrano « L'île où il y a de l'eau », Nosy Androttra « L'île où il y a des arbres *rotra* », Nosy Maroantaly « L'île où il y a beaucoup d'arbres *antaly* », Nosy Mavony et Nosy Ronto « L'île où il y a des lianes *ronto* »[1].

Guillain représente l'archipel des Stériles par la seule Nosy Marouantaly. Les cartes de Roblet et de Suberbie conservent la nomenclature anglaise; celle de la Guerre, de 1894, conserve encore une partie des noms anglais.

Guillain a recueilli, à Kivinja, des renseignements sur le Menabé, royaume qui s'étend du Doko au Mangoka, c'est-à-dire du 17e au 21e parallèle, sur environ cent lieues de long et quinze à vingt de large. Il a été nommé par Reinel, en 1517, *Terra del Gado* ou « Pays du bétail ».

Le littoral est plat, sablonneux, souvent couvert de palétuviers. L'intérieur est très boisé; le terrain est inégal sans être montagneux. Il est riche en bétail, comme l'indique son ancien nom. Entre le Tsiribihina et le Morondava le minerai de fer est si abondant, d'une extraction si facile, que le sol, pourrait-on dire, « sue le fer ».

Le Manambolo, qui sépare la province de ce nom de celle du Miari, est situé, d'après Guillain, par 18° 35' de latitude, d'après M. A. Grandidier, par 19° 4' 30". Cette

[1] A. Grandidier, *op. cit.*, p. 118.

erreur, importante, inexplicable, se répercute jusqu'au cap Saint-Vincent de la carte de Guillain.

La pointe sud du Manambolo a été nommée, par Jean Parmentier, cap de la *Traison* (Trahison), parce que les matelots Vasse, Briand et Jacques l'Écossais y furent assassinés par les indigènes, le 28 juillet 1529 [1].

Ce fleuve est le *Port Capado* de la mappe de Henri II, de 1546, le *Rio del Rey* de la carte de Tramezini, de 1554; le *Sadia* de celle de Luiz Mariano, de 1613; le Manamboule de Guillain, le *Manambolo* « Où il y a des plantations » ou « Qui a des cheveux » des tables de M. A. Grandidier. Au commencement du XVIII[e] siècle, Andriamandisoarivo, premier roi du Boina, donna l'ordre aux habitants, dont beaucoup laissaient leur chevelure inculte, de la tresser ou de la couper. Plusieurs, préférant la tonsure aux tresses, ont coupé leurs cheveux et les ont jetés dans le fleuve. En souvenir de ce fait, dit M. Grandidier, le roi a donné à ce cours d'eau le nom de Manambolo « Qui a des cheveux ».

Guillain donne ensuite le Sizoubounghi et place sur le 19[e] parallèle le centre de son delta, à environ 0° 45' plus au nord que ne le fait M. Grandidier, qui donne pour sa bouche sud 19° 48' 50". Ce fleuve est aujourd'hui nommé Tsitsobohina « Où l'on n'entre pas (à cause des crocodiles) », et Tsiribihina « Qu'on ne passe pas à gué ». Il est formé par la Mahajilo « Qui se perce un chemin, Qui

[1] *Journal d'une navigation des Dieppois dans les mers orientales sous François I[er]* (1529-1530), publié par Pierre MARGRY. (*Bulletin de la Société normande de Géographie*, cahier de juillet-août 1883).

enlève des terres », et par la Mania « Qui zigzague ». Ces deux principaux affluents reçoivent un nombre considérable de rivières et de ruisseaux dont l'écheveau, très compliqué, couvre tout le sud de l'Ankova.

Le P. de la Vaissière change en Tsizibonji le nom de Tsiribihina, et dit que ce fleuve, d'un cours rapide, traverse tantôt de vastes forêts, tantôt des plaines de verdure, qu'il nourrit sur ses bords des bandes nombreuses de canards sauvages et dans ses eaux de monstrueux crocodiles [1].

Au bord septentrional de la bouche du Tsiribihina, se trouve une île qui n'est pas marquée par Guillain: Nosy Tsimanandrafozana « Où il n'y a pas de beau-père, Où l'on ne respecte pas son beau-père ». Ce nom bizarre a une histoire.

Nosy Tsimanandrafozana est aujourd'hui couverte, presque entièrement, d'une forêt de mangliers impénétrable. Au commencement du siècle elle était plus petite et entièrement nue. Une femme dut y satisfaire un besoin pressant sous les yeux de son beau-père. De là, manque de respect et imposition à l'île de son interminable nom [2].

En 1848, les Jésuites ont tenté de fonder dans cette île, qu'ils nomment Tsimanan-d'Rafozana, une mission qui aurait rayonné sur le Menabé. Ils étaient d'accord avec les chefs. Ont-ils été empêchés par les circonstances politiques? Ont-ils douté du succès? Toujours est-il qu'ils

[1] Le P. de la Vaissière, *Hist. de Madagascar*, t. I, p. 132.
[2] M. A. Grandidier, *op. cit.*, p. 116.

partirent et ne revinrent pas. Il est d'ailleurs à remarquer que les Sakalavas, comme les sauvages du Nouveau Monde, voient dans le prêtre un homme qui fait des cadeaux. Ils suivent ses instructions et pratiquent moyennant cadeaux. Pas de cadeaux, pas de fidèles. C'est toujours, dit douloureusement, le P. de la Vaissière : « Que me donneras-tu si je viens à tes instructions ? » Des femmes dirent un jour au P. Déniau : « Si nous allons à ta messe aujourd'hui, y aura-t-il une papaye (très gros fruit) pour chacune de nous ? — C'est Dieu qui vous le donnera », répond le moine. — « Nous la donnera-t-il aujourd'hui ? »

Continuant à faire voile au sud, Guillain découvre l'embouchure d'une rivière qu'il nomme Andahanghi et place sur le parallèle 19° 30'. M. A. Grandidier appelle cette rivière Andrahangy « Où l'on a perdu du corail » et en place l'embouchure par 19° 56' 30".

Guillain place par 20° 21' l'embouchure du Mouroundava. La différence entre sa position et celle de M. Grandidier (20° 18' 15") n'est que d'une minute et un quart [1].

Ce fleuve a été nommé : par Luiz Mariano, en 1613, et par d'Anville, en 1749, *Manaputa*; par Thornton, en 1703, *Morondava*; par Drury, en 1716, *Morandavo*; par Bellin, en 1765, *Mourandova* et *Moranda*. Son

[1] M. A. Grandidier a hiverné à Ambondro, près de l'embouchure du Morondava, en 1869. Il a fixé la position de cette rivière par sept séries de hauteurs méridiennes, et par six occultations d'étoiles par la lune.



nom actuel est *Morondava* qui se prononce *Mouroundava,* comme l'écrit Guillain.

M. Alfred Grandidier place sur le parallèle 20° 20' 5" la baie de Lovobé « La Grande baie », et dit qu'elle reçoit l'Anakabatomena, bras sud du Morondava. Ce cours d'eau a été appelé : Rivière Saume, par Luiz Mariano ; Youngoule, par le *Journal maritime* de 1668 ; Saune, par Mortier ; Jahe Fouti pour Lahy Foty, par Thornton ; Yong-owl, par Drury ; baie des Séclaves, par Joran ; Young-oule, par White ; rivière des Séklaves, par Bellin ; Youle, par d'Après ; Young-oule, par Owen ; Youle, par Guillain [1].

Guillain fait de la Youle une rivière isolée, coulant de l'est à l'ouest, indépendante du Morondava. Les cartes de la Guerre, de Roblet et de Suberbie, ne font aucune mention de ce bras du Morondava. Seule la petite carte de Henri Mager le porte comme l'indique M. Grandidier. Ce dernier a d'ailleurs vu le pays en 1869, et son itinéraire coupe l'Anakabatomena. Il n'y a pas de doute sur ce point. Mais c'est à tort, il semble, que le savant voyageur a identifié la Youle de Guillain avec l'Anakabatomena. La Youle ne peut être que le Manarivo, qui débouche par 20° 28' 30" de latitude et qui prend sa source, par quatre rivières affluentes, dans les ondulations du 42° 30' au — 43° de longitude Est, à 150 kilomètres de son embouchure.

Guillain donne, par 20° 45' de latitude, la Mande-

[1] M. A. Grandidier, *op. cit.*, p. 115.

loulo. Cette petite rivière, appelée maintenant Lampaolo, se jette, par 20° 54, dans la baie Mitehina « Où l'eau tombe goutte à goutte ».

Il signale encore, dans le voisinage de la côte, des hauts-fonds de sable ou de corail, mais ils sont sans danger, parce qu'ils sont rattachés à quelques îlots qui commandent l'attention.

Il place sur le 21e parallèle deux groupes d'îles qui furent nommées, par Owen, *Barlow* et *Crab Islands*, *Murder* et *Grave Islands*. Ils forment de bons mouillages, mais on n'y saurait trouver qu'un peu de bois à brûler.

Ces îlots sont anonymes dans la carte de la Guerre de 1885, comme dans celle de Guillain. Le P. Roblet les nomme I. Crab; M. Suberbie, Ile aux Crabes; la carte de la Guerre de 1894, N. Langoro; M. A. Grandidier, Nosy Andriamitaroka « Où les vagues fouettent »; Reinel, en 1617, Ile Saint-Vincent; Thornton, en 1703, Crabb island; Van Keulen, en 1753, Eerste Eyland.

XVI

Le Mangoka. — Nosy Hao. — Le cap Saint-Vincent. — La baie de Fanemotra. — La rivière Manombo. — Les baies de Tullear et de Saint-Augustin.

Le commandant de *La Dordogne* a pour mission expresse de visiter les baies de Tullear et de Saint-Augustin. Il constate, par les situations qui lui sont présentées, qu'il

n'a plus assez de vivres pour continuer l'exploration détaillée de la côte, et qu'il lui faut arriver, aussi rapidement que possible, à la baie de Tullear.

Il passe ainsi, sans s'arrêter, devant les embouchures du Mangoka qu'il nomme, sur sa carte, « Rivière Saint-Vincent ou Mangouki ».

Un trait légèrement infléchi vers le nord représente le fleuve; quatre traits parallèles, orientés nord-ouest sud-est, représentent ses quatre affluents supposés de la rive gauche.

Les itinéraires de M. A. Grandidier de 1870 et de M. Richardson de 1877 ont permis au P. Roblet, à M. Suberbie et aux cartographes de la Guerre de dessiner, avec plus d'exactitude, la ramure du Mangoka, dont les tentacules sans nombre drainent les eaux du pays Betsileo.

Contrairement au tracé de Guillain, le Mangoka se jette dans la mer par deux embouchures principales : la Maroloa « Qui a beaucoup de têtes », par 21° 20' 40" de latitude, et la Fangoro « Pointe où l'on a l'habitude de plier la voile » et « Dont les eaux sont noires », par 21° 22' 45".

Le fleuve est appelé Mangoko par Owen, Ferrir par Luiz Mariano, Mangouki par Guillain, Mangoki, par Roblet et Suberbie, R. Mangoka et R. Saint Vincent sur la carte de la Guerre de 1885, Mangoka sur la carte de la Guerre de 1894 et par M. A. Grandidier.

De toutes les iles et bancs qui frangent cette partie de la côte, Guillain ne donne que Nosy Hao « L'île aux poux », située sur les parallèles 22° 4' 45" et 22° 5' 50". Il la

nomme « Ile du Meurtre ». C'est la traduction du nom de *Murder's island* donné par Owen, en 1824, parce que deux aspirants du *Barraconta*, Bowie et Parson, qui faisaient le relevé des côtes, y furent assassinés par les indigènes.

Antérieurement, l'île du Meurtre a été appelée : Ins. Sancti Jacobi, par Sanuto, en 1588 ; île Saint-Jacob, par Sanson, en 1655 ; île Première, par d'Après, en 1776.

Bowie et Parson ont été inhumés dans Nosy Langobalana, située par 21° 57' 20" de latitude et 40° 51' 15" de longitude Est. D'Après l'a nommée « Ile Seconde »; Owen l'a appelée *Grave island* « l'île du Tombeau ».

Guillain marque, mais sans la nommer, l'île du Tombeau. Plusieurs de nos cartographes écrivent « Ile Grave » comme ils ont écrit « île Murder ». Ces appellations paraissent bizarres.

Le commandant de *La Dordogne* trace incorrectement le cap Saint-Vincent ou Tsingilofilo [1] et la baie de Befotaka « Où il y a beaucoup de boue ». Cette baie forme, avec celle d'Itséré, la grande île Bevato, qui est dans l'alignement de la côte sud. Un étroit canal la sépare de la Grande-Terre avec laquelle, vue du large, elle peut être confondue.

Nosy Bevato a deux villages : Bevato « Le grand rocher » et Andovoka « Où est la baie ».

Dans la baie de Befatoka tombait autrefois l'une des bouches du Mangoka, celle qu'Owen a nommée Joune

1 Ce nom est celui d'un arbuste épineux.



a Minti, c'est-à-dire Onimainti « La rivière noire ». Depuis longtemps, dit M. Grandidier, le Mangoka a changé son cours et porté à un demi-degré plus au nord la branche qui se jetait dans la baie de Befotaka. C'est donc à tort que la carte de M. Suberbie et celle de la Guerre (1894) donnent une rivière Saint-Vincent, indépendante du Mangoka. Guillain n'a pas commis cette erreur.

Le cap de Tsingilofilo et la baie de Befotaka ont été successivement nommés : baie Saint-Jacques, par Nuño da Cunha, en 1528, Port Saint-Félix, par Mariano, en 1613, par Coronelli, en 1668, par Mortier, en 1700 et par d'Après en 1776; Port Tamolarive, par Parat, en 1714; cap Saint-Vincent, par Ribeiro, en 1529, et par la plupart des cartographes jusqu'à nos jours [1].

D'après les cartes du P. Roblet, de M. Suberbie et de la Guerre (1894), toute la côte, depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à un demi-degré au sud de la baie de Saint-Augustin, a une bordure ininterrompue de récifs que Guillain ne figure pas.

Cet officier représente cependant, mais incorrectement, avec indécision, sans la nommer, la baie de Fanemotra « Qui recule, qui se retire en arrière ».

Cette baie, profonde d'environ cinq milles, est accessible par une coupure des récifs. Sa pointe nord, nommée Ankia « Où l'eau est peu profonde », est par 22° 12' 0" de latitude sud; sa pointe méridionale, nommée Antsomotra « Où il y a de la mousse », est par 22° 12' 50".

[1] M. A. Grandidier, *op. cit.*, p. 113.

Elle a été nommée : Atabosco, par Gastaldo, en 1567; Baia de Boaventura, par Luiz Mariano, en 1613; Atabasta, par Sanson, en 1655; Baie de Sainte-Bonaventure, par P. du Val, en 1666, et par Coronelli, en 1688; Antabast, par Bellin, en 1765; Murderer's bay, par le capitaine Vidal, en 1824. Sur les cartes actuelles, elle figure sous les noms de B[e] Murder (Fanemotra) ou baie des Assassins [1], Baie Murder [2], Baie de Fanemotra (des Meurtriers) B. Murder [3], Baie de Fanemotra (des Meurtriers) [4], Baie de Fanemotra ou des Meurtriers [5].

Continuant à descendre au sud, Guillain voit, comme une toute petite rivière, la Manombo, qui débouche sur le parallèle 22° 59' 0''. D'après le P. Roblet, cette rivière aurait une certaine importance : elle recevrait plusieurs affluents et traverserait la forêt pour prendre ses sources dans les monts Bemarana, un peu au sud du Mongoka.

La carte de la Guerre (1894) réduit de beaucoup et considère comme conjectural le tracé du P. Roblet. Le cartographe de la Guerre paraît avoir raison, car le pays qu'arrose la Manombo est très peu connu et les cartes sont en complet désaccord.

Le nom de la rivière est encore Manombo « Qui fait prospérer ». Il lui a été donné par les Ombias en remplacement de celui de Masimanga, qui ne leur convenait pas. Le nouveau nom ne paraît pas convenir aux cartographes contemporains, car les uns l'écrivent Mahanomby, les autres Manombé.

1 P. Roblet. — 2 M. Suberbie. — 3 Carte de la guerre de 1885. — 4 Carte de la guerre de 1894. — 5 Henri Mager, 1895.

D'après Guillain, cette rivière roulerait des paillettes d'argent.

Les baies de Tullear et de Saint-Augustin étaient les premiers points où pouvaient se ravitailler les navires qui entraient dans la mer des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Dès 1642, les Anglais tentèrent d'y fonder un établissement. Les baleiniers américains, qui pêchaient dans le canal de Moçambique, les adoptèrent comme points de relâche. Les Français et les Hollandais firent aussi dans ces baies des installations. Toutefois ce sont les Anglais qu'on y vit le plus fréquemment. Les indigènes apprirent quelques mots de leur langue et finirent par voir des Anglais dans tous les étrangers qui visitaient leur pays. Le grand chef se para, comme il le fait encore aujourd'hui, du titre de *King Baba* que ses visiteurs lui donnèrent par dérision.

Le 30 novembre 1842, *la Dordogne* arrive dans ce pays et jette l'ancre dans le port de Tullear, l'un des trois points de la côte du Fiherenana où puissent aborder les grands navires : les deux autres mouillages sont les îles du Meurtre et la baie de Saint-Augustin.

L'ancre à peine jetée, une cinquantaine de pirogues sont détachées de la rive et se précipitent à l'assaut du navire. Ce sont des offres de vente importunes, tenaces. Le marchand qui est chassé d'un endroit revient d'un autre côté, toujours sa marchandise à la main, sans se soucier des rebuffades, sans se lasser jamais de crier sa marchandise et de la présenter. C'est l'une des deux formes du développement de la civilisation sur les côtes

nouvellement atteintes par les Européens. L'autre forme est la passion de l'eau de feu.

Guillain vient d'atteindre la limite méridionale de la province de Fiherenana, qu'il nomme Féérègne. Cette province s'étend, au nord, jusqu'au Mangoka ; au sud, jusqu'à l'Onilahy ; à l'est, jusqu'aux monts boisés de Bemarana. Elle forme les trois petits États de Kitombo, de Marombé et de Fiherenana [1].

Le littoral est assez élevé, uni, sablonneux ou rocailleux, aride; après cette première zone, le terrain devient meilleur, plus boisé, montagneux. Il est arrosé par les affluents de gauche du Mangoka, par la Manambo, par les fleuves que Guillain nomme Féérègne ou Ranoumena et Ong N'lahi.

Cet officier signale, dans le nord de cette province, à trois jours de marche de la côte, un grand lac d'eau salée que les Antalaotras nomment Manen' Zéba et les indigènes H'outi. Il est nommé : par le P. Roblet et le cartographe de la Guerre (1894) Iétry ; par Suberbie et la carte de la Guerre (1885) Héotry. On y trouve, paraît-il, des coquillages et des poissons de mer.

Le pays produit beaucoup de bétail et mérite aussi le nom de *Terra del Gado* que Pedro Reinel donna au Ménabé. Il produit la gomme, la cire, l'orseille, l'indigo, le coton, plusieurs espèces de vers à soie, des écailles, des pois du Cap, des haricots, du maïs. Les traitants ont leurs comptoirs à Nosy Vé. Les chefs Sakalavas et Maha-

1 M. A. Grandidier, *op. cit.*, p. 191, note *a*.

fales exploitent les *vaza* (blancs) avec la plus imprudente avidité, se souciant peu de les ruiner et de tuer la poule aux œufs d'or[1]. A la fin de 1888, par suite de ces exactions, tout le commerce du cap Saint-Vincent au cap Sainte-Marie faillit disparaître. Les Hovas, encouragés par la France, intervinrent militairement et prirent possession de Tulear et de Saint-Augustin. Les cadeaux, arbitrairement exigés par les anciens chefs furent remplacés par un droit maximum de 10 o/o.

Les habitants sont nombreux, vigoureux, comme au temps d'Augustin Beaulieu et de François Cauche, mais la fréquentation des Européens a remplacé par des vices leur simplicité native. Ils passent pour poltrons et ne paraissent pas avoir été jamais bien belliqueux. Autrefois, quand éclatait la guerre, ils se sauvaient, et, la paix faite, ils rentraient dans leurs villages. C'est même de l'invincible attraction qu'avait sur eux ce pays, qu'ils ne savaient pas défendre, que vient le nom de Fiherenana « Où l'on revient toujours au point de départ ».

Ils sont aussi très crédules et passent facilement d'une extrême confiance à une invincible défiance. Les tentatives de conversions faites par les Jésuites en sont une preuve.

Les Pères débarquent à Saint-Augustin le 17 juin 1845. Ils sont reçus avec enthousiasme, écoutés avec admiration, pris pour des dieux. Quelle belle moisson se prépare ! Passe un navire, américain par son pavillon, qui distribue largement des conseils et des cadeaux. La

[1] Le 6 juillet 1888, un négociant de Nosy Bé a dû donner, à titre

situation change, sur l'heure, du tout au tout. Les Pères ne sont plus des dieux mais des espions et des sorciers, des êtres malfaisants. A leur égard, tout est permis. Les tracasseries, les vols, les menaces, les voies de fait, les extorsions se succèdent sans relâche et se terminent par une brutale expulsion. Le séjour des Pères n'avait pas duré quatre mois. Ils revinrent en 1860, et n'obtinrent, comme la première fois, aucun succès.

Au moment où les sauvages s'ingéniaient à tourmenter les missionnaires, un chef dit à l'un des Jésuites de la mission de Tullear, dont il se prétendait l'ami : « Tu m'appelles ton ami et je le suis en effet ; mais si je le suis, je dois rester dans ta case, manger avec toi, *m'énivrer* avec toi ». Ce chef indiquait clairement à quelles conditions un sauvage, civilisé au frottement des matelots anglais, pouvait se faire chrétien. Le P. de la Vaissière s'écrie douloureusement : « Pour une demi-brasse de toile, ils se feraient baptiser ; le lendemain, pour une brasse entière, ils se feraient musulmans »[1].

Ces pays de Tullear et de Saint-Augustin, si peu favorables aux Jésuites, ne sont pas bien représentés sur la carte de Guillain. Les récifs qui bordent le rivage, ne laissant qu'une petite entrée à la baie de Tullear et

de cadeau, au roi, à sa famille et à sa suite, des marchandises qui lui revenaient à 3 687 fr. 40. (MARTINEAU, *Madagascar en 1894*, pp. 435-439).

[1] Le P. DE LA VAISSIÈRE, *Hist. de Madagascar*, t. I, pp. 57-80, 76, 82, 313-314.

qu'un étroit canal entre Tullear et Saint-Augustin, ne sont même pas indiqués.

La nomenclature de Guillain se compose de quatre noms :

1° La R. Féérègne ou Ranoumena. Cette rivière a été nommée, par Drury, en 1705, *Feraingher,* nom que les Sakalavas prononcent *Fiherenga*. Elle a été appelée, par Flacourt, en 1656, riv. Ranomena ; par Bellin, en 1765, Ranoumena ; par un anonyme, en 1768, *Bat river* ; c'est aujourd'hui la Tullea ou *Tolia river* des Anglais et la Fiherenana des Français. Son ancienne embouchure était par 23° 20' 40" de latitude et 41° 19' 20" de longitude ; la nouvelle était, en 1891, par 23° 21' 15" de latitude et 41° 17' 25" de longitude. Son cours est encore incomplètement connu. Les cartographes paraissent cependant d'accord pour placer sa source dans la forêt de Tapia, par environ 42° 52' de longitude Est et 22° 30' de latitude sud, ce qui lui supposerait un cours de 200 kilomètres. Elle traverse des régions forestières et servira un jour à leur exploitation.

2° Le port de Tolia de Guillain est notre Ankatsoaka « Où l'on fait du bruit en marchant sur le sable », ou Tullear, nom qui est une corruption du malgache *Toliana* ou *Fitoliana,* qui signifie « le terme du voyage, l'endroit où l'on peut atterrir ». Cette baie a été appelée : Port Tulle, par d'Anville ; Baye de Tolear ou Tullea, par Bellin ; Tullear Bay, par d'Après de Mannevillette ; Baye de Tolear, par Beniowsky. Aujourd'hui, les cartographes de la Guerre écrivent « Tullear (Tolia) Ankatsakoa » ;

Le P. Roblet « Baie de Tullear » ; M. Suberbie « Baie Tolia » ; M. A. Grandidier, « Ankatsoaka ou Tullear ».

3° Les anciens cartographes ont souvent réuni, sous un même vocable, les baies de Tullear et de Saint-Augustin. On trouve ainsi : Port Santiago (Pedro Reinel, 1517); Port Saint-Jacques (carte de Henri II, 1546) ; San Giacomo (Gastaldo, 1567) ; Sanctus Jacobus (Sanuto, 1588) ; Saint Augustin (Cornelis de Houtman, 1595) ; Hungry baie, nom donné par John Davis, en 1599, parce qu'il ne put trouver de vivres dans cette baie ; port Saint-Jacques (Megiser, 1609) ; Saint-Jacob et Saint-Augustin (Sanson, 1655) ; Baya de Besos, par les marins portugais, en 1667; Saint-Augustin (Coronelli, 1688). Le nom de Saint-Augustin est aujourd'hui adopté par tous les cartographes.

4° Le bord nord de l'Onilahy atteint la mer sur le parallèle 23° 33' 20", au village de Tamboaba « Le coteau formé par l'apport de sable ». Son nom signifie « Le fleuve mâle ». Il a été nommé Rivière Douce ou de San Augustino, par Houtman ; riv. Guara par Megiser ; Yonghelahé, par Flacourt; Engoloy, par Mortier ; Onegaloyhe, par Drury ; Darmouth river, par Nichelson ; riv. Dartemont, par d'Après. Tous les cartographes contemporains écrivent Onilahy, sauf le P. Roblet qui donne R. Saint-Augustin (Onilahy).

Ce fleuve a été exploré par M. Alfred Grandidier, en 1868, depuis son embouchure jusqu'à Mantaora, c'est-à-dire sur une longueur de 120 kilomètres. En 1877, Richardson a reconnu sur le parallèle 22° 30', près de

leurs sources, six affluents qui coulent du nord au sud ; en 1890, le docteur Louis Catat et Maistre ont reconnu, sur le méridien 43° 40', aussi près de leurs sources, dix-sept des ruisselets qui alimentent les affluents de l'Est. Entre ces trois itinéraires, le pays est désert et le tracé du fleuve conjectural.

Nosy Vé « L'île aux pagayes », où se fait presque tout le commerce du sud-ouest de Madagascar, a été indiquée, par Guillain, comme un simple récif anonyme. L'île surgit au milieu de ces récifs et les domine. Sa pointe nord est par 23° 38' 58" de latitude sud et par 41° 15' 50" de longitude Est. Elle a été appelée : Anossevay, par Van Keulen ; Islettes australes de Saint-Augustin, par Cornelis de Houtman ; îlot de Sable, par Luiz Mariano ; île Raze, par un officier de *la Pénélope*, en 1762 ; île du pirate Avery, par un officier de *l'Argo*, en 1765 ; Rygers isl. (île des Hérons), par les Hollandais ; Sandy island, par Nichelson ; île Macé, en 1880 ; Nosy Vy sur la carte de la Guerre (1885) ; N. Vé, sur celle de 1894 ; île Sandy ou Nossivey, par le P. Roblet ; I. Nos Vey, par M. Suberbie ; Nosy Vé, par M. Alfred Grandidier.

Le capitaine Guillain n'a pas réussi complètement dans sa mission. La duplicité, peut-être aussi la timidité des chefs ont été des obstacles invincibles ; mais il a montré que la France entendait maintenir sa prépondérance dans le pays et protéger ses nationaux. Selon son habitude, il a étudié les habitants et leur pays, il s'est rendu compte de la situation commerciale, de la nature et de l'importance du trafic de la région. Son séjour a donc été très

utile. Sa mission étant terminée, il a viré de bord et fait route pour l'île Bourbon.

Sa carte est précieuse pour le tracé de la côte occidentale. Bien que des erreurs y puissent être relevées, elle apporte un notable progrès. Dans le tracé des cours d'eau, il n'apporte pas d'éléments nouveaux. Quant à son orographie, qu'il a donnée par à peu près, comme le tracé des cours d'eau, elle est malheureuse. Il dessine des chenilles qui s'allongent, se recourbent, se divisent en tronçons et forment, du cap d'Ambre à la Mangoka, une diagonale qui donne à la carte un étrange aspect.





ONZIÈME PARTIE

ALFRED GRANDIDIER

I

Premiers voyages. — De la Pointe-à-Larrée à la baie d'Anton-Gil.



E 1857 à 1864, M. Alfred Grandidier a rempli diverses missions scientifiques dans les deux Amériques, aux Indes anglaises, à Ceylan, à Zanzibar et sur les côtes d'Afrique. Plusieurs fois il a entrevu, de loin, les sommets de la grande île de Madagascar.

Il savait que Reinel, d'Après de Mannevillette, Owen, Guillain avaient relevé les contours de cette île ; il savait aussi que l'intérieur, fermé aux explorateurs européens,

en était encore *terra incognita*, et que chacun en donnait, au gré de sa fantaisie, l'orographie et l'hydrographie. En effet, les uns avaient tracé, du cap d'Ambre au cap Sainte-Marie, une grande chaîne de montagnes qui coupait l'île en deux versants à peu près égaux; d'autres parsemaient l'île de pics isolés; d'autres mieux instruits ou mieux inspirés, rapprochaient de la côte orientale la ligne de partage des eaux; d'autres enfin représentaient Madagascar comme un massif montagneux couvert de forêts. En somme, l'exploration scientifique de l'intérieur de l'île restait à faire.

M. Grandidier résolut de tenter l'aventure.

Il fallait tout d'abord détourner l'attention du gouvernement hova. Il pensa y réussir en abordant l'île par un point éloigné des routes connues. Il espérait qu'une fois dans la place il se tirerait d'affaire, grâce à l'expérience qu'il avait acquise au contact de nombreuses tribus sauvages.

En 1865, il prend terre à la Pointe-à-Larrée, en face de l'île Sainte-Marie. Les gouverneurs de la côte en sont prévenus et le surveillent si étroitement qu'il ne peut faire un simple relevé topographique. Selon son expression, il est « prisonnier » dans les quelques lieues carrées de sable qui forment la Pointe-à-Larrée. Libre à lui toutefois de retourner à Sainte-Marie. Il y retourne, mais pour faire de suite une tentative sur Mananarara, près de la rivière du même nom, à l'entrée de la baie d'Anton-Gil. Il y trouve la même surveillance, les mêmes préventions. Tout ce qu'il peut obtenir des

autorités hovas, c'est de retourner par terre à la Pointe-à-Larrée.

Dans ce parcours d'une cinquantaine de milles, il a relevé la position de dix villages et de l'embouchure des rivières qui se jettent dans la mer. « Triste résultat, dit-il, pour une campagne de six mois ». Cependant il n'a pas perdu ses peines, car il a étudié la langue, les lois, les mœurs, les superstitions, la faune et la flore de la contrée. Ces études lui seront plus tard d'un grand secours.

M. Douliot dit qu'à Madagascar M. Alfred Grandidier marchait nu-pieds comme les indigènes [1]. C'est un beau dévouement de la part d'un homme qui fut élevé avec tout le soin, tout le confort que permet une grande fortune.

II

Le cap Sainte-Marie. — Le pays des Antandroys. — Le Mangoka.
Les Antanosys émigrés. — Relèvements.

Le 11 juin 1866, il jette l'ancre devant le cap Sainte-Marie. Il espère mieux réussir au sud et à l'ouest qu'à l'est. Les Antandroys, les Mahafalys, les Sakalavas sont rapaces et sauvages, mais indépendants des Hovas, et leur pays est presque inconnu.

[1] Henri Douliot, *Journal du voyage fait sur la côte Ouest de Madagascar* (1891-1892), dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 3e trim. 1893, p. 332.

Au cap Sainte-Marie, les dunes s'élèvent, d'une seule masse, à une altitude d'environ 140 mètres. Dans certaines parties, moins exposées aux vents violents du sud-est, elles forment deux étages séparés par un plateau de plusieurs centaines de mètres. Elles sont l'œuvre des vents, mais, de loin, on les prendrait pour des fortifications faites de main d'homme. Elles sont composées de faluns réduits en poussière impalpable et couvertes, par places, d'arbrisseaux épineux dont le feuillage se distingue à peine du sol. Sur les pentes, M. Grandidier a trouvé de nombreux fragments d'*Æpyornis*. La côte et le plateau sont presque entièrement privés d'eau douce.

Le pays est situé entre les méridiens 42° 30' et 44° 20' et profond de 40 à 50 milles. Il est habité par les Antandroys et partagé entre quatre principicules qui sont toujours en guerre entre eux. Leurs sujets n'en sont que plus misérables, manquent de tout, souvent même des végétaux qui composent presque toute leur nourriture.

M. Grandidier a pénétré jusqu'au village du chef Tsifanihy et à quelques lieues plus au nord. Il a trouvé partout la même désolation.

Il a cru voir à l'horizon une ligne de collines. Les indigènes lui ont appris qu'elles limitent un cordon sylvestre assez étendu.

Reprenant le cours de son voyage, il constate que l'embouchure du Mangoka est à 30 milles plus au nord que ne le portent les cartes. Il fixe sur cette côte, encore inexplorée, la position d'une trentaine de villages. Une excursion chez les Antanossys émigrés lui permit de

déterminer la formation géologique des régions sud et ouest. La superstition et la cruauté des indigènes l'ont mis en grand danger. Il n'a pu faire que quelques observations méridiennes et il les a perdues dans un incendie.

Il reconnaît, en 1868, par des observations méridiennes prises au sextant, que d'Ambahi à Fort-Dauphin les noms des rivières sont mal placés sur les cartes.

III

M. Grandidier est accusé de sorcellerie. — Découverte de fossiles. — Baies de Saint-Augustin et de Tullear. — Sur l'Onilahy. — Lac Tsimanampetsotsa. — Sur le Fiherenana.

Dans les pays Sakalavas, M. Grandidier a été souvent accusé de sorcellerie. Les Sakalavas n'étaient pas sorciers, à coup sûr; c'est justement pour cela qu'ils faisaient mourir, dans les plus affreux supplices, les malheureux qu'ils soupçonnaient de ce crime imaginaire. M. Grandidier a échappé aux juges Sakalavas grâce à la protection d'un roi qu'il avait achetée par le *serment du sang* et de nombreux cadeaux.

A Ambolisotrana, il a découvert un gisement d'ossements fossiles et, parmi ces ossements, ceux d'une nouvelle espèce d'hippopotame, de deux tortues gigantesques et le squelette, presque complet, d'une patte d'*Æpyornis maximus*.

Il a levé le plan de la baie de Saint-Augustin.

En se servant de la vitesse de la propagation du son,

il a obtenu, pour les relèvements trigonométriques qu'il projetait, une base de onze milles environ.

Il a fait l'hydrographie de l'Onilahy jusqu'à Salobé. Son intention était de traverser l'île de part en part et d'atteindre la côte orientale à l'embouchure du Iavibola. La guerre a malheureusement éclaté entre les roitelets de ces régions, et tout espoir de passer lui fut interdit. Il revint à Tullear. Son voyage n'avait pas été stérile, car il avait fixé la position de Salobé et pris cinquante-neuf tours d'horizon, qui lui donnèrent mille relèvements.

De retour à Tullear, il est allé visiter le grand lac Tsimanampetsotsa. Le caractère ombrageux des naturels ne lui a pas permis de s'aventurer avec des instruments; il a seulement pu constater que ce lac est parallèle à la côte, étroit, long d'une vingtaine de milles, salé, stérile, et situé, à peu près, entre 24° et 24° 20' de latitude sud.

Il a ensuite entrepris l'hydrographie du Fiherenana, mais les chefs du pays l'ont arrêté à 15 milles de la côte. Bien que faisant ses observations avec discrétion, il ne put empêcher que les naturels ne le vissent, avec épouvante, « regarder les étoiles et causer avec le bon Dieu ». Il a seulement fait 10 tours d'horizon qui lui ont donné un total de 135 relèvements.

A Tullear, sa personne et ses instruments causent moins d'effroi. Il en profite pour déterminer la latitude et la longitude de cette ville, de la baie de Saint-Augustin et des principaux points de la côte.

La mauvaise saison étant proche, il va se reposer à Nosy Bé.

IV

De Majunga à Tananarivo

Au retour du beau temps, M. Grandidier vient à Majunga, sur la baie de Bombétoke, et monte en 26 jours à Tananarivo.

Il relève avec soin sa route, mais en prenant mille précautions, en ne se servant que de sa montre. Quant à faire des tours d'horizon en vue du dressement d'une carte, il n'y fallait pas songer. Les huit officiers et les douze soldats hovas qui l'escortaient ne le quittaient ni jour ni nuit. S'ils l'avaient vu braquer un instrument sur les étoiles et « causer avec le bon Dieu », ils auraient eu peur et l'auraient vite ramené à la côte.

Il dit que le Betsiboka est navigable jusqu'à son confluent avec l'Ikopa, que les pirogues remontent l'Ikopa de quelques lieues et qu'il faut encore, pour arriver dans l'Imerina, dix journées de marche à travers un pays stérile et très montagneux.

La route de Majunga à Tananarivo, dit-il, « passe par » les pays les plus désolés, les plus stériles et les plus » déserts qu'on puisse imaginer. On marche d'abord pen- » dant sept jours et demi à travers des plaines de forma- » tion secondaire qui sont arides, couvertes d'arbustes » rachitiques et semées seulement, çà et là, de lataniers et » de petits bois. Dès qu'on atteint la grande chaîne grani- » tique qui s'étend du 22e degré environ de latitude sud » jusqu'au port de Radama, on ne trouve plus pendant

» treize à quatorze jours qu'une mer de montagnes sans » un arbre, sauf quelques rares petits bouquets qui sont » accrochés à des ravins, sans une plante autre qu'une » herbe grossière. Ce pays n'est pas et ne peut pas être » peuplé, ce n'est que depuis la prise de Madzanga [1] par » les Ovas [2] qu'on trouve quelques postes de soldats » échelonnés sur cette route pour la facilité des communi- » cations ».

V

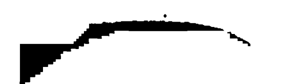
A Tananarivo. — Dressement de cartes de l'Imerina.

A Tananarivo, M. Grandidier trouve un peu de répit aux tracasseries qu'il subit depuis son arrivée à Madagascar. Le premier ministre, Rainilaïarivoni, l'autorise même à dresser la carte de l'Imerina.

Il a pris sept tours d'horizon qui lui ont donné 357 relèvements. La base de ses observations astronomiques mesure 36 milles. Elle s'étend du palais de la reine au pic d'Ankavitra, dans le massif de l'Ankaratra. Le P. Roblet a mesuré au cordeau, puis avec des règles en sapin, une base de 5 571 mètres entre Ambohy-Mahavoni et Iamalaza. Dans son *Histoire de la Géographie de Madagascar*, p. 72 *bis*, M. Grandidier donne le canevas de la triangulation faite par lui et par le P. Roblet.

Pour remplir les intervalles du canevas trigonomé-

[1] Majunga. — [2] Hovas ou Antimerinas.



trique, il a visité le lac Itasy, le mont d'Andringhitra, les chutes de l'Ikopa, le plateau de l'Ankaye jusqu'aux sources du Mangoro, la vallée de l'Antsihanaka, le lac Alaotra et beaucoup de localités. Depuis qu'il a quitté Madagascar, le P. Roblet n'a cessé, sur sa demande, de faire de nombreux relevés topographiques et altimétriques.

Les deux savants ont obtenu des résultats suffisamment concordants pour établir une carte de l'Imerina au 1/20 000ᵉ, qui sera jointe au volume de *Géographie physique de Madagascar.*

En attendant, M. Grandidier a publié un *Essai d'une carte hypsométrique de la province d'Imerina,* au 1/500 000ᵉ, en douze couleurs, gravée avec la perfection que l'auteur et M. Ehrard, le cartographe, apportent à tous leurs travaux. Le diminutif *Essai,* introduit dans le titre, paraît bien modeste, car d'après le canevas trigonométrique et les travaux de détail qui le complètent, il est facile de voir que cette belle carte est parfaitement exacte et supérieure, comme le dit Elisée Reclus, à celles de certaines régions de l'Europe. Elle a été publiée, avec un texte, par la Société de Géographie de Paris, dans son cahier du deuxième trimestre de 1883.

Sur les mêmes données, le P. Roblet a dressé deux cartes au 1/100000ᵉ des environs d'Antananarivo pour le P. de la Vaissière[1] et pour le P. Piolet[2]. Dans la première,

[1] *Histoire de Madagascar. — Ses habitants et ses missionnaires;* Paris, V. Lecoffre, 1884.

[2] *Madagascar et les Hovas*; Paris, Delagrave, 1895.

les noms sont en noir, les cours d'eau en bleu, le relief du sol en bistre; dans la seconde, les noms, les cours d'eau, les nombreux chiffres d'altitude sont en noir et le relief du sol en pointillé sépia. Elles sont l'une et l'autre d'une belle exécution et font honneur au graveur Hausermann.

VI

Séjour à Ambondro. — Traversée de Madagascar. — Etablissement de la carte des lagunes de l'Est. — Détermination de la position de Tananarivo. — Retour en France.

Ses travaux terminés à Tananarivo, M. Grandidier se rend, en vingt jours de marche, à Ambondro, à l'embouchure du Morondava, sur la côte occidentale. La partie du Betsileo qu'il traverse ne vaut guère, mais d'innombrables torrents coupent en tous sens ses montagnes granitiques et forment des vallées propres à la culture du riz.

Après trois mois de séjour à Ambondro, M. Grandidier descend au Sud, à la rivière Maitampaka; il remonte dans le Betsileo jusqu'aux sources du Mangoka, descend à Fianarantsoa, dont il relève la position, et arrive à l'Océan indien en suivant, de sa source à son embouchure, la rivière Mananjara.

De la bouche du Mananjara, il descend au Sud, au Matitanana, à la recherche de renseignements sur l'histoire du pays. En remontant au Nord, il étudie les lacs et les lagunes de la côte orientale.

La formation de ces lacs et lagunes a deux causes : 1° la proximité de la ligne de partage des eaux, la rapidité des pentes, le peu d'importance de la plupart des rivières ; 2° le grand courant de l'Océan indien, qui frappe directement la côte entre 16° 52' et 22° 25', y accumule journellement du sable et des coquillages et forme un cordon couvert d'arbres qui abritent de nombreux villages. Les petites rivières ne peuvent ouvrir ces *lidi* que momentanément, lors des grandes crues ; leurs eaux s'amassent au pied des monts, forment une chaîne de réservoirs plus ou moins vastes et profonds, toujours tranquilles, ne communiquant avec la mer que par un petit nombre de graus d'accès difficile.

Entre les parallèles 16° 52' et 18° 13', ces lacs sont assez éloignés les uns des autres ; mais entre la bouche de l'Ivondrona et celle du Matitanana ils sont nombreux et rapprochés.

Pour les réunir et ouvrir à la navigation côtière un canal de 485 kilomètres, il suffirait de couper les *ampanalanas* ou isthmes qui les séparent. Radama Ier a commencé ce travail, il sera repris un jour ou l'autre. Les marais en seront asséchés, le climat assaini et les bateaux à vapeur porteront le commerce et la civilisation sur toute cette côte dépourvue de ports, presque toujours dangereuse.

Le relevé détaillé de ces lagunes s'imposait, pour ainsi dire, à M. Grandidier. Il l'a fait à la boussole, avec soin, et l'a assuré par 18 observations astronomiques. Ce travail s'étend sur une longueur de 550 kilomètres, de la bouche

de la Soamianina « La belle rivière qui coule doucement », au Matitanana « La main morte ».

Il était tout à cet important travail, quand lui parvint la nouvelle de la déclaration de guerre de 1870. Il lui restait à visiter les lacs Nosy Vé et Sarobakiny et les chéneaux du 19e au 20e parallèle. En vue de hâter son départ pour la France, il monte de suite à Tananarivo. MM. Humblot, Rooke et Liger lui ont heureusement envoyé les renseignements dont il avait besoin pour compléter son tracé.

Sa carte est au 1/500 000e, en deux couleurs. Elle donne, avec une parfaite exactitude, dans tous ses détails, la chaîne lacustre qui s'étend de Tamatave au Matitanana.

La Société de Géographie de Paris l'a publiée, avec une notice de M. Grandidier, dans son bulletin du 1er trimestre de 1886.

M. Grandidier remonte de Mahanoro à Tananarivo à travers des montagnes abruptes, par une route nouvelle.

La position de la capitale des Antimerinas était très incertaine; pourtant il y avait intérêt à la connaître exactement, car c'est de cette ville que rayonnent les itinéraires des explorateurs. En 1869, les observations de M. Grandidier ont été empêchées par le mauvais temps. En 1870, ce savant a été plus heureux. Le lendemain de son arrivée, il a pu observer deux occultations d'étoile par la lune, de sorte qu'il a fixé la latitude par cinq séries de hauteurs circumméridiennes, et la longitude par 35 angles horaires et deux occultations d'étoile par la lune.

Cette observation terminait ses études sur l'Imerina et les Hovas. Il descendit à Andevoranto par la route ordinaire, et se rendit à la Pointe-à-Larrée pour relier ses derniers travaux à ses relevés de 1865.

« Il restait encore beaucoup à faire, dit-il, dans ce pays » si digne d'intérêt à tous les points de vue, mais j'étais » fatigué, les fièvres m'avaient affaibli, et je sentais le » besoin de respirer l'air natal, de revoir la France. Je » quittai Madagascar à la fin d'août 1870, non sans un » vif regret de n'avoir soulevé qu'un coin du voile qui, » depuis si longtemps, cache cette île curieuse aux yeux » des Européens, mais heureux toutefois d'être parvenu, » tant par mes propres observations que par suite de » renseignements discutés avec soin, à pouvoir rectifier » beaucoup d'opinions erronées.

» J'espère que les souvenirs que j'ai laissés chez les » Malgaches rendront les voyages plus faciles aux futurs » explorateurs. Le premier pas est fait, et lorsque ces » peuples superstitieux auront compris que, loin d'avoir » causé le moindre mal, je leur ai plutôt été utile, peut- » être ne poursuivront-ils pas de leurs persécutions inces- » santes les géographes et les naturalistes qui voudraient » étudier ce pays si curieux ».

VII

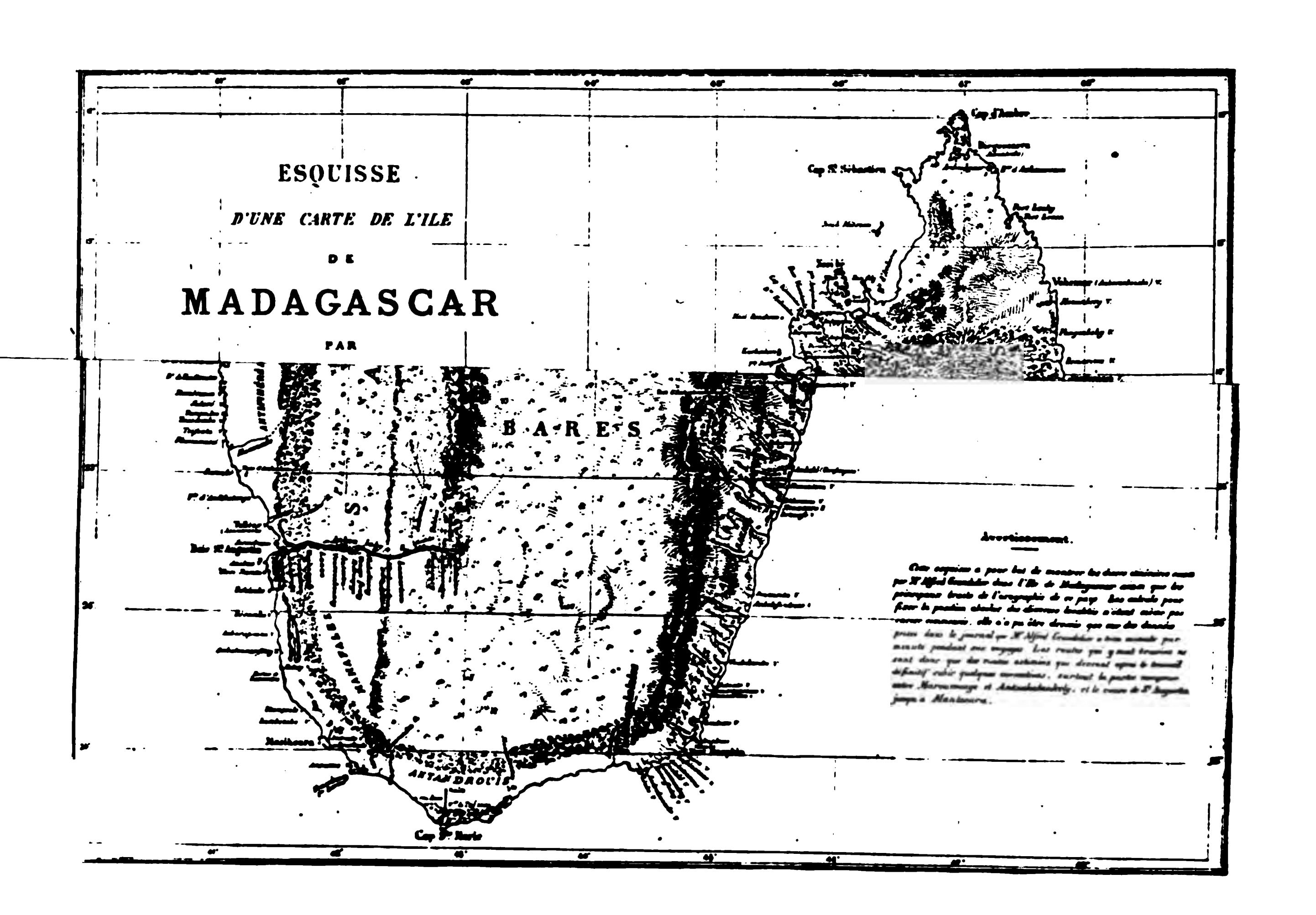
Les travaux de M. Alfred Grandidier. — Esquisse de l'orographie de Madagascar. — Les masses forestières.

M. Alfred Grandidier pouvait être content de son œuvre.

Il avait levé topographiquement ses itinéraires, qui sont de 2 900 kilomètres dans l'intérieur de l'île (qu'il a traversée trois fois de part en part), de 700 sur la côte Est, de 1 350 sur la côte Ouest, soit d'environ 5 000 kilomètres, un huitième du tour du monde, à peu près la distance de Paris à la frontière occidentale de la Mongolie. Il avait pris plus de 1 500 relèvements au théodolite, fixé la latitude de 188 points, dont 185 par des séries de hauteurs circumméridiennes, déterminé la longitude de 24 villes par des distances ou des apozéniths lunaires et de 5 autres par des occultations d'étoiles par la lune. Il avait fait la triangulation de l'Imerina, et dressé pour cette province une première carte détaillée au 1/200 000e [1]; une carte hypsométrique au 1/500 000e, qui a été publiée par la Société de Géographie de Paris, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Il avait aussi dressé, en 1869, la première carte de l'Antsihanaka et celle des environs de Fianarantsoa. Enfin, il a rapporté des collections considérables qu'il a remises au Museum.

Ces immenses travaux lui ont permis, entre autres

1 Elle a été tirée à 100 exemplaires, chez Becquet, en 1881.


ESQUISSE
D'UNE CARTE DE L'ILE
DE
MADAGASCAR
PAR
BARES
Avertissement.

choses, de substituer, pour le relief du sol, une figuration scientifique aux hypothèses plus ou moins aventurées qui avaient cours jusqu'alors.

Il a reconnu l'existence de cinq chaînes de montagnes qui ont sensiblement la même direction du nord-nord-est au sud-sud-ouest.

La première, en partant de l'Ouest, s'étend du 21e au 25e parallèle. Elle est anonyme sur toutes les cartes.

La deuxième, nommée Bemaraha, suit à peu près le méridien 42° 30' Est. Elle commence au 16e et finit au 25e degré de latitude Sud. Etroite au Nord, elle forme avec la première chaîne, à partir du 22e degré, un plateau large de 100 kilomètres.

La troisième, l'Isalo, sur le 43e méridien, est comprise entre 21° et 23° 30 de latitude sud.

La quatrième s'étend de la baie d'Ampasindava au 22e degré de latitude, à l'Est du 43° 30 de longitude. Elle forme un plateau granitique large de 250 kilomètres. Au centre se dresse le massif de l'Ankaratra, point culminant de l'île, haut, par endroits, de 2 500 mètres. Le Tsiafajavona ou « Montagne nuageuse »[1] atteint 2 590 mètres, et même, d'après M. Grandidier, 2 680 mètres[2].

Les hauts pitons de ce massif sont des cônes d'éruption. Leurs laves ont surtout coulé vers le Sud. Elisée Reclus cite une cheire longue de 40 kilomètres; d'autres, en

[1] Littéralement : « Qui n'est jamais dégagé des brouillards ». (A. Grandidier).

[2] Le R. Sibrée dit 2728 mètres.

grand nombre, tigrent de taches noires le rouge éclatant des argiles.

Mullens et Louis Catat ont vu autour du lac Itasy une quarantaine de cratères grands et petits, et ce sont leurs coulées, dit Elisée Reclus, qui, barrant la route aux eaux de la région, formèrent le lac. Plus au sud, la plaine est parsemée de cônes volcaniques. La légende du Bakoubak, que racontent les Bezanozanos, semble indiquer que leurs ancêtres ont assisté à ces conflagrations. Le docteur Louis Catat compare ce plateau aux vagues subitement figées d'un océan furieux. En réalité, ce chaos est le produit de vagues de feu, de tempêtes plutoniques qui, par des efforts séculaires, ont disloqué la croûte solide et formé le relief actuel du sol. C'est maintenant l'une des contrées où la population de Madagascar atteint son maximum de densité ; on n'y fait pas quelques centaines de mètres, dit M. Grandidier, sans rencontrer des villages. De 1878 à 1895, sa température a été de + 6° 5 à + 30° 8.

D'après M. Grandidier, la cinquième chaîne s'étend de Vohemar à Fort-Dauphin. Nous pensons qu'elle a son origine dans le massif d'Ambre, point de départ de la ligne de partage des eaux. Dans cette partie, les volcans sont nombreux; la pointe terminale, le cap d'Ambre, est elle-même un ancien volcan.

La grande chaîne longitudinale n'est pas continue, comme le montrent les anciennes cartes. C'est une succession de cîmes et de plateaux qui rayonnent dans tous les sens. De la baie d'Anton-Gil à Fort-Dauphin, elle est haute de 1 500 mètres à 2 000 mètres, et ponctuée d'une

centaine de cratères éteints. Quand toutes ces bouches d'enfer mugissaient, se couronnaient de panaches de feu, drapaient d'une lave incandescente les flancs de leurs monts et que la mer, bouillonnante, lançait sur la côte des lames furieuses, le spectacle devait être d'une beauté terrifiante; mais il n'y avait personne pour le contempler.

Cette crête divise l'île en deux versants inégaux.

Celui de l'Est a 60 à 80 milles de largeur au Nord, et 30 à 40 au Sud. Celui de l'Ouest mesure de 180 à 240 milles. L'île présente ainsi l'aspect d'un toit dont le plan oriental, formé en gradins titaniques, atteint rapidement la mer des Indes, tandis que le plan occidental, hérissé de monts et coupé dans sa longueur de bourrelets, s'incline en pente douce vers le canal de Moçambique.

La zone située au Sud et à l'Ouest des masses granitiques comprend près de la moitié de la surface de l'ile et appartient aux terrains de formation secondaire.

M. Grandidier a traversé, sur treize ou quatorze points, la zone forestière. Cette zone commence à 18° 30' de latitude sud, à l'Est du 43e méridien, entre le Bemaraha et le massif montagneux du centre. Elle prend d'abord une direction nord-est, puis fait tout le tour de l'île pour se terminer en spirale au cap Saint-André. Au nord du lac Alaotra s'en détache un tronçon qui longe la côte orientale à une distance qui varie de 12 à 40 milles. Dans le Nord, jusqu'à la baie d'Anton-Gil, la forêt est large de 100 kilomètres et plus; dans le reste de son circuit, sa largeur varie entre une dizaine et une vingtaine de milles. Elle n'est qu'un débris de la forêt qui couvrit l'île

entière, mais ce débris est encore immense; exploité avec méthode, il serait une source de richesse.

VIII

Esquisse de la carte de Madagascar. — Autres travaux cartographiques de M. Grandidier.

De retour à Paris, M. Grandidier a dressé une esquisse de la carte de Madagascar à l'échelle de 1/1 850 000. A l'aide de ses observations astronomiques, de ses relevés trigonométriques et à la boussole, il a pu, lui premier, donner l'aspect réel du système montagneux et du systè. forestier, fixer la position de l'embouchure des fleuves, de villes, de villages, de sommets, de lacs.

« Cette esquisse, » dit-il dans un *Avertissement*, « a » pour but de montrer les divers itinéraires suivis par » M. Alfred Grandidier dans l'île de Madagascar, ainsi » que les principaux traits de l'orographie de ce pays. Les » calculs pour fixer la position absolue des diverses loca- » lités n'étant même pas encore commencés, elle n'a pu » être dressée que sur des données prises dans le journal » que M. Alfred Grandidier a tenu minute par minute » pendant ses voyages. Les routes qui y sont tracées ne » sont donc que des routes estimées qui devront, après le » travail définitif, subir quelques corrections, surtout » la partie comprise entre Marouvouaye et Antsahalan- » kely, et le cours du Saint-Augustin jusqu'à Man- » taoura ».

CARTE de Leguével de Lacombe 1840 1	CARTE du P. Roblet 1885 2	CARTE de Laillet et Suberbie 1889 3	CARTE de la Guerre 1894 4	TABLES de A. Grandidier 189 5	SIGNIFICATION DES NOMS INDIGÈNES de la colonne 5 6	ANCIENS NOMS & ANCIENS CARTOGRAPHES d'après les tables de A. Grandidier 7
Bᵉ des Galions.	Bᵉ des Galions.	Bᵉ des Galions.	Bᵉ de Ranofotsy.	Bᵉ de Ranofotsy.	Dont l'eau est blanche.	Ranne-fouche (Fr. Cauche, 1642). — Italie (Flacourt, 1656). — Porto de S.-Lucas (Luiz Mariano, 1613). — Anse aux Galions et Ranoufoutchi (Flacourt, 1656).
Ranoufoutchi vil.	Ranofotsy, vill.	Ranofotsi, vill.	Taly, vill.	Taly, vill.		
»	»	»	C. Aulavac.	Cap. Andavaka.	Où il y a des cavernes.	San Romao (Reinel, 1517). — St-Tusp (P. Desceliers, 1546). — Cap San Roque (Mercator, 1569). — Cap Saint-Sébastien (Gysbert, 1599).
Riv. d'Amboule.	R. Ony.	Riv. Mandrery, r. Ognie, affl.	R. Ony.	R. Ony.	La rivière.	Ongh (Flacourt, 1656). — Ony (Marguin, 1855).
R. d'Andrahoum.	R. Mandreré.	R. Andrahombe.	R. Mandrary.	R. Mandrary.	Qui a un cours régulier.	Mandrerei (Flacourt, 1656). — Mandar (Sonnerat, 1782).
Bᵉ d'Andrahoum.	»	»	»			
Village anonyme d'Andrahoum.	»	»	Village.			
Mandzoulou, vill.	Manjato, vill.	Mandzolo, vill.	Manjato, vill.			
Andracala, vill.	Andrakala, vill.	Andracala, vill.	Andrakala, vill.			
Fangahé, vill.	Fangaka, vill.	Fangué, vill.	Fangaka, vill.			
Firava, vill.	Firava, vill.	Firava, vill.	Firava, vill.			
Matalili, vill.	Matalily, vill.	Matalilihy, vill.	Matalily, vill.			
Afou-vato, vill.	Afouvata, vill.	Afo-vato, vill.	Afo-vato, vill.			
Riv. Mandreré.	R. Manambovo.	R. Mandrera.	R. Manambovo.	R. Manambovo.	Où l'on met des paniers pour prendre les poissons.	Mananbouve (Flacourt, 1656). — Madamvovo (Drury, 1704).



Cette esquisse a servi de prototype à toutes les cartes publiées depuis 1871 en France, en Angleterre, en Allemagne et par les missionnaires de Madagascar. Les auteurs ont utilisé les itinéraires nouveaux, et ces itinéraires n'ont fait que confirmer les idées générales de M. Grandidier.

M. Grandidier a conservé dans ce travail l'ancienne orthographe des noms.

Il était alors assez versé dans la connaissance des dialectes malgaches pour apporter à sa nomenclature de nombreux changements. Il ne l'a pas voulu, pensant que cette révolution dans la cartographie de Madagascar devait faire l'objet d'un travail d'ensemble. Ce travail est fait et parfait; les ministres de la guerre et de la marine en ont prescrit l'application dans leurs bureaux cartographiques.

L'*Esquisse d'une carte de l'île de Madagascar* et le mémoire qui l'accompagne ont été publiés par la Société de Géographie de Paris, dans son bulletin du mois d'août 1871.

Outre l'esquisse, les cartes de l'Imerina et des lagunes dont nous avons déjà parlé, M. A. Grandidier a publié plusieurs cartes d'ensemble pour diverses publications sur Madagascar : la carte orientale du cap d'Ambre à Fort-Dauphin ; la carte des régions orientales entre le 16ᵉ et le 20ᵉ parallèle et le 44ᵉ méridien ; les itinéraires et les profils de ses propres voyages et de ceux de MM. Louis Catat (1889), H. Douliot (1892), Dumaine (1790), Humblot (1881), Foucart (1889), C. Maistre (1889-1890),

L. Catat et C. Maistre (1889-1890), d'Anthouard (1890-1891), Douliot (1891), Besson (1891)[1].

Ces cartes et itinéraires et bien d'autres étaient, croyons-nous, une préparation à la construction de la grande carte d'ensemble qui est à la gravure.

Ces travaux considérables, de conscience, d'une grande sûreté, ne sont que l'accessoire de l'œuvre de M. Grandidier. En effet, prenant un à un les sujets d'étude qu'offre la Grande-Terre, il a donné successivement, avec de magnifiques atlas : *Histoire de la Géographie, — Histoire des Mammifères, — Histoire des Oiseaux, — Histoire des Poissons, — Histoire des Lépidoptères diurnes, — Histoire des Formicides, — Histoire des Hyménoptères, — Histoire des Plantes,* — atlas de l'*Histoire des Coléoptères* et de l'*Histoire des Mollusques.*

Plusieurs autres ouvrages de la même collection sont à l'impression ou en cours de préparation.

L'œuvre complète formera environ 40 volumes grand in-4° raisin. M. Grandidier y travaille depuis 25 ans; il y travaillera toute sa vie. Nous souhaitons de tout cœur, pour lui, pour la science, pour l'honneur de notre pays, qu'il puisse en voir la dernière feuille et la dernière planche.

Parmi les nombreux ouvrages déjà publiés par M. Alfred Grandidier, l'*Histoire de la Géographie de Mada-*

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* 1er trim. de 1893.

gascar [1] sollicite tout particulièrement notre attention.

Il y expose, avec une compétence hors de pair, tout ce qui a été dit, écrit, dessiné sur Madagascar. Elle représente des années de recherches, de calculs, de discussion de pièces. Elle est sur notre table de travail depuis que, sur notre demande, l'auteur a eu la bonté de l'envoyer à la Société normande de Géographie. Elle a été notre plus sûr guide pour l'orthographe, l'identification, la signification des noms et la position des lieux.

IX

L'île de Madagascar est-elle la Menuthias de Ptolémée

Quand l'*Histoire de la Géographie de Madagascar* nous est parvenue, notre étude sur les temps anciens et le moyen âge était imprimée. Sur plusieurs points nos conclusions diffèrent de celles de M. Grandidier. Que faire? Reprendre notre étude, chercher la vérité, la confesser franchement. L'aveu d'une erreur est plus honorable que la plus subtile des discussions. Nous disons donc, comme nos vieux marins normands : à Dieu va!

Selon M. Grandidier, les Anciens n'ont pas connu la côte orientale d'Afrique avant le IIe siècle de l'ère vulgaire.

[1] Imprimée, par autorisation de M. le garde des sceaux, à l'imprimerie nationale en 1885; deuxième tirage, revu et imprimé en 1892. Hachette et Ce éditeurs.

A cette époque, deux marins grecs, Théophile et Diogène, ont doublé le cap des Aromates (Guardafui) et atteri dans un port qu'ils nommèrent Rhapta [1]. Peu après, le pilote Dioscure poussa jusqu'à un cap qu'il nomma Prasum [2].

Marin de Tyr a recueilli ces renseignements et Ptolémée les lui a empruntés.

C'est non loin de ce cap Prasum, dit M. Grandidier, que le célèbre géographe grec Arrien, auteur du *Périple de la mer Erythrée*, place Menuthias. « Cette île, la » seule avec l'archipel voisin des *Pyrolées* que ces » auteurs citent dans cette partie du monde, est-elle celle » que nous appelons aujourd'hui Madagascar? Est-ce au » contraire la Grande Comore, Mafia, Zanzibar, Pemba, » ou même Mogdicho? »

D'après M. Grandidier, les dhaous ou boutres des Anciens étaient semblables à ceux d'aujourd'hui. Ils allaient vent arrière ou grand largue, à la vitesse de 5 à 6 milles par heure pendant le jour et de 3 à 4 pendant la nuit. Ils descendaient le long de la côte orientale en décembre et janvier, avec la mousson du nord, et revenaient d'avril à septembre, avec les vents réguliers du sud-est ou du sud-ouest, faisant ainsi, par an, un seul voyage.

M. Grandidier identifie la marche des Anciens avec celle des Arabes et porte de 900 à 1,000 stades, ou de 90

[1] Ἐμπόριον, τὰ Ῥαπτὰ λεγόμενα. (Ptol. IV. 7).
[2] Πράσον ἄκρον. (Ptol. IV. 7).

à 100 milles marins, la valeur de la navigation quotidienne.

Appliquant cette vitesse à la durée de la navigation, il trouve que la distance du cap des Aromates au cap Rhaptum serait de 2,000 milles, et, en tenant compte de l'orientation de la côte, d'une différence en latitude de 26 à 28 degrés. Le cap Raphtum tomberait ainsi vers le 15° de latitude sud, aux environs de Moçambique, et le cap Prasum entre 19° et 20°, aux environs des bouches du Zambèze ou de Sofala, limite des vents réguliers du nord.

Ptolémée suppose Menuthias à 5 degrés à l'est-nord-est du cap Prasum et estime à deux jours de navigation la distance de Menuthias, soit à Rhapta, soit aux Pyralées. M. Grandidier identifie les Pyralées avec les Comores (identification que nous n'admettons pas, comme nous l'exposerons plus loin). Dans cette hypothèse il trouve qu'un point de la côte de Madagascar se trouve à égale distance de Moçambique et des Comores, ce qui est vrai, et il conclut de cette similitude que Madagascar est la Menuthias de Ptolémée.

Le raisonnement de M. Grandidier est solide, fortement étayé. Cependant l'étude attentive que nous avons faite du *Périple de la mer Erythrée* nous porte à une conclusion différente.

Arrien place par 12° de latitude nord le cap des Aromates (Guardafui), que Ptolémée avait supposé à 6 degrés trop au sud, et il évalue à 500 stades olympiques, près de 50 milles marins, la journée de navigation.

Le dernier port du continent de Barbarie, vers le levant, dit-il, est au promontoire escarpé des Aromates. La station des navires, exposée aux vents du nord, est, par certains temps, agitée, périlleuse. Mais la tempête s'annonce par un signe particulier : les eaux de fond se troublent et la mer change de couleur. Les marins, ainsi avertis, se mettent en sûreté près d'un grand promontoire nommé Tabis.

Arrien compte de Tabis à Opone (Ras Hafoûn), 400 stades; d'Opone à Serapion (Mogdicho), 12 jours de navigation; de Serapion aux Pyralées, 7 jours; des Pyralées à Menuthias, 4 jours; de Menuthias à Rhapta, 2 jours. Il compte ainsi, de Tabis à Rhapta, 400 stades et 25 jours de navigation, soit 13,300 stades ou 22 degrés. Si l'on en déduit 3 dégrés pour l'orientation de la côte, il restera une différence en latitude de 19 degrés, et le cap Rhaptum tombera sur le 7e parallèle sud, aux invirons de Dar-es-Salam.

Arrien dit que, dès la pointe d'Opone, la côte s'infléchit vers le *libs* (vent du sud-ouest, l'*africus*) [1], et poursuit ainsi : « La première station du pays d'Azania est » Serapion; on trouve ensuite Niconis, puis plusieurs » fleuves, puis plusieurs autres stations. Il y a une course

[1] Nous appelons l'attention sur cette expression : *libs* désigne ici le côté d'où souffle le vent *africus* et la direction dans laquelle il souffle. Il dit que la côte s'infléchit à *libs* pour dire qu'elle s'infléchit au sud-ouest.

Cette expression se retrouvera plus loin et avec la même signification.

» totale de sept jours entre Serapion et les îles Pyralées » et ce qu'on appelle le canal [1]. »

De Serapion aux Pyralées, le pilote longe la côte, puisqu'il la décrit, et la distance qu'il donne (sept jours de navigation ou 3,500 stades) est juste la distance de Mogdicho aux îles de Patta, Manda, Lamou.

Ce petit archipel est-il assimilable aux Pyralées? Oui. Πυραλάος se forme de πυρὰ « feux qu'on allume pour signaux » et de λᾶο; « pierre, rocher ». Il semble donc signifier que les indigènes signalaient leurs îles aux marins par des feux allumés sur des rochers [2].

Les Pyralées sont sur ce qu'on appelle « le canal » διώρυχος. Διώρυξ signifie fosse, canal, souterrain, c'est-à-dire coupure faite de main d'homme ou de peu d'importance. Le bosphore étroit, tortueux, inégal qui sépare la terre d'Afrique des îles de Patta, Manda, Lamou répond à cette définition; il ne paraît pas possible, au contraire, d'appliquer le nom Διώρυξ au bras de mer que nous nommons canal de Moçambique.

La description et la position des pyralées s'appliquent

[1] Πρῶτον μὲν ὁ λεγόμενος Σαραπίωνος, εἶθ' ὁ Νίκωνος, μεθ' ὃν ποταμοὶ πλείονες καὶ ἄλλοι συνεχεῖς ὅρμοι, διηρημένοι κατα σταθμοὺς δρόμους ἡμερησίους (πλείονας), τοὺς πάντας ἑπτά, μέχρι Πυραλάων νήσων καὶ τῆς λεγουμένης διώρυχος, ἀρ' ἧς μικρὸν ἐπάνω του λιβὸς μετὰ δύο δρόμους νυχθημέρους παρ' αὐτὴν τὴν δύσιν είτενηδιωμ Μενουθιὰς ἀπαντᾶ νῆσος ἀπὸ σταδίων τῆς γῆς ὡσεὶ τριακοσίων

(Anonimy (Arriani, ut fertur) Periplus maris Erythræi, § 15).

[2] M. Alfred Grandidier voit dans Πυραλάων νήσων, qu'il propose d'écrire Πυρολάων νήσων, le sens d'iles volcaniques. La formation du mot ne parait pas susceptible de cette interprétation.

de tout point au petit archipel de Patta et ne sauraient s'appliquer aux Comores. En effet, de Serapion (Mogdicho) à l'une des Comores, la navigation n'est pas sur *libs* mais sur *notos* (vent du sud) et la distance est de 11 jours, non de 7.

Arrien dit ensuite : « De là, un peu au-dessus du vent » du sud-ouest, après un trajet de deux jours et de deux » nuits, vers le couchant (hiémal ou estival) se rencontre » l'île Menuthias, distante de terre d'environ 300 stades ».

Dans ce passage, il y a le mot *ειτεvηδιωμ* qui n'est pas grec et ne se peut traduire. Pourtant, placé immédiatement après *δύσιν* (couchant), à la fin de la phrase, il ne peut que signifier « hiémal » ou « estival ».

Le pilote est poussé par la mousson du nord, le long de la côte; il continue à prendre le *libs*, non comme vent, mais comme direction intermédiaire entre les points cardinaux sud et ouest. Il s'en suit donc qu'il navigue dans le même rhumb que d'Opone aux Pyralées, c'est-à-dire au sud-ouest. En ajoutant *τὴν δύσιν ειτενη,διωμ* (vers le couchant d'hiver ou d'été), il ne fait que préciser son indication.

C'est évidemment dans cette direction qu'il faut chercher Menuthias.

Or, à deux jours et deux nuits de navigation, soit à environ 2,000 stades, se trouve Zanzibar. Mais il y a une autre condition à remplir : Menuthias est à 300 stades de la côte. Eh bien! cette largeur est précisément celle du canal de Zanzibar, tandis que la moindre distance entre

l'île de Madagascar et le continent africain est de 450 kilomètres, environ 2 300 stades.

« A deux jours de navigation de cette île », dit encore Arrien, « se trouve le dernier port du continent d'Azania. » Il est appelé *Rhapta* parce qu'on y fabrique de ces bateaux cousus dont nous avons parlé[1] ».

Le Dar-es-Salam, où nous supposons le cap Rhaptum, est à deux jours de navigation de la pointe septentrionale de Zanzibar.

Il résulte donc des indications itinéraires que Zanzibar doit être identifiée avec la Menuthias de Ptolémée.

Autre question : la description de Menuthias répond-elle à celle de Zanzibar ?

Arrien décrit ainsi Menuthias : « C'est une terre basse, » couverte d'arbres; il y a des fleuves, des oiseaux d'es- » pèces diverses et des tortues de montagne. En fait de » bêtes féroces, il n'y a que des crocodiles, et ils ne font » de mal à personne. Il y a des bateaux cousus et d'autres » d'une seule pièce de bois qui servent pour la pêche et » la capture des tortues, que l'on chasse aussi, dans cette » île, d'une manière particulière : en plaçant près du » rivage, à l'entrée des grottes sous-marines, des cor- » beilles d'osier au lieu de filets[2] ».

M. Grandidier dit que cette description convient parfaitement aux côtes Ouest et Nord-Ouest de Madagascar.

[1] Arriani, *op. cit.*, § 16.
[2] Arriani, *op. cit.*, § 15.

C'est exact, sauf en ce qui concerne le caractère inoffensif des crocodiles.

Il convient toutefois de remarquer que les côtes de Zanzibar sont également basses, boisées, coupées de rivières [1]; qu'il y a eu probablement des crocodiles et des tortues de terre, mais que, cette île étant peuplée depuis des siècles, ces amphibies ont dû disparaître.

Les cours d'eau de Zanzibar sont peu importants et ceux de Madagascar considérables. Cette particularité n'est pas décisive. Le texte porte ποταμοὶ et les Grecs n'ont que le seul vocable ποταμός pour exprimer l'idée de fleuve ou de rivière. Il semble même que si l'auteur avait voulu désigner les grands fleuves de Madagascar, le mot ποταμοὶ serait accompagné d'un adjectif ou d'un superlatif.

En ce qui concerne les bateaux cousus, on en fabriquait à Rhapta et l'on pouvait en avoir aussi bien à Zanzibar qu'à Madagascar [2].

[1] Elisée Reclus, *Nouv. géogr. univers.*, t. XIII, pp. 754, 755.

[2] Augustin Beaulieu a vu, en 1620, à la Grande Comore, de ces navires cousus. Il les décrit ainsi : « Les navires arabes qu'ils appellent *Pangayes* sont bastis d'une estrange façon; les planches n'estans cloüées ne calfadées commes celles de nos nauires, mais cousues les vnes aux autres auec du fil, fait d'escorce de cocos, et gondrannées ou poissées par dessus la cousture, aussi font-ils beaucoup d'eau, et il y a continuellement 5. à 6. personnes à vuider l'eau, et faut qu'ils prennent bien leurs saisons pour nauiger, ayant touiours vent derrière; car ils ne pourroient prester le costé au vent, s'il suruenoit quelque peu : ils ne sont tillaquez, et peuuent porter 50. à 60 tonneaux. »

(*Mémoires dv voyage aux Indes Orientales dv general Beavliev,*

Comme nous l'avons dit plus haut, M. Alfred Grandidier estime que les navires des anciens Grecs étaient semblables aux dhaous ou boutres des Arabes modernes, et que Grecs et Arabes naviguaient dans les mêmes conditions, avec la même vitesse de 90 à 100 milles par jour.

Que les Arabes fassent 100 milles par jour, cela n'a rien d'excessif. Ils naissent, vivent et meurent sur cette mer, ils la pratiquent et l'observent depuis des générations; depuis des siècles elle leur a livré ses secrets. De l'état du ciel, de la couleur et du mouvement des eaux, du vol des oiseaux, ils présagent avec certitude les troubles prochains de l'atmosphère et de la mer. Ils connaissent toutes les criques, les anses, les îles, tous les rocs, bancs, récifs, bas-fonds. Sachant toujours où ils sont, ils peuvent, avec confiance, prendre la haute mer, profiter des vents et des courants, naviguer à pleines voiles.

Il n'en allait pas de même pour les Grecs. Le ciel, la terre, la mer étaient nouveaux pour eux. A la moindre alarme, il leur fallait chercher un abri, où d'ailleurs ils attendaient, sans souci du temps perdu, le moment de remettre à flot. Il leur fallait aussi toucher à chacun de leurs comptoirs. Ils étaient donc dans la nécessité de rester toujours en vue des côtes, de naviguer avec prudence, lentement. Il suffit de rapprocher des cartes l'iti-

dressés par luy-mesme, p. 27, Apud, *Relations de divers voyages cvrieux qvi n'ont point esté pvbliées*, 2e partie, Paris, Sébastien Mabre-Cromoisy, MDCLXVI).

néraire d'Arrien pour se convaincre que leur navigation quotidienne ne dépassait pas 500 stades ou 50 milles.

La carte même de Ptolémée donne la preuve que ce grand géographe n'a pas connu Madagascar.

Si le pilote Dioscure avait navigué jusqu'à 20° de latitude sud, il aurait vu que la côte d'Afrique se prolonge au midi, indéfiniment.

Si les pilotes Théophile et Diogène avaient atteint le 15e degré, à Moçambique, pour aller de là au cap Saint-André ou à la baie de Narendry, ils auraient remarqué que la côte de Madagascar se prolonge au sud, à perte de vue.

On ne s'expliquerait pas, en admettant ces voyages, que juste au cap Prasum, point supposé d'atterrissement de Dioscure, Ptolémée ait dévié à l'Est la côte d'Afrique, pour la réunir aux terres de l'Extrême-Orient, par un continent imaginaire, *Terra meridionalis incognita*, qui fait de la mer des Indes une méditerranée, *Mare Indicum amplectens a Praso promontorio ad Castigaram.*

On ne s'expliquerait pas davantage l'incorporation, dans cette terre méridionale imaginaire, de la moitié de l'île de Madagascar.

Ptolémée a été mal renseigné; sa Menuthias répond à notre Zanzibar; les Grecs n'ont pas connu Madagascar : telle est notre conclusion.

X

L'île Kanbalou de Maçoudi. — L'île Cherboua d'Edrisi. — L'île Malichu de Haldingham. — L'île Madeigascar de Marco Polo.

Dans son étude sur la cartographie du moyen âge, M. Grandidier s'arrête à plusieurs problèmes dont la solution est fort importante.

De temps immémorial on admet de confiance que la *Kanbalou* de Maçoudi, la *Cherboua* d'Edrisi, la *Malichu* de Haldingham, la Madeigascar de Marco Polo désignent Madagascar. Qu'en est-il?

Reinaud, Dulaurier, Malte-Brun, Gevrey, Pauthier ont dit : la Kanbalou des Arabes est notre Madagascar. Peut-être! répondent Jules Codine et les traducteurs des *Prairies d'or*. Non! assure M. Grandidier.

Ayant suivi les premiers auteurs avec trop de confiance, force nous est de reprendre la question.

D'après Maçoudi [1], Kanbalou est située à environ 500 parasanges de la ville d'Oman. C'est une île bien cultivée, baignée par la mer de Zendj, habitée par des Musulmans qui parlent le langage des Zendij idolâtres.

Pour y aller, les pilotes de l'Oman traversent un canal ou détroit long de 500 milles et large de 100, qui est formé par la mer des Indes et désigné par eux sous le nom

[1] Maçoudi, *Les Prairies d'or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille; Paris, imprim. Imp., 1861, t. I, pp. 205, 231-233, t. III, pp. 7.

de mer de Berberi et de pays de Djafouna. Le terme de la course des pilotes de l'Oman est l'île de Kanbalou et le pays de Sofala et des Wakwaks, qui est situé sur les confins du Zanguebar, au fond de ce bras de mer, « à 700 parasanges » du canal dérivé du Nil (le Zambèze que les Arabes prenaient pour un effluent du Nil).

« Ma dernière traversée de l'ile Kanbalou à l'Oman », dit encore Maçoudi, « remonte à l'année 304 » (916 de J.-C.).

Kanbalou étant située dans le canal de Berberie, notre canal de Moçambique, à environ 500 parasanges de la ville d'Oman, aujourd'hui Sohar, il suffira, pour trouver sa situation approchée, de déterminer la valeur de ces 500 parasanges.

Maçoudi faisait usage de la parasange sindienne de 8 milles [1], par conséquent du mille sindien de 90 au degré [2]. Les 500 parasanges valent donc 2 640 milles géographiques.

2 640 milles mesurés de Sohar tombent à 90 milles au sud de Mayotte, soit, en tenant compte des détours de la navigation sur l'une des Comores, Mayotte ou Anjouan. Ces îles sont baignées par la mer de Zendj. Au x[e] siècle elles étaient fréquentés par les Arabes et les Persans du Chiraz qui trafiquaient à Mogdicho et à Kiloa. Leur sol, composé en partie de lave réduite en poudre, est très fertile et bien cultivé. Les grands arbres y prospèrent. On y parle le souaheli de Zanzibar.

[1] Maçoudi, *op. cit.*, t. I, pp. 178, 374, 378.
[2] J. Lelewel, *op. cit.*, t. I, p. 101.

Elles répondent, par leur situation, par la nature de leur sol, par leurs habitants, à la Kanbalou de Maçoudi : Kanbalou est donc, comme le veut M. Grandider, Mayotte ou Anjouan, sûrement l'une des Comores.

Ceux qui ont identifié Kanbalou avec Madagascar avaient aussi leurs raisons. Notre vieil ami, M. Jules Codine, les a très bien résumées. Il a ainsi aidé à nous induire en erreur. Nous allons examiner ses arguments.

« La distance de 500 parasanges, dit-il, n'est pas certaine et doit varier selon le système des milles que l'on choisirait ».

C'est une erreur. L'auteur arabe dit formellement, par trois fois, qu'il fait usage de la parasange sindienne de 8 milles. S'il se sert de la parasange sindienne, il se sert du mille sindien, qui est de 90 au degré. On possède donc les éléments nécessaires pour convertir en milles géographiques la distance que Maçoudi exprime en parasanges.

« Enfin, ajoute M. Codine, si on considère que Massoudi ne parle que d'une seule île parmi toutes celles de l'Afrique et qu'il dit : « la mer de Zendj baigne l'île de Cambalou », manière de s'exprimer qui indique que l'île Cambalou n'est pas une île ordinaire, et si l'on ajoute que « le terme des courses des Arabes sur la mer de » Zendj, est l'île Cambalou et le pays de Sofala et des » Vacs-Vacs », ce pourrait être Madagascar [1] ».

Cela pourrait être, mais ces deux vers que chantaient

[1] JULES CODINE, *Mémoire géographique sur la mer des Indes;* Paris, Challamel, 1868, p. 59.

les marins dans leurs traversées du canal de Berberi disent que cela n'est pas :

> Berbera et Djafouna, que vos vagues sont folles !
> Djafouna et Berbera, voilà leurs vagues !

Berbera est la côte d'Afrique; Djafouna est la côte opposée, Madagascar. Madagascar ne peut être à la fois l'île Djafouna et l'île Canbalou.

D'après Maçoudi, la course des pilotes de l'Oman est Kanbalou et le pays de Sofala et des Wakwaks, qui est à 700 parasanges du canal dérivé du Nil.

Ces 700 parasanges valent 62 degrés; 62 degrés, comptés du delta du Zambèse, placent juste sous le pôle le pays de Sofala et des Wakwaks.

Il y a dans ce pays, dit notre auteur, beaucoup d'éléphants; les habitants n'en font rien et les tuent pour leurs défenses. Les pilotes de l'Oman viennent chercher ces défenses pour les vendre en Chine et aux Indes [1]. Maçoudi n'a pas inventé ces détails; il n'a jamais supposé, selon toute apparence, que les marins de l'Oman allaient prendre, sur place, des défenses d'éléphants tués sur la calotte polaire. Il y a donc erreur dans la distance indiquée. Nous pensons qu'il faut lire 70 parasanges au lieu de 700. La valeur de 70 parasanges étant de 6 degrés, le pays des Wakwaks serait au cap Corrientes, qui marque le fond du canal de Berberi et la limite de la Mousson du Nord.

[1] Maçoudi, *op. cit.*, t. III, p. 7, 8.

Dans leurs voyages au pays des Wakwaks, les Arabes, ou de leur plein gré, ou poussés par les vents du sud-ouest, ont navigué en vue du Djafouna et trafiqué sur ses côtes. En tout cas, ils l'ont connu puisqu'ils en parlent.

Nous pensons donc, avec M. Grandidier, que Kanbalou est l'une des Comores et que Djafouna est Madagascar.

Passant à Edrisi et à la carte rogérienne, M. Grandidier constate que les Arabes avaient, sur la mer des Indes, des idées très confuses sur la position relative et les dimensions des terres. Grâce à sa connaissance de la langue arabe, il a pu restituer les noms défigurés par les copistes et saisir, dans les descriptions, les détails qui caractérisent chaque pays. Il distingue ainsi nettement, sur la carte rogérienne, les Comores, plusieurs groupes d'îles de la mer des Indes, et, sous le nom de *Cherboua* ou de *Cherbezat*, la grande île de Madagascar.

La mappe d'Edrisy a servi de prototype à toutes celles du moyen âge. Les géographes arabes et latins lui ont fait subir « des modifications malheureuses », en ont aggravé les fautes. Les îles et les continents sont placés à peu près au hazard sur leurs cartes; si grande est la confusion, qu'une île comme Madagascar ne s'y trouve que très difficilement.

Cette île figure sur la mappe de Richard de Haldingham, de 1314, sous le nom de *Malichu*. Sa position

étant déterminée par sa distance d'un cap Drepanum, nous avons cherché auquel des trois caps de ce nom cités par Strabon se référait le cartographe anglais; nous avons trouvé que Malichu correspondait à Zanzibar.

M. Grandidier identifie le *Drepanum promontorium* avec le cap Comorin et *Malicu insula* avec Madagascar.

Le nom de Drepanum n'est appliqué au cap Comorin sur aucune des cartes de Strabon, de Ptolémée ou des petits géographes grecs. Cependant, ce n'était pas sans preuve que M. Grandidier avait fait cette assimilation. Haldingham a beaucoup emprunté à Pline et à Solin et ces auteurs donnent, en effet, la solution du problème. Pline (VI, XXXIV) et Solin (LVII) disent, d'après Juba, que le cap des Indes était nommé *Lepteacra* ou *Lepten Acra* et *Drepanum*. Armé de ce renseignement, Haldingham a porté sur sa mappe un *Drepanum promontorium*, mais au lieu de le placer au cap Comorin, il l'a marqué sur le bord oriental du golfe du Bengale, à deux mille kilomètres trop à l'Est. En cet endroit surtout, la défiguration de la carte est tellement monstrueuse, qu'un déplacement de 2 000 kilomètres peut n'être pas remarqué.

Les deux auteurs latins et Haldingham, qui les suit, plus mal que bien, évaluent à 1 500 000 pas la distance de Drepanum à Malichu. 1 500 000 pas valent 2 206 kilomètres. La distance entre le cap Comorin et Madagascar est de 3 500. Grande est la différence. Il n'est pas douteux cependant que le cartographe anglais, comme le pense M. Grandidier, a voulu représenter le cap Como-

rin par le *Drepanum promontorium* et l'île de Madagascar par *Malicu insula*.

Nous avons identifié avec notre Madagascar la Madeigascar de Marco Polo, l'illustre voyageur vénitien du XIII[e] siècle ; c'est encore une erreur.

Nous avons dit que les léopards, ours, lions, éléphants, chameaux ne se trouvent pas à Madagascar; que l'*Æpyornis* volatile énorme, brévipenne et herbivore, ne pouvait ni enlever, ni manger des éléphants, ni être confondu avec l'oiseau Rokh.

M. Grandidier observe en outre que les habitants de Mogdicho font un grand commerce et mangent toute l'année de la viande de chameau.

Il fait sortir du royaume des rêves, où nous l'avions laissé, l'oiseau Rokh, effroi des marins de l'Orient, et montre que c'est un symbole des trombes, cyclones et typhons qui se produisent fréquemment dans la mer des Indes. En effet, les Orientaux voyaient dans ces phénomènes un oiseau effroyablement fort qui se faisait un jeu d'enlever les navires et de les briser. De même nos ancêtres Aryas voyaient des divinités bienfaisantes dans les vents qui leur amenaient les gros nuages chargés de pluie.

De ces faits et d'autres encore, M. Grandidier infère que Marco Polo a décrit Mogdicho sous le nom de Madagascar.

L'ancien voyageur dit pourtant expressément que

« Madeigascar est une ysle ». Mais il ajoute qu'elle « est longe de Scotra entor mille milles ».

A quel pays se rapporte la distance de 1 000 milles environ qu'il suppose entre Sokotora et Madagascar? Ses informateurs étaient arabes et appliquaient le mille arabe de 75 au degré ou de 1 487 mètres. Les 1 000 valent donc 1 487 kilomètres, soit moitié de la distance de Sokotora à Madagascar.

D'un autre côté, Mogdicho, dont la description répond à celle qu'il fait de Madagascar, est à 1 440 kilomètres de Sokotora. Les navires font plus long chemin et l'on peut admettre sans peine une différence en plus de 47 kilomètres.

Après Madagascar, Marco Polo décrit l'île de *Canghibar* qui « est une isle mout grandisme e noble ». La description qu'il en fait répond bien à Zanzibar.

Nous pourrions donc identifier Madeigascar avec Mogdicho; mais Marco Polo dit que « Madeigascar est une ysle » et qu'elle « gire environ quatre mille milles ».

Le circuit de 4 000 milles est supérieur d'environ un sixième à celui de l'île de Madagascar. Il n'y a pas lieu toutefois de s'arrêter à cette différence, car la question est de savoir si « Madeigascar » est île ou terre continentale.

M. Alfred Grandidier dit : les Arabes désignent par le mot *djezîret* une île, une péninsule ou une région. Marco Polo pouvait arriver à plus de précision, les mots ne lui manquent pas pour désigner une terre continen-

tale [1]. Par contre, il donne le nom *isle* ou *ysle* à des terres continentales. Plusieurs fois on trouve cette expression : « isle de l'Indie ». Marco Polo appelait donc indifféremment « Isles » les terres insulaires et les terres continentales.

Puisque la distance de Sokotora à Madeigascar tombe sur Mogdicho ; puisque la description de Madeigascar répond à Mogdicho et nullement à Madagascar ; puisqu'il s'est contenté de traduire le *djeziret* de son pilote arabe et que lui-même appliquait indifféremment, aux îles et aux continents, le vocable « ysle » ; puisqu'il serait absurde de lui faire placer Zanzibar au sud de Madagascar et de faire manger du chameau, toute l'année, à des gens qui n'en possèdent pas : nous reconnaissons avec M. Grandidier que Marco Polo n'a pas eu connaissance de Madagascar et qu'il a donné ce nom à Mogdicho.

XI

Géographes modernes. — Travaux de M. Grandidier.

M. Grandidier traite magistralement la géographie moderne. Aucun monument relatif à Madagascar ne lui est inconnu. Il les a étudiés, comparés, critiqués ; il en a saisi l'esprit et compris la lente évolution.

[1] On trouve dans la relation écrite sous sa dictée par Rusticien de Pise : *contrée*, *provence*, *porvence*, *roiame*, *enpire*, *emperio*, *fraterre* (terre ferme), *rame*, *reingne*, *roingne* (royaume).

Dans sa revue des globes, mappemondes et cartes, il fait aux Normands une assez belle part. Selon lui, la grande et belle mappe dite de Henri II, sur laquelle Madagascar est tracée d'une façon si remarquable pour l'époque, est l'œuvre de Pierre Desceliers, le bon curé-cosmographe d'Arques-la-Bataille. Trois géographes se sont particulièrement distingués dans le tracé des contours de l'île : Pedro Reinel, dans sa carte dressée à Séville en 1517; d'Après de Mannevillette, du Havre, qui dressa, en 1776, la première carte basée sur des relevés sérieux; le capitaine Owen, de la marine britannique, qui rectifia, en 1825, les erreurs de Mannevillette et donna une carte dont l'ensemble est exact.

De l'ensemble des monuments passés en revue par M. Grandidier, il résulte que le relevé des côtes de Madagascar est l'œuvre presque exclusive des français Mannevillette et Guillain et de l'anglais Owen.

Chose étonnante, nous n'avons pas encore la position exacte de Madagascar. Les différences de longitude sont de quelques minutes, de quelques secondes, mais ce n'est pas l'exactitude absolue. Chaque année apporte des modifications dans la position de l'île par rapport au méridien initial de Paris, et il en sera ainsi tant qu'un câble électrique ne permettra pas de fixer, avec une certitude absolue, les coordonnées des stations fondamentales. On connaît cependant la position exacte d'un grand nombre de points déterminée soit par la méthode chronométrique, soit par l'occultation d'étoiles par la lune.

Après avoir examiné l'œuvre des ancêtres, M. Grandi-

dier entre dans l'examen technique de ses propres travaux.

Il a fait pour l'intérieur de l'île ce que Mannevillette, Owen et Guillain ont fait pour les côtes. Après ses travaux personnels, qui sont immenses, comme nous l'avons vu, il a usé de son expérience et de sa situation pour faire continuer les études. Longtemps encore, toujours peut-être, on fera des rectifications de détail, mais le canevas est fait, parfait, Madagascar est *terra cognita*.

Des tableaux dressés par M. Grandidier donnent l'état d'avancement de la carte.

Dans le premier on a pour les côtes : le nom des villages, fleuves, caps, golfes, îles avec leur latitude et leur longitude approchées, le nom des premiers découvreurs, les dénominations successives des lieux, de nombreux renseignements historiques et géographiques, la signification littérale des noms malgaches.

Le deuxième tableau comprend les mêmes renseignements pour l'intérieur de l'île.

D'autres tableaux donnent la liste des marins, des naturalistes et des voyageurs qui ont contribué aux progrès de nos connaissances sur Madagascar, 115 itinéraires, la liste des monuments géographiques consultés qui sont au nombre de 313 pour les cartes d'ensemble, de 519 pour les cartes régionales et locales, de 17 plans de villes, de 83 cartes spéciales, de 165 vues panoramiques.

Outre cette masse de renseignements qui constituent les éléments fondamentaux de la construction de la carte, M. Grandidier établit la nomenclature hova. Quoi qu'il

advienne, cette nomenclature est destinée à prévaloir, parce que le dialecte hova est écrit et deviendra forcément la langue de toute la population malgache.





DOUZIÈME PARTIE

CARTES DE 1871 A 1891

I

Cartes diverses.



E 1871 à 1891, il a été publié 53 cartes de Madagascar.

39 sont à l'échelle de 1/26 500 000 à 1/4 300 000. Elles ont pour prototype l'esquisse de M. Grandidier. Les unes se trouvent sur des cartes d'Afrique, les autres accompagnent des ouvrages d'histoire ou de géographie. Elles sont peu intéressantes au point de vue des progrès de la cartographie.

14 sont à l'échelle de 1/4 000 000 à 1/760 000. Elles ont pour point de départ l'esquisse et reproduisent les travaux des explorateurs.

AUTEURS	DATE	ECHELLE	DIMENSIONS	PROVENANCE	OBSERVATIONS
Johnson (W.)......	1877	$\frac{1}{2\,200\,000^{e}}$	$0^{m}\,46 \times 0^{m}\,74$	Sarin-taniny Madagaskara.	1re édition. — lithographiée et publiée à Antananarivo.
Mullens...........	1879	$\frac{1}{760\,000^{e}}$	$1^{m}\,10 \times 2^{m}\,16$	Grande carte de Madagascar.	»
Amirauté anglaise...	1882	$\frac{1}{3\,700\,000^{e}}$	$0^{m}\,65 \times 1^{m}\,00$	Africa East Coast from Delagoa Bay to cape Guardafuy.	Carte marine.
Johnson (W.)......	1882	$\frac{1}{2\,200\,000^{e}}$	$0^{m}\,46 \times 0^{m}\,74$	Sarin-tanity Madagaskara.	2e édit. (avec les itinér. des princip. voyageurs). Lithographiée à Antananarivo
Lanaud............	1883	$\frac{1}{1\,850\,000^{e}}$	$0^{m}\,61 \times 0^{m}\,95$	Carte particulière de Madag.	D'après Grandidier. Lithographiée à St-Denis (île de la Réunion).
Andriveau-Goujon..	1884	$\frac{1}{3\,000\,000^{e}}$	$0^{m}\,40 \times 0^{m}\,53$	—	D'après Grandidier.
Oliver (Capt).......	1886	$\frac{1}{2\,661\,120^{e}}$	$0^{m}\,47 \times 0^{m}\,60$	Madagascar.	Reprod. dans le *London Atlas of Univ. Géography d'Edw. Stanford*.
Johnson (W.)......	1887	$\frac{1}{1\,700\,000^{e}}$	$0^{m}\,52 \times 0^{m}\,96$	Sarin-taniny Madagaskara.	3e édit. Lithog. et publiée à Antananarivo.
Caspari............	1890	$\frac{1}{3\,555\,000^{e}}$	$0^{m}\,63 \times 0^{m}\,92$	Carte marine franç., n° 4386.	Publiée par l'amirauté française
Johnson (W.)......	1890	$\frac{1}{2\,750\,000^{e}}$	$0^{m}\,30 \times 0^{m}\,51$	Sarin-taniny Madagaskara.	Carte publiée à Antananarivo.

Il n'est pas nécessaire de les étudier toutes pour se faire une idée de la progression de nos connaissances. Nous en retiendrons seulement 4 ; pour les 10 autres, nous nous en tenons à l'extrait ci-contre des tableaux de M. Alfred Grandidier.

Les 4 cartes que nous nous proposons d'étudier sont celles de Hausermann (1884), du commandant de Lannoy de Bissy (1885), du P. Roblet (1885), de Laillet et Suberbie (1889).

II

Carte d'Hausermann. — 1884

Cette carte, au 1/4 000 000e, a pour titre : *Madagascar dressée d'après les documents du R. P. de la Vaissière et de M. A. Grandidier, par Hausermann. — 1884.*

Elle a pour prototype l'esquisse de 1871. Les noms n'y sont pas beaucoup plus nombreux que sur l'esquisse, mais l'orthographe phonétique y est remplacée par l'orthographe antimerina.

Les montagnes sont figurées en bistre. Le plateau central est prolongé jusqu'au 24e parallèle, à 2 degrés plus au sud que sur l'esquisse. La grande chaîne orientale est taillée en gradins et ponctuée d'anciens cratères. Le plateau central est aussi parsemé de petits cônes volcaniques. Ces détails complètent heureusement l'image et donnent l'explication du relief du sol. Le plateau de

l'Imerina prend figure ; le massif de l'Ankaratra et le cordon de cratères qui a déterminé la formation du lac Itasy sont représentés aussi bien que le permet l'échelle de la carte. M. Grandidier ayant publié, en 1883, sa carte hypsométrique de l'Imerina, une représentation approximative n'aurait pas eu d'excuse.

Hausermann place, au droit de Nosy Bé, un petit lac Sirangina qui ne figure pas sur les cartes subséquentes.

Les cours d'eau, sauf l'Onilahy et les rivières du sud, sont à traits pleins. Le Betsiboka et l'Ikopa, figurés conjecturalement sur l'esquisse, sont tracés avec les détails que comporte l'échelle de la carte. La couronne forestière est omise.

Cette carte est bien dessinée, bien écrite et traduit fidèlement l'esquisse.

III

Carte du ministère de la guerre. — 1885

En 1885, le ministère de la guerre a publié *Madagascar et l'île de la Réunion (assemblage des feuilles 47 (Nosy-Bé), 51 (Quilimané), 52 (Antananarivo), 56 (Tullear), 57 (Ambahy) de la carte d'Afrique au 1/2 000 000).*

Elle est signée de M. le commandant de Lannoy de Bissy, chef de bataillon du génie.

Elle contient des agrandissements de Hellville, chef-lieu de Nosy-Bé, de Tamatave au 1/60 000, de la baie de

Bombétoke au 1/150 000, de l'île de la Réunion au 1/260 000.

Les cours d'eau, les contours et les écritures sont en noir, le relief du sol en grisaille, les forêts en vert.

L'altimétrie se réduit à quelques chiffres.

L'orographie est d'un aspect peu agréable, parfois confuse.

Le massif d'Ambre est inexactement figuré. La grande chaîne orientale, au contraire, se présente bien, ainsi que le massif de l'Ankaratra.

Entre le Mangoka et l'Onilahy, à l'Est des monts Bemaraha, M. de Lannoy représente, d'après l'itinéraire de Richardson de 1875, le plateau montagneux signalé par M. Grandidier. Le P. Roblet et M. Suberbie le représentent aussi, mais moins accentué.

M. de Lannoy ne figure pas les volcans qui ont si profondément modifié le relief d'une bonne partie de l'île.

Il a indiqué les itinéraires de plusieurs explorateurs, et ces itinéraires lui ont permis de préciser l'altitude ou la position de bon nombre de points.

La zone sylvestre reproduit à peu près le tracé de l'esquisse.

Quelques fleuves et rivières ne sont tracés qu'en pointillé.

Presque tout le Sud, à partir du 22e parallèle, est placé sous la rubrique « contrée inconnue ». Le Rouennais François Cauche l'a traversée en 1642, de l'est à l'ouest

et de l'ouest à l'est. Louis Catat et C. Maistre l'ont traversée aussi, en 1890, du nord-ouest au sud-est.

D'après un récit récemment publié dans la *Marine française* [1], il y aurait eu dans les montagnes de cette région, à mi-chemin de Tulear à Fort-Dauphin, une colonie d'Auvergnats qui remontait au temps de Henri IV. Un officier du *Madras*, aussi enfant de l'Auvergne, naufragé sur les côtes de Madagascar, dit avoir séjourné dans cette colonie pendant six mois. A son retour en France, il a remis au cardinal Dubois un récit de sa découverte, et le cardinal Dubois l'a enterré, sans cérémonie, dans ses cartons. On n'a jamais plus entendu parler de cette colonie. Depuis la Régence, les colons du Petit-Clermont ont eu tout le temps d'oublier le patois, les coutumes et les modes de l'Auvergne, d'être détruits par la guerre ou de se fondre dans les peuplades voisines. Les chances de les retrouver sont bien incertaines; et si on les retrouvait, les reconnaîtrait-on ?

A dire vrai, ce récit ne paraît pas article de foi.

M. de Lannoy de Bissy adopte la nomenclature de M. Grandidier, qui n'est plus contestée que par M. Martineau.

Dans son excellent livre *Madagascar en 1894*, cet auteur trouve étrange que l'on écrive *Moramanga* un nom qui se prononce *Mouramangue*, et *Ikopa* un nom qui se prononce *Icoupe*. La difficulté n'est pourtant pas

[1] Il a été réimprimé par la *Société de Géographie de l'Est*, Bulletin de 1895, pp. 191-192.

difficile à surmonter. Il suffit de savoir que *o* se prononce *ou* et que les voyelles finales sont muettes. D'après la méthode phonétique de M. Martineau, nous devrions écrire *Lan* pour *Laon*, *Bolar* pour *Bosc-le-Hard*, *Ouachinnetonne* pour *Washington*, etc. Ce serait le meilleur et le plus sûr moyen de ne pas se comprendre.

Nous ne partageons pas du tout son avis, et nous donnons raison contre lui à M. Alfred Grandidier.

IV

Le R. P. Roblet, S.-J. — 1862-1892. — Carte de 1885

Le P. Désiré Roblet est arrivé à Antananarivo le 24 juillet 1862.

Les circonstances étaient critiques. Radama II venait d'être assassiné.

Il avait donné à son peuple quelques bonnes lois, conclu un traité favorable aux intérêts français, accordé une égale protection aux divers cultes. C'était plus qu'il n'en fallait pour alarmer les méthodistes et autres indépendants.

Le Révérend Ellis revient en hâte, les poches bien garnies, décidé à faire sauter, coûte que coûte, un roi qui osait gouverner sans les Anglais.

Il ne ménage ni ses peines, ni son argent. Il achète les uns, avive les colères, les haines, les convoitises des autres, met en branle le vieux parti hova, les esclaves, les pro-

testants, aiguise le poignard qui doit frapper les amis du roi et tresse le lamba de soie qui devait étrangler le roi lui-même.

M. Packenham, consul britannique, et tous les honnêtes gens regrettent le pauvre Radama II. Le Révérend Ellis a encore, sous les dents, du venin de reste, et il le vomit sur le cadavre de sa victime.

Ce n'est pas tout d'avoir assassiné le roi, il faut s'assurer le pouvoir et replonger dans l'antique barbarie le peuple de Madagascar.

Le soir même du crime, les missionnaires anglais, les ministres, les *sikydis* (prêtres), réunis en conseil, donnent à Radouba, veuve de Radama, le choix entre un coup de poignard et la couronne. Bannissant tout préjugé, toute sentimentalité, ces messieurs décident que la reine épousera Rainivoninahitrinioni, le premier ministre, l'exécuteur des crimes conçus par Ellis.

Ainsi maîtres de la situation, les méthodistes lancent leurs bandes contre les catholiques, c'est-à-dire sur les Français, car dans la Grande-Terre, catholiques et Français ne font qu'un. Les menaces de mort et d'incendie sont, de jour en jour, d'heure en heure, plus violentes. M. Jean Laborde, consul de France, homme de grand cœur, se sent impuissant à protéger ses compatriotes, les en prévient et les presse de partir pendant qu'il en est temps encore.

Les Jésuites, les Frères, les Religieuses tiennent conseil.

Les femmes, ces êtres faibles, d'apparence timide, ont,

en face du danger, un cœur de fer. Que les hommes fussent ou non disposés à fléchir, les religieuses ont tenu ferme, sûrement, et, d'une voix douce, peut-être un peu tremblante, elles ont dû dire les premières : « Restons, à la grâce de Dieu ! » et tout le monde a dit : « Restons ! »

Ils restent donc, et malgré le péril de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute, ils vaquent à leurs occupations habituelles, assistent en corps au *fisehoana* (apparition) de la pauvre Radouba, reine sous le nom de Rasoherina.

Le 24 juillet 1864 vit une nouvelle révolution. Rainivoninahitrinioni fut arrêté, envoyé en exil [1], et Rainilaiarivony, son frère, le remplaça comme premier ministre et mari de la reine.

Rainilaiarivony était marié et de sa femme il avait seize enfants. Comment faire? A Madagascar, peut-être ailleurs aussi, la raison d'État prime la morale. Son Excellence a tout simplement répudié sa femme et pris Rasoherina. La pauvre reine devait être peu flattée de passer ainsi de premier ministre en premier ministre, comme un meuble, aux hazards de la politique.

Elle vécut peu. Son Excellence la remplaça par Ranavalo II, puis par Ranavalo III. Le bon sire aurait pu

[1] Le docteur Louis Catat l'a vu, en 1890, dans le *rova* d'Ambositra, dans une petite maison entourée de murs de terre, constamment gardé par une nombreuse troupe armée. Il était dans cette maison depuis plus de vingt-cinq ans. On venait seulement de lui permettre d'avoir avec lui sa femme et ses enfants. (L. CATAT, *op. cit.*, p. 282).

continuer, jusqu'à son dernier jour, à épouser les reines de Madagascar; mais trop docile aux conseils haineux des méthodistes, il a lassé la patience de la France et amené la catastrophe du 30 septembre 1895, qui l'a relevé de ses fonctions de premier ministre et d'époux-consort.

Néanmoins, son arrivée au pouvoir fut bien accueillie des catholiques, car il était fort intelligent, passait pour bonhomme, et jouissait d'une certaine popularité. De fait, pendant quelque temps, il parut vouloir exécuter les traités, tenir la balance égale entre les catholiques et les protestants. Pour le moment, les Jésuites n'en demandaient pas davantage, étant les plus faibles.

Bientôt tout va changer. Ranavalona II passe au protestantisme, et, avec elle, les grands, les officiers, les timides. L'équilibre est rompu, les méthodistes triomphent, la guerre est déclarée.

Les méthodistes disent que les statues, les tableaux, les images d'Épinal qui ornent les églises sont des idoles; que la musique et les pompes sacerdotales (qu'ils imitent grossièrement) sont du charlatanisme; qu'il n'y a qu'une religion de bonne, la leur, parce que Jésus-Christ est né en Angleterre, où il a prêché, sans jamais vouloir aller en France [1].

[1] Les pasteurs protestants anglais disaient même aux Malgaches que le matériel télégraphique causait de mauvaises récoltes et attirait la foudre. Les Malgaches, surexcités par ces prédications, abattaient les poteaux et coupaient les fils télégraphiques. (L. Catat, *op. cit.*, p. 33).

Ces pieux mensonges touchent peu les Malgaches, qui ne tiennent pas plus à une religion qu'à l'autre.

Ils vont, s'il leur plaît, à l'église ; ils y entendent de bonne musique, y voient de belles cérémonies, y trouvent des hommes affectueux et bienveillants qui ne leur demandent rien.

Au contraire, ils sont conduits au temple, comme à la *corvée*, à coups de bâton ; ils n'y entendent que de mauvaise musique et des choses maussades ; ils y trouvent des hommes qui s'engraissent à leurs dépens et leur imposent une offrande *forcée*.

Ils préfèrent donc de beaucoup, pour le moment, l'église au temple, et sans l'énergique concours du bâton, les temples seraient vides.

D'un autre côté, ce que veulent surtout les méthodistes, c'est l'éducation des enfants. Angliciser les enfants, c'est assurer la prépotence future de l'Angleterre.

Or, les écoles catholiques sont infiniment supérieures à celles des méthodistes. Aussi, tandis que l'on vient librement aux premières, attiré par la valeur de l'enseignement et la douce affection des maîtres, les autres sont alimentées, comme les temples, par la pression administrative et le bâton.

Les protestants, devenus maîtres, dispersent par la violence les assemblées catholiques et enlèvent par force, en les rouant de coups, les enfants de nos écoles. Quelquefois, en s'adressant au premier ministre, on obtient, après une longue attente, un semblant de justice ; généralement, les autorités locales autorisent ces violences,

quand elles ne les provoquent pas, et jamais ne les punissent. Plusieurs fois, les Jésuites ont été traités comme leurs fidèles et leurs élèves.

Le P. Roblet n'a pas été épargné dans ces persécutions.

En 1869, il desservait huit villages à l'ouest d'Antananarivo. En 1873, il était chargé de plusieurs villages de la plaine de Hazolava. En 1882, il exerçait ses fonctions dans le centre de l'Ankaratra [1].

Malgré ses travaux confessionnels et les vexations des protestants, il trouve moyen de continuer l'œuvre de M. Alfred Grandidier.

Sur les recommandations de ce savant, qui lui donna un graphomètre et un baromètre, il a relevé, tant au cercle géodésique qu'à la planchette, un nombre considérable de tours d'horizon; il a gravi les principales montagnes, suivi dans tous leurs détours les innombrables cours d'eau du massif central, visité tous les villages, grands et petits. Il a fait, en vingt ans, un travail considérable. « Grâce à la masse de documents qu'il a rassem- » blés pendant cette longue période et qui complètent » utilement mes levés », dit M. Grandidier, « nous avons » pu dresser une carte très complète de l'Imerina à » 1/200 000e, qui accompagne le volume de la *Géogra-* » *phie physique* ».

Comme nous l'avons dit plus haut, le P. Roblet a fait la triangulation du Betsileo sur 220 kilomètres de lon-

[1] Le P. de la Vaissière, *Histoire de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires;* Paris, V. Lecoffre, 1884, 2 vol. in-8°.

gueur et 30 de largeur, ce qui a permis de dresser la carte exacte de cette partie de Madagascar [1].

En 1891 et 1892, il a fait avec le P. Colin, directeur de l'observatoire d'Ambohidempona [2], la triangulation et le nivellement géodésique de la région traversée par la route d'Andevoranto à Tananarivo.

Nous avons dit la part qu'il a prise à la triangulation de l'Imerina par M. Grandidier. Cette délicate opération lui ayant laissé des doutes, il l'a vérifiée en 1887 avec l'aide du capitaine Lavoisot et du lieutenant Martinie. Il a trouvé une erreur de 50 mètres en trop. Un troisième mesurage de cette même base, fait avec le P. Colin, en 1892, lui a donné une différence de $+ 21^{m} \frac{+ 0^{m}04}{- 0^{m}03}$ Il tient pour exacte cette dernière opération, et M. Grandidier adopte, pour longueur de la base de leur réseau de triangles, 5 571 mètres. Les triangles principaux, au nombre de 32, ont été mesurés au cercle géodésique et contrôlés par de nombreuses observations.

En 1892, encore en collaboration avec le P. Colin, il a déterminé la différence de longitude entre l'observatoire d'Ambohidempona et le débarcadère de Tamatave. Des 7 observations faites les 6 et 12 octobre, il résulte que l'observatoire est situé par 45° 11' 8", soit un écart de — 22" avec la longitude adoptée par M. Grandidier.

1 Carte à 1/300 000e qui paraîtra dans le volume de la *Géographie physique* de M. Alfred Grandidier.

2 Détruit par Ranavalona III, en 1895, pendant la guerre franco-malgache.

Ces travaux ont eu pour résultat la construction des cartes dont nous avons déjà parlé [1].

Le P. Roblet n'a pas attendu jusqu'à 1892 pour faire profiter le public de son labeur.

En 1885, il a publié la carte de Madagascar, au 1/1 000 000e, en trois feuilles.

Elle résume ses travaux, ceux de M. Grandidier et des voyageurs de 1871 à 1885.

Il a entouré d'un trait en pointillé les provinces de l'Imerina et du Betsileo qu'il a vues, seul ou avec M. Grandidier, et dont il garantit l'exactitude. Les cotes altitudinales, le placement et les noms des provinces, villes, villages, lacs, sont définitivement acquis. Le tracé de beaucoup de fleuves et de montagnes subira des modifications de détail.

Pour la nomenclature, le P. Roblet est presque toujours d'accord avec M. Grandidier.

La carte, bien dessinée, bien écrite et peinte avec goût, est d'aspect très agréable.

Les mers et les lacs sont d'un vert tendre qui n'enlève rien à la netteté des écritures. Le relief du sol est en bistre, les forêts en vert. Les détails se précisent. C'est un précieux monument cartographique. Le P. Désiré Roblet est certainement l'un de ceux qui ont le plus fait pour la construction de la carte de Madagascar.

La Société de Topographie et de Cartographie lui a

[1] M. Grandidier, *Hist. de la géog. de Madagascar*, pp. 73, 74 *et passim*.

décerné une médaille hors classe, la Société de Géographie de Paris une médaille d'or, l'Exposition universelle de 1889 un diplôme de médaille d'or.

V

Laillet et Suberbie. — Carte de 1889.

M. Edouard Laillet est enfant du département des Vosges et sa famille se glorifie d'avoir donné à la première République plusieurs braves soldats.

En 1870, il avait 18 ans et venait de terminer ses études. Le canon grondait. Gambetta appelait au secours de la patrie envahie tous les Français valides et de cœur. Le jeune Laillet s'engagea dans les « volontaires d'Epinal », fut nommé officier et prit part à la défense des Vosges.

L'armée allemande arrive par surprise devant Epinal. Edouard Laillet se porte au-devant d'elle. Il n'a pas la prétention de lutter contre le général Werder; il veut seulement l'arrêter quelques heures, l'empêcher de s'emparer d'un train de munitions et de blessés. Il réussit, et cet étonnant fait d'armes est constaté par un document officiel que cite M. de Bassilan.

Après la prise d'Epinal, il s'efforce de rejoindre l'armée française à travers les lignes ennemies et la Suisse. Au moment où il repasse la frontière, les Prussiens le font prisonnier. Il s'évade, arrive à Lyon, entre comme

lieutenant dans le corps du génie et prend part à tous les combats livrés par l'armée des Vosges.

La paix faite, il décide d'aller chercher fortune aux colonies. Dans sa pensée, nous devions chercher la revanche « non seulement dans le triomphe des armes, » mais encore dans le rayonnement des qualités fran- » çaises ».

La maison Roux de Fraissinet le charge d'installer à Mahanoro, sur la côte orientale de Madagascar, une usine à décortiquer le riz.

En attendant le moment du départ, il fait la connaissance de M. Léon Suberbie, grand garçon de vingt-deux ans, qui vient aussi d'entrer dans la maison Roux de Fraissinet. Les deux jeunes gens se lient d'amitié et partent ensemble sur *La Mésange* (navire à voile), par le plus long chemin, c'est-à-dire par Gibraltar, le cap de Bonne-Espérance et la Réunion.

Longtemps après, en 1887, M. Laillet a fait le récit de ce voyage dans *l'Ami Granfricas*, roman plein de verve, d'entrain, de bon esprit gallo-franc.

Dans le même volume, il raconte un voyage de Mahanoro à Mevatanana. Ce voyage est réel et bien étudié. La description en est si vivante que l'on croit voir le Mangoro, beau fleuve au cours sinueux, encaissé profondément dans une double muraille de roches couvertes d'une sylve admirable, riche et puissante. Le feuillage est rempli de glapissements, de cris, de chants de tout un monde qui saute de branche en branche, vole d'arbre en arbre, et regarde curieusement les voyageurs dont le

bonheur serait parfait s'ils n'étaient par surveillés par des caïmans.

La description d'Antananarivo, la Ville Sainte des Antimerinas, n'est pas moins saisissante. Majestueusement assise sur trois collines, longue de 3 kilomètres, à 150 mètres au-dessus des vallées environnantes, ornée de deux palais, d'une cathédrale, de temples, elle paraît, de loin, merveilleuse; vue de près, elle perd beaucoup. Mais son panorama est toujours admirable : dans le lointain, le massif brumeux de l'Ankaratra; plus près, ses immenses rizières qui se perdent à l'horizon, ses bouquets de verdure, ses nombreux villages, ses ruisselets sans nombre qui enrichissent la vaste plaine et vont grossir l'Ikopa.

Sans négliger ses travaux professionnels, M. Laillet fait sur la côte orientale des levés topographiques, des relèvements entre le Mananjary et Tamatave, l'hydrographie du Mangoro et de ses affluents, des études sur les mines, la faune et la flore, le sondage des ports de Vatomandry, Mahanoro et Mananjary.

Ces travaux sont consignés dans son volume *Ports et Mouillages de la côte Est de Madagascar*.

En 1883, au moment de la guerre, sa connaissance de la Grande-Terre lui permettait de donner un bon conseil et de servir utilement les intérêts français.

Il a publié, en 1884, *La France orientale — Madagascar, sa situation, ses produits, ses habitants, ses mœurs — La France à Madagascar depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Il indique la valeur économique

de l'île, ses conditions d'exploitation, il rappelle nos titres à sa possession et donne cette conclusion, fruit de dix années d'études : la paix, pour être sérieuse et profitable à nos intérêts, doit être imposée à Antananarivo par une armée victorieuse; un protectorat qui ne serait pas appuyé par une force très imposante serait illusoire; la seule solution logique, valable, définitive est l'annexion.

Si l'on avait daigné l'écouter, la guerre de 1895 aurait été évitée.

Quant à la manière dont il a servi les intérêts français pendant la guerre de 1883, elle est attestée par cette lettre que lui écrivit le Président du Conseil des Ministres : « Je viens vous remercier du zèle que vous apportez à » seconder l'action du Gouvernement dans les affaires de » Madagascar ».

Son ami, M. Léon Suberbie, a vu le jour dans le beau pays de Gascogne.

Après avoir reçu une instruction commerciale complète, il entra, comme M. Laillet, dans la maison Roux de Fraissinet.

Ardent au travail, comme tous ses compatriotes, gai, intelligent, adroit, énergique, patient, il a, en bon gascon, l'élocution facile et l'imagination vive. Il est remarqué de ses chefs, chargé, pendant six ans, de l'inspection des établissements de Tamatave, Mananjary, Faranfagana et Vohemar, puis nommé directeur du comptoir d'Antananarivo.

Tout en faisant prospérer les affaires qui lui sont con-

tiées, il étudie la langue, le caractère, les mœurs des Malgaches, entre en relations avec beaucoup d'indigènes haut placés, en particulier avec Rainilaiarivony.

Ses relations avec le tout-puissant premier ministre lui permettent de servir utilement notre diplomatie, de traverser plus d'une fois les machinations des Anglais, d'obtenir pour les Jésuites, les religieuses et les autres français, expulsés de Tananarive au moment de la prise de Majunga par l'amiral Pierre, des passeports, des secours en argent, une escorte et une centaine de porteurs.

De Tananarivo à Tamatave il n'y a qu'un sentier, et ce sentier, long de 350 kilomètres, traverse les contrées les plus accidentées de l'île. C'est à travers monts, rivières, forêts, marais, précipices, par une marche de vingt-cinq jours au milieu de populations fanatisées, de soldats hostiles, que M. Suberbie, à force d'énergie, de diplomatie, de patience, conduit à Tamatave nos 92 compatriotes. Le P. de la Vaissière dit que : « la mission lui doit une éter- » nelle reconnaissance pour son admirable dévouement » et les services qu'elle en a reçus en ces circonstances » critiques [1] ». Le P. Piolet ne parle pas avec moins d'admiration de la conduite de M. Suberbie [2].

En décembre 1883, notre vaillant compatriote fut nommé chevallier de la Légion d'honneur, haute récompense bien due à ses services.

Qui a bu de l'eau du Mananarisy, dit une légende,

[1] Le P. de la Vaissière, *op. cit.*, t. II, p. 450.

[2] Le P. Piolet, *Madagascar et les Hovas;* Paris, Charles Delagrave, 1895, p. 191.

55

doit infailliblement revenir dans le pays. M. Suberbie en avait bu et revint.

Nommé consul général à Tananarivo, il y soutient, avec succès, les intérêts français.

La paix faite avec les Malgaches, il épouse la sœur de son ami Edouard Laillet. Devenu concessionnaire d'une mine d'or dans le nord-ouest, il se rend à Majunga pour en organiser l'exploitation. Sa vaillante petite vogienne le suit et a l'honneur d'être la première française qui ait traversé Madagascar dans toute sa largeur.

La concession lui fut accordée par acte du 2 décembre 1886. Elle est traversée par le Betsiboka et l'Ikopa. Sa largeur est de 200 kilomètres, sa longueur de 300 à 400, sa surface égale celle de dix départements français.

Dans cette région, qui était déserte, M. Suberbie a créé Léonville, qui figure sur sa carte, Suberbieville, qui comptait, avant la guerre de 1895, 6 200 habitants, une quarantaine de villages, un chemin de fer Decauville d'une dizaine de kilomètres, un service de bateaux à vapeur sur l'Ikopa et le Betsiboka, un quai de débarquement et une jetée à Majunga, divers travaux à Maroway, une infirmerie et une pharmacie ouvertes gratuitement, même à ceux qui ne travaillent pas pour lui.

Plusieurs ingénieurs et une cinquantaine d'employés français dirigent les travaux. Les dimanches et fêtes, la population, réunie sur la place de Suberbieville, entend des airs nationaux français joués par la fanfare du régiment malgache détaché à la protection des travaux.

M. Campan, consul de France à Tananarivo, homme

de grande valeur, neveu de l'illustre Jean Laborde, disait, parlant de M. Suberbie : trois ou quatre hommes comme lui auraient vite fait de nous donner Madagascar. Déjà, tout doucement, le Boina venait à nous [1].

Rainilaiarivony entrevit la situation. Il pouvait la faire tourner à son profit par l'exécution loyale des traités; il a préféré une autre voie, et l'écrasement de l'exploitation Suberbie entra dans ses combinaisons [2].

En 1895, la guerre est de nouveau déclarée. M. Suberbie met à la disposition du gouvernement français son expérience, la masse de renseignements géographiques qu'il a recueillis sur le pays à traverser, ses installations, son matériel, et rend à l'expédition des services d'une importance capitale.

Tous ces sacrifices auront une récompense. Il va reprendre ses travaux sous la protection de soldats français, réparer ses pertes, poursuivre vaillamment, avec succès, son œuvre industrielle, pacifique et civilisatrice.

Ses nombreuses excursions, soit comme agent de la maison Roux de Fraissinet, soit comme directeur d'une vaste exploitation aurifère, ne sont pas perdues pour la géographie.

Il étudie, dans tous ses détails, le champ de son exploitation, il relie par ses itinéraires les postes hovas, il parcourt l'île de Fort-Dauphin au cap d'Ambre, de Tamatave à Tananarivo et à Majunga, de Majunga au cap

[1] Le P. Piolet, *op. cit.*, p. 203.
[2] Le P. Piolet, *op. cit.*, p. 203. — Martineau, *op. cit.*, p. 762.

Saint-Vincent. Toutefois, d'après ce qu'il nous a dit, son étude a porté surtout sur le versant occidental.

Après leurs travaux sur place, MM. Laillet et Suberbie ont étudié avec soin, longtemps, les œuvres de leurs prédécesseurs.

De ces études, qui n'ont pas duré moins de seize ans, est sorti une à carte 1 / 1 000 000e qui peut être considérée, suivant la remarque de M. de Bassilan, comme la « Carte routière » de Madagascar.

Pour l'hydrographie, ils ont ajouté à leurs propres observations celles des marins de la France et de l'Angleterre. Ils donnent ainsi, pour les approches de l'île, toutes les cotes de sondage des hauts-fonds, bancs, côtes et baies.

Le relief du sol est figuré en bistre et précisé par des cotes d'altitudes.

Les cours d'eau sont représentés d'après l'état de nos connaissances en 1889, sans distinction des parties relevées topographiquement de celles tracées par conjecture.

La carte de MM. Laillet et Suberbie n'est pas toujours d'accord avec celle du P. Roblet. Les dissemblances résultent des travaux personnels des deux cartographes et des renseignements publiés, de 1885 à 1889, par les divers explorateurs.

Ces messieurs paraissent avoir un peu trop sacrifié à la nomenclature anglaise.

Néanmoins, ils ont fait à la cartographie de Madagascar un apport précieux. Maintenant même, fin de

1895, alors que les découvertes marchent très vite, leur carte est encore la meilleure et la plus complète.

VI

Carte du service géographique de la Guerre. — 1894.

Guillaume de l'Isle a retranché de la carte d'Afrique tout ce qui n'était pas connu par des documents certains. Les cartographes de la Guerre ont appliqué cette méthode à la carte de Madagascar au 1/2 000 000e qu'ils ont publiée en 1894.

Ils distinguent les parties connues par des relevés des parties inconnues ou tracées conjecturalement. Pour les cours d'eau, les parties non relevées sont en pointillés.

La carte y perd en aspect, mais elle montre l'état de nos connaissances et ce qui reste à faire.

Nous avons aujourd'hui des relevés complets de la baie de Diego-Suarez, de l'Antsihanaka, de l'Imerina, du Betsileo, de la région lacustre de l'Est. M. Léon Suberbie possède certainement une carte complète de sa vaste concession, mais elle n'est pas publiée et le ministère de la Guerre ne paraît pas la lui avoir demandée. Ces matériaux, joints aux cartes de M. Grandidier et du P. Roblet, lui auraient permis de donner le tracé de tout le Betsiboka et de tout l'Ikopa.

D'après la carte de la Guerre, l'embouchure de tous les cours d'eau est exactement fixée, nous avons une connaissance très approximative du réseau fluvial, pas un seul

fleuve n'a été relevé de ses sources à son embouchure.

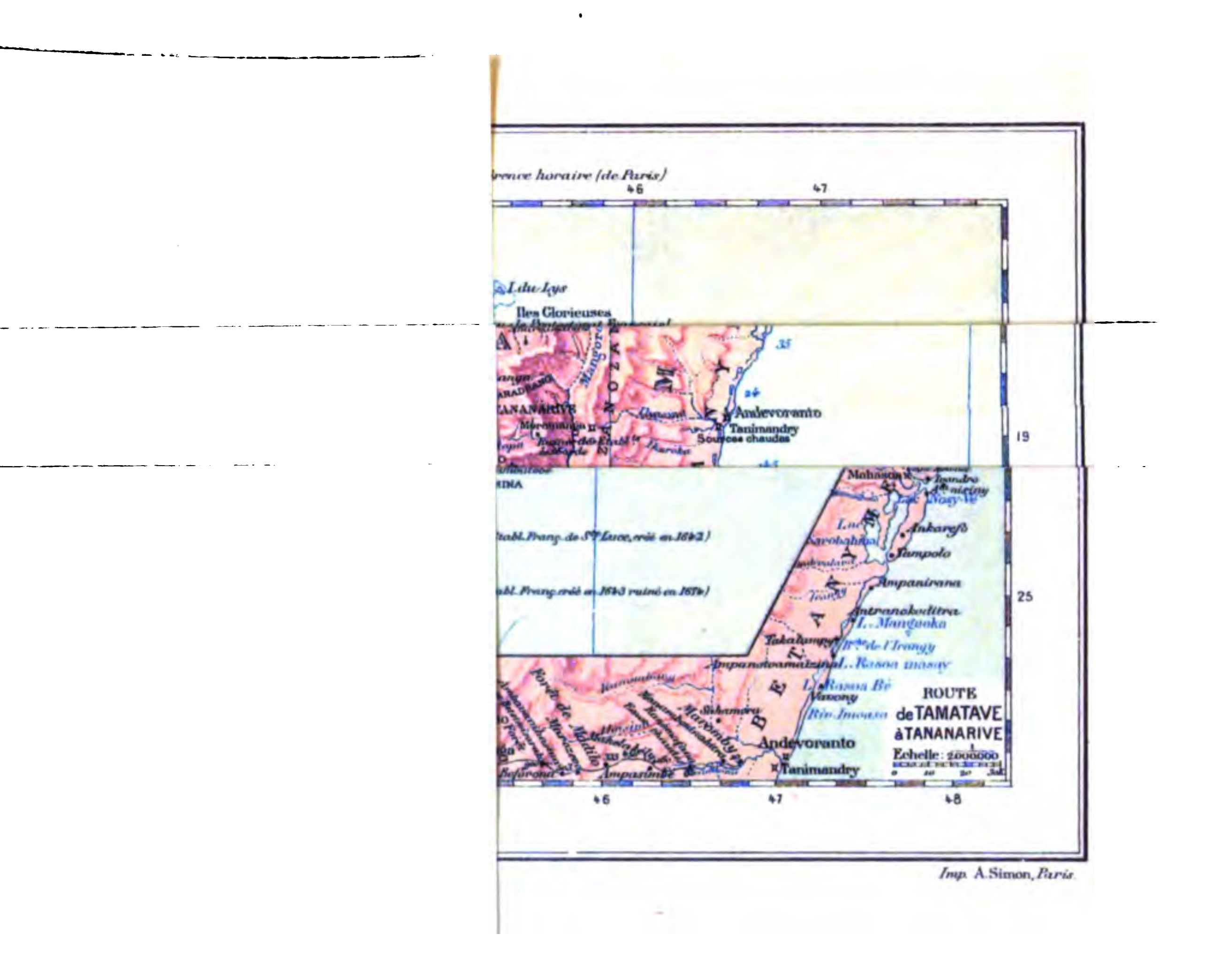
Les auteurs donnent un grand nombre d'itinéraires [1] et de cotes altitudinales, ce qui leur permet de représenter avec quelque précision le relief du sol.

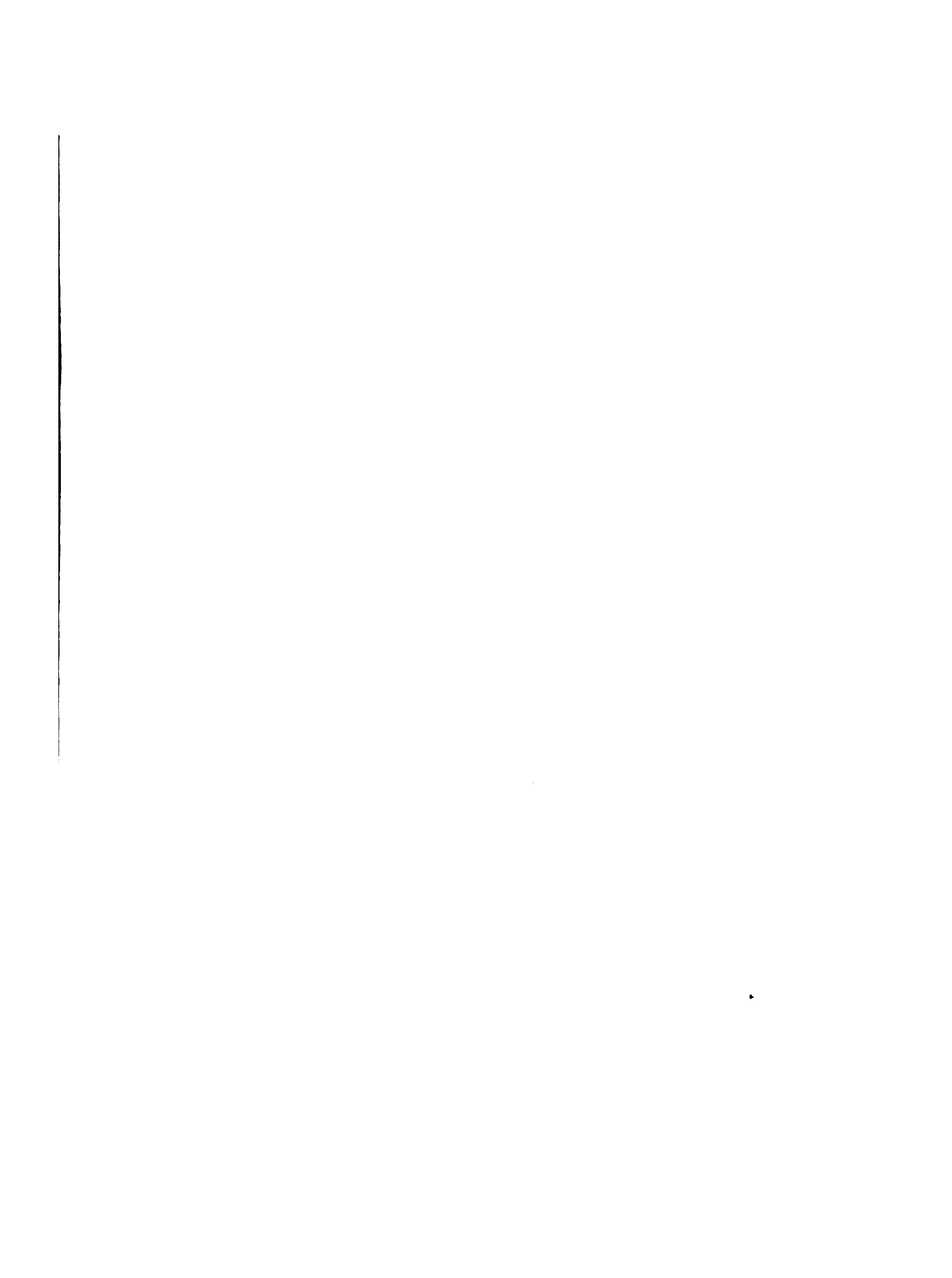
Ils omettent la zone forestière, sans doute parce que sa délimitation n'est qu'approximative. Cette zone est d'une si grande importance économique et militaire qu'elle aurait dû être figurée, même avec la certitude de commettre des erreurs de détail.

En représentant l'état des travaux accomplis, cette carte montre qu'il reste à faire la géodésie, l'altimétrie et l'hydrographie de l'Androna, de l'Antankarana, du pays des Sakalavas, des Betsimirarakas, du Sud. Il y aurait intérêt à ne pas les négliger. La civilisation va maintenant marcher vite, la population pacifique de Madagascar se trouvera bientôt à l'étroit dans les contrées où elle se concentre aujourd'hui. Elle comprendra qu'il est de son intérêt de suivre les Français qui obtiendront l'exploitation des mines, des forêts, des terrains propres à la culture et de féconder de vastes régions actuellement improductives, comme elle a fécondé l'Imerina.

Les auteurs donnent dans deux cartouches, à l'échelle

1 Dumaine (1790), Grandidier (1866-1870), Sewel et Pickergill (1875), Sibree et Street (1876), Moss et Lord (1876), Houlder, (1876), Kestell-Kornish (1876), Richardson (1877), Rutemberg (1877-1878), Guinet (1878), Hildebrand (1879), Lantz (1881), Humblot (1881), Foucart (1889), Durand (1890), Catat et Maistre (1890-1891), d'Anthoüard (1890-1891), Besson (1891), Woeltzkow (1891), Gautier (1892), Martinie (1893).


ROUTE
de TAMATAVE
à TANANARIVE
Echelle: 1/2000000
Andevoranto
Tanimandry
Sources chaudes
Iles Glorieuses
I. du Lys
Ankarefo
Tampolo
Ampanirana
Antranokoditra
L. Mangaoka
Takalampy
L. Rasoa masay
Rasoa Bé
Vavony
Riv. Imoasa
Sahamora
Marombys
Ampasimbé
Mahasoa
46
47
48
19
25
Imp. A. Simon, Paris





de 1 / 200 000ᵉ, le Sud de Nosy Bé et la baie de Diego-Suarez. A cette échelle on se rend bien compte du relief du sol et de la configuration des côtes, mais l'absence de cotes bathymétriques laisse de l'incertitude sur l'importance militaire et commerciale de ces baies.

Un chemin de fer Decauville, d'une dizaine de kilomètres, a été construit entre Antsirana et le cours moyen de la rivière des Caïmans. Espérons qu'il sera prochainement prolongé jusqu'à Tananarivo et ramifié avec les différents ports. Il hâtera le peuplement de la région et facilitera l'exploitation des magnifiques forêts qui la couvrent presque entièrement.

VII

Cartes de Henri Mager. — 1895.

M. Henri Mager a publié, en 1895, deux cartes de Madagascar à l'échelle de 1 / 4 100 000ᵉ.

L'une donne la géographie physique, l'autre la géographie ethnographique et politique.

Elles sont dressées avec soin, sur les renseignements les plus récents, après un voyage de l'auteur à Madagascar.

Les eaux y sont représentées par une teinte bleue, les terres par une teinte bistre, les hauteurs par des hachures.

Ainsi que le veulent M. Alfred Grandidier et les cartographes de la Guerre, la grande chaîne de montagnes de l'Est n'a pas la régularité d'un mur titanesque long

de 180 lieues. Elle forme, au contraire, une succession de sommets, de chaînes, de plateaux, de vallées qui s'élèvent en gradins et forment la ligne de partage des eaux.

Comme le cartographe de la Guerre, M. Mager figure les cours d'eau en traits pleins pour les parties relevées, en pointillé pour les parties non relevées.

Autour de Madagascar, des Comores et des Glorieuses, il trace la limite des bancs et donne de nombreuses cotes bathymétriques.

Ses deux cartes sont construites sur le méridien de Paris. Les Anglais ayant fait de nombreuses publications sur Madagascar, il rappelle, en vue des rapprochements possibles, que le méridien de Grenwich est à 2° 20' à l'ouest de celui de Paris. Il rappelle aussi que le 45e méridien Est, qui coupe Madagascar en deux parties à peu près égales, est à trois heures de celui de Paris. Ces renseignements élémentaires n'étaient peut-être pas inutiles sur des cartes de vulgarisation.

M. Mager adopte franchement l'orthographe malgache.

Dans la légende de la carte physique, il donne la signification des abréviations A^{bi}, A^{di}, N. Nous aurions désiré qu'il ajoutât : Amboli = village, Ambodi = auprès de, Nosy = île, et Ambato (qui revient souvent) = le rocher.

A l'époque où M. Mager construisait ses cartes, l'expédition d'Antananarivo était décidée. Il donne son avis sur la route à suivre par des agrandissements au 1/200 000e des itinéraires de Tamatave et de Majunga à Tananarivo.

Il donne aussi, au 1 / 400 000e la baie de Diego-Suarez et, dans un dernier cartouche, les lignes télégraphiques qui relient Madagascar à la France.

Dans une conférence faite à la Société normande de Géographie, le 25 avril 1895, M. Henri Mager préconisait, pour l'armée française, la route de Tamatave et d'Andevoranto à Antananarivo. Il avait parcouru cette route et il savait qu'on y avait fait passer un piano de la Résidence et la grande lunette astronomique de l'observatoire d'Ambohidempona. Où passent un piano et une lunette astronomique, dit-il, un canon peut bien passer.

Sans doute. Il s'agit seulement de savoir à quel prix. Or, le transport du piano a demandé quarante porteurs et deux mois et demi, il est resté onze jours au fond d'une rivière, et, la journée du *Borizana* étant compté au prix minimum de 1 fr. 75, le prix total de ce transport a été de 525 francs. Ordinairement, le transport de Tamatave à Tananarive d'une tonne de marchandises revient à 375 francs [1].

Etait-il possible de transporter, dans de telles conditions, l'artillerie, les munitions, les vivres, les bagages d'une armée de 15 000 hommes? Aurait-on trouvé, en nombre suffisant, des porteurs habitués à ce difficile trajet? Pouvait-on improviser une route et des ponts?

La carte ethnographique de M. Mager montre, par des teintes graduées, la situation politique de l'île.

[1] Louis Catat, *op. cit.*, p. 22.

Les Hovas possèdent en propre l'Imerina. Cette province et celles qui sont plus ou moins soumises à l'autorité de la reine représentent à peine un tiers de l'île.

M. Mager rappelle dans des légendes que Madagascar fut annexée à la France en 1686; que le pays Sakalava, qui s'étend de la baie d'Ampasindava au cap Saint-Vincent, nous a été cédé en 1840, l'Antankarana en 1841; que nous avons occupé, par intermittence il est vrai, de 1642 à 1895, de nombreux territoires sur la côte orientale.

Au vu de cette carte on se demande pour quelle cause les gouvernements de Louis-Philippe, de Napoléon III et de la troisième République ont reconnu aux souverains de l'Imerina le titre de rois de Madagascar.

VIII

Carte du territoire de Diégo-Suarez. — 1887-1888

Cette carte a été dressée par les officiers d'infanterie de marine, en 1887 et 1888, sous la direction de M. Badens, lieutenant-colonel, commandant supérieur des troupes de Diégo-Suarez. Elle est en seize feuilles, à l'échelle de 1/20 000e.

Le relief du sol est représenté par des courbes de niveau en bistre, à l'équidistance de 10 mètres, et par de nombreuses cotes d'altitude. Le terrain, modelé par les forces plutoniennes, présente un enchevêtrement de petits monts circulaires ou ovalaires, à pentes douces, lézardés de

quelques filons de roches, longs, épais, semblables à des murs d'appui. Le plus haut de ces monts, celui de Barata, a son sommet à 370 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelques petits cônes, représentés en noir, semblent figurer d'anciens cratères. Le volcan du cap d'Ambre, décrit par Elisée Reclus, n'est pas indiqué. Il ne l'est pas non plus sur nos cartes au millionième.

Les cours d'eau sont nombreux, souvent bordés d'arbres. Leur tracé est rigide, disgracieux, en pointillé pour une bonne partie, ce qui fait planer un doute sur l'exactitude des courbes de niveau.

Deux rivières sont représentées comme n'ayant aucun débouché. La première (feuille 3) sourd à une altitude de 10 mètres, et, contrairement aux lois de la gravitation, se va perdre à une hauteur de 30 mètres. Est-elle encaissée? Rien ne l'indique. La seconde (feuille 5), qui doit se jeter dans les marais de la baie des Cailloux-Blancs, est représentée comme sans issue.

Il est possible que ces rivières disparaissent dans des gouffres, soit pour reparaître plus loin, soit pour couler souterrainement à la mer. Ce phénomène se produit notamment en Normandie [1]. Les cartographes auraient dû indiquer, par un signe ou par une note, la cause de la disparition anormale de ces rivières.

La plupart des monts et des cours d'eau sont anonymes sur la carte. Les topographes auraient dû recher-

[1] L'Aure disparaît plusieurs fois dans des bétoirs nommés « Fosses de Souci » pour aller enfin à la mer, partie souterrainement, partie à ciel ouvert.

cher et donner les noms malgaches. S'il n'y en avait pas, ils avaient pouvoir, ce semble, de donner des noms français.

Notre territoire est passablement boisé, et marécageux en bordure des baies.

Les auteurs de la carte ont trop de respect pour la nomenclature anglaise. Pourquoi conserver les noms de Jenkinson, Chancellor, Liverpool, Robinson, William Pitt, etc., quand les lieux ont une appellation malgache? Dans une possession française, tous les noms de lieux doivent être indigènes ou français.

Notre colonie de Diego-Suarez est peu peuplée. Sauf Antsirana et Diego-Suarez, sur la baie des Français « *Dovouch Vasa* », on ne trouve guère que quelques huttes et deux ou trois villages. Mais la sécurité que les indigènes trouvent parmi nous les attire et les attirera de plus en plus. Le pays est très sain, copieusement arrosé, et, bien que battu par les vents et brûlé par le soleil, susceptible de fertilité.

Le docteur Catat dit que la baie de Diego-Suarez est bonne, belle, qu'elle a des fonds suffisants et une tenue parfaite, mais que la sortie et l'entrée en sont difficiles; que, pendant la mousson du sud-ouest, les voiliers et les petits vapeurs ne peuvent, sans péril, doubler le cap d'Ambre. Il ajoute que « le poste maritime le meilleur » de Madagascar, le mieux placé sous tous les rapports, » est sans contredit la magnifique baie de Passandava [1]. »

[1] Louis Catat, *op. cit.*, p. 400, note 1.

Si la traversée du cap d'Ambre est dangereuse, il suffit, pour l'éviter d'ouvrir un canal de quelques kilomètres entre la baie d'Amponkarana et celle des Cailloux-Blancs, ou entre la baie du Courrier et celle de Diego-Suarez. Si la baie d'Ampasindava ou Passandava nous est utile comme port militaire ou de commerce, nous pouvons d'autant mieux la reprendre qu'elle nous appartient en vertu de traités passés avec les anciens rois de l'Antankarana.

Il est à remarquer toutefois que, jusqu'à présent, les marins ont considéré la baie de Diego-Suarez comme la meilleure station navale de la mer des Indes.

Les auteurs de la carte auraient bien dû donner quelques renseignements sur la valeur agricole et sur les ressources de ce pays, qui n'avait pas encore été exploré.

Malgré de petites imperfections, cette carte fait honneur à Messieurs les officiers de l'infanterie de marine.

IX

Le docteur Louis Catat. — Ses voyages de 1889 et 1890. — Les conquêtes hovas. — Les Fahavalos. — Les Tontakelys. — L'administration hova. — Le ministre des affaires étrangères. — Une revue. — La légende du lac Tritriva. — La légende du Babakoto. — Le royaume des Ombres. — Les revenants. — Travaux et découvertes de Catat et Maistre.

Le docteur Louis Catat est géologue, naturaliste, anthropologiste, astronome, topographe, photographe,

médecin. Il a voyagé quelque peu en Asie, beaucoup en Amérique, plus encore en Afrique. Il connaît le principal dialecte et l'histoire de Madagascar.

Ce viatique n'est pas à la portée de tout le monde. Pourtant il lui faut encore savoir conduire les hommes à demi-sauvages, rusés, nonchalents, qui composeront son escorte ; il lui faut être assez habile pour gagner la confiance, même l'amitié, des peuplades soupçonneuses, avides, superstitieuses, auxquelles il demandera l'hospitalité, des vivres, des guides, des porteurs et des renseignements.

Ainsi préparé, le docteur Catat, qui s'est adjoint MM. Maistre et Foucart, s'embarque le 8 mars 1889, à Sainte-Marie de Madagascar, pour Tamatave. Dix jours après il part pour Tananarivo, par la route ordinaire.

Il organise promptement ses équipes de porteurs, et part pour Tsinjoarivo, village au sud de l'Imerina. Dans ce village, il se sépare de ses compagnons, après un partage des vivres, des ustensiles, des instruments et du personnel. Foucart descendra à Mahanoro, sur la côte orientale, pour explorer le bas Mangoro. Maistre ira dans l'Ouest; il pénétrera le plus possible dans les pays sakalavas, puis remontera au nord-ouest pour explorer le lac Alaotra et revenir à Tananarivo en descendant le cours supérieur du Mangoro. Le docteur Catat continuera seul son voyage à travers l'Ankova.

Les trois voyageurs se retrouvent à Antananarivo, s'y reposent quelque temps et se remettent en route. Catat et Maistre descendent à Tamatave par la route de Radama,

dont ils ne trouvent aucune trace. De Tamatave, ils remontent à la baie d'Anton-Gil; de ce point, ils traversent l'île dans toute sa largeur jusqu'à la baie de Bombétoke et reviennent à Tananarivo par la vallée de l'Ikopa.

Le 22 mars 1890, ils entreprennent une nouvelle expédition. Ils traversent l'Imerina au sud d'Antananarivo et le Betsileo jusqu'à Fianarantsoa. Ils réorganisent leur escorte et partent de cette ville le 24 mai, pour Fort-Dauphin, à travers un pays inconnu. De Fort-Dauphin, ils montent à Vaingaindrano, de là à Fianarantsoa, puis à Tananarivo pour descendre à Tamatave et revenir en France.

Le docteur Catat a parcouru dans Madagascar 5 591 kilomètres, Maistre, 4 814, Foucart, vaincu par les fièvres après son voyage à la côte orientale, seulement 1 539.

Si un voyage vaut par ce qu'il ajoute à nos connaissances, celui du docteur Catat vaut beaucoup. Le docteur Catat voyage avec méthode. Etape par étape, il étudie la formation, la composition, l'aspect, le relief, les richesses minérales et sylvestres du sol, la faune, le climat, et l'homme dans ses origines, sa constitution physique, ses industries, ses croyances, ses superstitions, son état politique, sa valeur intellectuelle et morale.

Le docteur a trouvé partout des traces de la cruauté, de l'avidité, de l'astuce des Hovas. Grisés par les succès que leur firent les convoitises anglaises et l'indécision, la timidité de la politique française, ils ne doutèrent de rien

et entreprirent la conquête de l'île. Leurs armes perfectionnées, leurs rudiments de discipline, leur donnèrent sur les autres tribus une incontestable supériorité. Cependant, ils n'ont pas su s'assimiler leurs conquêtes. Tous les vaincus, les Betsileos exceptés, ne se soumettent pas et ne se soumettront pas de sitôt, à moins que les Français n'y mettent ordre.

Les tribus insoumises ou indépendantes occupent les quatre cinquièmes de l'île. Plusieurs nous ont appartenu, notamment les Antanosys au Sud, les Betsimisarakas à l'Est, les Antankaranas au Nord, les Sakalavas à l'Ouest. Les Hovas y sont en exécration. Y tuer un Hova est œuvre pie. Il est même dangereux pour les Européens de pénétrer dans ces provinces avec une escorte antimerina.

Le *fahavalisme* a été jusqu'à présent mal compris et mal jugé.

Le docteur Catat connaît les *Fahavalos*. Il les a rencontrés au Nord, à l'Ouest, au Sud. Il a même été pris par eux. Ce sont des révoltés qui font aux Antimerinas une guerre d'embuscade. En pillant et massacrant sur les frontières, ils se vengent de l'envahisseur, du bourreau de leur pays [1].

[1] Le docteur Catat cite un exemple de la façon dont ils procédaient dans leurs conquêtes.

Un jour, ils cernent le mont Ifandana. Les Betsileos, vaincus par la disette de vivres, demandent à capituler.

Les Hovas y consentent, à condition qu'ils rendront leurs armes et se présenteront ensuite deux par deux. A mesure que les vaincus

Leurs bandes ne se composent pas que de Sakalavas, de Baras et d'Antaisakas : elles reçoivent des gens de toutes les tribus, des esclaves et des déserteurs hovas, tous ceux qui se révoltent contre les corvées excessives, abusives, inhumaines que les dignitaires antimerinas et les concessionnaires imposent aux tribus vaincues.

Le 19 octobre 1889, ils ont cerné le docteur Catat, près d'Ankoby, au sud de la baie de Mahajamba. Toute défense étant inutile, le docteur se rend auprès de Selim, chef de la bande, et le trouve au milieu de gens qui n'ont presque pas l'air de brigands. — Eh bien ! lui dit-il, ne pourrions-nous pas nous arranger ? — Pourquoi non ? répond Selim. — De suite on ouvre un *Kabary* et l'on discute amicalement, avec quelque difficulté pourtant, parce que le docteur comprend mal le dialecte de Selim, qui est très différent de celui de l'Imerina. Ils conviennent enfin que M. Catat ouvrira ses caisses et que les brigands ne lui prendront rien de force. Ainsi fut fait. Ils laissent au docteur sa garde-robe, moins deux cravates blanches ; ils lui laissent aussi ses armes, ses munitions, ses instruments, ses papiers. Selim insiste vivement pour avoir

arrivent, ils sont égorgés et jetés dans une caverne où le docteur a retrouvé leurs ossements.

Les Hovas ne sont ni plus braves ni plus intelligents que les Betsileos et les autres peuplades, mais ils l'emportent sur eux par la supériorité de leur armement et de leur discipline.

Ils ont détruit des villes entières, en ont égorgé tous les hommes et faits esclaves les femmes et les enfants.

Après plus d'un demi-siècle, on trouve partout encore des traces de leur férocité.

l'oculaire et la petite monture du théodolite : il veut s'en faire un embout de canne. Le docteur lui expose que ces objets lui sont très nécessaires et lui fait accepter, en échange, une grosse lentille et un objectif de jumelle.

Quant aux collections, elles soulèvent un immense éclat de rire. Mettre en bouteille des petites bêtes et remplir des caisses de morceaux de cailloux ! Ces bons brigands n'en reviennent pas et pensent que le blanc est un peu fou.

La revue terminée, ils se quittent bons amis. Les *Fahavalos* promettent au voyageur qu'il ne sera pas inquiété jusqu'à son retour à Tananarivo et lui tiennent parole.

Au mois de juin 1892, à peu de distance d'Ankoby, G. Müller a été assassiné. Müller n'avait avec lui que des Hovas, ce qui est la plus mauvaise des recommandations en dehors de l'Imerina. A cette époque, on parlait de guerre avec la France, les Hovas étaient très surexcités contre nous et voyaient avec défiance l'un de nos compatriotes parcourir leur pays.

Au premier coup de feu des *Fahavalos*, les Hovas se sauvèrent comme des lièvres, laissant l'explorateur seul en face de l'ennemi. On ne peut pas dire qu'ils ont pris la fuite par ordre, car les *Fahavalos* leur inspirent une peur effroyable ; mais il est permis de penser, comme le docteur Catat, que l'assassinat de notre compatriote a été ordonné, tout au moins singulièrement facilité, par le gouverneur de Mandritsara.

Il y a d'autres bandes de voleurs, très nombreuses,

connues sous le nom de *Tontakely*. Tandis que les *Fahavalos* opèrent en plein jour, sur les frontières de l'Imerina, les *Tontakelys* opèrent à la tombée de la nuit, dans l'Imerina, sur les routes fréquentées, dans les villes, surtout à Tananarivo. Ils sont très audacieux, parce que des chefs influents leur assurent une impunité absolue.

Il ne faut donc pas confondre les *Fahavalos* avec les *Tontakelys* : les uns sont des rebelles, les autres des voleurs.

Le Hova a la mine, le port, le teint, le geste, le grotesque des singes de la foire, mais il est flatté, exalté, décoré par les diplomates de la France et de l'Angleterre. Comment ne se prendrait-il pas pour le premier homme du monde ?

C'est dans les fêtes du *fandroana* (le bain de la reine), qu'il se montre dans toute sa splendeur. Le docteur Catat qui, le premier, a donné de ces fêtes un récit complet, s'est cru transporté à l'Opéra-Comique.

Tous les fonctionnaires présents à Tananarivo, et ils sont nombreux, dorés, empanachés, assistent au *fandroana*. Leurs femmes, vêtues à l'européenne, véritables caricatures de grandes dames, ne déparent pas le tableau.

Le docteur Catat prend occasion de cette exhibition simiesque pour donner la nomenclature des fonctions et les noms des fonctionnaires.

A ne voir que cette nomenclature, on aurait l'illusion d'une administration régulière et complète. En réalité, il n'y a qu'une seule autorité : celle du premier ministre ; qu'un seul fonctionnaire effectif : le premier ministre.

Les ministères, conseils, comités, administrations, sont des inventions des Anglais, et n'existent que sur le papier. Les fonctionnaires ne sont d'ailleurs pas plus payés que les gouverneurs, les militaires et les douaniers. Il convient d'ajouter que si les fonctionnaires ne sont pas payés par le Trésor, ils le sont par les contribuables. Par exemple, un gouverneur de Fianarantsoa, un peu habile et un peu fripon, comme ils le sont tous, se fait facilement 300 000 livres de rentes, rien qu'en vendant la justice.

Il y a pourtant un fonctionnaire dont le revenu a une source honnête, c'est Andriamifidy, ministre des affaires étrangères. Ce haut dignitaire a l'importante fonction de garder les cannes et les parapluies des visiteurs de la reine, et cela lui vaut de petits pourboires. On irait chez Sa Gracieuse Majesté Ranavalonamanjaka III, rien que pour avoir le plaisir de mettre dans la main d'un ministre des affaires étrangères, d'une Excellence, à titre de pourboire, un petit morceau d'argent de la valeur de vingt centimes.

En vérité, c'est à Madagascar que les médecins devraient envoyer les hypocondriaques. A la campagne, à la ville, à la cour, il y a toujours à rire.

Le docteur Catat a été témoin d'une revue aux environs de Tananarivo. Il devait y avoir 300 hommes; il en vint 15. Des 285 absents, quelques-uns étaient malades; quelques autres étaient retenus au service de la reine; le très grand nombre s'était exempté en payant au colonel un *voamena*, vingt centimes.

Des 15 soldats présents, 5 ont de vieux fusils, 6 ont des sagaies, 4 ont les mains vides.

MM. les officiers passent pompeusement devant le front des troupes, puis chacun d'eux, dans une pose héroïque, en agitant fièrement son sabre, son panache et son mouchoir de poche, fait un long discours. Ces foudres de guerre et d'éloquence font ensuite exécuter quelques exercices élémentaires. Un ultime et long discours termine cette brillante cérémonie, qui a duré cinq heures, compris le temps passé par un officier supérieur à donner, de sa noble main, douze coups de verge à un guide maladroit.

A côté de ces ridicules, il y a de curieuses légendes qui marquent l'état d'esprit des Malgaches. En voici quelques-unes qui furent recueillies par le docteur Catat.

Le docteur a fait l'ascension du Tritriva, mont volcanique haut de 1 820 mètres, et situé dans l'Ankova, au sud de Betafo. Le cratère de ce mont forme un lac ovalaire, à parois rocheuses, profond de plus de 98 mètres. Un seul homme eut la hardiesse d'y accompagner le docteur; les autres avaient peur d'une bête monstrueuse qu'ils supposaient au fond de ce lac insondable.

Un jeune homme et une jeune fille s'aimaient d'amour tendre et désiraient unir leurs destinées. Les deux familles s'y opposèrent inflexiblement. Préférant mourir ensemble que de vivre séparés, les pauvres amoureux s'enveloppèrent dans un lamba de soie et se précipitèrent dans le gouffre.

Depuis, les eaux du lac se teintent en rouge chaque

fois que meurt une jeune fille du village de la fiancée ou un jeune homme du village du fiancé.

Andrianampoinimerina, informé de ce miracle, a prescrit aux parents de laisser les enfants se marier à leur gré.

Cette loi a été bien accueillie, et maintenant, qu'il soit ou non question de mariage, garçons et filles jouissent, usent et abusent, d'une liberté sans limite.

Nous avons raconté, d'après Leguével de Lacombe et le P. Pagès, la légende du *babakoto*. Les deux versions étant très dissemblables, nous avons soupçonné le P. Pagès d'avoir embelli la sienne. Le docteur Catat en a recueilli dans le nord deux autres qui diffèrent entre elles et des deux premières. Nous nous empressons de reconnaître que le récit du P. Pagès est aussi digne de foi que les autres et nous lui faisons amende honorable.

Voici les deux nouvelles légendes :

Près de Manambato, le docteur Catat tua un *babakoto* et se proposa de l'empailler à la première halte. Un antimerina s'en charge sans trop de répugnance. A quelques centaines de mètres de Sahasoa, petit village betsimisaraka, des indigènes accourent en poussant de grands cris et accusant le docteur d'avoir tué un de leurs grands-pères. Celui-ci s'en excuse et demande comment d'un singe a pu sortir une si belle race d'hommes.

On lui fait alors ce récit :

« Koto, premier des Betsimisarakas et père de toute la tribu, aimait passionnément le miel. Un jour, pour

atteindre une ruche, il monta si haut sur un géant de la forêt, qu'il ne sut comment descendre. Il était fort perplexe et se demandait ce qu'il allait devenir. Un singe le voit, a pitié de lui, grimpe, se place à son côté et saute de branche en branche jusqu'à terre. Koto comprend la leçon, imite son professeur et regagne le sol. Il raconte son aventure, et, depuis, son sauveur est appelé *babakoto*, c'est-à-dire *Père* de *Koto* ».

Cette légende ne dit pas que l'homme descend du singe; elle prouve seulement que les Betsimisarakas sont toujours reconnaissants au singe d'avoir secouru leur premier père.

L'autre légende fait positivement du singe l'ancêtre des Betsimisarakas. Les Hovas racontent ainsi cette merveilleuse genèse.

« Les côtes orientales étaient désertes et les Hovas ne pouvaient pas les occuper. Ils envoient au dieu Zanahari un ambassadeur pour le prier de fabriquer un homme qui puisse y vivre et s'y multiplier. Juste à ce moment, le dieu travaillait à la création des divers types d'animaux et reçut avec impatience monsieur l'ambassadeur. Celui-ci fit un discours long, subtil, harmonieux, hova, et le dieu, par conviction, bonté de cœur ou crainte d'un nouveau discours, résolut d'accueillir la demande. Mais c'est difficile, paraît-il, de fabriquer un homme, et, comme nous l'avons dit, le dieu Zanahari était alors très occupé. Pour concilier les exigences de la création des bêtes avec son grand désir de plaire à l'illustre tribu hova, la divinité

prit un singe, lui coupa la queue et le remit à l'ambassadeur en disant : « Voilà celui qui habitera les côtes de » Madagascar ».

Malgré cette origine inférieure, les Betsimisarakas, comme la plupart des autres peuplades de l'île, ont une âme ou ombre qui survit au corps pendant trois ans.

Le docteur Catat en a vu, de loin, l'Elysée malgache ou « royaume des ombres ». Il est sur la haute et sainte montagne d'Ambondrombé, à la limite des pays Tanalas. Le docteur aurait désiré la gravir, mais elle est *fady*, c'est-à-dire interdite. Aucun indigène n'aurait voulu l'accompagner et, en y allant, il aurait offensé gravement toute une population dont il avait besoin. Dans tous les pays du monde, il faut avoir l'air de respecter les croyances religieuses, si stupides qu'elles paraissent. Alcibiade croyait à un Dieu unique, créateur et souverain maître des hommes et des choses : c'était bien. Il se moquait de Mercure : ce n'était pas mal. Il eut l'imprudence de le laisser voir et les Athéniens demandèrent sa mise en jugement. Si le peuple le plus spirituel de la terre fut à ce point intolérant, tout était à craindre de la part de peuplades à demi-sauvages.

Voici, en résumé, ce que le docteur apprit par luimême ou du P. Abinal[1] :

L'Ambondrombé est haut, surmonté d'un énorme rocher abrupt, dénudé, qui domine la grande forêt des

[1] Le P. de la Vaissière, *Vingt ans à Madagascar, d'après le P. Abinal*, pp. 219 et 319.

Tanalas. Ses flancs sont couverts d'une sylve épaisse, impénétrable, que les singes et les sangliers osent seuls fréquenter. Ce lieu redouté est nommé *Ratzy* par les indigènes, et Ambondrombé par les Hovas.

Situé au-dessus de gorges profondes et de marais pestilentiels, il resplendit aux rayons du soleil et des nuages épais, « fumée des ombres », forment au-dessus de sa cime comme un vaste dais. Il inspire aux Malgaches une terreur religieuse. Sa forêt est sacrée, inviolable et inviolée. On dit que ses arbres parlent et peuvent donner la mort.

C'est dans ce royaume que viennent, après un voyage d'un an, les ombres de tout ce qui a vécu. Le seigneur de ce séjour réside dans le nuage. Chaque jour il envoie l'ombre de ses officiers aux ombres des quatre portes, qui sont situées aux quatre points cardinaux, pour recevoir les nouveaux venus et les distribuer dans leurs quartiers respectifs.

Les ombres d'hommes qui arrivent avec les ombres de bœufs tués à leurs funérailles sont traitées avec distinction. Celles qui viennent seules sont reléguées avec la populace et les esclaves.

La montagne est divisée en trois zones circulaires d'égale hauteur.

Les ombres passent la première année dans la zone inférieure ; la seconde dans la zone médiane ; la troisième dans la zone supérieure. La quatrième année, le seigneur les anéantit ou se les incorpore : on ne sait pas au juste.

Un jeune homme étant tombé en léthargie, son ombre se rendit au *Séjour des Ombres*. Elle y vit l'ombre de plusieurs de ses connaissances, s'entretint avec elles, dîna de l'ombre d'un plat de riz et revint au séjour des vivants juste au moment où l'on conduisait son corps en terre. Elle se hâta de reprendre possession de son bien, et les assistants furent grandement émerveillés.

Un autre jeune homme y alla pour consulter son père sur une affaire très importante. Les ombres le reçurent bien, le conduisirent à l'ombre de son père, qui jouait à l'ombre d'un arbre, avec l'ombre de l'un de ses amis. Malgré cet accueil, le jeune homme eut une peur terrible et fut très heureux de revenir dans son village.

Ce séjour n'a pourtant rien d'effrayant. C'est une continuation de la vie, avec ses plaisirs et ses occupations. Point d'extaxes ni de béatitudes; point de démons, de supplices et de grincements de dents. L'ombre d'un soldat nettoie l'ombre de son fusil ou d'une sagaie; l'ombre d'un général fait défiler des bataillons d'ombres au son de l'ombre d'un tambour; l'ombre de l'esclave y porte l'ombre de son maître sur l'ombre d'un *filanjana*; aux ombres des portes sont braquées des ombres de canons.

Le dieu suprême des Malgaches n'est pas terrible, jaloux et vindicatif, il est plutôt doux, paternel, plein d'indulgence et de pitié pour les pauvres humains.

La croyance aux « Ombres » explique les rites funéraires des Malgaches, les apparitions, le respect et la crainte des morts. Elle a son reflet dans les lois. Par

exemple, il est admis, que les maris morts viennent consoler leurs épouses fidèles et ne les laissent veuves que de nom. Même douze ans après sa mort, le mari peut encore avoir des enfants, et ces enfants, privilégiés par la loi, peuvent être choisis pour chefs de famille au détriment de leurs frères nés du vivant du père. Cela ne vaut-il pas mieux que de brûler de jeunes et jolies veuves qui ne demanderaient qu'à faire le bonheur de deux ou trois autres maris ?

Les porteurs de *filanjanas* et de bagages ont des femmes dans tous les villages qu'ils fréquentent. Ils s'assurent ainsi partout bon gîte, bon souper, bon accueil. Au lieu de faire brûler ces femmes à leur mort, il reviennent les consoler, ils en ont beaucoup d'enfants, ce qui est sans inconvénient pour eux et tout profit pour leurs veuves et pour la république.

Le docteur Catat, tout en se livrant à ses travaux scientifiques, a ainsi recueilli sur les peuplades Malgaches une foule de renseignements très utiles à connaître.

M. Maistre, son compagnon, a poursuivi, sur un espace de 500 kilomètres, c'est-à-dire jusqu'à Fort-Dauphin, la triangulation que le P. Roblet avait arrêtée au sud du Betsileo. Il a fait un tracé géographique de la route du Sud, plus de 150 tours d'horizon au théodolite, le calcul au podomètre de chaque étape. Les deux explorateurs ont découvert les sources de l'Onilahy et de plusieurs de ses affluents. Ces travaux, joints à leurs itinéraires publiés par M. A. Grandidier, forment un apport

considérable à la construction de la carte de Madagascar.

Le docteur Catat évalue à 7 millions le nombre des habitants de l'île. Ce nombre est supérieur de beaucoup à ceux donnés par la plupart des autres voyageurs. Ces derniers considéraient comme désertes les vastes régions méridionales, et le docteur Catat a trouvé, celles qu'il a vues, aussi peuplées que l'Imerina.

Il s'étonne à bon droit que personne ne fréquente les pays Antanosys, la région populeuse et riche qui s'étend du Betsileo à Fort-Dauphin.

En terminant son beau livre, le plus instructif et le plus intéressant qu'on puisse lire sur Madagascar, le docteur Louis Catat a l'espoir que cette île, si nous savons nous y prendre, sera bientôt notre plus belle colonie de peuplement et d'exploitation.

CONCLUSION

La glorieuse campagne de 1895 clôt l'histoire ancienne et moderne de Madagascar.

Une vie nouvelle va commencer pour cette île.

Une grande et belle œuvre s'impose à la France, mais la France saura s'en occuper avec honneur et profit.

Au point de vue géographique, celle accomplie est considérable. Les côtes sont connues dans tous leurs détails.

L'intérieur est connu dans son ensemble et dans une bonne partie de ses détails.

Les richesses du sol et du sous-sol ont pour nous peu de secrets, non plus que l'histoire, les mœurs, coutumes et croyances des habitants.

La cartographie est très avancée. Il appartient à notre Etat-Major de la terminer. La tâche est lourde, très lourde, mais elle s'impose.



TABLE DES MATIÈRES

III[e] PARTIE. — DÉCOUVERTE DE MADAGASCAR

VIIIe PARTIE. — CARTOGRAPHES DU XIXe SIÈCLE

IXe PARTIE. — LEGUÉVEL DE LACOMBE. — VOYAGES DE 1823 A 1830. — CARTE DE 1840

X[e] PARTIE. — GUILLAIN. — DE LA BAIE D'AMPASINDAVA A CELLE DE SAINT-AUGUSTIN. — CARTE DE 1843










3 2044 005 552 450

